MÉMOIRES DE BARRAS

LE 18 FRUCTIDOR[1]

Un message d'intérêt particulier a été adopté par le Directoire, sur la proposition du ministère des finances. Carnot et Barthélemy refusent de le signer. Il paraît que c'est un parti pris, et que toutes les décisions du Directoire n'obtiendront plus désormais que la signature de trois membres. Nos deux collègues sont convenus de s'abstenir de voter: ils ne peuvent empêcher que trois soient la majorité, mais ils font un appel à l'extérieur.

Ces deux appelans s'imposent d'ailleurs une grande circonspection dans leurs discours et même leurs regards : ils ont pris le parti de la dissimulation pour soutenir leur gouvernement occulte. Les diatribes qu'ils suggèrent contre les trois directeurs sont d'ailleurs à l'ordre du jour au Corps législatif. Des agens circulent, répandant l'alarme contre les patriotes. On parle de transaction aux uns et de division aux autres. On ose dire à La Revellière qu'il sera proscrit par les Jacobins, à Rewbell qu'il éprouvera le même sort, à Barras qu'il se repentira du 9 Thermidor. Jamais les robespierristes ne lui pardonneront : on cherche à l'isoler de ses collègues; on le leur présente comme un chef de parti dangereux; on dit que le Triumvirat (2) travaille pour le duc d'Orléans; on parle enfin, comme de chose toute naturelle, de l'assassinat des trois directeurs : les inspecteurs de la salle, des députés et même quelques généraux participent à de pareilles délibérations. On arme les jeunes gens, on les munit de signes de reconnaissance. Plusieurs émigrés quittent Paris, poltrons invétérés, accoutumés à fuir au moment de l'incendie qu'ils ont allumé.

(1) Ce fragment est extrait du tome III des *Mémoires de Barras* que M. George Duruy doit faire prochainement paraître à la librairie Hachette.
(2) Barras, Rewbell, La Revellière.

Les deux armées d'Italie et de Sambre-et-Meuse manifestent leur indignation contre les royalistes de l'intérieur. Celle du Rhin, quoique républicaine, n'a pas encore fait d'adresse; elle reste contenue par la prudence de Moreau, en harmonie avec les chefs qui n'ont pas la même opinion, ou qui, politiquement parlant, n'en ont aucune. Les meneurs du Corps législatif sont heureusement divisés: les uns agissent par l'Angleterre, les autres par Blankenbourg; Thibaudeau et Tronçon-Ducoudray font des rapports dirigés contre la majorité du Directoire, contre les armées d'Italie et de Sambre-et-Meuse et leurs généraux : une partie des meneurs voudrait encore attendre les futures élections pour se décider, les autres voudraient agir sur-le-champ; les républicains se préparent de leur côté; tout annonce un choc prochain.

Dans les cercles des prétendus honnêtes gens, on discute sans cérémonie chaque jour sur les moyens les plus simples d'assassiner un ou plusieurs des triumvirs. D'après le système de tout brouiller, qui est celui de Rovère et son talent particulier, il a, d'accord avec ses collègues et complices les inspecteurs de la salle, fait afficher une diatribe de la force armée de Paris contre les grenadiers de la garde du Corps législatif. C'était une heureuse idée pour commencer la guerre civile entre les militaires; prévenue à temps, la police a fait arrêter l'afficheur.

Les royalistes s'organisent, ils éclatent en insolence; les patriotes sont sages, mais résolus, avec la majorité du Directoire, à faire triompher la République, comme ils l'ont fait déjà, par tous les moyens de l'énergie.

Bonaparte, qui a eu fort peu besoin d'encouragemens pour l'intrigue, n'avait pas attendu le moment où nous sommes pour pratiquer ce principe, dont j'ai dû reconnaître le mérite chez Talleyrand, « qu'il faut faire marcher les femmes dans les circonstances importantes. » La femme qui avait servi si utilement son mari lorsqu'il ne l'était pas encore, après le 13 Vendémiaire, Joséphine, n'a pas cessé un moment depuis son mariage d'être utilisée par lui chaque fois qu'il l'a crue nécessaire à ses desseins. Elle a été toujours activement employée dans ses intrigues aux approches de la crise où nous nous trouvons amenés. C'est presque toujours par elle qu'il m'a fait écrire sur la question la plus grave, comme si la correspondance qu'une femme tenait en pareille circonstance n'était pas celle même de son mari. Pour se mettre davantage dans mon intimité et tenir plus sûrement ce que nous croirions devoir rester secret, Mme Bonaparte m'avait demandé de prendre un chiffre de correspondance : elle m'avait, avec sa manie familière, ajouté que ce chiffre convenu resterait à nous deux;

qu'il ne serait pas même vu de son mari; qu'ainsi je pourrais me livrer à tous les épanchemens de mon cœur.

Dans ces momens où se préparait la guerre ouverte, mais où se faisait déjà la guerre occulte avec tous les moyens les plus actifs, lorsque chacun avait sa police et sa contre-police, il fallait bien que j'eusse la mienne, lorsque nous n'étions sûrs d'aucun de nos ministres. Sans que j'attache beaucoup d'importance à tout ce qui se fait ordinairement par voie de police ou se dit en son nom, je n'avais guère pu repousser les soins de quelques hommes qui se présentaient à moi avec tout l'extérieur du dévoûment, du patriotisme et les démonstrations les plus obséquieuses. Parmi ceux qui se faisaient fort de pouvoir nous tenir le plus au courant, parce qu'ils pénétraient partout, Fouché se trouvait en première ligne. Au nom même de tous les antécédens qui lui avaient été le plus reprochés dans la Révolution, il se présentait comme ayant la première initiation, celle qui nous procurerait les meilleurs renseignemens sur tous les partis que le Directoire avait intérêt à connaître et à surveiller. Je recevais donc tous les jours de Fouché des notes policielles.

Les inspecteurs de la salle ont depuis longtemps leur police, D'Ossonville en est le chef. Des cartes et des fusils sont distribués aux conjurés. Bretonnau, l'un des distributeurs, est arrêté. C'est sur Pichegru que comptent les factieux: un extrait de son discours est répandu avec profusion dans les départemens; on l'avoue publiquement pour chef des conjurés. Carnot et Barthélemy votent contre toutes les mesures salutaires qu'arrête la majorité du Directoire: l'un et l'autre paraissent plus rassurés à mesure que la crise approche.

Le Directoire s'occupe de la destitution et du remplacement de plusieurs administrations. Ces mesures sont commandées par les événemens. Le ministre de la guerre veut ménager tous les partis: il a fait baptiser son enfant par Pichegru. Les provocations des royalistes se succèdent au Corps législatif. Marbot, aux Anciens, signale la contre-révolution des Cinq-Cents. Les républicains de cette Chambre ne craignant point d'apostropher les amis des prêtres et de la royauté, ceux-ci vocifèrent contre le Directoire. La résolution relative au Bas-Rhin est rejetée. Les chouans des Conseils continuant à se distribuer les rôles, quelques-uns d'eux s'étaient chargés d'amuser le Directoire. Le président Siméon, ou complice ou dupe, est dirigé à ce sujet vers moi; je lui réponds: « Au lieu de personnalités, vous devriez rendre des lois sévères contre les émigrés, contre les prêtres et contre les royalistes; vous devriez vous occuper des finances, du Code civil et d'autres lois urgentes : voilà le moyen de calmer les

inquiétudes et d'avoir la paix à l'intérieur. » Le député Bailleul fait distribuer une déclaration à ses commettans : il est dénoncé. L'ordre du jour est adopté. Le parti contre-révolutionnaire du Corps législatif compte beaucoup sur Moreau. Un homme, à mon audience, s'est conduit de manière à faire croire qu'il avait des intentions perfides : il est envoyé au bureau central. Il paraît que les royalistes sont déterminés à attaquer le 18. Leurs partisans rentrent de toutes parts dans Paris.

Hoche est confirmé de nouveau dans le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse. Carnot voudrait que Moreau fût appelé près du Directoire; nous ne le trouvons pas convenable. Il voit bien, dit-il, que nous avons « un parti pris ». Je réponds à Carnot nettement : « Oui : le parti est pris de sauver la République; elle le sera malgré les projets criminels des valets de la royauté... »

Depuis quelque temps j'ai journellement des conférences avec des députés et des patriotes influens : je les mets en mouvement pour préparer le peuple au coup d'État indispensable que j'ai organisé. La Trésorerie entrave tous les services; Rewbell demande que ses membres soient mandés au Directoire : Carnot et Barthélemy font la grimace, ils parlent de ma violence. Je leur dis : « Vous m'accusez de violence, et moi je m'accuse de faiblesse, de n'avoir pas réprimé plus tôt tout le mal que vous avez fait. Chargé par le peuple de défendre notre nouvelle organisation sociale, responsable du maintien de la République, non seulement envers la France, mais envers le genre humain que nous avons appelé à la liberté, j'aurais dû ne pas attendre si longtemps pour lui montrer ses ennemis dans les premières autorités de l'État; le sang versé impunément depuis dix-huit mois l'a été par votre fait : nous aurions eu le retour de l'ordre si vous n'aviez pas paralysé les mesures répressives du Directoire. Le sang innocent retombera sur vous! »

Le 17, je suis informé que le gouvernement va être attaqué. Je crois qu'il est temps de se mettre en mesure de prévenir l'attaque. Je rends compte de l'état des choses à mes deux collègues. Je prépare les premiers ordres pour agir. Je mande Augereau, que j'avais vu tous les jours précédens et qui ne me paraissait pas sans quelque réflexion incertaine et timide sur les conséquences d'un acte politique aussi décisif. J'avais bien pensé à lui donner pour coopérateur Bernadotte, que Bonaparte n'avait pas envoyé à Paris dans une autre intention; mais, ayant plusieurs fois tâté celui-ci dans les visites continuelles qu'il me faisait, je n'avais pu rien obtenir de lui que les protestations vagues d'un dévouement sans bornes et qui ne s'arrêtait à rien.

Parmi tous les autres généraux qui m'obsédaient sans cesse et remplissaient mon antichambre, je reconnus enfin qu'Augereau était ce qu'il y avait de plus loyal, de plus définitif si l'on peut ainsi dire, en patriotisme et en dévouement. Lorsque je lui eus prononcé le mot « demain », je vis en lui ce premier mouvement qui se fait remarquer chez les plus vaillans soldats le premier jour où ils entendent le bruit du canon. Celui d'une révolution politique était pour Augereau une première sensation dans cet ordre d'idées; il avait fait héroïquement la guerre, et passé le pont d'Arcole, mais il n'avait pas été au feu de nos combats intérieurs, il ne s'était point aguerri au 10 Août, au 9 Thermidor, au 13 Vendémiaire, il fallait donc l'aguerrir en un instant.

Augereau me dit, avec une franchise qui n'était peut-être pas exempte de quelque incertitude politique, qu'il n'était pas tout à fait prêt : il manquait de voitures pour transporter les fusils de Vincennes à Paris; il fait informer du retard de l'exécution Rewbell et La Revellière par Izard, son aide de camp. Rewbell, qui avait cru, d'après ma promesse, se réveiller pour apprendre une chose terminée, se met dans une grande colère : « Tout est perdu : je quitte Paris; qu'on selle mes chevaux. » Izard, l'aide de camp d'Augereau, vient me rendre compte de cette sortie. Je cours chez Rewbell, qui était chez La Revellière, où je le trouve; il était dans une agitation extrême et voulait toujours quitter Paris. Augereau, d'autre part, avait dit vouloir retourner en Italie. Rewbell nous parle avec autant de simplicité que d'émotion de songes qu'il a eus les nuits précédentes. Il s'attend à la mise hors la loi. Enfin la faiblesse de moyens et de volonté qu'Augereau laisse voir en ce moment fait croire à Rewbell que tout est perdu. La Revellière et moi, nous cherchons à le dissuader, à le rassurer; il persiste dans son dessein de s'en aller, il sera à cheval sous une heure; alors je lui réponds : « Où iras-tu? Sais-tu bien que les fuyards ne sont jamais reçus aux armées? » Je le conjure de rappeler son courage : il n'y a de salut pour lui et pour nous qu'en exécutant le plan adopté contre les ennemis de la République. Je déclare à Rewbell que s'il se met en défection, il sera arrêté; que je vais faire appel au peuple; qu'il s'ensuivra peut-être des événemens désastreux; mais que je vaincrai sans lui et malgré lui : « Continue donc à vouloir partir, m'écriai-je. Trahis ton devoir et le peuple; Rewbell, couvre-toi de déshonneur! » La Revellière regarde Rewbell, et, se retournant vers moi : « Je sauverai avec toi la République, me dit-il, ou je partagerai ton sort : aucune lâcheté ne me sera jamais imputée. »

Après une conversation longue et même menaçante, Rewbell, convaincu de notre résolution, retrouve ses facultés et reprend :

« Je ne vous quitterai pas. — Eh bien, dis-je, nous attaquerons demain : notre succès ne dépend point d'Augereau, c'est son nom seul qui me l'a fait adopter; il marchera bon gré mal gré. » Rewbell fit l'aveu que ses idées avaient été obscurcies, qu'il était fatigué, mais qu'il irait avec nous. Je le reconduis chez lui et recommande à ses parens de ne pas le laisser seul, ni avec aucun étranger, de le tenir en famille : cela pourra rappeler son courage.

Les amis comme les parens de Rewbell, et Rewbell lui-même, m'ont déclaré que dans ce moment de crise il avait été réellement fou pendant l'espace de plusieurs heures. Ce n'est pas que Rewbell ne fût un homme de tête, il l'avait prouvé; mais il y a des momens où la tête la plus forte est arrivée à un tel excès de tension qu'elle semble pour ainsi dire craquer comme une machine dont on a forcé les ressorts. Tous les rapports survenus dans le jour sont faits pour effrayer sur la force et la détermination de nos ennemis. Ils doivent agir dans la nuit, ce soir peut-être. « Eh bien, il ne peut plus y avoir de difficultés, il ne faut en attendre aucune : il faut marcher en avant sans plus regarder ni à droite ni à gauche, il faut vaincre ou mourir dans la nuit. Toutes mes dispositions sont faites. »

La séance du Directoire fut sérieuse ce jour-là. Le soir j'envoyai chercher Augereau. Je lui dis : « C'est à minuit. » Je prends la plume et lui donne la désignation des postes et les ordres principaux. Je suis prévenu que les Conseils doivent le lendemain décréter leur permanence.

Je me rends avec Augereau chez mes deux collègues. Les ministres y sont mandés; je leur montre les cartes données aux contre-révolutionnaires; des fusils leur ont été distribués : il n'y a pas de temps à perdre; il faut agir comme il a été convenu, pour délivrer la partie républicaine des Conseils. Merlin arrive en hâte et paraît fort inquiet. Mes deux collègues, après avoir exposé le danger imminent qui menace la patrie, prennent la résolution « que la force armée s'emparera des palais des Conseils. Il y sera établi une garde pour que personne ne puisse s'y introduire. Le commandant de la garde du Corps législatif sera sommé d'en livrer les portes et de se réunir aux troupes républicaines; en cas de refus ou d'opposition quelconque, le général en chef est autorisé à employer les moyens de force mis à sa disposition. »

Après avoir tout prévu, tout aplani d'avance, je dis à Augereau : « Partez et soyez prêt pour minuit. Je serai à cheval près de vous. Le Pont-Neuf et le Pont-Royal doivent être occupés avec des canons; la place de la Révolution et les Tuileries seront cernées en même temps; une demi-brigade, dont je disposerai suivant les circonstances, stationnera au Luxembourg. »

Après avoir reçu l'ordre verbal des trois membres du Directoire de remplir sa haute mission, d'où dépend le salut de la République, Augereau se retire. Je laisse mes collègues entourés des ministres pour réunir sur divers points les militaires sans fonctions qui se sont rendus chez moi. Les personnes qui s'y trouvaient, entre autres les ambassadeurs Meyer et Staël, sont également consignées jusqu'à une heure après minuit, où les indiscrétions ne sont plus à craindre. Revenu près de mes collègues, nous arrêtons la rédaction d'une proclamation contre le retour de la royauté et de la Constitution de 93. Revellière et Rewbell veulent que pour tout tranquilliser on ajoute : « Et contre la famille du duc d'Orléans. » Cette famille, toujours poursuivie et toujours abandonnée par ceux qui auraient eu le devoir de la défendre, se trouve toujours comme une concession livrée par la faiblesse à la méchanceté. On a fait périr le père pour se défendre d'être son partisan ; on livre aujourd'hui les enfans par le même principe.

Mais nous ne sommes pas dans un moment où il soit possible de parler raison, et de soutenir des devoirs de justice, même avec ceux qui sont dans nos opinions ; les passions grondent et frémissent ; pour lutter contre celles qui nous attaquent, il faut ne point se séparer de celles de notre parti.

Nos proclamations sont également prêtes. Je rédige avec Scherer les divers ordres aux armées ; François de Neufchâteau montre un grand caractère. Minuit sonne : les colonnes s'ébranlent ; il est ordonné que Carnot et Barthélemy seront gardés à vue dans leurs appartemens. Le premier s'était échappé du Luxembourg. Le jour paraît : je fais tirer le canon d'alarme ; les grenadiers du Corps législatif s'embrassent et fraternisent avec les troupes de ligne.

Augereau avait bu quelque peu de vin de Champagne, pour se préparer, comme dans les jours de bataille : en apercevant Ramel, il lui arrache ses épaulettes et pousse la dureté jusqu'à lui en battre le visage ; puis il les remet à un aide de camp. Il faut bien que l'audace soit bonne en tout, car Ramel, qui ne manquait pas de courage, est stupéfait, il n'ose faire un mouvement : il se regarde comme arrêté de plein droit, par la seule raison qu'il vient d'être outragé.

Verdière, commandant de la place, est chargé de l'ordre d'arrêter les inspecteurs de la salle. Ils étaient réunis à leur salle, au deuxième pavillon, Marsan aujourd'hui. On monte, général, aide de camp, grenadiers, gendarmes, pour exécuter l'arrêté. Lorsque, ouvrant la porte, le général Verdière annonce, l'ordre du Directoire en main, qu'il vient arrêter MM. les inspecteurs, voilà qu'un

cri de tous poussé à la fois ne laisse plus entendre que ces mots : « Ton scélérat de Barras va périr, et toi aussi. » Ce cri retentissant est poussé plus haut que par tous par l'un des inspecteurs, Bourdon de l'Oise, homme roux, aussi violent que robuste. Il s'avance le poing sous le nez, menaçant le général Verdière qui essaye en vain de prononcer le premier mot de l'ordre du Directoire dont il est porteur. Il recule, toute sa suite militaire recule avec lui. Les inspecteurs les jettent jusqu'en bas de l'escalier, et voilà leur porte fermée et le général Verdière descendu avec les siens. Que va-t-il devenir vis-à-vis d'Augereau et du Directoire qui lui ont donné leur confiance ? « Vaincre ou périr, mon général : il faut emporter la place et les hommes », dit à Verdière son aide de camp, homme de tête et de cœur plus que son chef. A la voix de son aide de camp, Verdière remonte avec les siens. On frappe ; on est obligé d'enfoncer la porte, que les inspecteurs avaient barricadée. On arrive à eux, on leur porte la main au collet : une lutte s'engage, ils succombent au nombre, on les attache, et on les jette dans des fiacres pour les mener au Temple.

Parmi les inspecteurs était Pichegru, qui, d'abord ayant fait de la résistance, avait fini par reconnaître qu'elle était inutile, et se résignait. Au nombre des exécuteurs d'ordre se trouvait un général Pincot, général réformé, et qui, sans mission et comme amateur, avait de lui-même repris de l'activité pour cette journée. Apercevant Pichegru dont il était l'ennemi personnel, Pincot prend le fusil armé de sa baïonnette de l'un des soldats : il est au moment d'en percer Pichegru, lorsque celui-ci, saisissant l'arme et s'emparant de la baïonnette, la ploie en deux d'une main vigoureuse, ne pouvant la briser, et, après l'avoir mise hors de combat, la rend dédaigneusement au soldat à qui elle appartenait.

On se rend au Temple. Le greffier, voyant arriver cette suite de voitures si matinales, et qui amenaient des députés, c'est-à-dire autant d'hommes inviolables d'après la loi constitutionnelle, le greffier avait pris la fuite, et il ne se trouvait personne pour inscrire les arrivans au registre d'écrou. Ils étaient là dans la cour, attendant un greffier, lorsque, à son défaut, l'aide de camp de Verdière fut obligé de prendre la plume et de faire lui-même les écrous.

Pichegru en particulier témoigna à cet aide de camp combien il était touché de ses procédés honnêtes. Il le pria de recevoir en témoignage de souvenir ce qui lui restait : c'étaient les pistolets qu'il avait dans sa poche, et qu'on n'avait pas songé à lui retirer. C'étaient les pistolets d'honneur de la manufacture de Versailles qu'il avait reçus du Directoire lui-même, en témoignage de sa belle conduite à la tête des armées de la République. Pichegru

désira ensuite savoir le nom de ce général réformé qui avait tout à l'heure voulu le tuer; en l'apprenant, il dit: « Je me rappelle: ah! c'est celui que j'ai été dans le cas de mettre aux arrêts en Hollande pour d'assez vilaines choses. »

M. Thibaudeau, qui était venu de grand matin se réunir comme amateur aux inspecteurs de la salle, eut l'adresse de les quitter à temps et de se glisser, pour se sauver, dans les Tuileries, comme il s'était glissé pour venir. Les vipères savent glisser, parce qu'elles rampent toujours. Le fait raconté depuis par Thibaudeau lui-même est l'une des rares vérités qu'il ait dites dans ses Mémoires.

Mes appartemens renferment grand nombre de députés, de citoyens, de généraux, de militaires. Les opérations d'Augereau épouvantent les conspirateurs, ils se dispersent et se cachent; les Tuileries et les salles d'assemblée du Corps législatif sont fermées: des gardes en défendent l'entrée. Le Conseil des Cinq-Cents s'assemble à l'Odéon, et le Conseil des Anciens à l'École de santé: ils déclarent que les troupes et les républicains ont bien mérité de la patrie; des lois populaires et de circonstance sont rendues; les députés conjurés avec Pichegru, leur chef, sont arrêtés. La conspiration découverte est imprimée et affichée. Les collets noirs sont déchirés et leurs élégans porteurs sont dispersés; pas une goutte de sang n'est versée dans cette mémorable journée qui sauve la patrie!

Dès le 19 fructidor on chercha à soulever le faubourg Saint-Antoine; mais les bons citoyens qui l'habitent firent justice des intrigans qui voulaient les tromper et leur faire méconnaître le but patriotique de la journée du 18.

C'était bien assez d'avoir eu la douloureuse nécessité de faire un coup d'État, qui mutilait à la fois les deux premières autorités de la République, sans y joindre le malheur, et l'on pourrait dire le crime, de tirer un profit personnel de cette journée, et de ne pas en laisser tous les résultats à la République. Mais ce n'est pas ainsi que le vulgaire comprend les grands actes de la politique: il ne peut pas s'imaginer que l'on fasse une entreprise d'autorité sans augmenter la sienne et même sans s'emparer du pouvoir souverain. C'était la chose la plus simple et la plus convenable, selon beaucoup de gens: le conseil m'en était astucieusement donné par des courtisans qui ne croyaient pas me trouver sourd à leurs insinuations, et même par des républicains qui pouvaient penser qu'il n'y avait rien de plus naturel que de m'emparer de la dictature, et qu'elle pouvait être le salut de tous. C'est ainsi qu'Augereau, qui passait en ce moment pour le coryphée du patriotisme, ne croyait point manquer du tout à ses

devoirs ni à sa position en me provoquant sur ce chapitre. Ce qu'il venait de me dire personnellement, il allait le déclamant et le proclamant partout : « Qu'est-ce donc que nous avons fait le 18 Fructidor si nous ne sommes pas plus avancés? Qu'est-ce que Barras imagine ? Croit-il qu'il puisse rester encore avec ses quatre collègues ! Il faut qu'il reste seul, et qu'il habite seul au Luxembourg. »

Augereau ne tenait pas ces propos seulement à moi, ce qui aurait pu ressembler à une flatterie, il les répétait dans la cour même du Luxembourg, et il les criait sur les toits. Réal, de son côté, alors plein d'enthousiasme pour ,moi disait qu'il n'y avait pas de révolution faite si l'on ne me mettait pas à la tête de tout, malgré moi ; que sans cela la révolution du 18 Fructidor n'en était pas une ; qu'elle était manquée, privée de toute énergie, et il s'exprimait dans ce sens d'une manière moins décente que je ne le rapporte ; que la journée du 18 Fructidor enfin n'était pas du sexe viril ; quoique le mot *roi* fût alors aussi impossible à entendre qu'à prononcer, les républicains, tels qu'Augereau et même Réal, ne craignaient point de me l'exprimer parlant à ma personne. Quant à moi, ma conscience me disait trop ce qu'il y avait à penser de tout cela, pour que j'y donnasse une sérieuse attention. C'est parce que j'étais franchement républicain, et pour ne pas cesser de l'être, que j'avais opéré d'une manière décisive au 18 Fructidor ; et je remerciai ces messieurs de tous leurs complimens.

Talleyrand était en première ligne de ceux qui avaient dû désirer le 18 Fructidor : il était nécessaire à sa position nouvelle et la consolidait. Talleyrand était aussi de ceux qui, pour se donner l'air de la plus grande coopération dans la victoire, poussaient le plus vivement au châtiment des vaincus. « Il ne fallait pas moins que de les tuer », disait-il, au moins pour rendre hommage au principe de Barère, qui n'est pas tout à fait une vérité, qu'il n'y a que les morts qui ne reviennent pas. Sans me vouloir donner pour meilleur et plus humain qu'un autre, j'étais bien loin de penser qu'il n'y eût que les morts qui ne reviennent pas ; je croyais au contraire que la mémoire des morts innocens peut revenir toujours contre les vivans, et qu'après tant de douloureuses expériences on pouvait regarder l'humanité même comme un bon calcul. Ainsi j'étais vraiment heureux de voir que l'adoucissement des passions eût permis l'adoucissement du triomphe ; que pas une goutte de sang n'eût coulé dans le 18 Fructidor, et que la mort restât absente au milieu des mesures de force qui avaient été indispensables. Lorsque je regardais comme une victoire remportée dans la victoire elle-même que nous eussions pu faire substituer la déportation aux exécutions atroces qui ensan-

glantèrent nos premières époques, pourquoi Talleyrand, que, dans ses relations avec des hommes éclairés et par ses opinions antérieures, on aurait pu croire incliné vers la modération, affectait-il d'y manquer aussi formellement, et prétendait-il prendre aussi le haut du pavé et de l'ascendant populaire! J'aime à croire que ce n'est pas chez lui l'acte d'une méchanceté purement gratuite, et qu'en cela comme dans toutes les actions connues de sa vie il y avait encore un calcul d'intérêt, dont son opinion n'était que la révélation.

Carnot et Barthélemy condamnés à la déportation, nous avions à nous occuper de leur remplacement : nous poussions cette opération auprès du Corps législatif, où plusieurs aspirans se présentaient avec leurs titres divers. Or voici le rôle que Talleyrand croyait échu à son ambition, dans cette concurrence à la dépouille des Directeurs déportés.

M[me] de Staël, en faisant Talleyrand ministre, avait cru remplir tous les vœux et les besoins de son ambition; mais ce n'était plus maintenant assez pour lui d'être ministre : « On ne peut, disait-il, que proposer des choses qui ne sont pas toujours adoptées, ou en exécuter d'autres qui souvent vous déplaisent infiniment. On n'a pas comme ministre assez de pouvoir pour faire le bien. Pour cela il faudrait être au moins Directeur. » Le 18 Fructidor, en offrant deux places vacantes, avait donné à Talleyrand la velléité et même l'espérance d'être l'un des remplaçans. Il n'hésita même pas de s'en ouvrir à moi, et commençant par honorer sa franchise dans ce qu'il allait me confier : « Vous êtes, me dit-il, l'homme essentiel du Directoire, l'homme de la guerre pour remplacer Carnot; vous êtes la tête et le bras du Directoire. Si j'avais le bonheur de devenir votre collègue, moi, je me glorifierais de vous obéir en tout comme un enfant obéit à son père. »

L'illusion de ma paternité n'allait pas jusqu'à me faire croire que je trouvasse dans Talleyrand un fils fort tendre ni un homme bien capable pour remplir la place de Directeur. J'aurais voulu d'ailleurs le faire membre du Directoire, que je n'aurais pu en venir à bout. L'opinion de Rewbell sur Talleyrand avait été proclamée par lui si haut, si fréquemment, devant tant de témoins membres des Conseils, que Talleyrand, malgré toutes les intrigues de tous les sexes, qu'il avait encore employées dans cette circonstance, ne pouvait prévaloir contre la déconsidération publique, jointe à un sentiment de crainte universelle sur la perfidie de son caractère.

Merlin, ministre de la justice, et François de Neufchâteau, ministre de l'intérieur, n'ont pas de peine à prévaloir sur Talleyrand : ils sont nommés membres du Directoire, en remplacement

de Carnot et de Barthélemy; ils ne perdent pas de temps pour venir s'installer au palais directorial.

S'il est une victime que les auteurs forcés du 18 Fructidor doivent éprouver le regret d'avoir comprise dans leur coup d'État, c'est bien certainement Carnot, qui depuis la Révolution a rendu tant de services à son pays, et qui ne pouvait être au fond qu'un sincère ami de la liberté. Il a échappé heureusement à la déportation en s'esquivant par une sortie du Luxembourg. J'en fus pour mon compte tout à fait heureux et reconnaissant envers ceux qui ont pu coopérer à cette évasion. Si je n'en avais pas été le premier complice, m'était-il difficile de la prévenir, lorsque j'étais investi de tous les pouvoirs, et que tous les moyens de surveillance comme d'action avaient été mis à ma disposition par la dictature que mes deux collègues m'avaient conférée? Cette dictature n'était-elle pas plus que sanctionnée par tous les militaires soumis à mes ordres, comme par la portion du Corps législatif qui marchait avec la majorité du Directoire?

Carnot a été assez troublé de l'événement qui l'enveloppait, il a été assez agité depuis ce moment dans toute son existence, pour avoir pu croire qu'on ne l'avait pas respectée et que, comme ils l'ont dit, lui et d'autres, on avait voulu le tuer. Il est aisé de répondre d'une manière complète à cet égard. Si l'on avait eu une pareille intention, je le déclare à Carnot, il était plus facile de le faire que de le dire, dans la disposition d'esprit de tous les militaires et des hommes d'action qui se trouvaient à mes ordres et ne demandaient qu'un signe de ma volonté pour donner à leur exaspération les suites de la plus terrible vengeance. Le ressentiment de Carnot a pu égaler l'irritation qu'il portait au Directoire. Il est plus excusable dans cette seconde partie, qui tient à ses malheurs, qu'il ne le fut dans cette irritation perpétuelle dont il nous a renouvelé les scènes pendant dix-huit mois, scènes arrivées au point où Carnot appelant à lui tous les ennemis de notre patrie pour le soutenir, nous ne pouvions plus le séparer de ces ennemis, dans la nécessité où nous étions de sauver la patrie et nous-mêmes de leurs attaques communes. Il paraît, au surplus, que le caractère violent et inflexible de Carnot n'avait pas seulement été combattu par nous, il l'avait été dans sa famille même : il avait, avant le 18 Fructidor, rencontré de bienveillantes contradictions et de fraternelles remontrances dans quelques-uns de ses parens qui lui étaient dévoués de cœur autant qu'ils l'étaient d'opinion à la liberté. Nous trouvâmes l'expression de ces sentimens bien manifestes dans des lettres qui étaient adressées à Carnot au Directoire par l'un de ses frères, interceptées dans la bagarre de la journée du 18 Fructidor. Elles me furent apportées

au Directoire : nous reconnûmes avec satisfaction le langage de sentimens purs qui auraient pu ramener Carnot en l'éclairant, si les passions pouvaient jamais consentir à se laisser éclairer.

Il y a une histoire du Directoire anti-fructidorienne, et qu'on peut appeler au moins très fraternelle relativement à Carnot, puisqu'elle a été avouée par un frère de Carnot, le général du génie Carnot-Feulins. Elle aurait pu être faite par Carnot lui-même, à qui il est arrivé plus d'une fois de se livrer à la pseudonymie, puisque dans cette histoire même on voudrait, par double pseudonymie, donner à croire que même la réponse à Bailleul ne serait pas de Carnot. Entre autres suppositions avancées dans cette histoire, on trouve qu'un adjudant général « appelé Mucherez répandait publiquement, à la faveur du crédit dont il prétendait jouir auprès de Barras, qu'il appelait son ami et dont il faisait voir un diplôme signé de lui comme président d'une société particulière, que s'il n'avait pas été assez heureux pour porter les premiers coups à Carnot, il avait aidé au moins à creuser sa fosse ; que cet adjudant général mourut subitement à Troyes, où il était employé dans son grade, accusant son ami Barras de sa mort, bien digne récompense de pareils services. »

Il est possible qu'un mauvais sujet, comme il y en a tant dans les mouvemens révolutionnaires, qu'un énergumène n'étant pas plus démocrate qu'aristocrate, et voulant faire la cour au pouvoir triomphant, ait prétendu se donner l'honneur d'avoir contribué à débarrasser le Directoire de son adversaire le plus considérable par sa place et son opposition. On nous a même rapporté d'autres propos de ce genre, qui prouvent qu'il a existé de tous les temps des fanfarons de crimes, voulant tirer parti de ceux mêmes qu'ils n'avaient pas commis. Il est, par exemple, à la connaissance de plusieurs personnes existantes (notamment de M. Lemaire, doyen de la Faculté des lettres) qu'un général dès lors marquant dans la Révolution et dans la guerre, le général Loison, s'était vanté d'avoir été plus fossoyeur que Mucherez, d'avoir été véritablement l'assassin de Carnot ; il ajoutait même à sa vanterie des détails particuliers et hideux, par exemple que « lorsqu'on avait tué Carnot dans le Luxembourg, son corps avait répandu une quantité de sang énorme qui avait inondé la terre, et qu'il avait fallu couvrir et recouvrir pour en dérober la trace. »

La première réponse à faire à ces propos contre Barras, c'est d'abord que Carnot n'avait nullement été assassiné ; qu'il survivait en bonne santé et sûreté dans les pays étrangers, où il faisait toutes preuves de sa survivance, en écrivant sa réponse à Bailleul et même l'histoire du Directoire, dont son frère Feulins, quelque bien instruit qu'il pût être, n'a été que collaborateur. Comment,

dirons-nous avec calme, mais non sans reproches, comment celui qui se dit historien a-t-il la singularité de raconter, en haine de ses adversaires, des faits qu'il prouve lui-même être de pure invention, qui conséquemment ne peuvent retomber que sur les auteurs de l'invention? Comment le stoïcien Carnot, amant de la vérité, a-t-il pu lui manquer aussi complètement, en proclamant qu'il la rétablissait? O irritabilité même de l'honnête homme! elle le porte à s'ignorer et à paraître ignorer les choses mêmes qu'il avance contre les autres, et qui se trouvent revenir contre lui-même par la seule lecture de ses assertions.

Quant à moi, qui crois, selon mes opinions et la nécessité de l'époque, n'avoir pu échapper au douloureux devoir de combattre et même de terrasser des adversaires que je pouvais estimer au fond, et que j'avais le désir d'aimer, tels que Carnot, je puis jurer que tout mon vœu et même mon effort n'ont pas été, dans le moment même de la plus grande exaspération, au delà de nous débarrasser de la résistance qui entravait la marche du gouvernement et fomentait le ralliement de ses ennemis; que nos adversaires eussent été, le 18 Fructidor, mis hors d'état de nuire par la destitution forcée ou par leur retraite volontaire des affaires, le but, selon moi, était atteint et complet.

Danton n'en avait pas eu d'autre lors des combats de la Montagne avec la Gironde, lorsqu'il ne soutint pas seulement, mais qu'il provoqua même l'élimination des Girondins hors de la Convention nationale; mais il arriva ce qui surgit trop souvent dans les combats passionnés des révolutions, c'est que les vainqueurs ne sont pas eux-mêmes les maîtres du mouvement qu'ils ont lancé : ils le voient dépasser toutes les limites qu'ils croyaient avoir pu lui assigner; ils voient ces mouvemens, pour ainsi dire, sauter par-dessus leurs têtes, et finir par abattre la leur, en ayant commencé par abattre celle des autres.

Danton, qui avait très franchement demandé l'élimination des Girondins pour que l'action du gouvernement, qui avait à repousser l'ennemi extérieur, ne fût pas entravée, n'avait point eu l'idée qu'il fût possible qu'aucune conséquence de la journée du 31 Mai allât au delà de l'élimination. J'ai entendu raconter son désappointement et même sa douleur profonde lorsqu'il fut décidé que les vingt-deux Girondins appartenaient au Tribunal révolutionnaire, c'est-à-dire à l'échafaud.

Je retrouve cette manière de sentir et de juger dans la mienne même, pour ce qui est de mon fait dans la journée du 18 Fructidor. J'ai le droit de répéter que mon impression ne fut pas plus heureuse que ne l'a été celle de Danton après le 31 Mai, lorsque je vis le 18 Fructidor non seulement sanctionné, mais exagéré

par les lois du 19. Ces souvenirs me sont encore assez pénibles pour que je croie nécessaire d'ajouter une page à toutes celles qui sont déjà écrites sur ces événemens; ils sont assez tristes pour que ceux qui les ont retracés soient dispensés de l'exagération.

Je reconnais donc complètement, et sans restriction, que l'idée de l'élimination de Carnot et de Barthélemy fut tout à fait celle de Rewbell, de Revellière et de moi, qui crûmes ne pouvoir échapper à cette nécessité; mais je jure en même temps, devant le ciel et la terre, que jamais l'idée de leur ravir l'existence n'a été celle d'aucun de nous : nous avons été nous-mêmes menacés dans notre existence, par ceux qui méditaient le même 18 Fructidor. Nous les avons seulement devancés, peut-être de quelques jours, peut-être de quelques heures, peut-être seulement de quelques minutes, parce que MM. les inspecteurs de la salle, rassemblés sans cesse depuis un mois pour délibérer, venaient de se réunir la nuit même pour agir, et qu'ils ont été tout au plus surpris. Non seulement nous n'avons pas voulu tuer Carnot, mais nous avons été heureux qu'il eût échappé à l'arrestation. J'affirme même lui en avoir laissé ou plutôt donné les moyens, en le faisant intimider pour le faire sortir. Je sus à l'instant même comment il était parti, où il était allé; les personnes qu'il rencontra dans le Luxembourg, et qu'il croyait placées là pour l'arrêter, y étaient avec une destination contraire : la preuve en est dans le fait même de l'évasion de Carnot. La conduite que je tins en cette circonstance ne m'aurait pas été dictée par mon cœur, qu'elle l'aurait été par ma politique. L'époque ne comportait plus le régime de 1793. Oui, je le déclare, j'ai contribué à faire sauver Carnot, et, faut-il le dire, ce procédé, que je n'appellerai point générosité, est peut-être ce qu'il m'a le moins pardonné.

Au surplus, les amis de Carnot et ses parens, qui ne peuvent manquer d'être ses défenseurs, disent qu'il n'a point été surpris au 18 Fructidor; qu'il ne tenait qu'à lui de devancer ses ennemis, mais qu'il ne l'avait pas voulu, par la raison qu'il avait le sentiment que « sa victoire personnelle eût été celle du parti royaliste qu'il combattait et qu'il abhorrait », et que le rétablissement d'un pouvoir destructeur de la République, dont il était l'un des fondateurs, ne pouvait manquer de s'ensuivre à cette époque.

Cette défense de Carnot peut être regardée comme la plus forte accusation, si l'on raisonne dans le sens de la République; puisqu'il convient que le triomphe de son système amenait le renversement de l'ordre social qu'il était chargé de défendre.

L'ESSOR

PREMIÈRE PARTIE

I

Lucien Trénis, ajourné l'hiver précédent, devait se représenter devant le conseil de revision.

Il s'éveilla triste, cette corvée lui gâtant la journée. Il éprouvait pour les actes collectifs de la vie un éloignement maladif. La foule l'oppressait. Un enterrement, un mariage, l'atmosphère d'un bal ou l'électricité d'une salle de théâtre surexcitaient ses nerfs à l'excès. Il craignit l'épreuve. Dans une des immenses salles du Palais de l'Industrie, la loi, en gendarme, le saisissait. Désormais il ne s'appartiendrait plus. Nu comme au jour de sa naissance, on allait mesurer son corps, palper ses membres. Il ne serait plus un être de luxe et de sélection, mais, marqué d'un chiffre pour la boucherie, une des mille bêtes fauves de la guerre, toujours menaçante, possible demain.

Qu'elle éclatât, il partirait. Peut-être alors *la Marseillaise*, qu'il jugeait vulgaire, s'enflerait-elle d'un souffle sacré. Il marcherait d'un pas rythmé, emporté par un torrent d'épaules. Sous le feu, il se battrait bien comme un autre. Les Trénis n'étaient point lâches, témoin son grand-oncle de Boisfort et son père, tués l'un à Sébastopol, l'autre à Gravelotte.

Mais, l'ennui du service militaire, la corvée des démarches, l'employé grincheux de la mairie, voilà ce qui le hantait. Puis, la pudeur d'affronter tant de jeunes gens, les uns ironiques, les autres brutaux, comme au collège, les soirs de rentrée, si pénibles pour le nouveau.

Conscient d'être resté, à la veille de ses vingt-trois ans, un enfant de rêve et de solitude, orgueilleux et timide, sachant mal affronter les êtres et les choses, était-ce pour se donner courage et s'affirmer homme, qu'il avait fait de cette nuit une voluptueuse aventure? En amenant dans sa chambre l'étrangère blonde qui dormait si paisiblement, quelle compensation puérile, quelle protestation hardie avait-il cherché dans les baisers de cette jolie personne, modèle à ses heures, Mary Burns, pour les initiés Manon?

Le nom lui parut joli, et il appela, doucement :

— Manon !

Elle ne bougea point. Elle tenait son bras nu ramené sur ses cheveux de soie claire, qu'elle avait tressés pour la nuit en une natte d'enfant. Dans le jour filtré des rideaux, l'ovale de son visage s'allongeait sur l'oreiller. De l'ombre baignait le creux de ses paupières, le coin de sa bouche; une petite oreille, d'une fraîcheur de nacre, se détachait. La gorge délicate se soulevait avec une lenteur paisible, une ondulation profonde comme celle de la mer, dont elle rappelait la puissance mystérieuse et le soupir très doux. Penché sur cette poitrine, il y regardait naître et mourir le flux et le reflux de la vie.

— Manon! dit-il encore.

Elle lui échappait, aveugle et sourde, inoffensive et inquiétante, dans le mystère endormi de l'être. Il l'avait vue pour la première fois chez le peintre Symore, un ami de collège. Elle posait, les épaules et la gorge découvertes. Symore la traitait en camarade, d'un tutoiement dont la familiarité n'avait rien d'exclusif et de jaloux. « Non ! non ! déclarait-il depuis, la place est libre et si le cœur t'en dit?... » Certes ! Un dîner offert à propos, une soirée au cirque, prolongée dans une brasserie pseudo-littéraire, quatre ou cinq rencontres, assez pour s'éprendre d'une passade, et amener la jeune femme à un de ces jolis abandons qui ont la saveur d'un fruit croqué sur la grande route : voilà comment Manon, retrouvant la veille au café Lucien, en compagnie du gros Carbon, lui avait souri tendrement et, cédant à ses prières, avec cette franchise qui tenait lieu chez elle de vertu, lui avait fait la grâce de le suivre, docile amie d'un bonheur qui n'engageait pas l'avenir. D'y penser, cette facile victoire exaltait son amour-propre. Il vouait à Manon la reconnaissance attendrie qu'on doit à une charité spontanée, et que rien de vil n'entache. Car, affranchie par la libéralité d'un ancien amant, mort d'une affection de poitrine, à Biskra, elle ne dépendait que d'elle-même, et de ses caprices. Et la voluptueuse nuit, au clair de lune de la veilleuse, lui revint, chaude aux lèvres comme un parfum de sucre et de gingembre, sans cette honte qui suit,

d'ordinaire, les ivresses des sens. Elle avait, en effet, gardé une noblesse de lignes, et le charme souverain de la beauté, qui subsiste par delà l'oubli de la pudeur et le désordre de la volupté. Pourquoi ressentait-il donc ce malaise ?

Inassouvissement du cœur, déception du désir, regret de n'avoir pu pénétrer l'inconnu de cette âme, descendre au fond de l'eau magique de ces yeux verts ; ou bien, jalousie absurde, en songeant à tous ceux qu'elle avait reflétés, penchés comme lui et inquiets du même trouble, dans le miroir de ses prunelles ? Simplement, ce sommeil persistant le choquait-il comme un acte de sans-gêne, presque une impudeur ? Il ne sut, touché peu à peu d'une pitié protectrice, retenant son souffle pour ne pas disperser le refuge fragile, les limbes où flottait cette âme.

Sans bruit, dans son cabinet de toilette, il se douchait d'eau glaciale, avec un secret orgueil à raidir ses membres jeunes. Le gant de crin rougit sa peau ; il respira, léger, un sang fluide au cœur. Ses poings, levés en haltères, frappèrent sa poitrine, qui sonna. Il jouit à se découvrir des réserves de force et de santé, malgré sa délicatesse, dont on s'inquiétait parfois. La faim joyeuse criait en lui. Une clef tourna dans la serrure. Drapé d'un peignoir, il courut au-devant de Nanische, la vieille nourrice alsacienne qui, depuis vingt-deux ans, les servait, sa mère, son grand-père et lui.

— Chut, dit-il.

Elle tenait en main le plateau du déjeuner et, oppressée par son asthme, reprenait haleine, après quatre étages et un dédale de corridors ; car M[me] Trénis habitait au premier, et Lucien, avide d'indépendance, depuis six mois occupait, sur la façade opposée, un atelier sous les toits.

— Tu vas me monter une autre tasse de chocolat !

Elle comprit. Ses gros sourcils se froncèrent, toute sa figure de pomme jaune et rose se plissa :

— Oses-tu ? fit-elle.

Et dans une velléité de résistance qui rendait plus dur son accent d'Alsace :

— *Che* n'apporterai pas d'autre tasse.

— Eh bien, je ne déjeunerai pas.

Elle entra vraiment en colère, le toisa de ses yeux gris. Ne trouvant rien à répliquer, elle murmura : — Si c'est possible ! — et tourna les talons. Lucien l'entendit tousser en s'éloignant, et fut ému, sachant qu'elle pliait. Il se reprocha le ton de sa réponse, revit le dos humble s'enfoncer dans l'escalier. Il fallait qu'elle l'aimât bien, pour servir ainsi ses « Maries Poupées », comme elle les appelait d'un terme méprisant, nuancé de bonhomie !

Il achevait de s'habiller, quand elle revint, avec un second bol et des rôties.

— Merci, Nanische, tu es gentille.

Elle bougonna :

— Elle dort donc, la princesse? C'est-il celle que je connais?

La curiosité lui revenait, bon signe! La curiosité, grand aiguillon et distraction suprême, dans la vie terne des pauvres gens, seul défaut de la servante et qui, chez elle, n'était pas une bassesse, mais une forme aiguë de l'intérêt qu'elle portait à ses maîtres. Lucien ne s'y trompa pas et dit, à mi-voix :

— Elle est bien plus belle!

— Ah! fit Nanische, mi-sceptique, mi-railleuse, satisfaite pourtant, par amour-propre pour lui. Mais sursautant :

— Et si ta mère savait ça. Tu n'as pas de honte?

— Tiens, fit-il en rapportant de la chambre, après un court pourparler avec Manon réveillée, les bottines et la robe afin qu'on les brossât. Nanische inspecta les semelles fines, le volant de la jupe. Cet examen la rassura. Elle passait sur l'étoffe ses doigts rudes, en hochant la tête d'un air si parlant, qu'il crut l'entendre dire, avec cette naïveté du peuple qui avait tant de saveur dans sa bouche :

« Ce n'est pas moi qui aurai jamais des nippes comme cela! »

Puis, avec son grand juron de colère :

« Et je n'en voudrais *sacremant* pas! quand le fils du roi me les donnerait! »

Enfin, pitoyable :

« Les pauvres poupées, il faut bien tout de même qu'elles aient ce plaisir! »

Et là-dessus, se détendant comme un ressort, encore rageuse du chocolat imposé :

— Pourquoi l'as-tu demandé, si on ne le *manche* pas?

Lucien rentra dans la chambre. Manon, assise, regardait autour d'elle. Ses yeux, pareils à de pâles émeraudes, foncées à l'ombre et claires au soleil, suivaient chacun de ses gestes, tandis que son visage gardait une indolence réfléchie. Elle sourit au déjeuner, qu'il disposait sur un guéridon, but à la tasse; le pain grillé craquait sous ses dents; et, ce faisant, elle prenait une expression nouvelle, de grâce enfantine et animale. Alors il se rappela comme elle avait peu parlé. Son silence expressif et le jeu de sa physionomie étaient son plus grand prestige. Qu'eût-elle dit, d'ailleurs, qui n'eût paru banal?

Le silence pourtant pesait. A qui, à quoi pensait-elle? Il y avait de la malice dans son sourire de Joconde, une douceur aimable dans ses mouvemens, mais les beaux yeux demeuraient

impénétrables. Fermée dans le sommeil, elle restait aussi énigmatique, maintenant qu'elle le regardait fixement. Regrettait-elle? Se reprenait-elle déjà? Il la perçut distante et, bien qu'à portée de son étreinte, séparée de ces quelques heures qui avaient consommé entre eux l'échange subtil et irrévocable.

Des mots tendres aux lèvres, il hésitait à employer le *vous* ou le *tu*. Ce dernier, symbole d'intimité dernière, convenait-il encore? Il lui sembla plus délicat de ne pas imposer cette marque de familiarité satisfaite à l'étrangère. Car décidément c'était bien une étrangère, au point qu'il éprouvait le besoin de s'affirmer son bonheur trop court. Il se revoyait, assis en face d'elle, sous les globes de lumière blanche du café. Tandis qu'elle le regardait, il sentait l'ivresse douce et subite d'un vin l'envahir. Sourires, vagues paroles, puis leur retour par la nuit gelée, sous les étoiles scintillantes. Il la suppliait : alors, leur montée à pas de velours dans le noir de l'escalier, et là-haut, la veilleuse éclairant le lit, le premier long baiser et la nuit délicieuse.

Tout cela, il ne l'avait pas rêvé, pourtant!

II

Dès qu'il l'eut mise en fiacre et se fut dirigé vers le Palais de l'Industrie, la corvée le lancina de nouveau, en rage de dents. Une bise aigre soufflait. Dans les avenues sèches et râpeuses, les cailloux perçaient le sol, les angles des trottoirs semblaient plus coupans, les arbres hérissaient mille petites griffes noires. Partout, l'hiver hargneux! Lucien, rétréci dans un paletot, regretta sa pelisse de fourrure, qu'il n'avait pas mise pour ne pas attirer l'attention, et qui l'eût enveloppé d'une si bonne tiédeur.

Des jeunes gens se hâtaient, dans la même direction. Un petit ouvrier à casquette, des garçons bouchers en complet noir et chapeau melon, des employés corrects. Arrivé devant le Palais, dont la froide toiture de verre avait l'éclat du gel, il ne put s'empêcher de songer aux Expositions qui tour à tour s'étalaient dans les salles baignées d'un jour d'aquarium, au Concours hippique, avec ses beaux chevaux, au Salon, avec ses statues et ses toiles nues. N'était-ce pas une exposition encore, devant le conseil de revision, ce défilé de tableaux vivans, d'animaux gras?

Il entrait, par une porte désignée sur les grandes affiches blanches des murs, quand deux gendarmes, au seuil, le tirèrent violemment en arrière, afin de laisser passer un capitaine qu'il précédait, sans s'en douter.

— Non, non! protesta l'officier, gêné par ce zèle brutal, et qui prit les devans, en saluant. Lâché par les énormes mains gan-

tées de daim, Lucien suivit. Son cœur avait bondi, de révolte irréfléchie. Être happé par ces rudes chiens de garde, et ne pouvoir rien dire!

— Pas par là! dit un sergent bourru.

Le ton de l'homme l'irrita. Toute son indépendance se raidit contre la contrainte qui le jugulait, avant qu'il eût rien fait de mal. Il entra dans une très vaste salle, fourmillante. Un bourdonnement l'emplissait. Au fond, sur une estrade que dominait une République entourée de drapeaux, des hommes, pareils à des examinateurs ou à des juges, se tenaient assis derrière une table verte. La poitrine chamarrée d'un général scintillait d'or, non loin d'une tunique galonnée d'argent; et des ceintures tricolores cerclaient les gros ventres d'officiers municipaux.

Peu à peu s'établit un lourd silence d'élément, qui était fait d'imperceptibles craquemens, de respirations confuses, du froissement de centaines d'êtres tassés, un silence que traversaient des toux et des éternûmens, le coup de clairon d'un nez dans un mouchoir. Un rire, tout à coup, faisait onduler un groupe d'épaules, une curiosité dressait des têtes que suivaient immédiatement d'autres têtes, des ondes électriques parcouraient en tous sens cette foule compacte, ramenée à une gaieté fébrile de gamins.

Tous les visages marquaient l'attente. Des gens qui ne se connaissaient pas éprouvaient le besoin de se confier entre eux. Le peuple dominait. Lucien, auquel personne ne faisait attention, se sentait perdu, au milieu de gaillards noueux, à faces rougeaudes. De-ci, de-là, il remarquait les yeux fatigués d'un adolescent pauvre, la mauvaise graisse d'un poussah, le nez astucieux d'un juif. Un boiteux, à l'extrémité d'un rang, accentuait le déhanchement de son corps; un masque lie de vin ricanait. Mais c'était l'exception: la force et l'allégresse fruste l'emportaient partout, larges épaules, biceps gonflés. Au-dessus de la masse émergeait un géant barbu, croisant paisiblement ses bras. Seul, un nain, à côté de Lucien, s'agitait convulsivement, enragé de ne rien voir; et ses coudes pointus agaçaient, comme une agression voulue.

On appelait les noms. Il y en avait de saugrenus, qu'un brouhaha soulignait. Déjà des conscrits défilaient nus. On s'égayait de l'aisance des uns, qui bondissaient sur le tremplin, de l'embarras des autres, qui cherchaient la porte pour s'en aller.

— Silence! grondaient les gendarmes, et le défilé interminable continuait : des grands, des petits, des gars velus comme des boucs, des profils de mouton, des mufles de bœuf, et dans cette chair de toutes provenances, des corps robustes apparaissaient roses de sang, à côté d'éphèbes d'une pâleur de cire.

Excédé, Lucien sentait s'appesantir sur lui une puissance morne. La monotonie des appels l'hébétait. Il songeait seulement que, dans une heure ou deux, il serait libre. Rien d'autre en sa pensée, sinon un regret très vague de Manon envolée, lointaine, et un détachement des choses qu'il aimait le plus, son logement de garçon, ses livres, ses bibelots. Il lui semblait qu'il n'en jouirait plus avec plaisir, comme s'il allait partir immédiatement pour la guerre, ou comme si ces biens d'intimité délicate lui paraissaient écrasés, piétinés par la botte forte du gendarme qui, en le contenant de son plastron bombé, personnifiait la rigueur de l'obligation militaire. Il bâilla férocement. L'atmosphère d'étable l'engourdissait. Et, pris d'un soupçon de nausée, il envia un individu qui saignait du nez, et qu'on envoya se laver à la fontaine.

Son tour approchait. On le prit par le bras. Pressé entre deux barrières, il subit le contre-appel d'un adjudant encombré de listes. Des gendarmes, à l'entrée d'un enclos de planches, le retinrent, puis le poussèrent. Une douzaine de jeunes gens se dévêtaient ou se rhabillaient, le long des bancs. A côté de lui, un séminariste blême, avec une inquiète componction, roulait pudiquement son linge en paquet. Un apprenti serrurier, aux doigts écrasés en spatules, ouvrait des yeux énormes. Un voyou, pareil à une grenouille, se disloquait avec une envie de faire la cabriole, que refréna l'œil torve d'un brigadier. Un homme maladif, à côtes d'ascète, regardait Lucien qui, tout à coup, sous ce regard, éprouva un dégoût du corps humain, dont cependant il était fier pour son propre compte, et qu'il jugeait beau, dans sa fermeté musclée et sa rondeur lisse. On l'appelait. Il grimpa des échelons, l'aspérité du bois lui racla les pieds. Il était sur l'estrade.

Il eut l'impression de figurer sur un théâtre : à ses mouvemens gauches correspondaient une lucidité aiguë et un sens très vif du grotesque. Une patte d'ours tomba sur son épaule; on le calait sous une toise, dont la marque riva son crâne. Autre main mise : le médecin militaire, une serviette pendue à sa boutonnière, et s'essuyant les doigts d'un air dégoûté, le palpait, l'auscultait, lui ouvrait la bouche. — Pas d'infirmités?

— Bon pour le service!

Il tourna les talons, emportant la vision de la table verte, des fonctionnaires ennuyés. Il se rhabillait en hâte, avec un inexprimable soulagement. Un instant, il avait espéré qu'on lui trouverait un cas de réforme. Mais déjà, repoussant ce souhait peu noble, il se retrouvait, avec un plaisir physique, dans les vêtemens familiers qui lui restituaient la personnalité dont il avait dû se dépouiller. Le séminariste rentrait dans l'enclos, extrême-

ment rouge, bien vite enfilait sa chemise, en tournant le dos. Le voyou dégringola, d'un saut de grenouille, les échelons. Et l'ascète reparut, la main sur son cœur qui haletait : on venait de le réformer.

— Par où s'en va-t-on? demandait déjà Lucien.

Mais il dut défiler devant le commandant de recrutement, assis dans une salle à part. Grognon, il soufflait dans ses moustaches, en toisant les conscrits et en leur demandant :

— Montez-vous à cheval? Savez-vous conduire?

Près de lui, un sergent, yeux clairs et jolie moustache, prenait le signalement de chaque individu, en le dévisageant avec un demi-sourire. Lucien s'entendit attribuer : une taille moyenne, un visage ovale, des yeux gris, des cheveux châtains. Signe particulier : aucun.

Quel ouf! il poussa! Devant la porte du Palais, des camelots l'assaillirent, le sommant d'acheter ces papiers coloriés et ces cocardes de rubans que les conscrits épinglent à leurs chapeaux. Il en vit qui, par bandes, escaladaient des voitures, décoraient le cocher d'un emblème tricolore, et saluaient les passans en vociférant, un bras en l'air, la *Marseillaise!*

III

— Hé! Trénis! Que fais-tu?

Le gros Carbon le hélait. Il sortait de la Chambre des députés, gonflé d'importance, un ample portefeuille sous le bras.

— Tu déjeunes avec moi? Au café Anglais? Prenons un fiacre!

Il avait cette manie d'inviter à tout propos. Quitte à se dérober, il offrait toujours quelque chose, depuis sa bourse jusqu'à la protection de son oncle Chartreux, le ministre des travaux publics, auquel il servait de secrétaire. Le moins qu'il fît miroiter était une loge à l'Opéra qui, en cas de convoitise, se transformait en billet d'entrée aux Folies-Bergère, ou à la Chambre. Les naïfs s'y laissaient prendre. Lucien, qui le connaissait, fut dupe, parce qu'il avait grand'faim. Il commandait d'avance une tranche de saumon sauce verte et des côtelettes d'agneau purée Soubise, quand Carbon, consultant sa montre, joua la contrariété.

— Sapristi! Il est plus tard que je ne pensais. Le patron m'attend! Si tu veux, mangeons sur le pouce un morceau en face du Ministère, chez Huchebœuf?

C'était un marchand de vins infâme, qui nourrissait les petits employés. Lucien comprit : Carbon réalisait une notable économie. Quelle nécessité de se ruiner pour un ami dont il n'attendait rien?

— Non, non, fit-il, si tu es pressé. Ce sera pour une autre fois.

— C'est cela, quel jour veux-tu? Samedi? lundi?

Et détournant la conversation :

— Accompagne-moi un peu, nous causerons.

Il était de ces égoïstes féroces qui, ayant horreur de la solitude, se font reconduire à l'autre bout de Paris, et là, d'une brève poignée de main, se débarrassent du malheureux qu'ils ont, de rue en rue, attiré par l'appât de leur fausse cordialité. Lucien l'escorta, pour parler de Manon. Carbon salua quelqu'un qui filait sur l'impériale d'un tramway : c'était son quatrième coup de chapeau.

— Tarpin-Malus, le sénateur.

Et il ramena les yeux vers son portefeuille, ne désespérant pas d'être quelque jour, lui aussi, le monsieur qu'on salue; il loucha même avec complaisance sur sa boutonnière, que fleurissaient le ruban académique et l'ordre du Nicham. Mais une femme très élégante les dépassait; elle lui arracha un compliment cru, qui sauta de sa bouche comme un gros crapaud dans la boue. Lucien sursauta, et la femme rougit, flattée peut-être, car guettant les voitures, sur le point de traverser la chaussée, elle se retourna pour voir ce crocheteur bien mis, qui venait de l'insulter. Cette hure de suif aux poils roux ne lui déplut sans doute pas, car elle esquissa une moue fugitive qui fit déclarer à Carbon, d'un ton de regret :

— C'est dommage, mais je n'ai pas le temps!...

Et sentant qu'il scandalisait :

— C'est qu'il y a des femmes qu'on prend avec du sucre, mon bon. D'autres préfèrent le caviar. Le tout est d'avoir l'œil!

Il l'avait. Certaines de ses bonnes fortunes stupéfiaient. Comment des femmes délicates, tout au moins d'apparence, pouvaient-elles s'éprendre de la sereine goujaterie du sire; par quelle perversité d'oreille goûtaient-elles ses propos, alors que Lucien, un homme, et sans pruderie, était constamment froissé, et ne pardonnait à Carbon que par lâcheté, en faveur d'une camaraderie de trois ans, à l'École de droit et dans les brasseries du boulevard Saint-Michel?

N'importe, parler avec lui de Manon, à présent, l'eût choqué. Mais l'autre, si bavard, n'en souffla mot. Réduit la veille au rôle désobligeant de comparse, la préférence accordée par la jeune femme à son ami l'avait piqué. Il enviait encore Lucien en y songeant, de même qu'il l'enviait pour son existence facile, l'air dégagé dont il traversait la vie, plein d'espoirs et d'illusions, alors que lui se consumait en ambitions pratiques et médiocres.

— Adieu, fit-il, à un de ces jours.

Et avant de rentrer au Ministère, il se glissa chez un pâtissier, où il dut déjeuner d'un sandwich et d'un verre d'eau.

Saumon sauce verte, purée Soubise, garçons noirs évoluant comme des clowns autour des petites tables de neige! Misérable Carbon, avec son café Anglais! Y manger seul, d'autre part, eût été chose triste, dont il ne fut pas même tenté. Si Manon était là, encore! Elle lui manqua du coup, extrêmement. Il avait faim, mais faim d'elle aussi. Et il souhaita de toutes ses forces le merveilleux, le féerique hasard qui l'amènerait à l'instant. Que de fois il avait rêvé ainsi la surprise, l'aventure, l'héritage, tout ce qui est trop beau pour se réaliser, le prodige qu'est pour le vagabond la pièce d'or luisant dans le ruisseau.

Un vieil homme, rencogné sous une porte cochère, le regardait venir, d'un air humble et sournois. Sillonnée par mille petites rides sales, sa tête, aplatie sous un chapeau trop grand, rentrait dans ses épaules gibbeuses; il tendit la main, tandis que ses yeux, divergens, épiaient les sergens de ville. Lucien passait sans rien donner, flairant une de ces pauvretés louches qui rapportent plus qu'un bon métier :

— Ayez pitié de moi, je n'ai rien mangé depuis deux jours!...

C'était vrai, pourtant! Des êtres semblables à lui ne mangeaient pas à leur faim. Quel crime et quel remords pour les riches! Il eut honte du misérable sang-froid avec lequel il passait, volontairement distrait, devant ces loques humaines. Sait-on jamais, d'ailleurs, à qui l'on a affaire? Dans le doute.... Un demi-tour! Il glissait une pièce blanche dans la main noire. Aussitôt le maigre masque s'épanouissait, montrait la face béate d'un de ces pauvres, gras comme des chiens nourris d'eau de vaisselle. Ce ne fut qu'un éclair. Les traits se tiraillèrent, et plus nasillard, l'homme gémit :

— Oh! merci bien, mon bon monsieur. Le bon Dieu et la sainte Vierge vous le rendent!

— Comptez là-dessus! fit une voix sarcastique. — Et Lucien se trouva en face d'un individu grand et sec, jeune encore, tout en noir, qui, sortant de la maison, avait surpris son aumône.

— Tiens, c'est vous, docteur?

Michel Favas, médecin à l'hôpital Necker, avait hérité de la fortune et de la clientèle de son oncle, le docteur Lucret-Favas, un des grands praticiens du faubourg Saint-Germain. C'est à ce titre que, depuis la mort du vieillard, qui comptait les Trénis au nombre de ses anciens cliens, il entretenait avec eux des relations suivies, et soignait le grand-père, M. de Vertsève, affligé de rhumatismes aigus.

La sympathie que toute la famille portait au jeune docteur

s'attendrissait de la pitié due à la perte affreuse qu'il avait faite, trois mois auparavant : sa femme et ses deux petits enfans, enlevés en huit jours par la diphtérie. Son désespoir avait fait craindre pour sa vie et pour sa raison. Sa profession absorbante, par bonheur, l'avait repris. De tout temps, il avait inspiré à Lucien un intérêt très vif, joint à cette contrainte qu'inspirent les tempéramens autoritaires, un ton incisif et un perçant regard.

— Ah! vous placez bien vos charités, fit-il en ricanant. Tenez, votre homme est déjà parti. Gageons qu'il va faire un bon petit déjeuner d'huîtres et de vin blanc. Car je le reconnais, le gaillard, il m'a passé par les mains à l'hôpital, et j'ai une mémoire qui ne pardonne pas. Maintenant, il mendie sous les portes. Autrefois, il se faisait écraser dans la rue.

— Vous dites?

— Je dis : il se faisait écraser. Métier lucratif! Un pauvre vieux traverse d'un air effaré le boulevard, au moment où une voiture de maître arrive grand train : il perd la tête et se jette sous les pieds des chevaux. Clameurs de la foule, procès-verbal, transport chez le pharmacien, lésions internes, forte indemnité. S'il a la chance d'avoir une fracture, c'est une rente pour la vie. J'en ai attrapé un comme cela, qui n'a plus recommencé. J'étais convaincu qu'il n'avait rien, j'ai feint de croire à l'urgence d'une opération terrible. Il a tenu bon jusqu'à l'amphithéâtre, mais quand il a vu chloroformer deux ou trois patiens, et gicler le sang sous les couteaux, il a tout avoué. Où allez-vous?

— Déjeuner n'importe où, fit Lucien. Je viens de passer devant le conseil de revision, ce qui a duré fort longtemps.

— Déjeunons ensemble alors, dit Favas, si pourtant ma misanthropie ne vous fait pas peur. Mais restons dans le quartier, car je veux voir un ami, un jeune sculpteur de grand talent, dont vous ne connaissez sans doute pas les œuvres, ni même le nom : Martial Guépratte?

— Non, dit Lucien, avec un geste qui s'excusait.

— Allons chez Poulard. Mon ami habite rue du Moulin-de-Beurre.

Chemin faisant, Lucien racontait ses impressions désagréables, le contact grouillant, la poigne des gendarmes.

Acerbe, Favas dit :

— Et pourquoi pas? Quels égards voulez-vous qu'on ait pour vous? A quel titre? Est-ce qu'un artiste comme Guépratte, qui donne des promesses de génie, n'aurait pas été condamné à faire un piètre soldat, à s'abrutir trois ans dans une caserne, si par bonheur on ne lui avait reconnu un cas de réforme? — Il haussa les épaules : — Démocratie stupide, tout le monde électeur, jus-

qu'aux crétins et aux goîtreux, tout le monde soldat, même les prêtres ! Ah ! ce sera beau, la guerre de demain : ces troupeaux qui lâcheront pied, écrasés per un ennemi invisible, ces multitudes si compactes qu'elles crèveront de faim, dans l'impossibilité de se nourrir. D'ailleurs, qu'importe ! puisque la mort est la loi sacrée ! mourir pour mourir...

Un découragement amer, et qui partait du plus profond, décomposa son visage. Il dit, sans lien apparent :

— Tenez, une des choses les plus pénibles de mon métier, et sur laquelle je ne puis me blaser, c'est l'impuissance de mes ressources contre la maladie et la souffrance. Tous les matins, par ce froid rigoureux, c'est une queue de pauvres gens à la porte de l'hôpital, une rangée de regards fiévreux qui implorent le lit blanc, le pain blanc, l'asile ; des femmes, des vieux, des enfans. Et je suis forcé de faire un choix — si restreint ! — moi qui voudrais leur ouvrir à tous grandes les portes ! Il y en a de trop malades, et ceux-là, qui auraient le plus besoin de mourir en paix, je n'ai pas le droit de les accueillir, les demi-malades non plus, ils voleraient la place des autres. Je ne puis admettre que ceux dont la constitution est assez atteinte pour exiger des soins, assez résistante pour offrir des chances de guérison. Les autres !...

Il allongeait le pas, et Lucien sentait que le plus noir était ce qu'il ne disait pas, les ténèbres dans lesquelles il tâtonnait avec ce bistouri au cœur, la douce femme, les chers petits qu'il n'avait pu sauver, et que la mort bête et scélérate avait volés, arrachés à ses efforts éperdus.

Ils déjeunaient dans l'arrière-salle du cabaret.

A l'entrée, derrière le comptoir, le père Poulard, un bloc de viande, surmonté d'une tête phénoménale, avec une trompe et des yeux fins d'éléphant, servait chopine aux ouvriers. Une salle venait ensuite, où les petites gens du quartier déjeunaient. Dans la pièce du fond, n'entraient que les privilégiés auxquels il clignait de l'œil. Il criait : « Mme Poulard ! » et quand, non moins énorme que lui, elle avait émergé du sous-sol, il allait serrer la main à ses hôtes et leur soumettre le menu.

Peu de restaurans de luxe étaient aussi bien assortis que le sien en poissons, pâtés de gibier, primeurs. Son café était célèbre parmi les gourmets. Et au lieu d'être harcelé par un garçon déplaisant, on voyait paraître la fille de la maison, Mlle Eugénie, une rousse au teint de lait imperceptiblement bleuté, aux yeux pâles, toute légère dans sa robe que relevaient les fanfreluches d'un tablier à bavette. Les peintres et les sculpteurs de Montpar-

nasse la connaissaient bien, et on la proclamait honnête; du moins on ne lui savait pas d'amourette.

— Ah! vous n'étiez jamais venu chez Poulard! dit le docteur, qui expliquait les mérites de ce singulier cabaret et conseillait des pieds de mouton au blanc, une renommée de l'établissement. Alors Lucien s'avisa que Favas ne mangeait ni viande ni poisson, faisait maigre.

— Ne faites pas attention, je suis en train de devenir végétarien. Depuis plusieurs semaines, la viande me lève le cœur. Le meurtre des bêtes innocentes, l'idée que je me nourrissais de cadavres m'a tout à coup paru un acte immonde, oui, sauvage et immonde, fit-il en élevant la voix. Avez-vous jamais regardé brouter les moutons, regardé leurs yeux si doux, si vagues? Et les grands bœufs pâles, dans les interminables convois des trains, passant leurs mufles aux barreaux? Du reste — il haussa les épaules — je suis persuadé, contrairement à la généralité de mes confrères, que la viande n'est nullement nécessaire à l'homme, et qu'on s'alimente aussi sainement, sinon mieux, de laitage et de légumes!

Il disait cela de sa voix coupante, en regardant, avec un froncement de narines, la tranche de filet saignante que l'on venait d'apporter. Cette fois encore, il dépassait, en irritation, la note juste; et Lucien, même s'il s'était senti porté à partager ses opinions, eût éprouvé, devant cet accent absolu, l'envie de le contredire. Cependant, il le savait bien, ce n'était pas à lui qu'en avait l'humeur souffrante du médecin; et il s'en convainquit, ému, rien qu'à la façon lasse dont il le voyait piquer des bribes dans son assiette, sans pouvoir les porter à sa bouche.

Le silence était tombé. Favas, appuyé sur un coude, se laissait aller à une rêverie si douloureuse et si profonde, que M[lle] Eugénie n'osa la troubler. Interprétant le regard, bien indécis pourtant, que lui jeta Lucien, elle se retira d'un pas léger, gracieusement. Un long instant coula, pendant lequel ils regardèrent tous deux courir des mouches sur la nappe, attentifs à leur aile de gaze, à leur corselet noir et brun, à leurs pattes en scie fine. Favas rabattit son bras, elles s'envolèrent.

Il commanda brusquement le dessert, d'un ton d'autorité qui peina Lucien; il voyait bien que le veuf, sans s'en douter, cédait à un accès de misogynie, souffrait de la présence de la jeune fille, évitait de la regarder lorsqu'elle se penchait entre eux.

— Du café! dit-il.

Un immense découragement nageait dans ses yeux noirs; ils prenaient une tristesse d'encre, un noir funéraire.

— Accompagnez-moi chez Guépratte, demanda-t-il. Vous

verrez de belles choses, et je sens que je n'aurais pas le courage d'y aller seul.

Il dardait son couteau à dessert contre son pouce, et faisait ployer la lame d'acier, très coupante. Il la regardait avec une tension absorbée. Sans savoir de quoi, Lucien eut peur. Il insinua :

— Vous n'avez pas goûté ce gorgonzola, il est excellent.

— Non, dit Favas, c'est de la vie désorganisée, de la corruption.

Et cette fois encore, sans enchaînement visible :

— Ah ! que certains jours mon métier me fait horreur ! Je voudrais me fuir et le fuir, fuir le sang, le pus, la chair malade. Et ne pouvoir guérir, et ne rien savoir !... Allons-nous-en !

Le père Poulard fit l'addition sur une ardoise. Ils sortirent.

IV

— C'est là !

On se serait cru hors Paris. Entre une vacherie et un cabaret borgne, peint d'un affreux rouge, une remise tenait le fond de la cour d'une maison lépreuse, que défendaient une concierge et une marmaille dont le teint s'écaillait sous une sorte de gale bizarre. Derrière les fenêtres glauques, de rares faces transparaissaient noyées. A l'angle de la cour, une bande de terre, plantée de vieux petits arbres crevassés, s'allongeait entre deux murs, si étroite qu'elle inquiétait, comme une gageure absurde. L'endroit exhalait une odeur de pierre gâtée, d'eau triste.

Favas, faute de sonnette, frappait à la porte de la remise, puis à une autre porte plus petite, qui donnait contre un poulailler. Sachant que le sculpteur n'ouvrait pas toujours, il le héla de toutes ses forces, en se nommant. Au bout d'un moment, la porte lourde s'ouvrit, et, dans l'entre-bâillement, Martial Guépratte surgit, mince, d'une distinction de race en ses habits d'ouvrier, la figure jaune et tourmentée, peu de barbe, et d'admirables yeux dévorés de fièvre, qui clignaient au grand jour. Tout son visage portait l'expression du rêve ardent dont on venait de le réveiller. Interrompu en plein effort d'âme, il balbutiait, en introduisant gauchement les visiteurs, non sans avoir jeté un regard méfiant sur l'étranger.

Lucien surprit ce regard et s'en voulut d'être venu là, en intrus, sans titre que son goût vif pour les arts et ses essais de peinture, vanité puérile d'amateur.

L'atelier le frappait par sa nudité sévère ; à peine un divan

d'où jaillissait le crin, un fauteuil boiteux, quelques livres, de grands moulages blancs. La chaleur d'un poêle luttait en vain contre l'humidité des murs. Il leva les yeux. Sur un échafaudage en l'air, une jeune femme, en sarrau gris, achevait la statue en pied d'un homme nu, fendu dans un élan de lutte et brandissant un épieu. Au bout du pont de planches, le modèle, bel Italien à peau brune, indiquait cette pose, campé dans le même écartement de jambes. Son sourire affichait on ne sait quoi de servile et de satisfait, comme un orgueil à être vu, posant pour cette jeune fille. Car ce devait être plutôt une jeune fille, à la façon hautaine dont elle abaissa, vers les nouveaux venus, un visage mat, très beau, à nez épais de Slave. Elle leur avait lancé le froncement de sourcils olympien d'une artiste en crise de travail, qui craint qu'on la dérange; et elle le laissait bien voir, à la façon dont elle reprit sa tâche, le dos tourné. De sa nuque raide, casquée de cheveux de lin, s'échappaient, seule faiblesse et seul abandon de sa tenue, quelques frisons rebelles, sur un cou de Minerve.

Guépratte parlait. Elle était singulière, cette voix, enfantine et absolue, avec de soudaines chutes, comme s'il éprouvait une lassitude à s'exprimer. Et tout à coup l'accentuation s'élevait, nette et vibrante. En certaines émotions, quelque chose d'étrangement fêlé prenait le cœur. Son masque, torpeur et torpille, correspondait à la vie parlante de ses yeux, tantôt éteints et tantôt flamboyans. Ses mouvemens avaient la même langueur et les mêmes soubresauts de fièvre; et Lucien étonné, séduit, sentait là quelqu'un de rare.

Mais le sculpteur s'interrompit pour congédier, au fond de l'atelier, une très vieille femme, qu'on pouvait prendre pour une statue, tant elle se confondait avec l'immobilité blême des plâtres. Assise sur un fauteuil de pierre, le visage creux et dévasté, les mamelles flasques, les côtes zébrées, le ventre ridé, elle se leva, effrayante et vénérable, gagnant le paravent derrière lequel gisaient ses nippes.

Guépratte disait :

— Elle me sert pour des études de nu, tout un travail préparatoire. Je rêve l'enlacement d'un couple symbolique : la Luxure et la Mort.

Lucien demanda vivement :

— D'après la *Tentation de saint Antoine* de Flaubert?

— Oui, vous connaissez?

Vexé d'un doute, à cet égard, il phrasa comme pour lui-même la fin du dialogue, avec l'espoir que la jeune femme l'écouterait :

La Mort. — Je te découvrirai ce que tu tâchais de saisir, à la lueur des flambeaux, sur la face des morts, — ou quand tu vagabondais au delà des Pyramides, dans ces grands sables composés de débris humains. De temps à autre, un fragment de crâne roulait sous ta sandale. Tu prenais de la poussière, tu la faisais couler entre tes doigts; et ta pensée, confondue avec elle, s'abîmait dans le néant.

La Luxure. — Mon gouffre est plus profond! Des marbres ont inspiré d'obscènes amours. On se précipite à des rencontres qui effraient. On rive des chaînes que l'on maudit. D'où vient l'ensorcellement des courtisanes, l'extravagance des rêves, l'immensité de ma tristesse?

Là-haut, l'Italien souriait, en sa servilité d'animal louant son corps; il n'avait rien dû comprendre. La jeune femme n'avait point bougé; et Lucien, malgré lui, au risque de paraître indiscret, ne pouvait détourner les yeux de ce groupe, d'une singularité nouvelle pour lui. Il regardait vivre, de la vie des contours et du jeu des muscles, pétrie et caressée par les mains nerveuses de l'artiste, la statue de boue grise, le sosie bien supérieur au modèle qu'elle vivifiait d'un souffle, toute tendue dans son œuvre.

Guépratte se laissait aller à expliquer son projet, l'enlacement de la grasse Luxure et de la Mort maigre.

— Oui, conclut-il, ce serait beau, mais...

Le feu dont avaient rayonné ses traits pendant l'évocation magique s'éteignait, en prévision des difficultés, de ces jours de dégoût noir où l'on voudrait mourir.

Favas demanda :

— Ne voulez-vous rien nous montrer?

— Non, non.

Il guignait cependant une forme enlinceulée sous une toile; car, par pudeur d'artiste ou instinct de propriété jalouse, il dissimulait ses œuvres aux yeux des visiteurs. Favas s'était levé, sachant qu'il devait lui faire doucement violence. Près d'un baquet et d'une selle en bois, une petite maquette l'attira. Il n'eut pas de peine, et Lucien non plus, à reconnaître un roi Lear échevelé dans la tempête et accompagné de son fou. Ce n'était qu'une ébauche, et bien que réduit aux proportions d'un bibelot tragique, ce rien promettait une œuvre intense. Le visage accablé du vieux roi, la grimace du bouffon formaient un contraste poignant. Lucien ne dit rien, mais regarda Guépratte, dont les yeux cherchaient les siens, avec cette inquiétude altière de l'artiste qui, tout en provoquant le jugement d'autrui, s'y estime supérieur. Certainement, ce silence fut éloquent, car Guépratte rendit au jeune homme, qui en sentit tout le prix, un regard de brève communion d'âme. Favas hochait la tête.

Alors Guépratte encouragé releva le suaire qui cachait la statue. Le médecin, qui la connaissait déjà, dit :

— Io, harcelée par le Taon !

Femme encore, avant sa transformation en génisse, mais animalisée déjà par deux petites cornes jaillies de la chevelure, la vierge, d'un recul éperdu qui tordait son torse et renversait sa tête, protégeait sa face d'un bras ; l'autre ramait dans l'air, écartant le Taon invisible, déchaîné par la cruauté d'Héra. Son visage se crispait d'angoisse, et jusqu'au bout de ses cheveux hérissés en lanières, jusqu'à la pointe de ses seins gonflés et de ses doigts recroquevillés, elle trahissait l'horreur et l'affolement de la torture. Ses yeux, de larges yeux auxquels on pouvait reconnaître les yeux de la bête sacrée qu'apaiserait enfin le souffle de Zeus, exprimaient une épouvante divine. Des violences de muscles rétractés ou bandés brisaient désespérément la mollesse du corps féminin. Il se dégageait de cette œuvre un tel paroxysme, que tout d'abord on recevait un coup en pleine poitrine, et que l'on ne savait pas, de saisissement, si l'on devait s'irriter ou s'abandonner à l'ivresse généreuse que suscitait un effort aussi mâle et aussi hors de toute convention. Il était difficile, en effet, de ne pas être choqué, plus difficile de ne pas être emporté par cette force du talent.

Anxieux, Guépratte se taisait. Lucien, troublé aux larmes par une de ces défaillances qu'on ne peut ni prévoir ni maîtriser, et qui viennent du temps qu'il fait, de l'heure, d'un état d'âme instable, exhalé du plus obscur de nous, sentit ses yeux se mouiller. L'émotion de l'œuvre trop vivante le gagnait, un attendrissement pour cette faiblesse de femme aux abois, une sympathie irrésistible pour ce petit sculpteur chétif qui voyait si grand et rêvait de faire si beau. Guépratte le surprit, essuyant ses yeux pleins de larmes. L'artiste, à cette vue, remué d'une ardeur qui lui montait des entrailles, rougit jusqu'au sang, plus et mieux que si on l'eût comblé d'éloges. Honteux, repoussant l'admiration qu'il craignait de ne pas mériter, avec une délicatesse à s'accuser, il dit, s'adressant à Favas et évitant de regarder Lucien, un enfant pourtant, mais qui venait de lui causer une joie des plus vives et des plus pures :

— Trop d'intensité ? Oh ! on me l'a déjà dit. Je m'attends à ce qu'on me le reproche au Salon, si toutefois on daigne me le reprocher, fit-il avec l'amertume d'un inconnu, d'un incompris. On trouvera cela brutal, et l'on aura raison. Comment concilier, reprit-il avec un geste d'impuissance, la beauté qui est le repos et la vie qui est le mouvement ?

Il se tut, et comme s'il voulait invoquer un grand exemple, mais qu'il n'osât, dans l'humilité de sa faiblesse, il dit, à Favas toujours :

— Ah! j'ai reçu les photographies que j'attendais de Rome, dix figures de la chapelle Sixtine.

Il demanda à Lucien :

— Les connaissez-vous?

Il déplia un rouleau : de grandes photographies se déroulèrent. C'était le prophète Jérémie, la barbe dans sa main, et le coude sur son genou, plongé dans une mélancolie à laquelle il semblait que dix siècles ne pussent suffire. C'étaient les augustes Sibylles aux yeux de mystère : la *Sibilla Libica*, ouvrant le livre prophétique, tournant et abaissant de haut son regard sagace et dédaigneux; la *Sibilla Delfica*, un égarement sublime au visage, écoutant les voix de l'abîme. Puis, des figures sans nom, beaux corps de femmes, en des élans passionnés ou contenus, avec des expressions de rêverie extraordinaire ou de douleur infinie. Plus loin, Adam s'éveillant et souriant gravement à la vie. Ailleurs, une Ève qui étend sa main vers le fruit défendu, une Ève ramassée dans son désir, robuste et charnelle, portant une convoitise animale dans ses yeux presque farouches.

— La beauté, dit tout bas Guépratte, la beauté dans l'extrême force! Quel rêve encore, le *Moïse* cornu, à barbe de fleuve, avec sa majesté redoutable et monstrueuse. L'homme qui a fait cela n'est-il pas dieu?

Il roula lentement les photographies, tout triste et découragé de se sentir si peu.

— Faire violent et que cela reste beau! répéta-t-il obsédé. Il ajouta : — Je voudrais relire Baudelaire. N'est-ce pas lui qui a dit :

Je hais le mouvement qui déplace les lignes,
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.

— Oui, dit Lucien; il ne put s'empêcher d'ajouter, tant son désir d'obliger Guépratte était vif : — Voulez-vous me permettre de vous prêter mon Baudelaire; je le possède dans l'édition originale avec le supplément des pièces condamnées. Vous l'aurez demain.

L'autre se défendit, accepta pourtant. Favas se leva pour partir. Lucien se demandait, en regardant la jeune femme : « Comment pourrons-nous la saluer? » Mais elle se retourna juste à point pour leur faire une légère inclination de tête, accompagnée d'une ombre de sourire. Dans la cour, Guépratte les accompagnait; le froid le prit, il frissonna.

— Rentrez vite, dit Favas.

Ils lui serrèrent la main et partirent. Un long moment ils restèrent silencieux. Il parut à Lucien, comme il allait interroger

Favas, que la figure du médecin, détendue dans l'atmosphère cordiale de l'atelier, se contractait à nouveau, dans l'isolement et le froid des rues.

— Il a une amie silencieuse? insinua-t-il.

Favas dit nettement :

— Une amie, en effet, et si l'on vous dit qu'elle est autre chose à Guépratte, soyez certain qu'on en aura menti.

Lucien acquiesça, curieux et confus de l'être :

— Certainement. L'apparence...

— Quelle apparence? C'est une jeune Russe, pauvre et indépendante. Elle est venue à Paris pour être artiste ; elle a dû, à cet effet, rompre avec toute sa famille. Son père est le général Souwrieff. Fière et honnête, que devenir? Par bonheur, elle a fait la connaissance de Guépratte, un jour, dans le petit « bouillon » d'ouvriers où il mange et où elle venait acheter des portions. Il lui a offert, sachant qu'elle ne pouvait faire cette dépense, la moitié de son atelier et elle profite de ses modèles. Mlle Souwrieff a du talent, elle a la foi, elle admire Guépratte ; il la conseille. Et jamais elle n'a été pour lui qu'un camarade d'élection. Elle a une clef de l'atelier, elle vient le matin. Ils ne prennent pas même leurs repas ensemble. Et voilà!

— Mais comment Guépratte n'est-il pas amoureux?

— Qui vous dit qu'il ne le soit pas? Le contraire est aussi possible, je n'en sais rien, il ne s'est jamais confié à moi là-dessus, déclara Favas d'un ton presque bourru. Je vous répète seulement que cette communion de travail entre ces deux êtres ne cache rien d'équivoque.

— Guépratte est donc bien chaste?

— Absolument chaste, autant qu'un prêtre, qu'une vierge. Toute sa vitalité nerveuse s'use en création. Il aime son art et les statues qu'il fait, voilà tout.

— Et il est pauvre?

— Il ne meurt pas de faim.

Là-dessus, Favas dit :

— J'ai quelques malades dans le quartier, il faut que je vous quitte.

Il avait repris son visage creusé, ses yeux d'un noir terne ; l'idée fixe, le regret inguérissable, l'angoissaient.

— Merci, dit Lucien, de m'avoir fait connaître votre ami.

Favas lui tendit la main sans répondre, une main froide et dure, qui ne serrait pas.

V

Mme Trénis était assise au coin de la cheminée, un écran la protégeait de l'ardeur des braises. Les hautes lampes versaient sur ses cheveux blancs et sa robe de faille héliotrope une lumière dorée. Le salon exhalait cette odeur d'aromates propre aux chapelles où de belles dames sont venues faire leurs dévotions. Rien qu'à cette atmosphère de recueillement mondain, qu'avivait le très fin parfum du samovar, Lucien aurait reconnu, s'il l'avait oublié, que sa mère avait reçu tout le jour.

— Bonsoir, maman.

Il lui baisa la main coup sur coup, une main de cire, aux mille imperceptibles rides, dont les doigts portaient de précieuses bagues et étaient onglés en pointe, d'un blanc d'ivoire si pur qu'il n'avait connu qu'à elle de tels ongles.

— Comme tu viens tard! J'étais inquiète!

Il s'était assis sur un pouf bas, devant elle, sous le regard de ses beaux yeux bruns, et il n'y avait indépendance ni vanité de jeune homme qui tinssent, il se sentait redevenir petit garçon, sous ces yeux qu'il avait toujours vus aussi éclatans, aussi chauds de tendresse, depuis le temps où elle se penchait sur son berceau.

— Quels beaux yeux tu as, maman!

— Tu trouves, mon chéri? fit-elle, flattée dans ce qui lui restait de coquetterie et avec cette mélancolie qui semble dire : « Autrefois, oui, j'étais belle. »

Elle dit :

— Raconte-moi ta journée. Pourquoi n'es-tu pas venu me voir ce matin avant de partir?

Il éluda :

— Je m'étais levé tard. J'ai dû courir à cette corvée. Pas amusant, ah non! Figure-toi que j'ai rencontré ensuite le docteur Favas qui m'a gardé à déjeuner.

Mme Trénis parut surprise et intéressée :

— Comment l'as-tu trouvé?

— Un ours... très gentil du reste. Il a l'air malheureux comme les pierres, le pauvre garçon.

— Ah! dit-elle, quelles consolations veux-tu qu'il trouve, n'ayant pas le bonheur de croire? Ce n'est pas en se raidissant et en maudissant qu'on peut reprendre courage à vivre après un tel malheur!

— Ah! maman! fit-il, sous-entendant des objections.

Il ne croyait pas, et se rappelait le chagrin qu'il avait fait à sa mère, deux ans auparavant, en lui avouant qu'il avait perdu la

foi et que pratiquer désormais lui semblerait une hypocrisie inacceptable. Croyante, elle avait beaucoup pleuré et ne s'était résignée qu'à la longue, dans l'espoir qu'il changerait, lui demandant seulement, par respect bien féminin des conventions, qu'il l'accompagnât quelquefois le dimanche à la messe.

Elle soupira :

— Oui, je sais... mais il changera d'idées. Il en changera ou il se tuera.

— Il est vrai que le suicide seul... et Favas a dû y penser plus d'une fois. — Il revoyait le médecin, à table, faisant ployer sur son doigt la lame du couteau. — Ah! reprit-il, on a beau dire, un Dieu qui permet de telles souffrances, tant de misères et tout le mal qui règne sur la terre!...

— Lucien! dit-elle à son tour. Ce fut le rappel à une trêve, l'invitation à ne point troubler leur affectueuse entente, le repos qu'elle avait bien gagné, à sa délicate satisfaction, car elle aimait le monde et croyait devoir se ménager d'opportunes relations dans l'intérêt de son fils.

Il lui raconta sa visite à Guépratte, essaya, — car elle n'était pas artiste, malgré le don particulier qu'elle avait de découvrir des bibelots et des meubles anciens, — de lui faire comprendre l'enthousiasme que lui avait inspiré le sculpteur et le commencement d'affection qu'il lui vouait déjà, d'où il espérait qu'une bonne amitié pourrait sortir.

— Ah! fit-elle, peu convaincue, tu crois?

Elle se défiait des artistes et elle n'augura rien de bon de l'histoire de la jeune Russe, confidence qu'ensuite il regretta. Tout ce qui sortait de l'ordinaire semblait à Mme Trénis louche et dangereux.

— Je ne comprends pas trop, dit-elle, que tu places tes sympathies chez des hommes de talent, je le veux bien, mais dont l'existence n'a ni la régularité nécessaire à l'équilibre des facultés ni la tenue morale qui vous assure la considération des gens sérieux. Oh! tu es parfaitement le maître, ajouta-t-elle bien vite, mais pourquoi ne pas te lier avec des jeunes gens de ton milieu, il y en a de « si bien ».

— Cite-m'en un, chère mère, dit Lucien un peu piqué. Ce n'est pas Carbon, j'imagine, ni Roger Hardeuil?

Elle ne releva pas la pointe, voulant rester dans la tiédeur de son bien-être; et rappelée à un détail qu'elle oubliait, elle tira d'un livre à couverture de vieille soie un coupon de théâtre.

— A propos, voici une baignoire pour la Comédie-Française. Justement M. Carbon vient de l'envoyer. C'est pour ce soir :

Phèdre. Comme Mme Dionée et ma filleule étaient là, je leur ai offert deux places.

Elle ajouta :

— J'ai été bien aise de leur faire ce petit plaisir, elles n'en ont pas trop. Cela a paru ravir Ève-Lise. Elle était très en beauté aujourd'hui.

Lucien ne put s'empêcher de dire :

— Veux-tu parier que ces places seront revenues à Carbon au dernier moment, et qu'il n'aura su qu'en faire ?

Et comme elle repoussait cette supposition désobligeante, il lui raconta l'histoire du déjeuner. Elle en rit, du bout des dents, et indulgente :

— Chacun a ses défauts. J'ai toujours trouvé ton ami Carbon plein d'égards pour moi.

C'était une allusion au peintre Symore, négligent, qui ne leur avait pas envoyé de cartes pour l'ouverture d'une exposition. Lucien sourit, connaissant le point faible de Mme Trénis ; une marque de déférence la flattait plus que tout.

— Eh bien, petite mère, tu as bien fait d'inviter les Dionée. Nous irons voir *Phèdre*, quoique j'aie plus envie de dormir... Qui as-tu vu d'autre ?

— Mais les Anthénar, le colonel Charpe, la belle Mme Noyzé, Mme Hardeuil et ses filles, la vieille Mme Matha, Mme d'Artigues, et Mme Braüm, que j'oubliais.

Au fur à mesure, il les évoquait, les Anthénar, le président et sa femme, modelés l'un sur l'autre par la vie, arrivés à parler et à penser de même, deux vieilles figures de magots bonnes à se faire pendant au coin d'une cheminée. Le colonel Charpe, chef de division au ministère de la guerre, un raseur pointilleux, d'une politesse cassante. La mère Matha, asthmatique et boiteuse, qu'il détestait, parce qu'elle colportait les cancans, les inventait au besoin. Mme d'Artigues, la femme d'un avocat à la Cour de cassation, une petite chèvre noire et barbue, prompte à se cabrer, d'un entêtement incoercible, mère de sept ou huit chevreaux noirs et malfaisans. Mme Braüm, la femme du banquier, une grasse juive, dont le teint bilieux gardait un reflet d'or et dont la robe bruissait à la façon des billets de banque.

Dans tout ce monde, Lucien ne comptait de sympathies que pour la bonne Mme Dionée et Ève-Lise, Mme Noyzé, et Clotilde Hardeuil, si dédaigneusement belle à seize ans, avec son flot de cheveux *auburn*, son teint éclatant de fée. A côté d'elle, Ève-Lise avait dû paraître bien pâle, en sa robe modeste, sa grâce frileuse et rétrécie. Mme Trénis l'aimait et la protégeait : une vieille amitié l'attachait à Mme Dionée, veuve comme elle, et très

appauvrie depuis la mort de son mari, ruiné par des spéculations hasardeuses.

Mme Trénis disait :

— Mme Hardeuil a demandé de tes nouvelles avec insistance, elle se plaint que tu ne voies pas davantage son fils.

— C'est un serin, fit-il avec tout le mépris qu'il pouvait ressentir pour un grand bellâtre uniquement occupé de sa toilette, jouant aux courses, et méprisant tout ce qui n'était pas riche ou titré.

— Mais Clotilde ?

Il ne répondit pas, sachant bien qu'elle ne lançait pas ce nom au hasard, et qu'elle y joignait d'inavouées espérances, trop lointaines d'ailleurs pour n'être pas précaires, comme au plus beau parti qu'elle pût rêver pour lui. Certes, il se fût montré bien difficile en ne trouvant pas Clotilde à son gré ; quoiqu'il lui en voulût de ressembler tellement à sa mère et à sa sœur aînée, dont la morgue s'accentuait en un port de tête altier. Elles étaient millionnaires ; eh bien, après !

— Leur tante d'Aubuzon est bien malade ! dit Mme Trénis.

— Et elles vont hériter ? demanda-t-il ironiquement. Qu'elles sont à plaindre !

— Voilà ton grand-père.

M. de Vertsève entra, petit, voûté, la figure osseuse et glabre, vêtu de noir, avec cette correction sévère et digne qui convenait à un ancien président de cour d'appel. Il avait donné sa démission, lors de la réforme de la magistrature. C'était le regret de sa vie, bien qu'il n'eût pas cru devoir agir autrement. Détestant le régime républicain et parlementaire, il ruminait une amertume qui se mêlait à tous ses propos. Il était bien souvent en désaccord avec les goûts et les idées de Lucien, et c'eût été une cause de conflit dans le ménage, si M. de Vertsève avait gardé toute la verdeur qu'il montrait encore, cinq ans auparavant. Mais il déclinait, la vue et l'ouïe affaiblies ; il y avait plus d'automatisme que de force persistante dans son attitude, et bien souvent il était absent, alors qu'on le croyait là, enfoncé dans un de ces silences glacés dont il avait l'habitude.

Lucien s'écria avec effusion :

— Bonjour, grand-père !

— Bonsoir, dit le vieillard après un temps ; et sa main qui ne se livrait pas, son visage qui restait insensible, cette fois après tant d'autres troublèrent le jeune homme comme un blâme informulé, une défiance qui n'existait pas. Ce n'était que la sécheresse d'une âme blasée, qui se meurt aux émotions du dehors. Mais Lucien avait l'âge où l'on veut être recherché, choyé ; son égoïsme n'admettait pas celui de son grand-père.

Il sembla qu'une petite bouffée froide fût entrée dans le salon. L'intimité s'en ressentit.

VI

Mme Dionée et sa fille occupaient déjà la baignoire. Elles avaient dû dîner en hâte, prendre l'omnibus, du fond de Vaugirard.

En voiture, Mme Trénis avait dit à Lucien, qui se tenait raide pour ne pas froisser son plastron :

— Mais au fait, c'est jour d'abonnement !

Et elle ajoutait, passant par-dessus quelque scrupule inavoué :

— D'ailleurs, je suis sûre que ces dames sont parfaitement mises !

Elle venait de songer que les Braüm seraient dans leur avant-scène et Mme Noyzé au balcon. Son premier coup d'œil la satisfit. Tout en noir, Mme Dionée était la correction même, et Ève-Lise parut charmante, dans une robe gros bleu, échancrée en V. Un ruban de velours faisait ressortir la blancheur de son cou. A ce ruban pendait une croix de filigrane d'or, enchâssant des roses de belle eau. Mme Trénis, qui les lui avait données au jour de l'an, lui sut gré de l'attention. Affectueuse, elle retint les deux femmes sur le devant, mais Mme Dionée la força d'accepter sa place. Elle était énorme et agile, très fine sous son masque empâté, au milieu duquel un petit nez se retroussait, sur une bouche d'enfant.

La considération amicale qu'elle témoignait à Lucien, se nuança du sourire dont elle salua leur coude-à-coude. Elle savait bien que son embonpoint la rendait un peu ridicule, et elle se le faisait pardonner en se rencognant d'une façon discrète, respirant sans bruit.

Lucien se tenait derrière Ève-Lise ; il avait eu l'impression flatteuse qu'elle l'avait trouvé bien, à son entrée, et il revoyait la vivacité avec laquelle elle s'était retournée pour lui sourire. Très à l'aise, en son habit léger, il exagérait sa désinvolture.

L'entr'acte finissait. Des files d'habitués regagnaient leurs fauteuils. Certains, debout, le dos à la scène, envoyaient aux loges de petits saluts. Il tombait du lustre une lumière abondante et terne, d'or éteint. Lucien avait trop chaud, et le brouhaha de la salle lui rappelait le grouillement confus du Palais de l'Industrie, lui suggérait, sous l'habit noir conventionnel, les corps de tout âge et de toute structure qui apparaîtraient, grotesques, si le théâtre devenait, subitement, la salle du conseil de revision. Le contraste, à cette idée baroque, s'accusait entre les gars frustes de la matinée et ces mondains à figure pâle et fatiguée, qui

avaient tous un air de famille et semblaient liés par une franc-maçonnerie. Il y avait là des visages sur lesquels il ne savait mettre un nom, mais qu'il reconnaissait pour les avoir vus aux premières, ou dans le monde. Beaucoup même l'agaçaient, par l'insolence tranquille de leurs yeux clairs.

Quand il eut, en se penchant à droite et à gauche, passé la salle en revue, il lui fallut en revenir au petit chignon d'Ève-Lise, qui, tordu à l'anglaise, sous un chapeau de feutre, lui bornait l'horizon. Pendant un instant, il ne regarda plus que ce joli tampon de cheveux châtains, le cou très fin, sous le ruban de velours, les épaules tombantes, la grâce mystérieuse de la taille. Ève-Lise sentit peser sur sa nuque ce regard, qui l'attira. Rien qu'en ployant son cou et en redressant son buste, elle dessina, d'un trait, sa minceur élégante. Son visage, dans le clair-obscur de la baignoire, rayonna du charme inexprimable d'un regard et d'un sourire d'ombre, quelque chose d'aussi doux et d'aussi pénétrant que l'arome du bouquet de violettes qui s'exhalait de sa ceinture.

Elle avait rarement cet air de bonheur. Fallait-il l'attribuer au théâtre? Lucien voulut lui parler, et bien que familier, ainsi que l'y autorisait une connaissance de plusieurs années, il ne trouva pas tout de suite une phrase, même banale. Pourquoi? — Il ne ressentait à l'ordinaire ni gêne ni timidité vis-à-vis d'elle, et cependant un sentiment nouveau, né de la seconde, lui montrait, dans la petite amie d'hier et de toujours, la jeune fille en train d'éclore, l'être en fleur, particulièrement exquis et inquiétant ce soir-là. Devant cette candeur suave et noble, il éprouvait à la fois une pudeur de sa clairvoyance et une honte, en face de cette vierge, lui qui connaissait le mal et avait profané l'amour. A quoi se mêlait pourtant l'orgueil mâle et absurde, de la prépondérance qu'il en tirait.

— Voici le programme, dit-il en se penchant vers elle, et il lui offrit du même coup sa lorgnette. — C'est Mlle Bartet qui joue Phèdre; Mounet-Sully : Hippolyte.

Les trois coups retentirent. Chacun les perçut d'un petit tressaillement dans le dos. Le silence à mesure descendait, il devint rigoureux, quand, avec une lenteur magistrale, le rideau se leva.

Lucien écouta sans enthousiasme. Il songeait à l'*Hippolyte* d'Euripide, qu'il jugeait autrement poignant, à travers la traduction de Leconte de Lisle. Dans le chef-d'œuvre de Racine, la phraséologie allégorique, les métaphores disparates le rendaient injuste envers la noblesse des sentimens et l'âme délicate des personnages. Aussi bien, l'accablement de sa journée trop rem-

plie pesait sur lui, et il savait combien les sensations dépendent du moment. L'entr'acte venu, il courut acheter chez un confiseur de la Place une boîte de caramels verts au chasselas, délicieusement acides, pour Ève-Lise.

— Oh! dit la bonne Mme Dionée, sans manteau! Vous auriez pu prendre mal!

Ève-Lise, qui venait d'en offrir à Trénis et à sa mère, tendit la boîte à Lucien :

— C'est très imprudent!

Mais il vit bien qu'elle était touchée.

— Ah! les Braüm, dit-il en voyant se remplir une avant-scène. Tiens, qui donc est avec eux? M. Braüm a l'air d'avoir fait un mauvais coup. Parions que le gros monsieur rouge auquel il donne la meilleure place est un dindon qu'il va plumer.

Il voulait faire rire Ève-Lise, Mme Trénis lui jeta un regard irrité.

— C'est une mauvaise plaisanterie, maman, ne vous fâchez pas. D'ailleurs leur fils est très bien, avec sa figure poupine et ses yeux noirs caressans, le *choli* Éphrem. Regardez, Lise! C'est dommage qu'il ait les épaules voûtées de sa race; avec son menton relevé, cela compose un singulier mélange d'arrogance et de bassesse. Bah! — reprit-il avec un claquement de doigts, pour répondre aux nouvelles marques de mécontentement que donnait sa mère, — qu'ils soient comme ils voudront, ça m'est égal!

— Quel enfant terrible! soupira Mme Dionée en secouant la tête, très amusée.

Ève-Lise, pour faire diversion, fit passer les caramels.

La pièce de nouveau se déroulait. Lucien y prêtait une attention plus soutenue, gagné peu à peu. A ce moment, un mouvement de bras, un drapement de robe soulignant la hanche, accusèrent la féminité de l'actrice. Ce qu'il y avait de passionné dans la langueur fiévreuse de Phèdre apparut à Lucien tangible et matérialisé, son regard s'attacha aux bras nus, aux pieds nus sous le maillot chair. Son plaisir esthétique se dédoubla; et ce lui fut une jouissance encore, car il savait bien que sous la forme et le masque de Phèdre, qu'il voyait se mouvoir et entendait gémir d'une voix triste et pure, l'actrice, en corps et âme, existait pour son propre compte, si bien qu'il ne savait si cette attraction fugace qu'il ressentait le portait vers Phèdre ou vers l'interprète.

Que de fois, dupe d'une émotion semblable, avait-il senti vivement le charme trouble de la plastique théâtrale, abusé par ce prestige de la rampe qui met en lumière et en relief tout ce que la femme y livre d'elle. Que de fois il s'était laissé prendre à

l'illusion qui lui montrait, par exemple, la vieille Mlle Coryse de l'Odéon, toute jeune et désirable, sous le chatoiement des étoffes et le mensonge des fards! De là, à divers degrés, la séduction irritante qu'exerçait sur lui tout ce qui touchait au théâtre, décors, oripeaux, mirage des actrices, depuis la plus haute, étoile d'Opéra, ballerine en corolle de gaze, gymnaste souple, jusqu'à la saltimbanque de foire qui grelotte en maillot rosâtre. Ne revoyait-il pas, tel soir d'années disparues, un geste de la grande tragédienne de l'époque, levant le bras si haut qu'il distinguait, sous la manche fendue du blanc péplos, le creux blond de l'aisselle?

Là-dessus, il évoquait subitement Mme Noyzé, peut-être parce qu'elle avait un air de grande amoureuse, avec sa prestance et sa figure mobile, éclairée d'yeux pareils à des diamans noirs. Si bien qu'à l'entr'acte, il dit :

— Vous ne sortez pas? Je vais saluer Mme Noyzé.

— Et les Braüm? insinua Mme Trénis; mais il fit le sourd.

Il savait Mme Noyzé placée au balcon, du même côté qu'eux, juste au-dessus de leur baignoire, peut-être. Il songeait à la coquetterie et aux raffinemens de toilette qu'on lui prêtait, se rappelait un bavardage surpris entre Louisa, femme de chambre de Mme Noyzé, et Nanische, au cours duquel Louisa énumérait les richesses de linge dont regorgeaient les armoires de sa maîtresse.

« La belle Mme Noyzé! » Sa mère et lui l'appelaient malicieusement ainsi, depuis le jour où elle avait dit devant plusieurs personnes, avec une assurance drôle : — « Oh! je suis très belle et je ne m'en cache pas; je suis parfaitement faite. A Trouville, il y avait toujours cent personnes pour me voir sortir de l'eau! » Elle n'ajoutait pas ce que pensait de cela son mari, grand homme roux à torse de cent-gardes, portant la moustache et l'impériale cirées. Leur mariage avait fait beau bruit à Alençon. Fille d'un riche usinier de l'Orne, fougueuse, despotique, toujours à cheval et suivie de lévriers, elle s'était amourachée au cours d'une chasse de la belle mine de M. Noyzé, alors lieutenant de cuirassiers, pauvre et endetté. Pour forcer la main à ses parens, elle avait exigé qu'il l'enlevât, et leur union rendue indispensable, elle l'avait enrichi de sa personne et de sa fortune.

Depuis longtemps, il avait donné sa démission, menait la haute vie, faisait des affaires. Ils avaient un grand garçon de quinze à seize ans, adonisé, bichonné, traité en poupée par la mère, joli comme une fille, et dont le vernis élégant recouvrait un être fin et aimant, trop sensible pour ne pas souffrir de bonne heure, et pour lequel Lucien ressentait une de ces amitiés de collège qui attachent les grands aux petits. Il le plaignait d'avoir une

mère aussi frivole et un père... Mais comment définir M. Noyzé? Il possédait ce maintien épaulé, carré, qui répond d'avance à tout, et une réputation d'escrime qui paralysait les mauvais sourires, depuis qu'il avait tué, le plus correctement du monde, un clubman trop spirituel, M. de Blaynes.

S'il fallait croire, d'ailleurs, tout ce qui se dit! Pourquoi l'amitié qui unissait le couple au sénateur Tarpin-Malus, ce vieux renard jacobin, n'eût-elle pas été désintéressée? Les Noyzé n'étaient-ils pas riches, bien qu'après le krach des mines d'argent on les eût proclamés ruinés? En tout cas, leur fortune apparente, sans que les sources qui l'alimentaient fussent bien établies, les cautionnait dans le monde. Mme Trénis, peu encline à croire le mal, les croyait calomniés, comme ceux qu'on envie.

Lucien s'attardait sur le palier du foyer, quand des chuchotemens, suivant d'une flambée de poudre toute nouvelle gloire parisienne, soufflèrent :

— Hélys Fonpers! Hélys Fonpers!

Avidement, il regarda le poète célèbre des sonnets d'Atalante, l'auteur de *la Robe de Nessus*, roman d'une sensualité ardente et d'une magie de style extraordinaire. Quelques semaines auparavant, on avait acclamé à la Comédie-Française son drame en vers : *Lucrezia Sarpi*. Jeune encore, il remplissait Paris de ses succès, de ses bonnes fortunes, de la légende qui se formait autour de son dandysme et de ses excentricités. Les journaux illustrés avaient reproduit ses traits, mais aucun n'avait pu rendre la vigueur expressive de ce visage de prince maure, aux arêtes si fines et si nobles, ni la splendeur de ses yeux fauves, ni la patine chaude et mate de son teint.

Accompagnant la comtesse Gorska, que suivait le mari, sur des jambes torses de basset, Fonpers s'avançait la tête haute, un sourire félin aux lèvres, unique en sa façon de monter l'escalier de marbre, d'un pas lent, sous ces regards d'apothéose. La femme à laquelle il parlait, d'un air caressant et impérieux, semblait fière de l'effet qu'ils produisaient ; elle rengorgeait, avec une grâce voluptueuse, un cou de cygne. Devant eux les habits noirs s'écartaient et se refermaient en un sillage, courtisans du triomphe.

Une ivresse courte, une admiration violente, saisirent Lucien : un dieu, un jeune dieu venait de passer, nimbé de grâce et de force, avec un amour de femme en litière à son orgueil. Il se jugea bien peu de chose, envia le talent de Fonpers, son bonheur. Dans l'ingénuité de son âge, quelque chose d'amer creva en lui. Devenir cet homme, dominer la foule, ou seulement, très obscur, être un grand artiste comme Guépratte !

Il en oubliait Mme Noyzé. Elle lui apparut à l'autre bout du

foyer, son fils à côté d'elle, comme un page. Elle s'avançait grande et souple, et ses yeux, le reconnaissant, lui dispensèrent ce rayonnement noir qui était leur sourire. Il fendit la presse, et aux premières paroles :

— Avez-vous vu Fonpers?

Elle demanda, ironique :

— Est-il avec Mme de Canges?

— Non, avec la comtesse Gorska.

— Déjà? fit-elle, non, je ne l'ai pas vu.

Elle ne méconnaissait pas le génie du poète, estimait seulement qu'on parlait trop de lui, feignait de croire que tant d'adulation pourrait le gâter : jalouse au fond, comme beaucoup de femmes, parce qu'il brillait dans une sphère supérieure, adressait son culte à des mondaines titrées auxquelles elle ne se comparait que pour se juger plus jeune et désirable. Désirable, certes, elle l'était! Et les regards des hommes qui les coudoyaient le disaient bien, regards qui, tenant peu de compte de ses deux jeunes gardes du corps, agaçaient singulièrement Lucien.

— M. Noyzé ne vous a pas accompagné? demanda-t-il, par un appel mental à la protection que le bras robuste du mari conférait à la jeune femme.

— Non, il est souffrant, d'un bobo au genou. Il s'est heurté je ne sais où, l'autre jour, à bicyclette.

Si l'impertinence de son ton faisait douter de la nature de ses sentimens envers son mari, ceux qu'elle vouait à son fils n'eurent rien d'équivoque, et un éclair de tendresse presque animale illumina sa figure lorsqu'elle ajouta :

— Vous savez que je monte aussi? J'apprends avec mon petit Serge.

L'adolescent enthousiaste dit :

— Oh! maman a tout de suite appris. Elle a un chic!

La sonnette de l'entr'acte tintait.

— Nous battrons le record cet été, dit Lucien, je m'entraînerai avant.

— Venez donc au manège, dit-elle. Serge vous écrira les jours et heures. Ce sera amusant de monter ensemble.

Il promit. Avec cette vivacité d'imagination qui lui montrait tout en éclairs, il se représentait la jeune femme sous ce costume d'homme, blouse et culotte bouffante, si disgracieux pour qui ne sait le porter, mais d'une séduction si perverse chez certaines. Inquiet, il lui semblait que Mme Noyzé était bien grande. Il eût préféré, pour elle comme pour lui, le cheval; et la vision d'une amazone qu'il escortait passa, au trot, dans les allées de sable de la forêt de Fontainebleau. *Elle* tournait vers lui ses beaux yeux

de diamant sombre; la cerise de ses lèvres saignait, fendue au milieu et offerte au becquètement.

Il fut tout étonné de se retrouver dans la baignoire, un instinct machinal l'y avait reconduit. Ève-Lise et les deux femmes lui firent l'effet d'étrangères. Il ne se réhabitua que peu à peu, en respirant l'odeur tiède du petit bouquet de violettes, en reprenant possession du chignon brun et de la nuque fine d'Ève-Lise, qui lui masquaient une partie de la scène.

Mais le sens des vers lui échappait, quoiqu'il les perçût distinctement. Une émotion tumultueuse et vague l'agitait, sans qu'il sût si c'était son bref et suggestif entretien avec Mme Noyzé, ou bien le passage auréolé de Fonpers, qui remuaient ainsi son cœur avide, insatiable de sentir.

Puis, un apaisement se fit. Il se dit qu'il était délicieux de vivre avec cette intensité, cette complexité fugaces. Sa fatigue même donnait à ses sensations une acuité fiévreuse. Deux joies, en ce flot trouble, subsistaient, deux joies chastes, deux joies hautes parce qu'elles semblaient dénuées de tout intérêt personnel immédiat. C'étaient, la précieuse connaissance liée avec Martial Guépratte, et l'infiniment suave présence d'Ève-Lise.

VII

Trois semaines après, il achevait de s'habiller pour aller rejoindre, au manège de la Porte-Maillot, Mme Noyzé, et s'avisait que sa bicyclette, remisée en bas, à la garde des concierges, avait besoin d'une réparation, quand le timbre vibra. Il ouvrit à Serge, essoufflé des cinq étages.

— J'ai voulu vous éviter le dérangement, maman ne peut monter ce matin.

Il jeta son chapeau tyrolien sur une chaise, releva, d'un geste caressant, ses cheveux bouclés, en cherchant des yeux, instinctivement, un miroir. Son costume de bicycliste, gardé par coquetterie, moulait sa poitrine et ses hanches d'un jersey bleu, sur lequel s'ouvrait un veston court; une culotte dégageait ses jambes, nerveuses et fines sous des bas à côtes mi-couleur. Il était charmant, comme en travesti. Et, regardant Lucien avec un regard affectueux, il rappelait tellement sa mère que sa séduction en prenait une grâce équivoque.

— J'espère que Mme Noyzé n'est pas souffrante?

Lucien goûtait fort ces leçons en commun, où sa supériorité lui permettait de jouer le rôle de moniteur, soutenant la jeune femme, courant à ses côtés, prêt à lui ouvrir les bras en cas de chute. Elle partait, ma foi! Et légère, et souple, très gracieuse

en jupe courte. Le rose de l'audace et l'ivresse de l'effort allaient bien à sa figure éclatante ; elle respirait avec un sourire d'oppression exquis, tandis que, sous le petit plastron de chemise d'homme, sa gorge s'enflait et s'abaissait en vague douce.

— Non, une migraine seulement.

Serge n'ajouta pas que cette migraine suivait une scène de rentrée de bal, faite par son père. Habitué à dissimuler ses émotions, il souriait en montrant les dents, qu'il avait petites et blanches. Lucien ne se douta pas que ce sourire eût voulu mordre, et que l'enfant redoutait et haïssait son père. C'était ainsi pourtant, soit que, par des maladresses ou des brutalités, M. Noyzé se fût aliéné ce cœur féminin, soit que, surprenant aux portes des discussions étouffées, Serge eût pris parti pour sa mère, étant tout son caractère, tout son sang. Il demanda :

— Je ne vous dérange pas, au moins?

— Pourquoi donc?

Serge fit, avec une malice provocante :

— Vous auriez pu cacher une belle dame dans un placard, celle avec qui je vous ai rencontré avant-hier?

— Où donc?

— Faites l'ignorant! Place de la Madeleine, au marché aux fleurs. Vous lui avez même acheté une gerbe de mimosas et d'œillets. Je passais en fiacre, avec maman. Elle est bien jolie, cette dame.

— Ah! dit plaisamment Lucien, vous vous y connaissez donc, à votre âge, polisson!

Et souriant, flatté :

— C'était Manon.

Il ne l'avait pas revue, depuis la nuit voluptueuse, ne l'avait pas même recherchée, par dilettantisme, gardant meilleur le souvenir poétisé des caresses, craignant peut-être de s'attacher à elle, ou détourné par son flirt avec Mme Noyzé. Cette rencontre, en six semaines, avait été la seule. Il est vrai que Manon, ainsi qu'elle le lui avait confié, avait été soigner sa mère malade, à Vannes. Voyageant seule? — Hum! Son inconstance était légendaire, ses coups de tête innombrables; mais le bon était qu'on la retrouvait la main tendue, les joues fraîches au baiser, en camarade, et qu'une tendresse avec elle pouvait avoir, pour symbole odorant et éphémère, la gerbe de fleurs qu'il lui avait offerte, sur une place publique, au milieu des passans.

— Tenez! dit-il.

Furetant dans un carton, il en tirait une feuille de papier, sur laquelle une aquarelle de Symore représentait Manon, de face, si bien venue que Lucien avait soutiré au peintre cette pochade,

dont la gorge et les épaules s'en allaient effilochées, en essuiement de pinceau. Serge s'anima, la rougeur de Chérubin vint à ses pommettes.

— Vous me la ferez connaître? implora-t-il câlinement.

Lucien lui passa la main sous le menton :

— Et que dirait votre maman? Mais m'a-t-elle vu?

— Bien sûr, elle a ri.

Et livrant le secret de son amour filial, de sa gratitude passionnée envers celle qui lui passait tout, il dit :

— Oh! maman! personne ne sait combien elle est indulgente, comme elle a les idées larges.

Lucien pensait : « Trop larges, si les médisances sont vraies. » Mais les illusions de Serge le touchèrent.

— Et votre « bachot », Serge ?

Il se demandait si cela lui nuirait auprès de M[me] Noyzé : elle affectait de le traiter en enfant, en aîné de Serge. Si elle allait être un peu piquée de jalousie, contre Manon ? Son flirt y gagnerait-il ?

— Ah! mon bachot? Cela en fait, du tirage à la maison! Maman s'obstine à me garder externe, veut me payer un professeur à la maison, tandis que mon père voudrait m'enfermer dans une « boîte », une sale « boîte » !

Ses traits se tiraient douloureusement, à cette menace qui ravivait sa rancœur contre son père.

— Mais, s'écria Lucien, sans se rendre compte des mobiles personnels qui le poussaient, voulez-vous que je vous serve de répétiteur ? Je ne suis pas si loin de mes examens que je ne puisse vous chauffer pour le vôtre.

— Mais vous n'auriez pas le temps !

— Oh ! j'en ai de reste, je ne prépare pas sérieusement mon agrégation de droit. Mon service militaire va dans quelques mois arrêter mes études.

Serge, très remué, dit :

— Vrai, vous consentiriez ! Oh ! que maman sera contente ! Vous verrez, avec vous je travaillerai très bien. Quand commençons-nous ?

Et se mordant les lèvres, la voix soudain altérée :

— Je le disais bien à maman, que vous seriez un ami pour moi, et pour elle aussi, n'est-ce pas ? Elle a tant besoin d'affection, oh ! tant besoin !

Une ombre noire passa sur son visage, la cordialité de « grand », que venait de lui témoigner Lucien, touchait à vif ses sentimens opprimés de « petit » ! Ce que sa pudeur, sa fierté, l'auraient empêché de dire, un peu de bonté, sa reconnaissance,

l'emportèrent. Et sanglotant tout à coup sur la poitrine de l'ami :

— Oh ! si vous saviez, papa la rend si malheureuse ! — Ce mot de « papa » lui était échappé, dans un reflux de ce qui pouvait lui rester de tendresse pour son père ! — Il ne la comprend pas, je crois qu'il ne l'aime plus, je ne sais pas s'il l'a jamais aimée ! Et il la gronde si souvent à cause de moi, il dit que je suis un paresseux. Mais un rien me rebute, mon professeur du lycée se moque si lourdement de moi. Pour elle, pour elle seule je veux réussir à mon baccalauréat ! Elle est si tendre, elle a pour moi des soins que je ne peux dire. Tous les soirs elle me borde dans mon lit. Vous la voyez qui sourit, qui se force à parler. Mais bien souvent elle est triste, elle a les yeux rouges. Je ne suis plus un enfant, il y a des choses que je comprends trop. Mon père est injuste pour elle, il est méchant, il lui parle durement : alors moi, moi, mon cœur se crève !...

Et son cœur se crevait, au pauvre enfant, et les grosses larmes gâtaient son joli visage, ruisselaient sur le coquet costume, qui paraissait là tout piteux et déplacé.

Très ému, Lucien dit :

— Ne pleurez pas, mon petit Serge. Devenez vite un homme. Ne pleurez plus !

Il lui essuyait les yeux, avec une envie folle de le serrer dans ses bras, de trouver les mots qui consolent, et c'était plus fort que lui, en même temps, il lui semblait que c'était Mme Noyzé, petite fille, qui se lamentait là. Il ne savait pas que Serge était venu le trouver, tout gros de chagrin, luttant contre une détente nerveuse, sous ses airs d'espiègle mauvais sujet.

Lentement, Serge se reprenait. Avec la mobilité de son âme si peu virile, sa coquetterie revenait, et comme ses yeux lui faisaient mal :

— Laisse-moi les mouiller d'eau fraîche, demanda-t-il fraternellement.

Il prit les mains de Lucien dans les siennes qui brûlaient.

— Je ne pourrais plus te dire *vous*, à présent.

VIII

Chez Mme Hardeuil, à 5 heures, en visite.

— Ah ! bonjour, Lucien, disait-elle avec indulgence. Votre mère va bien ? M. de Vertsève ? Il y a longtemps qu'on ne vous a vu ?

Il s'excusait. Sans l'insistance de Mme Trénis, peut-être eût-il remis à un autre mercredi cette corvée ; ce qui l'avait décidé

surtout, c'était l'espoir, donné par Mme Noyzé, qu'il l'y retrouverait. Et son regard alla la chercher, près de la table à thé, dans le salut correct qu'il adressait aux dames.

— Mlle Clotilde se porte bien?

— Elle est sortie avec Mme Rim, elle va rentrer. Je crois qu'elle a quelque chose à vous demander.

Mme Hardeuil fut interrompue par l'entrée d'une grosse dame, la générale Couvillon, qui avait la figure enluminée et la voix rauque d'une vivandière, une façon militaire de passer le monde en revue, le nez en bataille sous un chapeau à plumes; elle faisait un vivant contraste avec son mari, qui était petit, fin et myope. Il venait d'être nommé au commandement du 20e corps : on la félicita. Elle se rengorgeait, non sans de terribles oscillations du bouquet de plumes, retirant avec effort ses gants pour se restaurer d'un verre de porto et d'un sandwich.

— Une tasse de thé, monsieur Lucien?

Il accepta. Mme Noyzé, près de laquelle il avait pris place, lui présenta le petit sucrier d'argent. Ils se sourirent.

On parlait de la soirée donnée par les Hartliff, des Américains millionnaires.

— Vous n'y étiez pas, monsieur Trénis? Il faut que vous les connaissiez, Mme Hartliff réclame de bons valseurs!

Il grimaça intérieurement, trouvant qu'on avait assez abusé de ses jambes et qu'on pourrait bien, maintenant, l'inviter pour lui-même. Dépité, il regarda d'un air aimable Mme Hardeuil qui disait :

— Clotilde ne se lassait pas de danser. C'était son second bal, aussi...

Une dame s'écria :

— Elle a fait sensation, sa toilette était exquise!

— Oh! bien simple! dit Mme Hardeuil d'un air détaché, souligné par un jeu de doigts qui fit scintiller ses bagues. Enrichie par le labeur forcé, l'adresse et, ajoutaient les mauvaises langues, le manque de scrupules de son mari, ingénieur à idées vastes, très mêlé au monde politique et financier, elle affectait, au milieu du plus grand luxe, une simplicité dédaigneuse, vêtue de noir, encore belle sous des bandeaux sévères, les yeux volontaires en un teint mat et une expression recueillie de supérieure de couvent.

Une porte s'ouvrit. Clotilde, qui avait pris le temps de passer dans sa chambre ôter son chapeau, entra vivement. Le délicieux printemps! Son visage, ses cheveux d'or brun, ses mains blanches furent une apparition de lumière, ses yeux et son sourire un rayonnement d'aurore. Elle embrassa sa mère au front, d'un élan

gracieux, où ploya sa fine taille et se modela la forme de son corps jusqu'à la légère fuite des jambes, sous la jupe de drap. Elle distribua des shakehands. Au contact de ses amies Sissy, Édith et Arabella Hartliff, elle prenait des manières franches et délibérées, conformes à sa nature primesautière et à son horreur du convenu. Son père l'appelait familièrement : *My boy*. Il l'adorait, et Clotilde le lui rendait, s'entendant mieux avec lui qu'avec sa mère, admirant, vénérant l'homme de travail, d'intelligence, de succès, si bon pour elle.

— Ah ! dit-elle à Lucien, bonjour, écoutez ! On nous permet !

Elle le tira dans une embrasure, là seulement cessa de lui tenir le bras entre des doigts qui pinçaient bien, doigts solides et longs de cavalière intrépide et de fine raquette au lawn-tennis.

— Voilà. Papa veut qu'on joue ici la comédie. Écoutez ! Moi, je veux bien. Mais si c'est une pièce stupide comme celles qu'on donne dans les salons, n'en parlons pas. D'abord, je veux une pièce à costumes, et avec des gens qui me plaisent, et en vers, et pas de grandes machines qui ratent, et quelque chose où vous joueriez ! Voilà !

Il fit le modeste, mais elle déclara :

— Pas de bêtises, vous jouez très bien. Allons, vite, une idée !

Au fait, il avait eu, jadis, des succès d'acteur mondain, dans des monologues ou des niaiseries, il est vrai. On pouvait se lancer. Il proposa diverses pièces. Elle murmura :

— Quel dommage que les misses Hartliff... mais il n'y a pas à y penser.

Rien de joli en effet, de comique aussi, comme l'indécision charmante, le petit accent avec lesquels Arabella, Édith et Sissy prononçaient le français, malgré les leçons de diction de l'excellent sociétaire Worms.

Il dit :

— Il y a deux piécettes de Théophile Gautier, n'en parlons pas, on ne vous les laisserait pas jouer.

Il connaissait les scrupules bourgeois des parens.

— *Le Passant*, de Coppée ? Du Banville ? Tenez, *le Beau Léandre ?*

— Pourquoi pas les deux ? dit Clotilde enthousiaste, prise par la griserie que dégage, d'avance, toute atmosphère théâtrale. Qu'est-ce que c'est, racontez !

Il lui disait la trame sommaire, la répartition des rôles.

— Vous feriez Léandre ? demanda-t-elle.

Il y avait songé, mais une meilleure idée lui vint, de ce que Mme Noyzé était là, se retournant vers eux ainsi que d'autres dames qui souriaient, parce qu'on devinait de quoi ils parlaient.

— Non, j'en ai un sous la main, — et presque à l'oreille toute menue de Clotilde : — Serge Noyzé.

— Un enfant, fit-elle de même, avec le beau dédain de ses seize ans.

— C'est ce qu'il faut, vous verrez, il a le physique du rôle.

— Soit, mais ne disons rien à personne. Apportez seulement les brochures. Papa décidera, je m'en charge.

— Chut, alors?

— Chut!

Ils se mêlèrent aux groupes. Mme Hardeuil souriait. Lucien se dit qu'il ne s'était pas fait assez prier; un retour vaniteux gâtait toujours ses premiers mouvemens. Et cependant l'aubaine le ravissait, ce rêve, jouer, avec un être exquis, avec la jeunesse même en robe de printemps, un de ces poèmes aux rimes tintinnabulant en clochettes d'or, qu'il aimait par-dessus tout. Déjà il se voyait, sous le masque zébré des grimes, Cassandre hargneux et toussotant, étayé sur un jonc à pomme d'argent. Comme Clotilde serait vivante en ingénue!

Mme Noyzé se levait; il surprit un regard de Clotilde qui l'invitait à partir en même temps, afin d'obtenir d'elle que Serge jouât. Il prit congé, avec un plaisir un peu perfide, rattrapa Mme Noyzé dans la rue. Il pleuvait.

Ouvrir son parapluie, l'abriter, la forcer à prendre son bras, fut l'affaire d'un instant.

— Voulez-vous que je vous mette en voiture?

Elle consulta sa montre, une noisette vitrée dans un bracelet d'or.

— Il ne pleut guère, il faut que j'aille aux magasins du Louvre.

— Puis-je vous accompagner jusque-là?

— Certainement.

Ils traversèrent la place de l'Opéra. Elle avait une peur affreuse des voitures; l'assurance qu'il montrait, se faufilant légèrement entre les lourds omnibus, ne la rassurait pas.

— J'ai vu écraser une femme, dit-elle d'un petit haut-le-corps. Pendant bien des nuits, j'ai entendu le cri qu'elle a poussé sous les roues.

— C'est affreux, dit Lucien avec un sourire apitoyé.

— Elle s'était jetée au-devant des chevaux. Elle voulait mourir. Les journaux en ont parlé.

— Un drame d'amour?

— D'amour.

Et dans sa voix, dans son regard, quelque chose passa, de fugitif et de profond.

Lucien saisit l'occasion :

— Bah! qu'importent les dangers, le désespoir, la mort, toutes les choses noires de la passion, pourvu qu'on aime et qu'on soit aimé.

Elle répéta, écho ironique et doux :

— Aimé!

De larges flaques de lumière mouillée alternaient sur le trottoir avec des mares d'ombre. Elle s'arrêta devant les feux étincelans d'une devanture de joaillier, sans quitter pour cela son air sentimental et maternel.

Lucien serra doucement le bras qu'il tenait dans le sien, un bras moelleux dans une jaquette d'astrakan, et dont la chaleur gagnait le sien, tandis que s'exhalait, dans l'air mou, un parfum de fourrure.

— Donnez-moi un bijou, fit-elle par plaisanterie.

Il ne comprit pas tout de suite, mais comme elle répétait :

— Lequel me donnez-vous?

... Il examina gravement les bagues de pierreries, les colliers de diamans, les broches de perles, qui scintillaient sur le velours des écrins.

— Je vous donne cette petite bague, ce cercle d'or qui enchâsse un serpent d'émeraude.

Soit qu'il eût deviné juste son désir imaginaire, soit qu'elle se prêtât à son choix fictif, elle déclara :

— C'est celle que je désirais, merci!

Il dit, en l'entraînant :

— Entrons donc!

Elle le regarda stupéfaite.

— Pour quoi faire?

Il dit simplement :

— Pour l'acheter.

— Vous êtes fou! se récria-t-elle. Comment, vous avez cru!... Mais je plaisantais!

— C'est bien pour cela que je ne vous ai pas *donné* la rivière de diamans du milieu, mais cette babiole.

— Enfant, fit-elle, enfant! Faut-il que vous soyez enfant! Est-ce que je puis accepter une bague? Et de vous, encore?

— Pourquoi pas?

— Parce que...

Ce fut elle qui l'entraîna, il se sentait triste et humilié de son refus; et cependant, cette dépense n'eût-elle pas été une folie, de toute manière?

— Tenez, dit-elle, comme ils passaient devant un grand confiseur, achetez-moi plutôt des bonbons.

Il répondit, brutal :

— Pourquoi pas des sucres d'orge?

Piquée de ce ton :

— Eh bien, je ne veux rien de vous, répliqua-t-elle.

Alors il dit très bas :

— Pardonnez-moi.

L'inconvenance d'avoir manqué, si peu que ce fût, à une femme, la peur d'avoir déplu à celle à laquelle entre toutes il voulait plaire, le confondit. Il se serait mis à genoux sur la chaussée.

— Pardonnez, répéta-t-il, je ne sais ce que j'ai ce soir. Dites-moi que vous ne m'en voulez pas?

Elle secoua doucement la tête, comprenant bien sa nervosité, puisqu'elle en était cause. Lucien sentit la manche d'astrakan peser avec abandon sur son bras; et de promener en silence cette grande belle femme, bien d'accord et du même pas, lui parut plus suave encore que tout à l'heure.

Il lui contait les projets de théâtre. Elle objecta le temps que perdrait Serge. Il se fit fort de le lui faire rattraper; il pouvait lui donner des répétitions plus souvent.

Elle parut heureuse et dit :

— Vous êtes bon pour mon petit Serge.

S'il avait osé, comme il eût dit :

— Ça m'est très facile, puisque je vous aime.

Il murmura seulement :

— Je suis trop heureux de vous faire plaisir.

Ils arrivèrent aux vitrines en feu du Louvre. Elle dit :

— A bientôt.

— A vendredi, pour la leçon de Serge!

— A vendredi, fit-elle d'un sourire.

Un garçon bleu lui ouvrit la grande porte de cristal. S'engouffrant dans un chatoiement d'étoffes, un va-et-vient de gens, elle se perdit à ses yeux. Maudissant sa gaucherie, il sentit alors toute la convoitise et tout le regret qu'elle lui laissait. Il croyait percevoir encore le parfum de fourrure, et le frôlement de son corps.

PAUL MARGUERITTE.

(*La deuxième partie au prochain numéro.*)

ROME ET LA RENAISSANCE

LE JEU DE CE MONDE

1509-1512

I

« Le pape, — disait de Jules II, dans une occasion solennelle, l'ambassadeur vénitien Domenico Trevisano, — le pape veut être le seigneur et maître du *jeu de ce monde* (1)... » Donnons-nous pour quelques instans le spectacle de ce jeu plein de ruses et de surprises : les étranges vicissitudes de la Ligue de Cambrai nous feront peut-être mieux comprendre, dans la suite, certaine stance de Raphaël au Vatican, telle peinture de Michel-Ange dans la Sixtine.

La ligue conclue à Cambrai, le 10 décembre 1508, entre le pape et les trois souverains de France, d'Autriche et d'Espagne, — et auxquels vinrent se joindre aussitôt les princes italiens de Ferrare, de Mantoue et d'Urbino, — ne visait à rien moins qu'au démembrement total de la République des lagunes : ce fut la réponse de Jules II au refus obstiné de la Signorie de restituer au Saint-Siège les villes importantes de la Romagne (Ravenne, Faenza, Cervi, Rimini), qu'elle détenait très indûment. « Je réduirai encore votre Venise à l'état de hameau de pêcheurs dont elle est sortie, » avait dit un jour le pape ligurien à l'ambassadeur Pisani, à quoi le fier patricien n'a pas manqué de répliquer : « Et nous, Saint-Père, nous ferons de vous un petit curé de village, si vous n'êtes pas raisonnable... » Ce langage donne la mesure de l'aigreur à laquelle on était arrivé de part et d'autre.

(1) *Il papa vuol essere il signore e maestro del giuoco del mondo.* (Rapport lu par l'envoyé Trevisano devant la Signorie, le 1er avril 1510. Alberi, *Relazioni*, III, p. 33.)

Dans la bulle d'excommunication lancée bientôt après (27 avril 1509) contre les Vénitiens, ceux-ci étaient accusés « d'unir l'habitude du loup à la férocité du lion, et d'écorcher la peau en arrachant les poils... »

Une seule bataille gagnée par les Français dans la plaine d'Agnadel (14 mai 1509) suffit pour abattre l'orgueilleuse patrie de Pisani, pour lui faire perdre du coup toutes ses conquêtes dans la péninsule et la réduire à ses canaux et à sa lagune. « Là, écrit le chroniqueur Saint-Gelais, furent vaincus une nation de gens saiges, puissans et riches et qui n'avoient oncques esté subjuguez qu'à cette fois, depuis Attila roy des Huns... » Dans son extrême détresse, la Signorie prit la sage résolution de ne pas disputer aux armées de la coalition les villes de la Romagne et de la Pouille, et de ne songer qu'au recouvrement de la Terre-ferme tombée aux mains de Louis XII et de l'empereur Maximilien. Elle voulut aussi se concilier à tout prix le principal auteur de ses maux : *Sanabit qui percussit!* écrivait-elle à Jules II, que cet appel ne laissa point de toucher. La possession de la Romagne une fois assurée, le Rovere n'avait en effet aucun intérêt à la destruction de l'antique et glorieux État des doges, et bien des considérations lui recommandaient de conserver à l'Italie son grand boulevard sur l'Adriatique. « Si votre terre n'existait pas, il faudrait en créer une, » déclarait-il quelques mois plus tard à Domenico Trevisano. Il commença à se dégager lentement d'une ligue devenue importune, et entama de longues négociations avec la République pour la relever de l'interdit qui pesait sur elle. Les cardinaux français à Rome avaient beau représenter que cet interdit était stipulé par un article formel du traité de Cambrai, et que l'absolution blesserait profondément Louis XII, lui porterait le coup au cœur (*dare coltello nel petto*) : Jules II passa outre. « Ces Français voudraient toujours faire du pape le chapelain de leur roi, » est un des mots caractéristiques du Rovere qu'on relève dans les documens vénitiens (1)... Admirez au passage combien certaines « paroles ailées » qui ont eu une si grande vogue de nos jours, — ces aphorismes sur un État qu'il faudrait inventer s'il n'existait pas, sur le « pape-chapelain », et sur le « coup au cœur », — sont déjà de date très ancienne, de l'époque de Jules II!...

Le 24 février 1510, Rome eut le spectacle extraordinaire et grandiose d'un Canossa en pleine Renaissance. Sur le perron de la vieille basilique vaticane déjà à moitié abattue par Bramante, devant la porte de bronze de Filarete, cinq envoyés de la Signorie,

(1) *Questi Francesi voleno pur ch'io sia capellano del suo re.* (Dépêche de Girolamo Donato, 19 juin 1510.)

tous vêtus d'écarlate et portant les noms les plus illustres du Livre d'or, — les noms de Mocenigo, Capello, etc., — se tenaient à genoux et demandaient au pape pardon pour la République de Saint-Marc. Jules II, assis sur le trône pontifical, avait en main une verge d'or, ainsi que chacun des douze cardinaux qui l'assistaient. Le *Miserere* fut chanté, et à chaque verset du psaume, le pontife et ses assistans touchaient légèrement de leurs verges à l'épaule des *nobili* repentans. La cérémonie d'expiation terminée, une foule immense reconduisit les envoyés vénitiens avec des acclamations frénétiques.

Certes, la conduite du pape dans toute cette affaire d'absolution fut d'une désinvolture superbe à l'égard de ses bons alliés de Cambrai : mais les Vénitiens n'en avaient pas autrement agi, en 1508, envers Louis XII, en l'abandonnant au beau milieu d'une alliance pour conclure une trêve de trois ans avec son adversaire, l'empereur Maximilien ; et Maximilien, de son côté, ne s'est pas fait faute, la trêve à peine signée, d'entrer dans la grande conjuration des puissances contre la République de Saint-Marc. C'était là *le jeu de ce monde* d'alors, la politique constamment pratiquée dans le glorieux *Cinquecento*, et je n'oserais pas affirmer qu'elle soit tout à fait inconnue dans notre siècle de progrès. Aussi Ferdinand le Catholique supporta-t-il l'affront sans trop crier, en homme avisé et qui a déjà reçu sa récompense : les places convoitées dans la Pouille. L'empereur Maximilien cria fort, il est vrai, et, comme toujours, commença par se démener terriblement ; mais comme toujours aussi, il finit par montrer ses coudes percés, par demander de l'argent à tout le monde, — il en demanda même au pape ! — et par se morfondre dans son impuissance agitée. Il en fut tout autrement du roi très chrétien, qui, à bon droit, pouvait se dire indignement trahi par l'homme qu'il n'a fait qu'obliger et combler, auquel il a procuré Bologne en 1506 (1), et tout récemment les villes de la Romagne. Le promoteur de la Ligue de Cambrai faisant sa paix avec le doge en dehors et au détriment de la France ; l'ancien confident et ami des Valois et qui de tout temps, — déjà du temps d'Alexandre VI, — a fait son possible pour les entraîner dans les affaires italiennes, parlant soudain de les renvoyer de l'autre côté des Alpes : en vérité, il y avait là de quoi profondément étonner le successeur de Charles VIII ; et il n'était

(1) En 1506, Louis XII était l'allié également du pape et de Bentivoglio ; à ce dernier il avait même garanti la possession de ses États. En apprenant la marche de Jules II sur Bologne, le roi ne voulut d'abord y croire : « Décidément le pape a trop bu !... » Il finit cependant par se résigner, par prêter même huit mille hommes au Rovere et lui écrire de *faire vite !...* Jules II a montré à Machiavel la dépêche royale. (Machiavelli, *Seconde légation à la cour de Rome*. Lettre de Civita-Castellana, 28 août 1506.)

pas encore au bout de ses surprises. Ferrare passait alors pour le poste avancé et la place forte de la France dans la péninsule, et son duc, le vaillant et cruel Alphonse d'Este, a toujours été l'homme lige de Louis XII, son allié le plus constant et le plus dévoué. Il avait accédé à la ligue dès l'origine et continuait de combattre pour elle contre les Vénitiens. Sa femme, la fameuse et trop calomniée Lucrèce Borgia, charmait les guerriers gaulois par ses grâces et ses « vertus » ; elle était proclamée « la perle du monde » par Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche. « J'ose bien dire, écrit le *Loyal Serviteur*, que de son temps, ni beaucoup avant, il ne s'est point trouvé de plus triomphante princesse, car elle étoit belle, bonne, douce et courtoise à toutes gens... » Mais voici qu'un jour le pape s'avise de sommer brusquement le duc Alphonse, « comme vassal du Saint-Siège », d'avoir à cesser toute hostilité contre la Signorie sous les peines canoniques les plus sévères ; et il finit par exécuter la menace, en lançant contre lui (9 août 1510) une excommunication furibonde qui le déclarait dépouillé de ses États, de ses titres, honneurs et droits, et prononçait la réunion de Ferrare et de son territoire au patrimoine de l'Église. L'excommunication s'étendait *à tous les partisans du duc*, et touchait ainsi de très près le roi très chrétien lui-même. C'en était trop, et Louis XII n'eut plus de ménagemens pour le prêtre ingrat et félon, « fils de paysans qu'on devrait mener à coups de bâton ». Il convoqua à Tours (15 septembre 1510) « les évêques, prélats, docteurs et autres gens de bonnes lettres du royaume » ; et ce synode déclara que le roi pouvait en sûreté de conscience « *guerroyer le Saint-Père* pour sa défense et celle de ses alliés. » Il fut même parlé de convoquer un concile général « pour réformer l'Église dans son chef et dans ses membres. ».

Le Rovere ne s'émut pas trop des armes spirituelles qu'on forgeait contre lui en Touraine, et continua de faire avancer ses troupes dans le duché de Ferrare. Il avait résolument pris son parti ; il voulait en finir avec ces étrangers, Français ou Allemands (il n'osait pas ajouter Espagnols), qui depuis tantôt vingt ans, ravageaient la malheureuse péninsule : *fuori i barbari!* devint désormais son grand cri de guerre... Le cri fit tressaillir plus d'un cœur italien, et les humanistes surtout acclamèrent avec enthousiasme le *second Jules* et son courageux *alea jacta*. Le jeu ne laissait pas cependant d'être des plus périlleux, et les gens froids, les gens rompus et corrompus aux affaires, hochaient gravement la tête. « Je ne comprends pas ce pape, écrivait Francesco Vettori à Machiavel le 3 août 1510, comment est-il possible qu'il veuille faire la guerre à la France, lui seul avec les Véni-

tiens (1) !... » Mais le Rovere avait une armée fort respectable et un trésor bien rempli. Les Vénitiens, ensuite, n'étaient plus à ce moment les vaincus effarés d'Agnadel : ils avaient repris courage, reformé leur armée et leur flotte, recouvré plusieurs places dans la Terre-ferme, battu les généraux de l'empereur Maximilien et fait prisonnier un des chefs de la ligue, François Gonzague, marquis de Mantoue. Enfin, et avant tout, Jules II avait eu la bonne fortune d'évincer Louis XII dans un marché avec les Suisses (4 mars) et de s'assurer leur concours pour cinq ans (2). Or les vainqueurs de Granson et de Morat étaient réputés à cette époque les soldats les plus vaillans de la terre ; Machiavel les croyait capables de conquérir le monde. Le pape comptait beaucoup sur ces enfans de Tell. « Les Suisses sont des médecins excellens pour le *mal français* », aimait-il à répéter, faisant allusion à la terrible épidémie qui sévissait alors dans la péninsule (en France on l'appelait le *mal italien*). « On verra bien, disait-il encore, on verra si j'ai les reins aussi solides que le roi de France (3)... »

Le plan de campagne fut supérieurement combiné. Pendant que les Suisses prendraient les Français à revers dans le Milanais, une flotte vénitienne les attaquerait à Gênes sur leur flanc, et l'armée pontificale donnerait la main aux troupes du doge à travers le Ferrarais. Le 17 août 1510, Jules II quittait Rome pour se rendre sur le théâtre des opérations militaires : « Délaissant la chaire de saint Pierre, — comme s'exprime le chroniqueur français, — pour prendre le titre de Mars, Dieu des batailles, desployer aux champs les trois couronnes et dormir en eschauguette, et Dieu scet comment ses mitres, croix et crosses estoient belles à veoir voltiger parmy les champs... »

(1) Fragment de lettre inédite cité par M. Nitti, *Macchiavelli nella vita e nelle dottrine*, I, p. 399.

(2) En même temps Jules II stipulait, pour lui *et ses successeurs*, un corps de deux cents hommes qui auraient toujours la garde du palais apostolique et de la personne du pape : la *guardia Svizzera* qu'on voit encore aujourd'hui et dont l'uniforme consistait alors déjà dans l'ancien pourpoint et haut-de-chausse suisses avec la toque de velours noir. Les couleurs n'ont pas toujours été noir, rouge et jaune : dans la *Messe de Bolsène*, de Raphaël, le costume des gardes suisses a les nuances du vert et du gris (blanc?) à côté du rouge et du jaune (or). Les descriptions du célèbre *possesso* de Léon X en 1513 disent que la garde suisse portait un costume rayé de blanc et de rouge. Enfin, dans le rapport des orateurs vénitiens de 1523 (Albéri, III, 43), je lis : *La guardia degli Svizzeri tutti vestiti di una livrea bianca, verde e gialla.* May (de Romain-Motier), *Histoire militaire de la Suisse* (Lausanne, 1788, vol. VIII, p. 525-528) manque de renseignemens à ce sujet, et se borne à dire : « L'uniforme est jaune, tailladé en incarnat et bleu. »

(3) J'atténue l'expression pour pouvoir la traduire : *Vederò si averò si grossi li cogl... come li ha il re di Francia.* (Lettre d'un témoin citée par M. Gozzadini, *Atti e Memorie... di storia patria di Romagna*, 1887, p. 186.)

II

Bologne devint le quartier général de Jules II dans cette campagne mémorable. Il y fit son entrée le 22 septembre, et passa en revue les troupes qui se dirigeaient sur Modène, et que commandait Francesco Maria della Rovere, alors âgé de vingt et un ans. Francesco Maria était le neveu du pape, le neveu aussi (par sa mère) de Guidobaldo, le dernier des Montefeltri, auquel il avait succédé en 1508 dans le duché d'Urbino, et il est généralement admis que Raphaël a reproduit ses traits dans la figure en manteau blanc qui se détache au second plan de l'*École d'Athènes,* à gauche, au-dessus du groupe de Pythagore : figure magnifique et d'une beauté idéale (1). Ce ravissant éphèbe, au visage si gracieux et candide, savait cependant, à l'occasion, assassiner son homme avec beaucoup de prestesse; c'est lui également qui, gonfalonier de l'Église en 1527, laissera faire Charles de Bourbon, et, pour se venger des Médicis ses spoliateurs, assistera les bras croisés au néfaste sac de Rome... Dans cette année 1510, toutefois, Francesco Maria ne fut que le chef nominal de l'armée du Saint-Siège : le chef véritable qui dirigeait toutes les opérations, le « Mars, dieu des batailles », c'était ce vieillard valétudinaire qu'on voyait passer dans les rues de Bologne, précédé du saint sacrement et suivi de quatorze cardinaux.

Mars, dans des circonstances si extraordinaires, fut peut-être excusable d'oublier les obligations qu'il avait envers Apollon; il se trouva en tout cas quelqu'un pour le lui rappeler d'urgence. Il avait quitté Rome sans laisser de fonds pour Michel-Ange ni de dispositions à son sujet; et celui-ci, toujours ombrageux et hargneux, n'eut rien de plus pressé que d'aller relancer le pape jusque dans son camp et de lui mettre le marché à la main. Les biographes de Buonarroti redoublent, à cet endroit, de récriminations contre le Rovere, contre ses lésineries et procédés impardonnables envers l'homme de génie : j'avoue cependant que je pencherais plutôt à bien admirer Jules II d'avoir, dans un pareil moment, et au milieu de tant de soucis, daigné écouter les doléances de son peintre bourru. Il satisfit à sa demande et eut pour lui des paroles encourageantes, ainsi qu'en témoigne une lettre

(1) M. de Reumont (*Geschichte der Stadt Rom.*, III, 2, p. 848) met cependant en doute le bien fondé de cette tradition, dont on ne trouve pas trace dans Vasari. « On ne peut imaginer rien de moins ressemblant au portrait authentique de Francesco Maria par Titien, qui se trouve aux Uffizi de Florence [salle des Vénitiens, A]. La grande différence d'âge n'explique pas la profonde divergence des figures. Rien de commun entre le jeune homme blond et svelte de l'*École d'Athènes,* et l'homme brun et trapu aux traits bien marqués et peu sympathiques du cadre vénitien. »

écrite par l'artiste à son père, après son retour de Bologne (1) Chose curieuse, la correspondance de Michel-Ange pendant les. cinq ans passés sous la voûte sixtine est constamment chagrine et morose; on n'y entend que des griefs et des plaintes; aucun signe de contentement ou seulement d'amour pour son œuvre, aucun appel à la gloire, aucune perspective des jours meilleurs n'y viennent éclairer l'horizon sombre et chargé de nuages; seule la lettre écrite à ce retour de Bologne fait exception. Elle trahit une préoccupation de succès et exprime une espérance d'avenir; on y trouve même une parole de sympathie, j'allais presque dire d'attendrissement pour le Rovere. « Cher père, je suis allé parler au pape... et je suis retourné ici mercredi matin. Il m'a fait payer par la *Camera* quatre cents ducats en or... Priez Dieu que mon travail me fasse honneur et que je contente le pape; car si je le contente, j'espère qu'il nous en reviendra quelque bien. *Priez Dieu aussi pour lui...* »

Le pape, à ce moment, avait en effet grand besoin qu'on priât pour lui : car il était tombé gravement malade dans les premiers jours d'octobre, et courut de plus le danger d'être fait prisonnier. Le maréchal français Chaumont, gouverneur du Milanais, avait brusquement abandonné sa position devant Modène pour courir sur Bologne, alors complètement dégarnie de troupes; le 18 octobre il n'était plus qu'à trois lieues de la ville. « Ils ne m'auront pas vivant, criait le terrible pontife en se tordant sur son lit de douleur; ils ne m'auront pas vivant : *je prendrai du poison* (2)!... » De ce lit, il sut cependant leurrer le chef français par des négociations dilatoires jusqu'au moment où lui arrivèrent des secours, et ce fut Chaumont qui mourut bientôt après du dépit de s'être laissé éconduire par un vieillard agonisant, du remords aussi, — trait caractéristique du temps! — d'avoir porté les armes contre le vicaire du Christ; il lui en demanda l'absolution avant d'expirer... Le pape ne recouvra la santé qu'au bout de deux mois (décembre 1510), furieux d'avoir perdu un temps précieux, furieux contre les Suisses qui s'étaient joués de lui dans le Milanais, et contre les Vénitiens qui avaient échoué dans l'attaque sur Gênes; furieux surtout contre le duc d'Urbino qui ne parvenait pas à prendre la place de Mirandole, place considérée comme la clef du duché de Ferrare et vaillamment défendue par la signora Francesca Trivulzio, veuve du comte Louis de la grande maison Pico della Mirandola. Il n'y tint plus; et le premier jour de

(1) *Lettres de Michel-Ange*, édition Milanesi, p. 33. La lettre est sans date; mais celle qui la suit et s'y rapporte étroitement (p. 34), a la date du 11 octobre 1510.

(2) Dépêche du protonotaire Lippomano, du 20 octobre 1510, *ap. Sanuto*, XI, 268. (Moritz Brosch, *Papst Julius II*, p. 351, note 34.)

l'an 1511 il se mit en route pour rejoindre l'armée du siège. Cette fois encore il faillit tomber aux mains de l'ennemi. Le duc de Ferrare et Bayard lui avaient dressé une embuscade au delà du château San Felice, où il avait couché la nuit ; il eut à peine le temps de se rejeter en arrière et de regagner le château. « Subitement et sans ayde, — raconte le *Loyal Serviteur* — sortit de sa litière, et lui-mesme ayda à lever le pont : qui fut (le) fait d'un homme d'esprit, car s'il eust autant demouré qu'on mectroit à dire un Pater noster, *il estoit croqué.* » Le chevalier sans peur et sans reproche fut « bien *melancolié* d'avoir manqué le pape... »

On était au cœur de l'hiver, et d'un hiver exceptionnellement rigoureux ; les chevaux enfonçaient dans la neige jusqu'au poitrail, et le séjour dans les tranchées de Mirandole devenait une véritable souffrance pour les soldats les mieux aguerris. Jules II, à peine rétabli de son grave accident, ne faisait attention à tout cela, et demeurait des heures entières sous le ciel inclément, exposé aux rafales et couvert de flocons de neige. Pour l'intrépidité devant les boulets, — ils pénétraient dans la masure qui lui servait d'habitation et y tuaient des hommes à ses côtés (1) ; — pour l'endurance aux fatigues et aux intempéries, le pape ne le cédait aux plus rudes parmi ses soudards, et il les dépassait malheureusement pour les jurons et les mots crus (2). Il avait laissé pousser sa barbe depuis sa maladie de Bologne, ce qui lui donnait un aspect insolite, presque sauvage, — *cum la barba, che pare un orso*, écrit l'envoyé Antonio Gattico à son seigneur de Mantoue, — et l'accoutrement dont il s'affublait pour résister au froid ajoutait encore à l'étrangeté de son apparition. Un très curieux cadre que j'ai vu au palais Bruschi, à Corneto, — travail d'un artiste de second ordre, mais qui manifestement a peint *de visu* et sur place, — nous représente le grand Rovere à ce moment historique. Dans le costume, rien qui révèle le pontife, ou seulement le prêtre : une grosse houppelande fourrée recouvre l'armure et enveloppe tout le corps jusqu'au menton ; sur la tête, en forme de casque, un monstrueux capuchon de laine épaisse et grise, un *cuffiotto*, comme diraient les Italiens d'aujourd'hui. La barbe est encore courte et hirsute, l'expression du visage est dure et dépourvue de noblesse : nous sommes loin des portraits de Jules II tracés à diverses occasions par Raphaël !... A regarder de près cependant, cette tête du cadre de Corneto fait l'impression d'être bien res-

(1) Jules II offrit un de ces boulets à la *Santa Casa* de Lorette, où on le voit encore attaché au plafond par une chaîne.

(2) Un échantillon seulement de ce langage impossible à traduire : *La Santita Sua... cum dir che'l Duca da Urbino e un figatello et che'l vol che ritorna indretto al bordello.* Dépêche d'Antonio Gattico, l'envoyé mantouan, du 3 janvier 1511. Luzio, *Federico Gonzaga ostaggio,* p. 569.

semblante; elle rappelle la célèbre médaille de Caradosso; elle rappelle aussi le profil du jeune cardinal Giuliano della Rovere dans la fresque de Melozzo; il faut seulement tenir compte de la différence des années : trente ans d'activité et d'ambition dévorantes (1).

Mirandole capitula le 21 janvier 1511; et le Rovere fut si impatient d'en prendre possession qu'il n'attendit pas qu'on dégageât les portes barricadées de la ville et se laissa hisser dans une sorte de panier jusqu'à une brèche faite la veille dans le mur d'enceinte (2). Tant que la place a résisté, il n'a parlé que d'en passer la garnison au fil de l'épée et de traiter la comtesse Francesca comme la dernière des créatures. Il ne fit rien de tout cela une fois vainqueur; il reconduisit même la comtesse très galamment et en personne jusqu'à la frontière et écouta avec un sourire d'indulgence ses menaces d'une revanche prochaine. Il n'eut, au contraire, que des rebuffades pour le comte Castiglione (l'auteur du *Cortegiano*), qui vint le féliciter au nom de son maître le duc d'Urbino. La scène ne manquait pas certes de piquant : le fin et distingué comte Baldassare, — rappelez-vous seulement son merveilleux portrait au Louvre de la main de Raphaël, — le jouisseur le plus spirituel de cette époque de la Renaissance et son *arbiter elegantiarum*, haranguant un pape qui portait cuirasse et *cuffiotto*, et n'avait à la bouche que des *bestemmie* et des propos de corps de garde!... Jules II retourna triomphalement à Bologne, « et ce fut, — dit Paris de Grassis, — une grande joie pour le peuple de voir le pape, vénérable par son âge et sa longue barbe, monté sur un cheval fringant comme un jeune guerrier (*quasi juvenis bellicosus*). Il était en simple rochet, sans étole, sans qu'on portât devant lui le saint sacrement... » Pendant tout le reste de l'hiver, on le vit ainsi aller et venir d'une ville de la Romagne à l'autre, pour négocier et pour armer, pour traiter avec les divers ambassadeurs, ou pour mettre les places en état de défense. Il allait par la neige, par la pluie, par la boue, traîné et cahoté dans les affreux coches encore aujourd'hui en usage dans

(1) C'est le cher et regretté M. Geffroy, l'ancien directeur de l'École française à Rome, qui m'a indiqué le portrait si curieux de Corneto. M. le comte Bruschi a eu la bonté de me permettre de faire exécuter une photographie de ce cadre, qui porte la souscription *Jul. II Pont. Max.* Je n'ai pu obtenir l'accès dans l'*Armeria* du Vatican où, d'après la tradition, se trouve conservée l'armure de Jules II. — On sait que la fresque de Melozzo est maintenant (transportée sur de la toile) à la Pinacothèque du Vatican, 3e salle.

(2) Dans la *Galleria geografica* du Vatican (prolongement de la galerie de la Bibliothèque), où sont les cartes des provinces et les plans des villes appartenant au Saint-Siège, Jules II est représenté faisant (bien plus convenablement) son entrée à Mirandole sur la *sedia gestatoria* et avec un dais au-dessus de sa tête. Inutile d'observer que les peintures de cette galerie ne sont pas contemporaines, ni même du XVIe siècle.

ce pays, chariots à hautes roues attelés de quatre bœufs (*in helice vectus, quattuor bobus simpliciter trahentibus*)...

En France, en Allemagne, dans d'autres contrées encore, on n'eut que des cris de stupeur et d'indignation à ces nouvelles d'un successeur des apôtres commandant des armées, enlevant des places fortes, donnant la chasse à une femme, à une veuve, qui défendait l'héritage de ses enfans. Les faiseurs de pamphlets et de caricatures eurent libre carrière à Paris; le jeune Ulric de Hutten, bientôt après, ameutait l'opinion sur les bords du Rhin par sa *Descriptio Julii II* et nombre d'épigrammes mordantes; Pierre Martyr écrivait d'Espagne que les cheveux se dressaient sur sa tête (*cristæ mihi præ horrore riguerunt*) à la lecture de certaines bulles du Rovere. Le sentiment fut tout différent de ce côté des Alpes, dans le doux pays *dove il si suona*. Quelques méchantes langues à Rome — la cité éternelle n'en a jamais manqué,—avaient beau dire que « le pape avait jeté les clefs de saint Pierre dans le Tibre, pour ne garder que l'épée de saint Paul (1); » les patriotes italiens, les poètes, les humanistes, portèrent aux nues le soldat en tiare « qui rendait au Latium son antique honneur, sa liberté si longtemps foulée aux pieds par les barbares (2). » A ce *Latium* à la fois raffiné et énervé, le vieillard tonsuré et armé du glaive apparut comme une grande figure biblique, comme un second Moïse, — un *pontefice terribile*, dans lequel on ne trouvait à reprendre que... la barbe : depuis Étienne I[er], depuis le III[e] siècle, Rome n'a jamais connu, prétendait-on, que des papes au visage glabre!... On est vraiment étonné de l'importance que les hommes d'alors ont attachée à ce détail de toilette, de la grande place que la barbe du Rovere tient dans les dépêches et écrits du temps. Diplomates et chroniqueurs en parlent d'abondance, y reviennent sans relâche, et commentent « l'événement » sur tous les tons. Cette barbe, décidément, a fait sensation, a fait scandale : après la mort de Jules II, son propre concile de Latran ne manquera pas de rappeler à tous les membres du clergé l'obligation canonique du rasoir (3)... Comment la critique allemande ne s'est-elle pas encore avisée de chercher dans

(1) Vers du Pasquino. Roscoe, *Léon X*, II, p. 85.
(2) *Jo. Antonii Flaminii Ad Julium II. Carmina Ill. Poetarum. Ital.*, IV, 357.
(3) Séance IX du Concile de Latran, 5 mai 1514. — Léon X et Adrien VI eurent le menton rasé. Après le sac de Rome, Clément VII laissa pousser sa barbe en signe de deuil et fit publier un traité sur le sujet par Valerianus : *Pro sacerdotum barbis*. Depuis lors, beaucoup de pontifes ont porté la barbe apôtre. Paul V Borghèse fut le premier à porter une barbe Henri IV. A partir de Clément XI jusqu'à nos jours, les papes n'ont plus eu de barbe. J'emprunte la plupart de ces détails à Moroni (s. v. *barba*), qui me semble l'autorité par excellence en la matière. Avant de devenir l'estimable érudit que l'on sait, auteur d'un volumineux dictionnaire ecclésiastique, le bon chanoine a, pendant de longues années, fait la barbe au pape Grégoire XVI.

ce plaisant fait d'histoire un argument, un *motif* pour la barbe phénoménale du *Moïse* à San Pietro in Vincoli ?...

On eut bientôt des sujets plus sérieux à commenter. L'hiver avait forcément ralenti les opérations militaires; mais à l'approche de la belle saison les « barbares » reprirent vigoureusement l'offensive, et le nouveau commandant des troupes françaises n'eut ni les hésitations, ni les scrupules du pauvre Chaumont. Ce nouveau commandant avait même une injure personnelle à venger, car il n'était autre que le maréchal Jean-Jacques Trivulce, le père de la comtesse Francesca de Mirandole. Il prépara sa revanche avec un art consommé, noua des relations avec le parti des mécontens à Bologne, et un beau jour (21 mai 1511) le brave peuple de l'antique Felsina se révolta, chassa le légat du pape, le cardinal de Pavie Alidosi, rappela ses anciens maîtres, les Bentivoli, et mit en pièces la grande statue de Jules II devant San Petronio, l'œuvre de Michel-Ange. Le duc d'Urbino, appelé au secours par le légat, arriva juste à temps pour trouver la ville déjà occupée par Trivulzio, qui lui infligea une défaite écrasante. La comtesse Francesca rentra dans son castel de Mirandole; le duc Alphonse d'Este reprit Modène et les autres places dans le Ferrarais : l'armée du Rovere se débanda dans le plus grand désordre.

C'est à Ravenne, où il était allé chercher et organiser de nouvelles ressources pour la guerre, que le pape apprit la catastrophe de Bologne; et bientôt parurent devant lui le légat et le général pour se rejeter mutuellement la responsabilité du désastre. Au sortir d'une audience orageuse chez le pontife, Francesco Maria rencontra dans la rue le cardinal Alidosi et le perça de son épée en plein jour (28 mai). Le jeune homme de vingt et un ans n'était pas à son coup d'essai : quatre ans auparavant déjà, il avait assassiné à Urbino un nommé Andrea Bravo, l'amant de sa sœur (une comtesse Varano) et le favori de son père adoptif, le vieux duc Guidobaldo. Il a été dans la destinée de Francesco Maria de tuer les favoris de ses deux plus grands bienfaiteurs : Jules II portait au cardinal de Pavie une affection sans bornes, c'était peut-être la seule personne au monde qu'il eût vraiment aimée.

On raconte qu'un jour, au commencement du règne d'Alexandre VI, Alidosi a sauvé la vie au cardinal Giuliano della Rovere, en l'empêchant de toucher à un breuvage préparé pour lui par le Borgia; il fut son compagnon d'exil en France et devint dans la suite son confident le plus intime au palais Vatican. Il partageait les goûts artistiques du maître et eut le mérite de protéger et d'honorer Michel-Ange comme le premier génie

de l'époque. Dans la grande brouille de l'artiste avec le Rovere en 1506, le cardinal de Pavie apparaît en médiateur zélé, ardent à amener une réconciliation et se portant garant des bonnes dispositions du souverain pontife. C'est lui aussi qui signe, au nom de Jules II, le contrat pour les peintures de la voûte Sixtine. On ne saurait assez regretter la perte de la correspondance qu'Alidosi a entretenue avec Buonarroti dans des circonstances diverses : nous ne possédons qu'une seule lettre, datée de Ravenne 3 mai 1510 (un an avant l'assassinat), et écrite sur un ton de déférence et de cordialité comme n'en usaient guère alors les puissans de ce monde envers les artistes. « Ayant construit à la Magliana, à la satisfaction de Sa Sainteté, un grand édifice avec une petite chapelle, je voudrais compenser l'exiguïté de ladite *capelletta* par l'excellence de ses peintures, et notamment d'un baptême du Christ (1) de votre main, à laquelle nulle autre ne peut être comparée. Je crois pouvoir compter sur vous, comme vous pouvez compter sur moi en toute occurrence. Je sais que vous êtes très occupé; néanmoins je vous prie et vous conjure, si jamais vous avez tenu à me faire quelque chose d'agréable, de faire ces deux petites figures en fresque (le Christ et Saint Jean), que j'estimerai beaucoup plus que tout l'édifice et dont je vous aurai une obligation éternelle... » La lettre porte sur le *verso* l'adresse emphatique : « A Michel-Angelo, prince de la peinture et de l'art statuaire. »

Cette construction d'Alidosi à la Magliana (2) existe encore aujourd'hui, à l'état de triste ruine il est vrai, mais dans la ruine, on démêle sans peine le plan général de l'architecture due probablement à Giuliano da San-Gallo. La cour rectangulaire, précédée d'un fossé et entourée de murailles à créneaux guelfes, est antérieure à l'époque de Jules II et remonte au pontificat d'Innocent VIII: la porte monumentale de la cour une fois franchie, on se trouve devant « le grand édifice » dont parle la lettre à Michel-Ange. Au rez-de-chaussée, en face, cinq arcades ornées de pilastres appliqués donnent accès à un spacieux vestibule; au-dessus, au premier étage, s'élève une vaste et belle salle, dont les parois étaient décorées de fresques représentant Apollon avec les Muses. L'aile gauche du bâtiment rejoint au bout un casino primitif érigé par Innocent VIII et reconnaissable à ses piliers octogones ; dans l'angle formé par cette aile et le corps du logis,

(1) La chapelle était sous l'invocation de saint Jean-Baptiste. La lettre d'Alidosi a été publiée par Danielli, *Carte Michelangiolesche inedite* (Milan, 1865, in-4°), p. 14.

(2) A six kilomètres de Rome, première station sur la ligne ferrée Rome-Civita-Vecchia.

un second vestibule en bas conduit à la *capelletta*. Un élève de Perugino, Giovanni di Pietro, dit lo Spagna, a peint aussi bien la grande salle des Muses que trois des lunettes de la petite chapelle, — *Dieu le Père bénissant le monde*, une *Annonciation* et une *Visitation;* — la quatrième lunette, au-dessus de l'entrée et en face de l'autel, devait avoir pour sujet le *Baptême du Christ*, et c'est ce baptême que le cardinal de Pavie avait désiré voir exécuté par Buonarroti. Le cardinal faisait honneur de toute la construction à son auguste maître : le nom de Jules II s'étale au-dessus de chacune des fenêtres extérieures qui donnent sur la cour; seule l'entrée de la chapelle porte l'inscription : *F. card. Papiens. Julii II Alumnus.* — Comparée aux autres villas célèbres de Rome, à celle notamment que le fameux banquier Agostino Chigi érigeait vers la même époque dans le Transtevere (la *Farnesina*), le « grand édifice » d'Alidosi a l'aspect bien modeste, et témoigne beaucoup plus des sentimens reconnaissans du fondateur que d'un goût excessif pour la magnificence et le faste. La splendeur et le renom de la Magliana ne datent que du règne suivant, alors que Léon X en fit son séjour de prédilection et le point central de ses « douces chasses », comme il les appelait (*dulces venationes*) et qui s'étendaient de là jusqu'à Ostie, Palo et Cervetri. Il aimait à passer des mois entiers de l'année dans sa Muette aux bords du Tibre, au milieu de ses chasseurs, de ses musiciens, de ses poètes et de ses bouffons; et sur ses livres des comptes qui sont parvenus jusqu'à nous, on trouve mainte indication des dépenses faites pour les aqueducs, écuries, garennes, chenils, volières et fauconneries de la Magliana. Il ne reste toutefois aucun vestige de ces travaux médicéens; la place qui a retenti jadis des *hallali*, des concerts et des banquets du pontife Lucullle, est aujourd'hui un des points les plus déserts et les plus désolés de la *campagna* (1).

Un autre édifice encore, et à Rome même, dans la cité Léonine, garde, lui aussi, le souvenir d'Alidosi, bien qu'il ne soit généra-

(1) Gruner et Platner (*I freschi della Cappella Magliana*, Londres, 1847) ont encore vu les peintures de la chapelle sur place et en font le mieux connaître la disposition. Depuis lors, toutes les fresques de la Magliana ont été dispersées. Celles de la salle des Muses (avec l'Apollon jouant du violon, comme dans le *Parnasse* de Raphaël) sont maintenant dans la galerie du Capitole (salle I, n° 1-10). On les a transportées sur toile et déplorablement retouchées. La lunette du *Dieu le père bénissant le monde* de la chapelle, a été acquise pour le Louvre. A la place du *Baptême du Christ*, qu'avait désiré le cardinal de Pavie et qui n'a jamais été exécuté, on voyait autrefois un *Martyre de sainte Félicité*, que nous ne connaissons plus que par une gravure de Marc Antoine avec la souscription : *Raphaël Urbin*. Je crois, en effet, et contrairement à M. Dollmayr (*Raphaël's Werkstatt*, Vienne, 1895, p. 106-108), que le *Dieu bénissant le monde* (du Louvre) et le *Martyre de sainte Félicité* ont été peints d'après des dessins de Raphaël, et cela après la mort d'Alidosi, probablement sur la commande de Jules II. Je reviendrai sur le sujet dans la suite.

lement connu aujourd'hui que sous le nom de *Convento dei Penitenzieri* (1). Le palais a été originairement bâti (1470-1490) par Domenico della Rovere, cardinal de San Clemente; les armes de ce neveu de Sixte IV, ainsi que sa devise *Deo soli*, sont sculptées avec profusion dans les appartemens de l'intérieur. La cour spacieuse, avec ses colonnes octogones et sa décoration fruste en *graffito*, porte la marque de l'époque qu'à tort ou à raison on désigne du nom de Baccio Pontelli; et au premier étage on peut admirer un ravissant plafond de Pinturicchio, moitié en fresque et moitié en stuc, avec de délicieuses représentations de centaures, sirènes, griffons et autres sujets mythologiques et allégoriques : il est seulement déplorable que les bons pères pénitenciers aient défiguré la magnifique salle par d'affreuses cloisons. Le cardinal Domenico mourut en 1501, et quelques années plus tard il est fait mention de son hôtel comme du quartier général des artistes qui, sous la direction de Bramante et avant la venue de Raphaël, étaient chargés de peindre les « chambres supérieures » du Vatican; mais déjà vers 1509, ainsi qu'il ressort des *Mirabilia* d'Albertini, le palais devint la demeure d'Alidosi. Ce fut probablement un gracieux cadeau de Jules II, et le nouveau propriétaire se mit en devoir de décorer surtout splendidement la grande chapelle de sa résidence : décoration singulière, et on ne peut plus caractéristique! Dans ce sanctuaire de la foi, rien ne parle de Dieu, tout est rapporté à l'homme, à deux hommes, le pape ligurien et son dévoué *alumnus :* on ne saurait imaginer d'antithèse plus piquante au *Deo soli* de l'ancien fondateur... La chapelle, par sa construction, rappelle la Sixtine : c'est un long vaisseau rectangulaire avec une voûte en berceau; sur chacun des deux tympans se dresse un grand chêne (l'emblème de Rovere) dont les rameaux de deux côtés ombragent un chapeau cardinalice et dont le tronc est traversé par une inscription quelque peu recherchée (2); la voûte est tout en carrés, où le blason du pape et celui du cardinal de Pavie (une aigle noire avec un lis blanc sur la poitrine) alternent sans cesse sur un fond d'or. L'intimité du maître et du serviteur est proclamée ici avec bien de la redondance et de l'ostentation; mais il serait injuste de ne pas reconnaître la simplicité élégante et harmonieuse de l'ensemble.

Le croirait-on? Ce favori et « nourrisson » de Jules II, — l'ami de Michel-Ange et d'Érasme de Rotterdam, le descendant des antiques et illustres seigneurs d'Imola, et qui aux dons brillans

(1) *Piazza Scossacavalli*, n° 145, en face du palais Giraud-Torlonia. Il est surprenant que M. Schmarsow ait passé sous silence le *Convento dei Penitenzieri* dans son ouvrage : *Pinturicchio in Rom*, Stuttgart, 1882.

(2) *Agite mortales ocia, quos cibo et umbra quercus alit.*

de l'esprit unissait encore les avantages d'une beauté remarquable (1), — ce cardinal de Pavie fut néanmoins un des hommes les plus vils, les plus rapaces et les plus cruels qu'ait portés la terre : ainsi l'affirment Paul Jove, Guichardin et tous les autres historiens du temps!... Bembo (son obligé pourtant!) a buriné son portrait de ces mots concis et tranchans : *Vir cui nulla fides, nulla religio, nihil pudicum, nihil unquam sanctum fuit.* « Si j'avais à raconter ses trahisons et scélératesses de tout genre, un volume n'y suffirait pas, » dit à son tour Paris de Grassis... Comment le Rovere a-t-il pu ignorer tout cela, ou, s'il ne l'a point ignoré, comment a-t-il pu y demeurer indifférent, lui qui ne fut jamais cruel ni méchant, et qui, malgré ses violences et ses emportemens, a presque toujours fait preuve d'une véritable élévation d'âme?... J'avoue que c'est là pour moi une des plus cuisantes énigmes du règne de Jules II; mais il est sûr que la fin tragique d'Alidosi fut partout accueillie avec des transports de joie et qu'on n'eut pas un mot de blâme pour son meurtrier : on n'eut que des éloges et des panégyriques. P. Jove célèbre dans des vers enflammés le jeune duc justicier : il le compare à Hercule terrassant Cacus et l'hydre; Fausto Maddaleni déclare que jamais main plus noble n'a abattu pareil mélange de Verrès et de Catilina (2); il n'est pas jusqu'au sec et pédantesque maître des cérémonies de la cour pontificale qui ne devienne lyrique à cet endroit : « *Bone Deus!* que vos jugemens sont justes, et que de grâces nous devons vous rendre d'avoir puni le perfide traître selon son mérite; car il convient de dire que ce supplice a été commis ou du moins permis par vous, sans la volonté de qui pas une feuille d'arbre ne remue. Encore une fois donc, grâces vous en soient rendues (3)!... »

(1) M. Eugène Müntz a voulu reconnaître un portrait d'Alidosi dans le fameux *Cardinal* de Raphaël, qui se trouve au musée de Madrid et y porte faussement le nom de Bibbiena (*Archivio Storico dell' arte*, 1891, p. 328). Si séduisante que soit l'hypothèse, j'hésiterais cependant à l'accepter. Vasari ne fait mention que d'un portrait d'Alidosi à Imola de la main de Bagnacavallo (V. *Vita di Bagnacavallo*). Le cardinal de Pavie ne semble pas avoir eu de rapports avec Raphaël; il était un partisan trop exclusif de Buonarroti.

(2) Le quatrain de Maddaleni (encore inédit), se trouve dans le recueil manuscrit de ses poésies à la Bibliothèque vaticane, n° 3419, p. 59.

D. M. Francisci Alidoxii.
Moribus et vita Verres, Catilina cadendo,
Sed non pugnando fortiter, interii.
Unum tamen misero laus est, unumque levamen :
Non poteram dextra nobiliore perire.

(3) Avec cela, ni Paris de Grassis, ni Guichardin, ni P. Jove, ni Bembo et *tutti quanti* ne produisent *un seul fait positif* à l'appui ou à l'illustration des horreurs qu'ils reprochent au cardinal de Pavie, car sa sévérité envers la population turbulente de Bologne ne peut guère entrer ici en ligne de compte, et encore moins

Pour Jules II, le coup fut atroce, déchirant : il en souffrit, comme souverain, comme pontife, comme ami de la victime, comme parent du meurtrier. Il ne put supporter l'aspect des lieux ensanglantés par un crime aussi épouvantable : deux heures après le funeste événement, on le vit monter en litière pour prendre le chemin de Rome ; il pleurait !... Arrivé à Rimini (28 mai) il lut aux portes de la cathédrale des placards annonçant la convocation d'un concile général à Pise pour le 1er septembre, — un concile « pour réformer l'Église en son chef et dans ses membres », — et l'appel portait la signature de neuf cardinaux. Ainsi Louis XII et Maximilien exécutaient audacieusement leur menace de Tours ; ce qu'on n'avait jamais osé contre le Borgia, on ne craignait pas de le faire contre lui, le neveu de Sixte IV !... Depuis le désastre de Bologne, la tragédie se déroulait avec une rapidité étourdissante ; et, comme toute tragédie vraie et humaine, elle avait aussi ses épisodes comiques, bouffons même : par exemple l'étrange fantaisie qu'eut vers ce temps Maximilien de vouloir remplacer le Rovere sur le trône pontifical ! Il l'annonçait expressément à Ferdinand le Catholique, à Lichtenstein, à sa fille Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas ; la lettre à Marguerite, écrite en français, est signée : *Maximilianus, futur pape!...*

Le 27 juin 1511, Jules II rentrait morne et abattu dans cette cité éternelle qu'il avait quittée dix mois auparavant avec des espérances si radieuses. L'épée de saint Paul s'était brisée dans ses mains, et bien des gens se demandaient s'il lui serait encore donné de repêcher dans le Tibre les clefs de saint Pierre.

III

Le premier acte du pontife, après son retour à Rome, fut la promulgation (18 juillet 1511) de la bulle *Sacrosanctæ*, par laquelle il convoquait un concile général pour le 19 avril de l'année suivante dans la basilique de Latran, en même temps qu'il frappait d'anathème et d'excommunication tous ceux qui prendraient part à la réunion schismatique de Pise. C'était, comme s'exprimait déjà à ce sujet un grave historien contemporain, « chasser un clou par un autre (1) », jeter le désarroi parmi les dissidens et leur ôter tout prétexte d'agitation. A partir de ce jour, en effet, le Concile de Pise, — le *conciliabule*, ainsi qu'on ne tarda pas à

admettra-t-on qu'Alidosi ait été en connivence avec Trivulzio contre le pape. La jalousie contre le favori unique et omnipotent du Rovere aussi bien que le désir de plaire au duc d'Urbino, ont peut-être beaucoup contribué à noircir la mémoire d'Alidosi devant la postérité. Je crois que son procès demande encore à être revisé.

(1) *Ut quod ajunt, clavum clavo truderet.* H. Borgii *Hist. de bello Ital.*, VI, p. 93.

l'appeler — perdit toute raison d'être, canonique ou logique, et n'eut plus qu'une existence factice et factieuse. Composé presque exclusivement de Français, répudié par la généralité du monde catholique, mal vu des populations au milieu desquelles il essaiera de tenir ses séances, il se transportera successivement de Pise à Milan, de Milan à Asti, d'Asti à Lyon, et finira par disparaître dans les brouillards du Rhône.

On avait pu craindre un instant, au lendemain de la catastrophe de Bologne, que Trivulce ne saisît une occasion si favorable pour marcher tout droit sur Rome; mais on fut bien vite rassuré. Loin de vouloir pousser sa victoire jusqu'au bout, Louis XII rappela son maréchal à Milan, et envoya (juillet) un très proche parent du Rovere, un Orsini, avec des propositions de paix pour le Vatican, propositions étonnamment modérées. C'est que, malgré le synode de Tours et la licence par lui donnée de *guerroyer le saint-père*, les scrupules de Chaumont étaient au fond de bien des cœurs; c'est aussi qu'à trop vaincre et s'étendre en Italie, le roi très chrétien risquait d'éveiller la jalousie, et par suite la conscience des autres princes catholiques. Déjà l'année précédente, à Blois, où il se trouvait en mission auprès de la cour de France, Machiavel, nullement suspect de tendresse pour la papauté, avait fait la malicieuse remarque « qu'il n'y avait de plus honnête prétexte à employer contre un prince que de déclarer vouloir défendre contre lui la sainte Église, et que le roi, dans cette guerre, pourrait se mettre sur les bras tout le monde (1)... » Jules II accueillit avec empressement les ouvertures françaises, mais pour gagner du temps seulement, pour refaire son armée, raffermir son pacte avec les Suisses, et négocier avec tous les États hostiles à la France, avec l'Espagne notamment et l'Angleterre. Les négociations furent menées avec une rapidité surprenante pour l'époque : au bout de six semaines, vers le milieu d'août, les principaux articles de la *sainte ligue* étaient déjà fixés, et n'attendaient plus que la ratification solennelle.

Au reste, rien de changé au train habituel du pape pendant ces six semaines critiques, angoissantes. Ses repas sont toujours très copieux, très arrosés d'un certain vin fort et épais (2); il va à la chasse; il prend le frais de temps en temps dans les villas d'alentour. *È una terribile cosa como manza Sua Santita*, écrit (12 juillet 1511) à Isabella Gonzaga, marquise de Mantoue, un nommé Grossino, du domestique de son fils Federico, qui habi-

(1) *Tirarsi adosso tutto il mondo.* (Lettre de Blois, 26 juillet 1510.)

(2) M. le comte Gnoli, le très obligeant préfet de la Bibliothèque nationale (Vittorio-Emanuele) a bien voulu m'indiquer la plaisante anecdote qui suit dans un livre assez rare, intitulé : *Facetie, Motti e Burle*, de Lodovico Domenichi (Venise,

tait alors Rome et était logé au Belvédère (1). — « Le pape a chassé plusieurs jours à Ostie, en compagnie de signor Federico. Sa Sainteté était pleine d'allégresse chaque fois qu'elle abattait quelque gros faisan; elle le montrait alors à tout le monde, parlant et riant beaucoup... » — « Aujourd'hui (25 juillet) le pape est allé à la *vigna* de messer Agostino Chigi (la *Farnesina*) et il y est resté toute la journée; il y a dîné et soupé. C'est un beau *palazotto*, mais il n'est pas encore fini, très riche d'ornemens variés, surtout de marbres magnifiques et de couleurs diverses. Signor Federico a mangé avec le pape, et a récité devant lui une églogue latine pendant le dîner... » C'était déjà la seconde visite que le Rovere rendait dans ce même mois à l'heureux propriétaire du *palazotto* (la première eut lieu le 5 juillet), et je soupçonne fort que ces *gentilezze* n'étaient point complètement désintéressées. Nous savons d'autre source que le pape, vers cette époque, a emprunté au puissant banquier siennois la somme de quarante mille ducats, en lui laissant pour gage la célèbre couronne pontificale de Paul II, *il regno*, comme on l'appelait par excellence; or c'est précisément dans l'intervalle de ces deux visites faites à la villa transtévérine, que Grossino mande (12 juillet) à la marquise de Mantoue, sans se douter en rien de la transaction financière : « Sa Sainteté trouve grand plaisir à contempler des joyaux : hier, elle s'est fait apporter (du château d'Ange) les deux *regni*, l'un de la valeur de deux cent mille ducats, et l'autre de cent mille. Je crois que je ne verrai jamais de joyaux aussi beaux, avec tant de perles et de pierres précieuses... » L'année suivante (décembre 1512), Jules II, victorieux et triomphant, reprendra au banquier le *regno* sans façon et sans paiement, en chargeant tout simplement le *bargello* de s'emparer du gage, et, à défaut, de la personne même du détenteur (2)... Messer Agostino Chigi a dû trouver ce jour-là que les emprunts d'État, même sur gages, ne constituaient pas toujours le plus sûr des placemens.

1584, p. 20) : « Dans une des chambres décorées pour lui par Raphaël, le pape Jules II s'est fait représenter, d'un côté écoutant la messe à genoux, et de l'autre revenant du Belvedère porté par les palefreniers. Ce second portrait était beaucoup plus fort en couleur (*molto più colorito*) que le premier, et bien des gens blâmèrent Raphaël pour n'avoir pas traité les deux portraits de la même manière. Mais Marc-Antonio Colonna leur répondit qu'ils étaient dans l'erreur tous et que Raphaël avait bien gardé les convenances (*haveva servato benissimo il decore*), le pape étant sobre à la messe, et haut en couleur au retour du Belvédère, après avoir bu... »

(1) J'emprunte les citations de la correspondance de Grossino à l'intéressant travail de M. Aless. Luzio : *Federico Gonzaga, otage à la cour de Jules II*, dans l'*Archivio di storia patria Romana*, 1886, vol. IX, p. 509-582.

(2) Manuscrit de Tizio, cité par M. Cugnoni (*Archivio di storia patria Romana*, III, p. 295). — Sanuto a une version un peu différente de cet incident (Moritz Brosch, *Papst Julius II*, p. 364, note 58).

Point n'est besoin d'ajouter que, depuis son retour à Rome, le Rovere pense souvent aussi à ses collections et entreprises artistiques. Il s'occupe de l'installation de ses *anticaglie* dans le ravissant *cortile* que leur a construit Bramante. « Le pape, — dit une lettre de Grossino du 12 juillet, — a fait placer au Belvédère un Apollon qui est estimé aussi beau que le *Laocoonte* (1) » ; plus tard, il y fait encore transporter le *Tibre* (aujourd'hui au Louvre) et la *Cléopâtre* (Ariane). Pendant ce même mois de juillet, il pose pour son portrait dans la fresque des *Décrétales;* sous la date du 16 août, la correspondance de Grossino parle déjà incidemment de « la chambre où Sa Sainteté est dépeinte par Raphaël *al natural con la barba.* » Il va voir les travaux de Michel-Ange dans la Sixtine et obtient de l'artiste qu'à l'approche de la grande fête de la Vierge la chapelle sera temporairement dégagée des échafaudages et rendue au culte. La veille et le jour de l'Assomption, il vient y entendre vêpres et messe et jouir de l'ensemble des peintures de la voûte (2).

Deux jours après (17 août), il est à toute extrémité : il a attrapé une fièvre pernicieuse dans une dernière chasse à Ostie, et on le croit perdu. Le bruit de sa mort se répand dans la ville, et alors a lieu une scène étrange, fantastique, renouvelée des temps de Rienzi et de Porcaro. Les héritiers des grands noms féodaux de Colonna, Orsini, Cesarini, Savelli, etc., montent au Capitole et appellent le peuple romain à reprendre ses antiques libertés. Dans une harangue passionnée et bien caractéristique de l'esprit qui animait cette revendication hypocrite des droits populaires, le jeune Pompeo Colonna, évêque de Rieti, abbé de Subiaco et de Grotta Ferrata (3), retrace le régime honteux sous lequel est tombée la grande république qui jadis a dominé le monde : « Régime abject, comparable seulement à celui qui existe en Égypte, où la dignité du sultan ni les grades des *Mammalucchi* ne sont pas héréditaires non plus. Mais le sultan du Caire et ses mameluks sont-ils au moins gens braves et fiers,

(1) Ceci paraît en contradiction avec *Albertini* (Mirabilia) qui déjà, en 1509, plaçait l'Apollon au Vatican. Ne faudrait-il pas distinguer ici entre le Vatican et le Belvédère? — Sur le *Tiberinus* (Tibre) et la *Chleopatra*, Grossino donne de très curieux détails dans ses lettres des mois de janvier et février 1512. (Luzio, *loc. cit.*, p. 435 et la note.)

(2) *Pontifex in Vigilia et Die Gloriosæ Virginis Assumptæ voluit interesse Vesperis et Missæ in majori Capella Palatina per Sacristam celebratis festivitate Nam ea capella Assumptioni prædictæ dicata est, et ad eam Pontifex venit, vel ut picturas novas ibidem noviter detectas videret, vel quia sic ex devotione ductus fuerit;* Paris de Grassis, 15 août 1511, II, p. 221. (Je cite toujours d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale à Rome.)

(3) C'est le même Pompeo Colonna qui plus tard, comme cardinal, préluda par le guet-apens du 20 septembre 1526 au grand sac de Rome. J'emprunte son discours capitolin à Guichardin, *Storia*, X, 3.

ennemis de toutes les mollesses de la vie, tandis que Rome est l'esclave de fainéans, de poltrons, d'étrangers et de roturiers. » Déjà les deux *conservateurs* de Rome, Altieri et Stefaneschi, proposent le rétablissement de la République, l'armement du peuple et l'occupation du château Saint-Ange, quand soudain arrive du Vatican la nouvelle que l'agonie supposée du pape n'a été qu'une syncope, et que le *rabbi* (le médecin juif de Sa Sainteté) donne encore de l'espoir. Aussitôt la place se vide; les nobles tribuns se dispersent dans toutes les directions : Pompeo Colonna cherche un refuge à Subiaco, Orsini et Pietro Margano s'enfuient jusqu'en France.

On eut soin de cacher au malade la folle journée du Capitole; il finit néanmoins par en avoir connaissance, par apprendre aussi que beaucoup de cardinaux (Grossino en compte jusqu'à quinze) ont trempé dans le complot des barons. Ces barons romains, il les avait pourtant délivrés de la tyrannie sanguinaire des Borgia, et plus d'un de ces Colonna et de ces Orsini était allié aux Rovere par des liens de famille! Et que dire de ces membres du sacré collège dont les uns prenaient ouvertement part au conciliabule de Pise et dont les autres ameutaient sourdement la ville contre le souverain pontife? Il se voyait trahi et livré par ceux-là mêmes qui lui devaient le plus de gratitude et d'attachement. Son parent le plus proche, le duc d'Urbino, il a dû l'excommunier et le mettre en jugement pour un crime épouvantable; se sentant près de la mort, il lui accorda l'absolution et l'admit à son chevet, sans cesser de se défier de lui jusqu'au bout. Des visages qui entouraient son lit de douleur, un seul ne lui fut point suspect: ce jeune Federico dont le nom a été déjà souvent prononcé, mais dont il reste encore à expliquer la présence au Belvedère.

Francesco Gonzaga, marquis de Mantoue et un des chefs de la Ligue de Cambrai, avait été fait prisonnier par les Vénitiens à la bataille de Legnano en août 1509. Sa femme, la célèbre Isabella d'Este Gonzaga, après s'être adressée à tous les puissans de la terre, — à l'empereur, au roi de France, et jusqu'au Grand Turc, — finit par comprendre que seul Jules II avait assez de crédit auprès de la Signorie de Saint-Marc pour obtenir la libération du redouté capitaine. Il l'obtint en effet (juillet 1510); mais Isabelle avait dû auparavant consentir à ce que son fils Federico, alors âgé de dix ans, demeurât auprès du pape comme otage, garant de la conduite du marquis à l'avenir. N'allez pas vous récrier contre le manque de générosité de la part du Rovere! Le « chevaleresque » Maximilien et Louis XII Père du Peuple avaient fait à la pauvre mère exactement la même demande « inhumaine et impie », comme elle dit dans ses lettres désolées: ces hommes

de la Renaissance aimaient à prendre leurs sûretés. Dans l'été 1510, le petit Federico vint donc à Rome avec un nombreux domestique (notre Grossino en faisait partie); il logea au Belvedère auprès du pape, et rien ne fut épargné pour qu'il reçût l'éducation la plus brillante, selon les idées du temps (1). Il ne revit ses parens qu'après la mort de Jules II.

Le Rovere prit l'enfant en grande affection. Il le fit venir à Bologne pour quelques mois, pendant la campagne de Mirandole; Bibbiena et Molza furent alors les maîtres du jeune captif. A Rome, il l'emmenait à ses chasses, dans ses villégiatures, se faisait réciter par lui des vers pendant les repas, et jouait avec lui au trictrac (*al gioco de triche trache*) parfois jusqu'à trois ou quatre heures dans la nuit. Il regrettait de n'avoir pas de nièce pour la lui faire épouser plus tard. « Sa Sainteté a dit qu'elle veut que Raphaël fasse le portrait de signor Federico dans une chambre où elle est elle-même représentée en grandeur naturelle avec la barbe (2) », écrit Grossino le 16 août, la veille du jour où le pape eut son dangereux accès de fièvre. Jules II n'a jamais été un malade résigné et docile : il le fut moins que jamais pendant cette crise du mois d'août 1511, venue à la suite de tant et de si poignantes secousses. Il pestait, il jurait; il parlait de jeter par la fenêtre médecines et médecins, « juifs, *maranes* et mécréans. » Il refusait obstinément toute nourriture, et se démenait avec une violence qui faisait le désespoir de son entourage. Seul le petit Federico parvenait à le calmer, à lui parler raison, à lui faire prendre un *consumato* « par amour pour lui et pour la madone de Lorette ». *Sunt lacrymæ rerum :* et la pensée s'arrête émue devant ce *pontefice terribile* qui, dans son extrême misère, ne croit plus qu'au sourire et ne se rend qu'aux persuasions d'un enfant de onze ans, son prisonnier, son otage !... « A Rome, mande-t-on à

(1) Éducation bien singulière pourtant!... Voyez, entre autres, la lettre de Stazio Gadio au marquis de Gonzague (11 janvier 1513. Luzio, p. 550-551) sur un souper présidé par la signora Albina, *cortesana romana*, et auquel assistait Federico, alors âgé de douze ans à peine...

(2) La fresque des *Décrétales*. Cette fresque ayant été exécutée bien après l'*École d'Athènes*, il ne faut chercher le portrait de Federico ni dans l'élève agenouillé du groupe de Bramante (ainsi que le fait Vasari), ni dans l'enfant placé derrière Averroës (comme le pense M. Cavalcaselle). Évidemment Jules II n'a pas donné suite au propos que rapporte Grossino dans sa lettre du 16 août et dont il n'est plus question dans le reste de sa correspondance. Il est certain, au contraire, que sur la demande d'Isabelle Gonzague, Raphaël a commencé en janvier 1513 un portrait à l'huile de Federico dans le costume que celui-ci a porté lors de l'ouverture du Concile de Latran; mais dès le 19 février (Jules II était alors à l'agonie; il mourut le surlendemain), le peintre rendait le costume à Grossino et s'excusait de ne pas continuer le travail « n'ayant pas maintenant la tête (*il cervello*) à cela. » (Luzio, p. 548-9). — Il paraît toutefois que Raphaël, plus tard, a achevé le portrait, et que le cadre a fait partie, au XVII[e] siècle, de la collection du roi Charles I[er] d'Angleterre. (V. Cavalcaselle, *Raffaello*, II, p. 209-211.)

Isabella Gonzaga, 23 août, on dit tout haut que, si le pape en réchappe, il le devra à signor Federico... »

Il en réchappa. Les 30 et 31 août on lui faisait déjà de la musique dans sa chambre, « et il y trouvait un plaisir comme il n'en avait jamais eu ». Il se rétablit peu à peu, et bien des cardinaux commencèrent à trembler (1). « Ils se mouraient à mesure qu'il revenait à la vie », écrit le protonotaire vénitien Lippomano; mais ni alors ni depuis (c'est une justice à lui rendre), le Rovere n'a recherché les auteurs de la farce capitoline et n'a pensé à en tirer vengeance (2). Il ne pensa qu'à sa grande entreprise contre Louis XII, si malencontreusement retardée par l'accès de fièvre du mois d'août; et le 5 octobre il put enfin célébrer en personne une messe solennelle à Santa Maria del Popolo et y faire annoncer la formation de la *Sainte-Ligue*... La ligue se déclarait contre le conciliabule de Pise, et s'engageait à restituer au Saint-Siège « toutes les places lui appartenant immédiatement ou médiatement. » Le traité avait reçu la pleine signature du roi catholique et de la République de Saint-Marc; l'adhésion du roi d'Angleterre était assurée; et comme dernier trait piquant, la faculté d'entrer dans la nouvelle alliance était expressément réservée à l'empereur, à l'impayable Maximilien, qui à ce moment rêvait de ceindre la tiare !... Jules II connaissait bien son homme: « Il est simple comme un enfant nouveau-né », avait-il dit de lui déjà en 1509, parlant à l'ambassadeur de Venise.

La France envahie au sud par les Espagnols, au nord par les Anglais, et ses forces militaires en Italie écrasées sous l'attaque simultanée des Suisses, des Vénitiens, des soldats du pape et de ceux du vice-roi (espagnol) de Naples: tel était le tableau bien séduisant qui se présentait à l'esprit du Rovere en ce mois d'octobre 1511... Les débuts de la ligue furent loin cependant de répondre à ces espérances. Les Suisses d'abord faussèrent compagnie comme dans l'année précédente, malgré toutes promesses données et arrhes reçues. Descendus du Saint-Gothard, vers le milieu de novembre, au nombre de 20 000, ils s'étaient avancés sans obstacles jusqu'aux portes de Milan; mais gagnés par l'argent français, ils prétextèrent du manque de canons, du retard de la

(1) Voici un extrait de la lettre incroyable adressée le 7 septembre 1511 à la marquise de Mantoue par Lodovico Canossa, évêque de Tricarico: « La mort de Perotino (un petit chien dont il avait fait anciennement cadeau à la marquise) m'a causé beaucoup de chagrin; j'avais cependant espéré depuis m'en pouvoir consoler par la mort *d'un autre chien*, beaucoup moins utile au monde. Aujourd'hui, je ressens d'autant plus douloureusement la mort de l'un et la vie de l'autre... » (Luzio, p. 527-528.) — Lodovico Canossa est un des principaux interlocuteurs dans le *Cortegiano* de Castiglione.

(2) L'évêque Pompeo Colonna ne fut déposé de ses dignités qu'à la suite de nouvelles intrigues et bravades, peu de temps avant la mort de Jules II.

solde, de l'état affreux des routes et de la rigueur de la saison pour repasser les Alpes par Bellinzona (27 décembre). Les Vénitiens de leur côté, au lieu de joindre en grande hâte les Suisses dès leur apparition en Lombardie, perdirent un temps précieux à disputer aux Impériaux quelques places insignifiantes dans le Véronais. — Henri VIII d'Angleterre répudiait, il est vrai, bien hautement, le conciliabule de Pise, et déclarait avoir en horreur tout ce qui de près ou de loin ressemblait à un schisme (c'était le même Henri VIII, qui depuis...); avant, toutefois, de dénoncer la paix, il voulait encore toucher un dernier terme de la pension annuelle que la France lui devait en vertu du traité d'Étaples. Enfin Ferdinand le Catholique n'entreprit rien aux Pyrénées, et son lieutenant à Naples, Cardona, ne se mit en marche que fort tard dans l'hiver (janvier 1512) pour aller assiéger Bentivoglio à Bologne, de concert avec les troupes du Saint-Siège. L'horizon s'assombrissait de plus en plus autour de Jules II, et les Romains, toujours frondeurs et grondeurs, prédisaient une revanche française immanquable au printemps.

Louis XII, en effet, avait gardé une attitude expectante pendant les premiers mois de la Sainte-Ligue, et en décembre 1511 avait mieux aimé se servir de l'or que du fer pour ramener les Suisses à leur frontière de Bellinzona; mais il n'entendait pas pour cela se soumettre aux exigences hautaines d'une coalition qui se montrait si peu pressée d'agir. Il continua l'œuvre du concile ou du conciliabule; il fit frapper une médaille avec la légende omineuse : *Perdam Babylonis nomen !* et laissa fortement travailler l'opinion par ses écrivains à gages. Durant le carnaval de 1512, — au moment où l'armée française en Italie allait reprendre l'offensive contre « les papaux », — les *Enfans sans souci* égayèrent beaucoup le public parisien par la représentation d'une *moralité* qui avait pour titre *l'Homme obstiné*, et pour auteur Pierre Gringoire, le pamphlétaire ordinaire de Sa Majesté très chrétienne (1). L'*Homme obstiné*, c'était Jules II introduit en personne sur la scène; il était flanqué de *Simonie* et d'*Hypocrisie*, tandis que *Punition* tenait la foudre suspendue sur sa tête... Sur le théâtre de la guerre, le rôle de *Punition* échut à un acteur tout nouveau, un jeune homme de vingt-trois ans, qui se révéla du coup un héros, et, selon le mot magnifique de Guichardin, « fut grand capitaine avant d'avoir été soldat. » Gaston de Foix n'attendit pas même la belle saison pour débloquer Bologne (5 février 1512), tirer une vengeance terrible de Brescia révoltée (19 mars), et

(1) On a de lui plusieurs autres élucubrations contre Jules II; l'une d'elles, de l'an 1510, est intitulée : *la Chasse au cerf des cerfs*, par allusion à la formule connue de *Servus servorum Dei*.

triompher et mourir dans l'épique journée de Ravenne (11 avril).

A deux lieues de l'ancienne capitale de Théodoric et de Galla Placidia, dans une vallée traversée par les eaux paresseuses du Ronco, un petit monument appelé encore aujourd'hui la *colonna de' Francesi* marque la place de cette bataille mémorable, la plus sanglante que connut jusque-là l'Italie depuis la chute de l'empire. Un tiers de l'armée victorieuse et deux tiers de l'armée vaincue périrent dans cette plaine le dimanche de Pâques 1512. On dit qu'à un certain moment de l'affreuse mêlée, la formidable artillerie du duc de Ferrare aurait ravagé sans distinction Français et Espagnols, amis et ennemis, et que, sur l'observation qui lui fut adressée à ce sujet, l'allié si précieux de Louis XII aurait répondu : « Laissez faire; l'ennemi est tout aussi bien de ce côté que de l'autre... » Arioste a visité les lieux le lendemain du carnage : « Je fus là où les champs étaient rougis du sang *barbare et latin*, et je vis les morts si pressés les uns contre les autres qu'on ne pouvait poursuivre son chemin qu'en piétinant sur eux pendant plusieurs *miglie* (1). » La fleur de la chevalerie française fut fauchée ce jour-là par la mort, et Gaston de Foix était du nombre. « Le roi a gagné la bataille, mais la noblesse de France l'a perdue », écrivit avec amertume le seigneur de Bayard. Du côté de la Sainte-Ligue, presque tous les capitaines de renom furent fait prisonniers : Fabrizio Colonna, Pedro Navarro, Juan Cardona, Pignatelli, Bitonto et le marquis de Pescaire, l'époux si tendrement aimé (si médiocrement sympathique au fond) de Vittoria Colonna et futur vainqueur de François Ier à Pavie. Parmi les captifs se trouvait aussi le nouveau légat pour la Romagne (à la place d'Alidosi), le cardinal Jean de Médicis; dans un an il s'appellera le pape Léon X. Il a assisté à l'action en habits sacerdotaux, monté sur un cheval blanc turc: c'est sur ce même cheval qu'il tiendra à faire son fameux tour du *possesso* en 1513 (2), et à être peint par Raphaël dans la fresque d'*Attila*.

(1) *Eleg.*, X, 37-43 :

Io venni dove le campagne rosse
Eran del sangue barbaro e latino,
Che fiera stella dianzi a furor mosse;
E vidi un morto all' altro si vicino,
Che, senza premer lor, quasi il terreno
A molte miglia non dava il cammino.

(2) Le *possesso* est la procession que le pape, après son couronnement à Saint-Pierre, fait en grand cortège pour aller prendre possession de la basilique de Latran, siège de l'épiscopat romain. Le *possesso* de 1513 (4 avril, jour anniversaire de la bataille de Ravenne) est célèbre par la pompe extraordinaire que Léon X y a déployée. Le cheval turc, à partir de cette procession, se reposa dans les écuries du pape et ne fut plus monté par personne. (Voyez Cancellieri, *I possessi*, 1513.)

A Rome, la terreur fut indicible, et les cardinaux se rendirent en corps (14 avril) auprès du souverain pontife pour l'implorer à genoux d'accepter les conditions de la France. « Sa Sainteté a beaucoup fait pour l'exaltation de l'Église et la liberté de l'Italie et sa gloire en demeurera impérissable. Mais dans cette pieuse entreprise, la volonté de Dieu lui a été contraire et s'est manifestée par des signes impossibles à méconnaître. Persévérer plus longtemps contre la volonté d'en haut, ce serait amener la ruine totale de l'Église. Il appartenait au Seigneur seul de prendre soin de son épouse; que Sa Sainteté, s'inspirant des préceptes de l'Évangile, voulût bien mettre fin à ses propres angoisses et à celles de toute sa cour qui ne désire et ne crie que la paix !... » Les membres du sacré collège, poursuit Guichardin, insistèrent aussi sur les graves dangers à l'intérieur, sur la turbulence croissante des barons et l'esprit de plus en plus mauvais des foules. Dès le milieu du mois de mars, en effet, le pape avait cru prudent d'aller habiter le château d'Ange. Le Rovere dut promettre d'entrer en négociations avec le roi très chrétien; mais il prévint sur-le-champ les envoyés d'Espagne et de la République de Saint-Marc qu'il ne cherchait qu'à gagner du temps et qu'il restait inébranlablement attaché à la Ligue.

Peu de semaines après cette grande remontrance des cardinaux, Louis XII ne possédait plus un seul village dans la péninsule, et Jules II y prenait le titre de libérateur de l'Italie (1)... La vaste combinaison de l'*Homme obstiné*, qui avait si mal réussi dans l'automne de 1511, fit merveille au contraire au printemps de 1512. Vingt mille Suisses descendirent de nouveau de leurs montagnes, mais dans le Véronais cette fois, loin de l'argent tentateur des Français, et au milieu des Vénitiens empressés de les lancer contre l'ennemi (mai 1512). Pour ne pas être coupée de sa base d'opération au nord, l'armée de Gaston de Foix, commandée maintenant par La Palice, dut évacuer en toute hâte la Romagne et regagner la Lombardie; bientôt (en juin), elle abandonnait même cette dernière province, pour courir éperdue, décimée, à la défense du sol français envahi dans la Navarre par les Espagnols, et en Normandie et en Guyenne par les Anglais. « Depuis que la France est France, — écrivait vers ce temps, de Blois, un agent impérial à Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, — jamais ceux-ci ne furent si étonnés; ils doubtent merveilleusement de leur destruction et ont si grand'crainte que l'empereur ne les abandonne qu'ils en pissent en leurs brayes... » L'effondrement si soudain et si complet de la puissance française

(1) *His omnibus magna felicitate gestis, Julius pontifex liberatæ a Gallis Italiæ nomen prætulit.* (Ciaconius, *Vitæ Pontificum*, III, 232.)

en Italie, au lendemain même de l'éclatante victoire de Ravenne, semblait tenir du prodige, du miracle, faisait penser Paris de Grassis à l'Ange du Seigneur qui vint détruire en une nuit tout le camp de Sennachérib afin de préserver la ville sainte des « flèches, retranchemens et terrasses des Assyriens. » Le *Journal* intime du maître des cérémonies à la cour vaticane est ici un témoignage précieux, plus probant, à mon sentiment, que mainte chronique et maint panégyrique de l'époque, parce qu'il est tout à fait spontané et naïf. Le greffier curial qui, jusque-là, avait uniquement pris note des réceptions, pompes et solennités officielles et avait laissé passer sous silence les faits les plus graves de l'histoire; le pédant insipide qui ne connaissait d'autres questions au monde que celles des chapes, des rochets et du nombre de croix et de cierges requis pour les divers genres des *funzioni;* ce scribe du protocole et de l'inventaire change tout à coup de style, d'allure et de nature dès qu'il entame le chapitre *De Gallis expulsis.* Il exulte, il s'exalte, il déborde; il pousse des cris de joie sauvage à chaque revers de ces Gaulois « barbares, profanateurs du temple, vrai fléau de la chrétienté »; il ne tarit pas sur les soulèvemens, fêtes et illuminations qui ont partout marqué la retraite des soldats de Gaston. Car il va sans dire que sous le coup de tant de désastres, la France perdit en un tour de main tous ses partisans dans la péninsule; que Bologne chassa encore une fois ses Bentivoli, après les avoir déjà tant de fois chassés et repris; que Milan acclama à nouveau le nom de Sforza, naguère si abhorré, et Gênes celui de Fregoso, jadis si honni. « Et est la nature de ce peuple d'Italie de ainsi complaire aux plus forts », a dit Commynes, le grand connaisseur des hommes et des nations, mort précisément l'année précédente. Il n'est pas jusqu'au duc de Ferrare qui ne songeât maintenant *à complaire au plus fort;* muni d'un sauf-conduit, il alla (23 juin) demander son absolution à Rome.

La présence inopinée (4 juillet) dans la ville éternelle de l'excommunié de 1510, ne laissa pas d'y produire une vive sensation et de tenir la curiosité en haleine. On savait qu'Alphonse d'Este était un des plus vaillans capitaines de l'époque, — on allait même jusqu'à lui attribuer tout l'honneur de la journée de Ravenne (1), — mais on savait aussi que personne n'avait fait

(1) Dans la célèbre strophe sur la bataille de Ravenne (*Orlando furioso*, III, 55), l'Arioste ne fait pas même mention du nom de Gaston de Foix; toute la victoire est attribuée uniquement à Alphonse d'Este :

Costui sarà, col senno e colla lancia,
Ch'avrà l'onor', nei campi di Romagna,
D'aver dato all' esercito di Francia

autant que lui pour s'attirer la haine du Rovere. Il était le gendre d'Alexandre VI, le client de Louis XII, et depuis deux ans il avait eu sa large part dans toutes les défaites et humiliations du pape. On se racontait que récemment encore il avait fait fondre la statue de Jules II à Bologne, l'œuvre de Michel-Ange, en une coulevrine monstre : il l'avait baptisée du nom de *Giulia*, et placée à l'entrée de son château de Ferrare. Aussi bien les Romains se promettaient-ils un spectacle tout à fait extraordinaire le jour de l'absolution du duc ; il allait, disait-on, recevoir les verges devant la porte de la basilique, à genoux, la corde au cou et en chemise de pénitent. Mais la foule qui, dès le matin (9 juillet), avait rempli la place immense de Saint-Pierre, fut cruellement déçue dans son attente ; la cérémonie eut lieu à l'intérieur du Vatican, à huis clos et dans la forme la moins blessante possible. La question politique était beaucoup plus difficile à régler, car Jules II maintenait toujours les droits du Saint-Siège au territoire ferrarais : « J'ai donné au duc un sauf-conduit pour sa personne, mais non point pour ses États », dit-il à l'envoyé vénitien Foscari. Une commission de six cardinaux fut déléguée pour traiter de ce point délicat avec Alphonse d'Este ; en attendant celui-ci occupait ses loisirs ou trompait ses inquiétudes à examiner les curiosités de la ville, entre autres « les chambres du pape Alexandre qui sont toutes très belles » et qui devaient avoir un intérêt particulier pour le mari de Lucrèce Borgia. Il alla un jour aussi, avec la permission du pape (c'est encore par Grossino que nous apprenons cet intéressant détail), visiter la chapelle Sixtine, « et le seigneur duc resta en haut à s'entretenir longtemps avec Michel-Angelo et à regarder ces figures, n'en pouvant rassasier ses yeux... (1) » Qu'on aimerait bien à savoir sur quels sujets a roulé ce long entretien ! L'artiste bourru a-t-il demandé à l'illustre visiteur des nouvelles de *Giulia*, la coulevrine monstre ?...

Au bout de quinze jours, Alphonse d'Este prit peur tout à coup et s'enfuit de Rome, protégé par les Colonna (19 juillet). Il prétendit que le Rovere en avait voulu à sa liberté, ce que Jules II

La gran vittoria contra Giulio e Spagna.
Nuoteranno i destrier fin alla pancia
Nel sangue uman per tutta la campagna :
Ch'a seppellire il popol verrà manco
Tedesco, Ispano, Greco, Italo e Franco.

(1) Luzio, p. 540-541. La suite de la lettre de Grossino dit : « Le signor Federico (qui accompagnait son oncle Alphonse d'Este dans cette excursion), voyant que Son Excellence restait si longtemps en haut, a mené les gentilshommes (du duc) voir les chambres du pape et celles que dépeint Rafaello da Urbino... » Il y a donc à distinguer entre les chambres habitées par le Rovere et les *stances*. De l'ensemble de la précieuse correspondance des Mantouans publiée par M. Luzio, il ressort que Jules II habitait le Belvedère, et à certaines occasions le château d'Ange.

a toujours nié; mais après un pareil éclat, qu'aggravait encore l'intervention des Colonna, le pontife n'eut plus les moindres ménagemens envers l'homme dont il avait appris à connaître le cœur atroce, implacable (1). Nous ne savons pas au juste ce que le fugitif a fait pendant les trois mois qui suivirent son évasion, ni par quels chemins il est retourné dans son duché; une lettre d'Arioste, son compagnon de route, nous apprend seulement que le 1[er] octobre il était caché quelque part aux environs de Florence... Le chantre enjoué et brillant « des dames, des cavaliers, des armes et des amours » a décidément eu du malheur avec le grand pape ligurien. Il avait rempli auprès de lui plusieurs missions, en 1509 et 1510, dans l'intérêt du duc Alphonse et de son frère, le cardinal Ippolito, mais ni les personnes ni les causes pour lesquelles il plaidait n'étaient de nature à lui gagner la faveur du Rovere; il lui fut même signifié un jour (août 1510) d'avoir à vider la place incontinent, sous peine d'être jeté dans le Tibre (2). Retourné deux ans plus tard sur les bords inhospitaliers de ce fleuve avec son prince en quête d'absolution, il dut le suivre dans sa fuite précipitée et partager les périls dont parle la lettre si curieuse du poète, du 1[er] octobre 1512. Elle est adressée au prince Louis Gonzague. « Je suis sorti des fourrés et terriers des bêtes, et me voici dans un milieu humain. Des dangers courus, je ne puis encore parler : *animus meminisse horret luctuque refugit.* Pour ma part, je ne suis pas encore quitte de la peur, étant toujours pourchassé et traqué par des limiers desquels Dieu me préserve! J'ai passé la nuit dans un lieu de refuge près de Florence avec

(1) Dans la lettre *chiffrée* écrite par le duc à son frère, le fameux cardinal Ippolito, deux jours avant sa fuite de Rome et la faisant déjà pressentir, il n'est nullement question de sa liberté menacée. Alphonse d'Este y parle seulement des exigences territoriales exorbitantes du pape et de *sa demande qu'on lui remît Ferrante...* Ferrante était le jeune et malheureux frère naturel auquel le cardinal Ippolito avait (1505) fait crever les yeux, trop loués à son gré par une dame du palais à laquelle lui-même (le cardinal) faisait la cour. Le pauvre aveugle voulut se venger, conspira, fut saisi et emprisonné (avec un autre frère encore) pour toute sa vie dans le donjon du château ducal. Jules II, qui était le parrain de Ferrante (il l'avait tenu sur les fonts baptismaux), demanda sa mise en liberté et la permission pour lui de venir habiter Rome. « Je ne donnerai ni Ferrare ni Ferrante », écrit Alphonse d'Este dans sa lettre du 17 juillet 1512 (Cappelli, *Lettere di Lodovico Ariosto*, Milan, 1887, p. CXIV). — De son côté, Fed. Catanei, écrivant au marquis de Mantoue le 27 juillet, rend ainsi compte des paroles du pape dans une audience qu'il lui a accordée : « Si j'avais voulu m'emparer de lui (Alphonse d'Este), qui est-ce qui m'en eût empêché? Si nous n'avions pu arriver à une entente, ma volonté était de le faire reconduire à Bologne et puis à Ferrare. La première chose que je lui demandai, c'était de me donner les frères; le cardinal de Ragona les croyait même morts déjà (qu'Alphonse les a déjà fait mourir)... » Luzio, p. 541.

(2) Lettre du cardinal Ippolito, datée de Massa, 31 août 1510 : « *Il mio gentilhomo* (Arioste) *non solamente pottete avere gratia o conclusione alcuna da sua Santita, ma fu minazato d'essere butato in fiume se non se le toleva denante...* » (Campori, *Notizie per la vita di Ariosto*, Modena, 1871, p. 43). — Sur les différentes missions du poète auprès de Jules II, voyez Cappelli, *loc. cit.*, p. XXXVII seq.

le noble déguisé (*col nobile mascherato*), l'oreille aux écoutes et le cœur en soubresauts (1)... » Le duc gardait encore le déguisement à son arrivée à Ferrare (14 octobre). Il y apprit que les troupes du Saint-Siège s'étaient emparées, entre temps, de la plus grande partie de ses États; il ne lui restait que sa capitale avec Comacchio et Argenta.

Plus fortuné que le duc de Ferrare, l'empereur Maximilien, — cet autre allié de Louis XII, — était aisément parvenu à faire sa paix avec Jules II. Depuis le 17 mai, il comptait déjà virtuellement parmi les membres de la Sainte-Ligue et adversaires plus ou moins déclarés du roi très chrétien. Le pape eut pour lui toutes les indulgences et toutes les complaisances; il n'hésita même pas à le contenter aux dépens de ses amis les Vénitiens, et à lui adjuger plusieurs places dans la Terre-ferme. C'est qu'il savait combien ce nom d'empereur exerçait encore de fascination sur les esprits, combien surtout ce nom était indispensable à la réussite de son concile de Latran! Car le Rovere avait fidèlement tenu la parole donnée au monde chrétien, l'année précédente, et la bataille de Ravenne n'a retardé que de quinze jours l'ouverture solennelle de la grande assemblée œcuménique promise par la bulle *Sacrosanctæ* pour le printemps 1512... Réunie toutefois au milieu de la tourmente politique générale qui étendit ses ravages jusqu'aux portes de Rome, réunie en dehors et à l'encontre de la France et de l'Allemagne, l'auguste assemblée du Latran n'était guère composée que de prélats italiens et pouvait difficilement prétendre à représenter l'Église universelle. La situation changea considérablement du jour où l'empereur Maximilien déclara vouloir faire accès à la Sainte-Ligue; ce même jour (17 mai), le concile, qui n'en était encore qu'à sa seconde séance, fut prorogé jusqu'au mois de novembre, afin de donner aux membres « transmontains et transmarins » le temps d'arriver; et à l'approche de l'automne le synode de Jules II était déjà reconnu par tous les pays catholiques à l'exception de la France. L'Espagne, l'Angleterre, l'Écosse, la Pologne, la Hongrie, la Norvège, le Danemark, etc., avaient successivement fait acte d'adhésion et d'obédience; Mathieu Lang, évêque de Gurk, vint en dernier lieu (4 novembre) accomplir le même acte au nom de l'Allemagne et de l'empereur Maximilien.

L'évêque de Gurk, — *il Gurcense*, ainsi que l'appelaient les Italiens, — fut la grande curiosité de Rome dans ce mois de novembre, ainsi que l'avait été au mois de juillet le duc Alphonse de Ferrare. Ministre et négociateur principal de Maximilien pour les

(1) *Lettres d'Arioste*, éd. Cappelli, 1887, p. 23.

affaires de la péninsule, Mathieu Lang s'était fait connaître de ce côté des Alpes par une hauteur et une superbe qui allèrent souvent jusqu'à l'insolence. L'année précédente, à Bologne, il avait déclaré au-dessous de sa dignité de s'aboucher avec une commission de cardinaux : représentant du souverain le plus auguste du monde, il ne pouvait traiter qu'avec le vicaire de Jésus-Christ en personne, devant lequel il entendait rester assis et la tête couverte ; et il s'en était retourné à Mantoue sans avoir pris congé du pape : *barbarus est, barbare egit*, écrivit alors, dans son *journal* intime, Paris de Grassis. Il venait maintenant à Rome faire, au nom de son empereur, amende honorable de bien des bravades et incartades passées ; et Jules II trouva piquant d'accabler cette fois l'ambassadeur, si infatué de son importance, d'honneurs « tout à fait princiers (1). » Il le reçut sur le trône en plein consistoire ; il le créa cardinal, lui passa même la fantaisie de garder son choquant costume de chevalier tudesque pendant les solennités les plus grandes, à la profonde consternation du maître des cérémonies et de maints dignitaires de l'Église. Poètes et rhéteurs célébrèrent à l'envi la présence du *Gurcense* dans la cité éternelle ; il y eut des illuminations et des réjouissances populaires, des festins et banquets avec des spectacles et intermèdes variés et brillans. « Hier, — mandait Stazio Gadio le 11 novembre au marquis de Mantoue, — pendant le dîner de Sa Sainteté, fut représentée une comédie où sont intervenus Apollon et les Muses pour chanter les louanges du pape, de l'empereur et du *Gurcense*. Puis Sa Sainteté et l'ambassadeur impérial ont couronné deux poètes, l'un de Parme et l'autre de Rome. Un docte aveugle (*uno cieco dotto*) a aussi chanté des vers latins, en s'accompagnant sur la lyre.., » Involontairement on pense ici à l'Homère du *Parnasse* dans la stance vaticane... Bien des gens étaient d'avis que le Rovere allait trop loin dans ses complaisances envers le « barbare », fils d'un bourgeois d'Augsbourg ; mais on ne tarda pas à connaître la rançon de toutes ces gracieusetés, et on fut forcé de la proclamer magnifique. C'était le 3 décembre, le jour où le concile reprenait dans la basilique Saint-Jean les travaux interrompus depuis le mois de mai. Le pape, les cardinaux, les soixante-douze évêques, les généraux des ordres et les « orateurs » des puissances étaient tous présens. Sur l'*ambo* apparut Fedra Inghirami, à l'embonpoint redoutable et à la tête si spirituelle. De sa voix sonore et mélodieuse qui a tant charmé Erasme de Rotterdam, le bibliothécaire de Jules II, et secrétaire du synode œcuménique, donna lecture d'une lettre par laquelle

(1) Pierius Valerianus, *De honoribus... Gurcensi Urbem ingredienti habitis*. Ap. Freher, *Rer. germ. Script.*, II, p. 293 seq.

l'empereur déclarait son adhésion pleine et entière au concile de Latran, et sa condamnation formelle des conciliabules arrangés par la France à Tours et à Pise : le bon Maximilien disait son *mea culpa* en frappant sur la poitrine de son complice d'hier. Mathieu Lang se leva ensuite pour amplifier sur la palinodie de son auguste maître... L'effet fut immense, entraînant : toute l'assemblée entonna le *Te Deum*, le chant d'allégresse et de victoire... C'était en effet la victoire la plus éclatante que la papauté eût remportée depuis les temps d'Innocent III.

Les stances vaticanes nous présentent jusqu'à trois portraits du pape ligurien, tous exécutés dans les vingt derniers mois de son règne. Dans la fresque des *Décrétales*, Raphaël a peint Jules II, aussitôt après son retour à Rome, en juillet 1511 ; et l'expression triste et accablée de « l'homme au manteau » nous dit assez que nous sommes au lendemain de la catastrophe de Bologne et du défi outrageant de Pise. La *Messe de Bolsène* nous fait voir le chef de la Sainte-Ligue encore grave et soucieux, mais déjà supérieur à l'adversité, confiant dans son droit, saluant à genoux un grand miracle qui se passe sous ses yeux; et ce n'est pas certes sans intention, ni à l'insu du Mécène, que l'artiste a placé derrière le pontife les gardes suisses, ces enfans d'Helvétie qui ont été les vrais sauveurs du Saint-Siège après la bataille de Ravenne : *Defensores ecclesiasticæ libertatis*, tel est le titre que leur a conféré pour les temps à venir un bref daté du 12 juillet 1512. Enfin la fresque d'*Héliodore* nous montre le Rovere dans tout l'épanouissement de la force et de la puissance; il a le regard dominateur et le geste impérieux : on dirait qu'il est porté en triomphe sur sa *sedia gestatoria* pour le *Te Deum* de la basilique Saint-Jean. Il a écrasé le schisme de Pise et fait reconnaître son concile; il a délivré l'Italie et rejeté les « barbares » au delà des Alpes; il a recouvré le patrimoine de Saint-Pierre, châtié d'abord et préservé ensuite — *percussit ac sanavit* — la République de Saint-Marc; il a rétabli les Médicis à Florence et les Sforza à Milan : il est le « seigneur et maître du *jeu de ce monde*. »

JULIAN KLACZKO.

UNE CORRESPONDANCE INÉDITE

DE

PROSPER MÉRIMÉE

TROISIÈME PARTIE (1)

Paris, 26 octobre 1858.

Madame,

Je suis arrivé ici il y a quelques jours en assez bon état de conservation, mais avec le remords d'être resté bien longtemps sans vous donner de mes nouvelles. Je crois vous avoir écrit après avoir quitté Venise, m'en retournant par Gênes à Paris. Tel était du moins mon projet, mais le temps était si beau, la mer si calme, que je me suis senti invinciblement appelé à Florence. J'y ai passé un mois qui s'est écoulé comme un jour, formant souvent le dessein de vous écrire, et un peu honteux de vous dire que j'étais là sans avoir pris vos commissions. Je voulais cependant prendre mon courage à deux mains et aller voir de votre part Mlle de F... Malheureusement elle n'était pas à Florence. En revanche j'y ai rencontré Ampère, que je croyais à Rome et qui m'a servi de cicerone à Fiesole et autres lieux.

Je vous ai avoué, je pense, que la première vue de Venise ne m'avait guère plu. J'en suis sorti le cœur gros. Il n'en a pas été de même à Florence. J'ai été ravi dès mon arrivée, et cela

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 mars.

a duré tout le temps de mon séjour. Les vieux palais avec leurs grands anneaux de fer, les églises, les rues, et les habitans même, tout m'a enchanté. Le parler de ces gens-là a quelque chose de musical qui me va droit au cœur, et j'aime jusqu'à la façon dont ils prononcent le C. Cela ôte à l'italien ce qu'il a d'un peu efféminé. Ma plus grande joie a été de voir une foule de tableaux que je connaissais par des copies ou par des gravures; c'est dommage que les musées soient mal éclairés et mal tenus. Y avait-il déjà de votre temps aux Uffizi l'*Orateur étrusque*, cette belle statue de bronze de l'école réaliste? On l'a placée le dos au midi, et les jours de soleil on ne voit absolument rien. J'ai trouvé dans la sacristie de Santa Croce (je crois) un tombeau d'une cousine ou sœur de Mlle de F... Cela est un peu recherché et coquet, mais plein de grâce. Je ne tiens pas à ce que l'on trouve les bonnes choses sans travail : l'important c'est de produire du bon. Je suis encore furieux d'avoir vu dans la même église le tombeau de ce méchant plagiaire d'Alfieri entre Dante et Machiavel. La duchesse d'Albany s'est fait enterrer modestement dans la sacristie. De Florence, dont je ne veux pas vous dire toutes les merveilles que vous connaissez mieux que moi, je suis allé à Pistoie et à Sienne, où je me suis donné une indigestion de préraphaélites; puis je me suis acheminé à Nice à petites, très petites journées, le long de la Corniche. Depuis la Spezzia, c'est une suite de tableaux admirables, même pour quelqu'un qui avait encore devant les yeux les montagnes de la Suisse, de Salzbourg et du Tyrol. Dans cette saison surtout, c'est un voyage délicieux. Enfin, ce qui ne gâte rien, on trouve partout de bonnes auberges, sans animaux ennemis du repos des voyageurs. Au reste, je crois qu'il n'y en a plus, ni de mauvaises auberges, qu'en France. Je disais à Sa Majesté qu'elle devrait réformer ce scandale et faire venir dans quelques villes une colonie d'aubergistes suisses et de « kellners » pour civiliser notre patrie. Observez, madame, l'influence qu'une mauvaise nuit a sur les impressions de voyage. S'il y avait des hôtels en France, il y aurait des voyageurs, et en effet il y a, même assez près de Paris, quantité de lieux qui valent ce qu'on va voir outre-mer ou outre-monts. Je suppose, madame, que vous n'avez quitté la Brie que pour la Touraine. J'ai reçu, il y a quelques jours, la visite d'Édouard C... arrivant de Jérusalem et de Moscou. Son père m'a écrit; il se trouve médiocrement bien dans ses foyers, mais n'en veut pas sortir avant d'avoir marié sa fille. Quant à Édouard, il passera son hiver ici. Il est présentement en Angleterre, mais seulement pour quelques jours. Pas un chat à Paris, ce qui me convient

assez. Le ciel est gris, l'air froid. Je me repens d'être revenu si tôt. Adieu, madame, veuillez agréer l'expression de tous mes respectueux hommages.

PROSPER MÉRIMÉE.

1858.

Madame,

Je ferai de mon mieux pour les géraniums, mais je ne réponds de rien.

Comme vous avez deviné la marquise de Brinvilliers entre tant de portraits, je suis sûr que vous devinerez ce que veut dire ce sujet, mais d'abord voici la tradition. On dit que le château est celui de Rimini, et que l'écusson aux pieds du monsieur en bas rouges est d'un Malatesta. En effet dans l'original (qui a souffert), on distingue à peu près une tête, ou plutôt une ombre de tête, comme on dit dans la langue du blason. C'est peut-être d'un des Malatesta. La tête de mort du pèlerin est un autre Malatesta. Le costume du pèlerin m'est inconnu. Les clefs en sautoir et la croix rouge désignent peut-être un ordre religieux. Dans les tableaux du Giorgion, les petits détails ont souvent un sens. Ainsi il y a un arbre desséché, un lièvre, deux chiens qui se battent, un berger... tout cela me passe, aussi bien que la chasseresse en bas noirs et son compagnon. La devise latine sur le bassin est : *Stultum est in illo statu vivere in quo non audet mori.* « Il est insensé de vivre dans un état où on n'ose mourir. » Le latin est assez mauvais, mais le sens de la légende est moral et assez bon. Bien que Giorgion fût à ce qu'on dit un grand vaurien, il avait parfois de bons momens. Enfin, madame, voilà mon essai de peinture *cirée* que je vous offre tel quel. Grâce à la cire, cela pourra allumer votre feu, lorsque vous vous en ennuierez.

Je devais partir jeudi ; le ministre de l'Instruction publique a voulu conférer avec la commission de la bibliothèque samedi, et il m'a fallu rester. Je devais partir dimanche ; mais Sa Majesté éprouve le besoin de dîner avec moi lundi. Je ne partirai donc que mardi s'il n'arrive pas de nouvelle anicroche. Avez-vous jeté les yeux sur ma mythologie ? Il me semble que vous êtes un peu faible sur cet article. Vous ai-je montré au musée des antiques Jason avalé par le dragon de Colchide ? C'est un renseignement nouveau et des plus curieux à ajouter à la masse des mythes où le héros succombe, et c'est la même idée que celle de l'arbre de la science dans la Genèse. Le marquis de Mascarille voulait mettre en madrigaux toute l'histoire romaine, les Grecs ont mis en contes de Ma mère l'Oie toutes les idées philosophiques.

Si vous êtes à Paris à mon retour, comme je l'espère, vous savez que vous me devez une visite à la collection de M. Pourtalès.

Adieu, madame, veuillez agréer l'expression de mes respectueux hommages.

PROSPER MÉRIMÉE.

Lundi, 19.

Paris, 22 décembre au soir, 1858.

Madame,

Lorsque j'ai reçu votre aimable lettre, le sort de M. l'abbé Cruice était déjà décidé, et il avait obtenu l'unanimité de nos suffrages. Je lui avais donné le mien par pur amour du grec dès que j'ai su qu'il voulait publier les *Philosophoumena*. Rarement on accorde toute la somme demandée pour les frais d'impression, mais cette fois tout le devis a été voté sans la moindre opposition. Vous voyez, madame, que vous ne m'avez aucune obligation. M. Cruice est venu me voir avant-hier matin quand malheureusement j'étais encore au lit avec un peu de fièvre, et je n'ai pu lui faire moi-même mes complimens. C'est ce temps abominable qui m'a donné un rhume dont je vais me guérir à Cannes, où je serai avant la fin de l'année.

Je voulais, madame, vous écrire de Compiègne, mais j'ai été retenu d'abord parce que je n'avais à vous conter que des choses qui ne vous auraient pas intéressée, puis surtout parce que je ne savais où vous adresser ma lettre. Vous ne sauriez croire comme cette pensée d'une lettre errante, arrivant longtemps après avoir été écrite, me tracasse quand je veux écrire à quelqu'un. Pendant que je faisais mes calculs pour deviner le lieu que vous habitiez, le temps se passait et la poste partait. Quand je dis que le temps se passait, c'est une façon de parler, car je l'ai trouvé assez long. Cependant j'ai appris deux choses : premièrement, c'est qu'on peut vivre au grand air et dans un four sans inconvénient et même avec avantage pour la santé ; secondement, j'ai appris à faire des glaces, j'entends des glaces de Saint-Gobain. J'ai beaucoup admiré là le savoir-faire de mes maîtres, à qui on a fait une réception merveilleuse. J'ai surtout été charmé de voir une jeune personne que j'avais connue assez indifférente aux choses qui ne l'amusaient pas, prendre maintenant goût à son métier, et le faire en conscience et réussir complètement. Le peuple français étant donné, je ne crois pas la chose très difficile, mais il faut y prendre quelque peine et s'y mettre tout à fait.

Vous avez vu les tableaux bibliques de Martin, ou du moins les illustrations de Milton et les lumières fantastiques dont il

éclaire ses paysages. On nous a donné en revenant de Saint-Gobain à la nuit, le spectacle de trois lieues de bois et de collines éclairées par des flammes du Bengale de toutes les couleurs. C'est un des plus beaux spectacles que j'aie vus, et si j'avais de la mémoire ou le talent de Martin, je vous enverrais un croquis de cette illumination.

Vous me demandez des nouvelles, madame, comme si j'en savais. On parle beaucoup de ce que le grand-duc Constantin est venu faire, et il n'y a sorte de dessein qu'on ne lui prête. On m'écrit de Londres les inquiétudes qu'on a du nouveau *Reform Bill;* la jalousie de nos relations trop tendres avec le frère de ce même grand-duc, puis beaucoup de *scandal.* Le second fils de lord W... a été poursuivi, d'autres disent arrêté, par des *policemen,* au moment où il entrait dans une maison par la fenêtre. Comme il n'y avait pas moyen de le prendre pour un *housebreaker,* cela a fait du tort à la fille de M. J... G.., une Mrs. D... On dit encore que le marquis d'A... *has run off with somebody's wife,* etc. Il me semble que l'aristocratie anglaise commence à se négliger comme faisait la nôtre vers 1780. Nous sommes dans un temps où il ne faut pas faire de fautes sous peine de les payer. Pourtant je crois que les *exclusions* de Londres ont encore une longue carrière.

Si je ne vous ai pas parlé de Gênes, c'est, madame, que cette ville m'était trop connue. Je ne l'aime pas beaucoup. Les rues y sont trop étroites, et je n'entends pas un mot à leur vilain dialecte. J'ai cependant une passion à Gênes, c'est une marquise de Brignole peinte par Van Dyck et qui est ravissante, bien qu'elle n'ait pas de crinoline. Quand on a le courage de monter bien haut, on voit à Gênes une mer magnifique, mais il vaut bien mieux la côtoyer jusqu'à Nice en s'arrêtant comme j'ai fait, partout où l'on se trouve las. C'est une suite de paysages ravissans, et les petites villes qu'on rencontre sur le chemin ont toutes l'air d'avoir été bâties uniquement pour le plaisir des yeux. A vrai dire, en Italie, il semble que ce soit partout le grand but et les paysans qui font semblant de travailler à la terre ne sont peut-être que des figurans chargés d'animer le paysage. Avez-vous quelquefois cherché à retrouver l'Italie antique sous l'Italie moderne? à vous représenter un consul romain à Rome, ou même un Côme de Médicis à Florence? Jamais je n'ai pu y parvenir. J'ai vu dans les rues de Florence des gens tellement ressemblant à ce Père de la Patrie, que je jurerais qu'ils sont bien réellement ses fils. Dans le Transtevere, on rencontre à chaque pas des têtes dont on a vu la copie en marbre au Vatican, mais je n'ai jamais pu saisir la transition entre le caractère des Italiens d'autrefois et celui

d'aujourd'hui. Nous sommes, au contraire, les mêmes Gaulois qui prirent le Capitole et furent mis en déroute par des oies, et ce, malgré toutes les invasions et conquêtes que nous avons subies. Pourquoi le bourgeois romain est-il un être en général si drôle, tandis que le citoyen romain était un être si terrible?

Je n'ai pas de nouvelles de M[me] de C.... Elle est toujours à la campagne, et je n'ai pas eu le courage d'aller la voir. M. de C..., que j'avais rencontré sur le lac des Quatre-Cantons, me dit qu'elle passe presque toute sa vie couchée, et qu'elle ne peut se lever que deux ou trois heures par jour. Je la plains de tout mon cœur, mais je ne sais que lui dire. Entre elle et moi il n'y a pas de ces atomes crochus qui font les relations suivies. Je crains que mes atomes à moi ne perdent tout leur pouvoir accrochant.

Je suis revenu des fêtes où vous m'avez vu *in the mind's eye* un peu plus ours que devant. Il faut que je sois mis en train, monté comme un tournebroche, pour aller dans le monde, et c'est en grande partie pour l'éviter que je vais à Cannes. Je crois outre cela que je suis réellement malade, et que je n'ai pas bien longtemps à faire mes fantaisies. Voilà l'excuse que je me donne à moi-même quand je me reproche ma paresse et mon oisiveté. Elle n'est pas pourtant aussi grande que vous pouvez vous le figurer. On me charge de faire quantité de choses ennuyeuses que je n'ai pas le courage de refuser. C'est un ami qui me demande une *tartine* pour son livre, ou un ministre qui veut avoir un mémoire sur la bibliothèque. Je passe ainsi mon temps à faire des choses assez ennuyeuses et assez inutiles, mais au fond du cœur ma grande raison pour ne pas refuser net, c'est que si je ne le faisais pas, je ne ferais rien du tout. Lorsque j'avais un but, c'était bien différent. J'avais une grande envie de plaire, et je m'appliquais. Maintenant je rencontrerais sous mes pieds les plus beaux diamans que je ne me baisserais pas pour les ramasser, faute d'avoir quelqu'un à qui les offrir. Je vais peindre à Cannes toute la sainte journée, et puisque vous avez déjà bien voulu agréer quelques-unes de mes croûtes, je vous demanderai à mon retour la permission d'augmenter votre collection. Adieu, madame, je vous souhaite une bonne année et un peu du beau ciel que je vais voir. Pourquoi n'allez-vous pas l'hiver dans le Midi? Je vois beaucoup ici Édouard C... qui me paraît se plaire fort ici et ne pense guère à retourner en Amérique. Sa sœur n'est pas encore mariée, et le père ne reviendra pas probablement avant qu'elle ne soit établie. Veuillez me pardonner, madame, mon bien long bavardage et agréer l'expression de tous mes hommages respectueux.

Prosper Mérimée.

Cannes, 5 février 1859.

Madame,

Je vous remercie beaucoup de votre aimable lettre, et je suis très fier que vous m'ayez gardé pour la fin, car je vois que je tiens par là une place honorable parmi vos correspondans. J'avais eu déjà de vos nouvelles par mon voisin M. d'E..., qui m'a dit qu'une lettre de vous à lui ou à sa femme « était pleine de questions sur mon compte ». Je crois lui avoir dit à cette occasion que la dernière fois que j'avais eu l'honneur de vous voir, c'était dans une malencontreuse visite au musée Pourtalès, et que je me proposais de vous écrire prochainement. Ai-je eu tort? Si oui, je vous en demande pardon, et ne le ferai plus. Bien que très proches voisins, je vois très peu M. d'E... et encore moins sa femme. Mais je passe mon temps à courir par monts et par vaux, et le soir je suis trop fatigué pour m'habiller et faire des visites comme à Paris. Je ne comprends rien du tout à M. d'E... Il m'a paru instruit et particulièrement fort en conchyliologie, et l'autre jour il m'a dit une telle énormité en matière de homards que je le soupçonne de ne pas observer par lui-même les curieuses choses de ce monde. Si j'ai du papier de reste je vous conterai une expérience que j'ai faite sur un Bernard-l'Ermite, mais d'abord je veux répondre à plusieurs articles de votre lettre. Je n'ai pas vu M. de C... Je ne connais absolument ici que les personnes que j'ai rencontrées chez lord Brougham, c'est-à-dire M. de Bunsen et quelques Anglais. Mon *nid,* qui m'a bien fait rire, est un appartement meublé où je demeure avec deux Anglaises d'un âge très canonique, vieilles amies qui me soignent merveilleusement. J'ai devant ma fenêtre la mer qui, la semaine passée, m'empêchait de dormir, contre l'usage de la Méditerranée et du golfe de Cannes, qui est la douceur même. Mais, madame, comme disait mon patron de barque qui me mène quelquefois à l'île Saint-Honorat, « il ventait la peau du diable. » Ce n'était pourtant qu'un *libeccio.* Ici nous sommes à peu près protégés contre le mistral. A droite, j'ai les montagnes de l'Esterel, qui, après celles de l'Attique, ont les formes les plus élégantes que j'aie vues. Le soleil entre dans ma chambre de très bonne heure et ne la quitte que pour se coucher. Ce serait un pays de cocagne que Cannes si la cuisine n'y faisait pas défaut. Cet art est très peu avancé, et bien que je ne sois pas difficile, je ne mange guère. Il est vrai que cet air de montagnes nourrit et donne des forces. J'ai de petits spasmes de temps en temps, moins forts qu'à Paris. C'est peu qu'une vieille machine ne soit pas plus détraquée.

Comment pouvez-vous croire un instant, madame, que je n'aie

été très touché et très sérieusement attendri de ce que vous me dites à l'occasion de la conversion de saint Paul. C'est de tous les saints le plus grand à mon avis, car c'est lui qui a le premier appris aux hommes à faire abstraction des castes et des nationalités. Ce qui est un truisme aujourd'hui, était au premier siècle la plus grande pensée et en apparence la plus difficile à faire admettre. Cependant il y avait déjà une tendance, et Sénèque avait inventé le mot d'*humanité*, qui était un néologisme alors et qui dut soulever l'Académie latine. Je me garderai bien de discuter le miracle de sa conversion. Nous serons d'accord sur un point, c'est qu'il eut la grâce, et malheureusement elle n'est pas donnée à tout le monde. Lorsque je lisais autrefois les *Provinciales*, l'inflexible logique de Pascal m'avait rendu presque jésuite, car j'admirais fort alors les efforts que les jésuites avaient faits pour dénaturer l'Écriture (et aussi la nature) dans l'intérêt de la civilisation. Mais il n'est que trop certain que tout le monde n'a pas la grâce. Tout le monde n'a pas la faculté d'être heureux, et certainement la foi est un des grands moyens de l'être. Je ne crois pas l'avoir jamais. Cela ne m'empêche pas, madame, d'être bien sensible aux témoignages d'intérêt que vous me donnez. Il y a très longtemps que je me sens de plus en plus étranger aux hommes, et dans le brouillard d'insouciance dans lequel on vit et je vis, je pense souvent avec joie et avec beaucoup d'orgueil que j'ai mérité un peu d'affection d'une âme comme la vôtre.

Je vous donnerai des nouvelles fraîches du comte de Chambord, qu'un de mes amis a vu à Venise il y a peu de jours. Il faisait froid à Venise, et le carnaval était très languissant.

Je fais beaucoup de mauvais lavis, et je rapporterai une formidable collection de souvenirs de Cannes. Si vous voulez me le permettre, je vous enverrai à mon retour mon portefeuille et vous ferez votre choix, ou vous me direz quel dessin je dois finir pour le rendre moins indigne de vous, car ce ne sont que des pochades faites pendant mes longues excursions.

Savez-vous, madame, ce que c'est qu'un Bernard-l'Ermite? c'est une langouste très petite, de trois centimètres au plus, dont la queue est dépourvue d'écailles. Elle serait fort exposée à être mangée, si elle n'avait l'instinct de mettre cette queue nue dans une coquille. Il y a des naturalistes qui prétendent que Bernard mange le coquillage avant de prendre sa maison. C'est peut-être un cancan. Je ramassai l'autre jour un gros Bernard logé dans une coquille d'où on ne voyait sortir que le bout de ses antennes et ses deux petites pinces. Avec toutes les précautions possibles, je cassai la coquille et je mis la bête dans un plat d'eau de mer. Elle y faisait piteuse figure, la queue reployée, et les pinces en avant, déter-

minée pourtant à se défendre jusqu'au bout. Je plaçai à quelque distance une coquille vide. Aussitôt Bernard s'en approcha, en fit le tour, étendit ses deux bras pour mesurer l'ouverture, puis leva en l'air un seul bras, évidemment pour apprécier la hauteur de la maison. Il parut méditer pendant une minute. Son calcul de tête terminé, il plongea un bras dans la coquille pour s'assurer qu'elle était vide, puis faisant une cabriole il se lança la tête en bas et la queue en l'air de façon à retomber dans la coquille où il s'engaina comme un sabre dans son fourreau. Un moment après il se promenait fièrement dans le plat, traînant sa nouvelle coquille, avec l'aplomb et l'assurance d'un homme qui a un habit neuf. J'ai tellement admiré ce petit mathématicien que je l'ai reporté le lendemain à son rocher. Voilà, madame, mon histoire. J'aurais encore à vous conter celle d'une mante, *mantis religiosa* — qu'on appelle ici *Prega Diou*, prie-Dieu — que j'ai transportée de Nice à Paris et de Paris à Cannes, mais elle est morte hier. C'était une étrange bête dont je vous ferai le portrait de grandeur naturelle. Elle marche debout sur quatre pattes, ses deux pinces rapprochées sous le menton. C'est pour cela qu'on l'appelle en patois prie-Dieu. Elle mangeait ses trois mouches par jour, mais à Paris elle avait jeûné pendant deux mois. Ses serres et son bec vus à la loupe étaient des armes terribles.

Adieu, madame, vous voyez que j'admire la création dans les petites merveilles, non moins merveilles que les grandes. Je pense être à Paris vers la fin du mois. Je crains tellement le mauvais temps que je manque à tous mes devoirs politiques pour me soigner. Adieu, madame. Veuillez agréer l'expression de tous mes vœux pour votre bonheur et mes respectueux hommages.

PROSPER MÉRIMÉE.

Paris, 17 mars 1859.

Madame,

Me voici enfin à Paris. J'ai tardé tant que j'ai pu, j'ai lanterné de mon mieux sur la route, à Aix, à Avignon et ailleurs. Je suis parvenu à éviter les mascarades, mais non les dîners et les soirées. Décidément, il faut vivre à la campagne. Il me semble que vous m'avez fait un portrait bien ressemblant de M. d'E... Il est ce qu'on appelle en anglais *very gumptious*. Autrefois cela me mettait en fureur et je me mettais en quatre pour détromper les gens sur la bonne opinion qu'ils avaient d'eux-mêmes. A présent, je suis très tolérant. Cela ne me fait pas souffrir le moins du monde. Quelquefois même cela m'amuse, et d'ailleurs je tâche d'apprendre quelque chose de ceux qui savent tout. J'ai appris

de M. d'E... un peu de conchyliologie. Je suis bien de votre avis, madame, les sciences naturelles n'offrent d'intérêt que par les généralités, mais il est bon qu'il y ait des gens qui étudient trois ans et dix ans les lavandes pour qu'on connaisse mieux les lois générales et si curieuses de l'organisation des végétaux. Et à propos de végétaux, connaissez-vous les palmiers de Bordighera, près de Menton? Ils fournissent à une partie du nord de l'Italie des palmes pour le dimanche des Rameaux; mais les feuilles de quelques arbres croissent pliées de la manière la plus étrange, recoquillées, plissées comme un jabot. Si j'étais resté à Cannes ce carême, je vous aurais envoyé une de ces palmes bénites.

Vous avez raison contre moi, madame, sur le fait de saint Paul. Cependant ma remarque subsiste en ce que sa doctrine est sans contredit la plus libérale et la plus générale, et qu'il s'est appliqué plus constamment à détruire les préjugés païens. Bien que citoyen romain, il était Grec de langue et d'esprit. Vous connaissez ma partialité pour tout ce qui est grec. C'est peut-être le secret de mon admiration pour saint Paul. J'en demande pardon à saint Pierre.

Je viens de lire un livre qui m'a intéressé, c'est le dernier volume de la correspondance du comte de Maistre. Un homme d'esprit se dévouant à servir les plus grands imbéciles, continuellement contrecarré dans ses efforts pour leur ouvrir les yeux sur leurs véritables intérêts, et n'y parvenant jamais, n'est-pas une sorte de long martyre presque aussi touchant que s'il eût sacrifié sa vie? Puis le caractère de l'homme est si carré, si vigoureux et énergique que, bien que nous n'ayons guère deux opinions communes, je ne puis m'empêcher de l'aimer. Connaissez-vous son fils? A-t-il une fille? Les filles en général héritent de l'esprit des pères.

Je n'ai pas vu à Cannes M. de C... Il vivait fort retiré et moi de même. Je n'avais pas d'introducteur auprès de lui. Quant aux esprits frappeurs, j'y croirai quand ils auront fait un sonnet spirituel au lieu des tours de passe-passe qui leur sont ordinaires. Dans ma jeunesse, j'ai étudié la magie. J'ai tiré la bonne aventure et j'ai fait plus d'une prédiction qui s'est vérifiée. J'ai prédit à l'Impératrice qu'elle monterait sur un trône, j'ai prédit la naissance du prince impérial, ou plutôt que ce serait un garçon, la veille de sa naissance. J'ai fait tourner des tables, et une fois la tête d'une gouvernante, une fort jolie personne, qui avait bien envie de faire des folies et à qui je donnais, par la magie, de très bons conseils. Mais c'est précisément à cause de cela que je ne crois plus aux esprits. Si vous voulez me confier un enfant de huit ans pendant une semaine, je m'engage à lui faire voir toutes

sortes de belles choses dans une goutte d'encre, mais je crois qu'il fera mieux d'apprendre son rudiment et son catéchisme.

Je trouve Paris fort triste. Dame, on ne prêche pas pendant vingt ans le culte des intérêts matériels sans qu'il n'y ait beaucoup de prosélytes à cette belle doctrine! Que doivent penser de nous nos ancêtres les Gaulois qui passèrent les Alpes seulement pour aller boire du vin? Nous avons reçu hier M. Laprade à l'Académie, qui nous a fait un discours plus édifiant qu'amusant. Vitet, qui le recevait, a été merveilleux d'esprit et de grâce académique. Je suis allé un peu dans le monde depuis mon retour. Il me semble que le règne des femmes est tout à fait fini. Mais voici ce qui me met *martello in testa.* Les femmes aujourd'hui ont été beaucoup mieux élevées, je me trompe, ont appris beaucoup plus de choses que celles d'autrefois. On leur fait des cours de tout. Une jeune personne de seize ans pourrait passer un examen pour le doctorat. D'où vient qu'elles n'ont pas de goût pour la littérature, qu'elles ne s'occupent que de futilités, qu'elles sont très ennuyeuses et, je le crains, très ennuyées? Connaissez-vous une femme âgée de moins de trente-cinq ans qui ait de l'esprit? Croyez-moi, quand je vous jure que parmi les jeunes femmes les mieux nées et les mieux élevées, il y en a un certain nombre qui copient l'esprit et les manières des lorettes. Pourquoi cela? Je voudrais bien que vous me dissiez le pourquoi. Je suis prêt à convenir qu'elles ont beaucoup plus de vertu qu'on n'en avait dans ma jeunesse, mais il y a moins de tentations aujourd'hui. J'ai parmi mes amis trois ou quatre jeunes gens ayant tout ce qu'il faut pour se faire aimer et distinguer dans le monde. Ils le fuient. Je suis exposé à bien des confidences de la part de ces jeunes gens, qui me croient de l'expérience et de la discrétion. Leurs romans sont d'une platitude désespérante. Je ne suis pas encore assez ermite pour que de temps à autre je ne me trouve en assez mauvaise compagnie. (Ici je dois avouer que je ne l'ai jamais aimée, mais que j'ai eu de la curiosité. Je regarde une actrice ou une demoiselle de la rue de Bréda, comme je regarde un *prégadiou.*) La mauvaise compagnie de ma jeunesse était assez gaie. Vers 1830, il y avait, dans les chœurs de l'Opéra cinq ou six femmes qui n'avaient pas les mots de Sophie Arnould, mais avec lesquelles on riait aux larmes depuis le commencement d'un souper jusqu'à la fin. J'ai soupé hier chez un des jeunes gens dont je vous parlais, et j'ai vu là trois sommités du demi-monde très jolies, habillées de la façon la plus ridicule, bêtes comme des choux, et cherchant à faire les belles dames. Les jeunes gens étaient sérieux, parlaient de politique et de chevaux, et faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour imiter des maris dans

leur maison. Sauf les cigares que nous avons fumés (*the ladies as well as the gentlemen*), je vous assure qu'un Anglais se serait trompé et aurait cru se trouver dans le monde ordinaire. En revenant chez moi avec un homme de mon âge, je lui ai demandé si de notre temps les choses se passaient ainsi. Je crains toujours que la vieillesse ne me fasse voir le présent trop en laid. Il m'a dit : Combien de fois a-t-on ri pendant les deux heures que nous venons de passer? Je me suis rappelé qu'on avait ri quand une de ces dames avait renversé avec sa dentelle une saucière pleine de sauce. Et puis? Plus. Or, en 1830, c'étaient des *risa sbudellate*. Conclusion : le monde est malade. Rien ne s'y fait selon l'ordre naturel. Mais pourquoi, pourquoi? Dites-le-moi, je vous en prie, madame, si vous le savez. Bien avant l'étude des insectes, celle du cœur humain est intéressante. C'est, je le dirai, ce qui m'intéresse encore le plus et ce que je comprends tous les jours un peu moins.

Adieu, madame, voilà des causeries fort peu édifiantes, vous me les pardonnerez, j'espère. Je suis un provincial arrivant à Paris, tout m'étonne. Quand donc y reviendrez-vous et quand vous mènerai-je voir les couronnes de Reccesvinthe à l'hôtel de Cluny? Veuillez agréer, madame, mes excuses pour tout ce bavardage et l'expression de tous mes hommages respectueux.

PROSPER MÉRIMÉE.

10 juillet 1859.

Madame,

Je vois par votre aimable lettre que vous n'avez pas reçu mes aquarelles. Si je vous en parle, c'est pour que vous ne supposiez pas que je les ai oubliées. Je les ai envoyées chez vous, trois jours après votre commande, mais vous étiez partie. Histoire que vous sachiez que je suis homme de parole.

Je suis toujours à Paris, où il fait plus chaud que l'année passée à pareille époque en Italie. Je ne voulais pas partir tant qu'il y avait des bulletins, maintenant je n'ai pas le courage de me mettre en route. On me demande en Angleterre, en Écosse et en Espagne. Probablement j'irai en Espagne vers la fin de septembre; il paraît présentement que c'est une fournaise. Vous ne me donnez pas votre adresse. D'après votre lettre, je suppose que vous êtes en Vendée ou en Bretagne; à tout hasard, j'adresse ma lettre à votre quartier général de Paris. Cette guerre m'a remué horriblement, j'aurais bien voulu être jeune pour y aller, bien que tout n'ait pas tourné précisément comme je l'aurais

désiré. Je plains beaucoup les blessés, mais pas du tout les morts. Il me semble qu'il n'y a pas de fin meilleure qu'une belle balle sur un champ de bataille. *Kalo molyvi*, une bonne balle, c'est le souhait que les Clephtes se faisaient dans leurs toasts. J'ai relu hier ce que M. de Maistre dit de la guerre. Il me semble qu'il se tire habilement d'affaire en attribuant à un instinct divin le goût de tous les hommes pour cette étrange manière d'argumenter. Mais, au fond, son raisonnement ne me satisfait pas. Sans doute, comme il l'observe très bien, la guerre est un grand instrument de civilisation, quoiqu'elle étouffe parfois pour un temps la civilisation, mais pourquoi employer un pareil moyen? Il est curieux de voir que, dans toutes les idées anciennes de la divinité, on l'a représentée ayant besoin d'outils et de matériaux pour arriver à ses fins. Ainsi, dans toutes les cosmogonies, on fait former l'homme de limon ou d'autre chose, mais toujours il y a quelque chose qu'*emploie* la volonté divine. Or, je demande pourquoi, dans nos élémens constitutifs, on a mis l'instinct de destruction à un plus haut degré que chez tous les animaux? Il y a quelques années, en ma qualité de juge d'un concours de linguistique, j'ai lu un mémoire fort curieux d'un Allemand sur les Ariens. Il appelle ainsi la race humaine dont nous sortons et dont le sanscrit, ou un dialecte sanscrit, a été la langue primitive, d'où la nôtre et bien d'autres sont venues. Cet Allemand a été surpris de trouver que, dans toutes les langues dérivées du sanscrit, les mots qui expriment les relations de famille, les notions élémentaires d'agriculture qui se rapportent à la vie patriarcale sont les mêmes. Ainsi le mot fille qui, en grec, en latin, en russe, en allemand, est assez différent quant au son, a partout le sens de *trayeuse*, indiquant ses fonctions dans la vie patriarcale. Et, chose très étrange, les noms des premières armes, arc, lance, etc., sont différens de son et de sens dans les différentes langues provenant du sanscrit. Mon Allemand en tirait cette conclusion que la guerre était inconnue à la race arienne avant la séparation de ses tribus. Nous lui avons donné le prix et je regrette que son mémoire n'ait pas été imprimé.

Il y a un temps infini que je n'ai lu les lettres de Mme du Deffand, il ne m'en est resté qu'un souvenir peu agréable : point de cœur et de l'esprit cherché. Je me suis toujours représenté Mme du Deffand comme lady H... la mère du lord H... d'aujourd'hui. J'en avais une peur horrible. Elle était méchante comme le diable, insolente au possible, mais charmante à caqueter avec M. de Talleyrand. Lorsque à dîner Macaulay, qui aime un peu à disserter, s'embarquait dans une leçon d'histoire, elle lui envoyait son page qui disait à demi-voix, mais tout le monde entendait :

Lady H... compliments to M. Macaulay and wishes he should broach another subject. Elle avait un ami homme d'esprit et philosophe qui lui faisait des mots et la rassurait quand elle avait peur de mourir. C'était M. A..., qu'on appelait lady H...'s *atheist*, comme on aurait dit d'un autre, son chapelain. Cette génération était certainement fort aimable, mais elle m'a toujours paru manquer de passions généreuses. Elle savait user de la vie et de l'argent beaucoup mieux que la génération présente. Avec une très grande licence, ou corruption, si vous voulez, dans les mœurs, on avait conservé une politesse exquise; on recherchait la science et on s'y intéressait sans trop la comprendre; mais enfin on avait bien des manières de s'amuser par l'intelligence sans parler d'amusemens moins moraux. Les plaisirs de vanité, je crois, étaient moins recherchés que les autres. Pour la génération actuelle, la satisfaction de la vanité est le premier besoin. Croyez-vous qu'il y ait à Paris beaucoup de membres du Jockey-Club qui préfèrent leur plaisir à l'opinion de la douzaine de personnes dont ils tiennent à exciter l'envie? S'il vous tombe sous la main un livre de la fin du siècle dernier écrit par le duc de Lauraguais et intitulé *Lettres de Lauraguais*, sautez à la fin du volume et lisez un fragment des mémoires de la duchesse de Brancas sur Mme de Châteauroux, sa vie et sa mort. C'est un petit chef-d'œuvre littéraire très peu connu et qui mérite de l'être.

Ed. C... n'est pas encore parti. Il barguigne beaucoup à nous quitter. Son père avait eu un instant envie de venir nous faire une visite et puis il paraît y avoir renoncé.

Paris est absolument désert, ce qui ne me déplaît pas trop. J'aime les longues soirées que je passe dans ma robe de chambre à lire. Je voudrais écrire, mais je n'en ai pas la force. Cependant j'ai fait l'autre jour un article sur les marbres d'Halicarnasse, que vous seriez digne de voir et d'admirer. C'est les *marbres* que je dis. C'est de la sculpture grecque romantique, de Praxitèle ou de Scopas, très différente de la sculpture de Phidias, moins noble mais avec plus d'imagination; quelque chose comme Sophocle comparé à Homère.

Adieu, madame, je ne partirai pas sans prendre vos commissions, soit pour le nord, soit pour le sud. Si vous découvrez quelque dolmen inconnu, prenez-en note et recommandez-le à vos Bretons. Veuillez agréer, madame, l'expression de tous mes respectueux hommages.

PROSPER MÉRIMÉE.

Mercredi soir, 27 juillet.

Madame,

Vous m'humiliez beaucoup en vous accusant de fautes d'orthographe. *Tutto il mondo è paese*. Nous en faisons tous, et Voltaire en faisait, c'est pourquoi il faut se consoler. Mais l'erratum qui me fait beaucoup plus de peine, c'est celui de *sans but*. Me croyez-vous donc si susceptible et pouvez-vous penser que vous avez besoin de prendre des précautions pour me dire mes vérités? Il est trop vrai que ma vie est sans but. Lorsque j'en avais, ce n'était pas grand'chose, je l'ai appris depuis à mon très grand regret. Figurez-vous la figure qu'on fait lorsque, après avoir admiré pendant de longues années ce qu'on croyait un diamant, on s'aperçoit que c'est un morceau de verre. Je suis encore tout abruti d'une découverte pareille que j'ai faite, il y a cinq ou six ans. J'en ris quelquefois maintenant, mais jaune, et voilà pourquoi je n'ai le cœur à rien. Je crois, sans compliment, que vous êtes la personne à qui maintenant j'ai le plus d'envie de plaire, mais j'ai trop d'estime et d'affection pour vous pour être hypocrite avec vous, voilà pourquoi je suis toujours sceptique.

Votre histoire du petit groom qui voudrait tuer est curieuse et vient de cire pour illustrer nos réflexions sur la guerre. M. Cuvier disait que l'inspection d'une mâchoire humaine révélait un animal essentiellement destructeur. Les enfans le sont encore plus que les grandes personnes; cet âge est sans pitié. Pendant ma campagne du mois de juin 1848, j'ai observé la férocité des gamins, qui m'a paru épouvantable. Heureusement on devient plus humain en vieillissant. Je me rappelle avec quel ravissement j'ai vu les premiers combats de taureaux; maintenant ils ne me plaisent presque plus. Il me semble, madame, qu'il ne faut pas désespérer de l'Italie, ni jeter le manche après la cognée. Je suis de ceux qui trouvaient dur de se faire casser les os pour en faire un peuple. Moyennant quelques batailles, leur position est fort améliorée, et s'ils sont sages, ils peuvent faire beaucoup pour leur bonheur ; s'ils font des sottises, tant pis pour eux! Je crois la restauration de la duchesse de Parme assurée, celle du jeune grand-duc de Toscane difficile, et celle du duc de Modène à peu près impossible. Je tiens le dernier pour l'avant-dernier des mauvais princes et je n'en ai aucune pitié. Je ne vous parlerai pas du pape, car sur ce sujet nous ne pourrions jamais nous entendre; j'aimerais mieux être sujet de l'empereur du Maroc que du cardinal Antonelli. Je vais me faire donner les lettres de M[me] du Deffand. Il faut qu'elles soient bien amusantes, puisqu'elles vous ont amusée. J'ai grand besoin de livres pour la solitude où je vis.

Hier, après avoir dîné chez un collègue, je suis allé avec lui au Pré-Catelan; nous y avons trouvé le directeur de l'établissement, qui nous a conduits dans les coulisses, ou plutôt dans les allées d'un jardin où il y avait quarante danseuses espagnoles arrivées de la veille. J'ai causé avec ces demoiselles et j'ai admiré ce petit trait d'orgueil national. Je leur ai demandé si elles étaient Andalouses; elles m'ont dit qu'elles étaient de Valence, et elles mentaient, car elles parlaient très bon castillan entre elles; et ma principale interlocutrice s'appelait Agueda, nom qui ne se trouve pas hors de la Vieille-Castille. Savez-vous pourquoi elles se disaient de Valence? C'est que Valence, pour un Castillan, ce n'est pas l'Espagne, et qu'elles avaient honte de leur métier et qu'elles ne voulaient pas qu'un étranger crût que des Castillanes de *sang bleu* fissent métier de danser en public. Le jour de la fête de sainte Agueda, il y a une cérémonie très extraordinaire dans un certain village de la Vieille-Castille qui porte son nom. L'alcade, le notaire, l'alguazil, etc., se démettent de leurs fonctions, où ils sont remplacés par des femmes. Je n'ai jamais pu me procurer la légende de sainte Agueda, qui, je le suppose, a été une maîtresse femme en son temps. L'Agueda non sainte m'a demandé si j'avais vu Valence; je lui ai dit que j'y avais été dans ma jeunesse, à quoi elle a répondu : « Il y a bien longtemps, n'est-ce pas? » et j'ai eu la franchise de traduire la réponse à mes amis. Toutes ces femmes avaient des pieds extraordinaires de petitesse. Elles avaient un cortège de mères ayant l'air de revenir du sabbat. Voyez à quoi sert de défendre la traite des noirs. La plus vieille de ces danseuses n'a pas dix ans. Maintenant l'idée générale en Espagne chez les filles qui se trouvent jolies, c'est qu'elles feront fortune à Paris. Vous ai-je conté l'histoire de Mlle B..., de Grenade? On annonce dans la loge de son père, à Grenade, que Mlle de M... épousait l'empereur. Elle s'écrie : « Qu'on me mène à Paris! Ici, il n'y a pas d'avenir pour une jeune personne. »

Je n'irai pas tout de suite en Espagne, mais à la fin de septembre pour profiter des derniers beaux jours. Je tâcherai de revenir au commencement de décembre. Je dis, je tâcherai, parce qu'on ne quitte pas Madrid comme on veut. Je tâcherai de vous rapporter une aquarelle d'après un tableau de Velasquez ou de Murillo, et si je vais à Tolède, je m'y procurerai quelque belle image de la Vierge de la cathédrale. Elle a une parure en émail blanc et or que Charles-Quint lui a donnée : c'est ce que j'ai vu de plus charmant comme travail d'orfèvrerie.

Je vais, en attendant le mois de septembre, faire une visite à Trouville et peut-être une autre en Écosse; mais le Nord, que vous vous représentez si poétiquement, ne me sourit guère. Les

brouillards et la pluie ont tant d'influence sur ma santé et mon humeur que je crains de les affronter dans leur quartier général. Il n'y a que la cuisine qui me plaise absolument en Écosse, mais je commence à n'être plus gourmand. Je perds mes défauts en vieillissant, madame, et si j'arrivais à la centaine je serais un vrai prodige; malheureusement je deviens tous les jours plus patraque. J'ai des crispations d'estomac très douloureuses et très fréquentes qui me mettent d'une humeur de chien. Il n'y a rien de plus triste que les maux dont on ne voit pas le siège.

Je suis charmé d'apprendre qu'on travaille à Chinon, malheureusement il y a bien peu d'argent. Je ne sais pas si la ville qui nous en promettait s'est enfin exécutée. Adieu, madame, je m'aperçois qu'il est l'heure d'aller à l'Académie : vous saurez que j'en suis directeur pour deux mois encore. J'ai une peur affreuse qu'un de mes confrères ne me fasse le tour de mourir sous ma présidence. Veuillez agréer, madame, l'expression de tous mes respectueux hommages.

PROSPER MÉRIMÉE.

Paris, 9 août 1859.

Madame,

J'ai à vous remercier beaucoup des lettres de Mme du Deffand que je lis avec le plus grand plaisir. Il ne m'était pas resté une trop bonne impression de son temps ni de la dame elle-même. Ce nouveau volume me réconcilie un peu avec tous les deux. Les gens du XVIIIe siècle nous semblent à certains égards des enfans, parce que nous sommes nés vieux de toute leur expérience et qu'il ne nous en a rien coûté pour savoir ce qu'ils ont appris à leurs dépens. Mais ce que nous ne verrons plus guère, et c'est grand dommage, c'est de vivre en société, chacun travaillant à se rendre la vie agréable et à la rendre telle aux autres. Ne remarquez-vous pas combien aujourd'hui il y a peu de ces affections durables et fortes comme il y en avait tant vers 1760 à Paris. Certainement Mme du Deffand et la duchesse de Choiseul et Horace Walpole avaient vécu dans un milieu à dessécher le cœur et à montrer le mal de toute chose. Cependant tous ces gens sont pleins de sentimens affectueux et tendres. Ils oublient leurs principes d'égoïsme lorsqu'il s'agit de leurs amis. Ce sont de bonnes natures, assez mal élevées, imbues d'assez mauvais principes, mais en qui n'entre pas un grain de méchanceté ni d'hypocrisie. On leur voit faire des choses qui nous paraissent aujourd'hui assez sales et plates, comme, par exemple, de faire la cour à Mme de Pompadour. Mais les mêmes actions n'ont pas la même valeur

dans tous les temps. Je parierais bien que la société n'est pas moins corrompue qu'elle n'était alors : seulement l'opinion a changé sur la question du scandale. On était fort tolérant sur cela il y a un siècle. Alors que toute femme avait un amant, il eût été trop injuste d'empêcher les rois d'avoir leurs maîtresses. Je crois qu'aujourd'hui on attache beaucoup trop d'importance à la chasteté. Non pas que je nie que ce ne soit une vertu, mais il y a des rangs dans les vertus comme dans les vices. Il me semble absurde qu'une femme soit bannie de la société pour avoir eu un amant, tandis qu'elle peut aller partout étant avare, fausse et méchante. La morale de ce siècle-ci n'est pas assurément celle qu'on enseigne dans l'Évangile. A mon avis, il vaut mieux trop aimer que pas assez. Maintenant les cœurs secs sont au pinacle. Connaissez-vous dans le monde des femmes et des hommes ayant des relations dévouées et des amitiés à l'épreuve comme il y en avait en 1759 ? Pour moi, je n'en connais pas, si ce n'est peut-être parmi de vieilles gens qu'on peut à peine compter dans notre siècle. Parmi les hommes je n'en vois guère plus, et c'est encore parmi les gens qui ont passé la cinquantaine que l'on trouve des amitiés vraiment solides.

Je viens de faire un petit voyage en Normandie dont je ne me suis guère bien trouvé. Je suis tombé d'un rocher sur un autre qui avait beaucoup de pointes, comme celui de Sancho et je me suis meurtri le coude, la jambe et la main, puis j'ai descendu et remonté une falaise qui pour la raideur et les casse-cou l'emporte sur tout ce que j'ai vu dans les Alpes ou les Pyrénées, et j'en ai rapporté une courbature. Enfin, de l'ensemble de mon voyage, j'ai rapporté des douleurs d'estomac et la fièvre. J'étais hors d'état de vous écrire hier. Aujourd'hui je me trouve très faible, mais tolérablement et j'en profite pour vous remercier de votre bonne lettre du 1er août, que j'ai reçue au moment de monter dans le chemin de fer. Vous avez tort de dire du mal de votre papier. Il a le mérite de tenir plus de prose que l'ancien, et je le préfère quand il s'agit de la vôtre. Comment ! vous avez voyagé dans la Sierra de Ronda ! Je vais chercher dans mon capharnaum de croquis pour retrouver une vue du Tajo de Ronda que vous vous rappelez sans doute. Il y a quelques vingt-neuf ans que j'entrai dans Ronda sur un cheval efflanqué qui me déposa mollement sur les cailloux qui pavent le pont qui traverse le ravin. Mais je n'en ai gardé nulle rancune.

Je trouve ici dans mon journal deux nouvelles qui pourraient avoir quelque influence sur mon voyage. L'une que le fils de la duchesse d'Albe est malade à Vittoria, l'autre que le choléra est à Murcie. Ces deux motifs pourraient bien éloigner de Madrid

Mme de M... et alors je n'aurais plus à passer les Pyrénées. J'espère toutefois qu'il y a beaucoup d'exagération dans les deux nouvelles. Mme de M... qui est très poltronne avec ses filles, ne l'est pas lorsqu'elle est seule, et si elle se déterminait à rester à Madrid, ce serait une raison de plus pour moi d'aller lui tenir compagnie, car probablement il y a une espèce d'émigration. Je me crois à l'abri du choléra pour l'avoir vu très souvent, et notamment à sa première apparition où j'étais officiellement une des autorités chargées de le réprimer. Vous savez comme j'ai rempli ma tâche. Il m'a semblé que ce n'était pas la mort probable qui m'est destinée, et de plus qu'elle est assez douce. Enfin je suis seul au monde, et ma peau ne vaut pas grand'chose. Mais je ne partirai pas sans prendre vos commissions. J'ai été frappé de la ressemblance du Cotentin avec l'Angleterre. Le pays et les hommes sont les mêmes. A Cherbourg, j'ai trouvé beaucoup de très belles personnes, blanches, roses et sans expression. Je pense aussi que les jupons ne sont pas si amples ni si longs qu'à Paris ou à Londres. Adieu, madame, veuillez agréer tous mes respectueux hommages.

1859.

Madame,

Voilà le Tajo. Excusez les fautes de l'auteur, qui n'a plus d'yeux et qui a travaillé en fin cette fois afin de profiter de l'occasion de la poste.

Je ne suis plus si content du second volume. Il y a énormément de rabâchage, et la vieille dame devient bien aigre. Il faudrait des notes et il n'y en a que lorsqu'on n'en a pas besoin. L'auteur, que je présume être le fils de mon ancien confrère le marquis de Saint-A... se trouvait à un bal avec moi il y a bien longtemps. Nous regardions danser tous les deux la fille de la duchesse de G... qui, moins belle que sa mère, était cependant charmante, et qui dansait une contredanse aussi bien que Mlle Taglioni. (Ce n'est pas peu dire, car j'ai vu danser Mlle Taglioni à un bal chez elle, et je vous assure qu'elle était admirable, et qu'on ne sentait pas le moindrement du monde l'actrice dans sa façon de faire.) Il paraît que ma figure exprimait l'admiration. M. de Saint-A... me dit : « Est-ce que vous faites de la différence entre une femme qui est jolie et une autre? — Assurément. — Moi, je n'ai jamais pu y trouver de différence. » Il disait cela d'un air si candide, qu'on voyait bien qu'il ne disait que la vérité. Son père était un homme d'esprit au contraire, très aimable et d'une politesse bienveillante qui me charmait. Ces deux qualités gagnent beaucoup à être réunies. Les notes du fils sont aussi

niaises que celles de mon confrère M. Walckenaer sur les fables de La Fontaine : *Lionceau*, le petit d'un lion, etc.

Je vois par mon journal que le fils de la duchesse d'Albe est hors d'affaire. Quant au choléra, je ne sais qu'en penser.

Je viens de commencer la lecture d'un livre assez curieux. C'est un tableau du clergé séculier en Russie, écrit en russe, mais de l'autre côté de la frontière, par un prêtre russe, à ce qu'on dit. Cela est fort difficile à lire, parce que je suis obligé continuellement d'avoir recours au dictionnaire, et puis parce que l'auteur écrit avec une certaine emphase orientale particulière à la langue de l'Église dans son pays, mais cela est fort intéressant. On m'assure que cela est très vrai. Il est évident qu'il va y avoir un schisme en Russie. Il y a déjà 11 millions de sectaires. L'Église russe, comme l'Église anglicane, est une institution politique organisée par Pierre le Grand. Si le pouvoir spirituel est enlevé aux tsars, le temporel en souffrira beaucoup. Nous aurons un protestantisme grec.

Adieu, madame, on vient me chercher pour me mener à l'Institut. Je ne veux pas tarder à vous envoyer ce mauvais croquis, car vous avouez que vous aimez la promptitude. Veuillez agréer l'expression de tous mes respectueux hommages.

Mercredi.

15 août 1859.

Madame,

Autrefois j'ai su assez bien et en détail l'histoire du schisme d'Orient pour en avoir souvent causé avec un grand théologien, mais j'ai à peu près tout oublié. Il me semble que la querelle vint vers le IXe ou Xe siècle lorsque Photius, que nous révérons parce qu'il nous a conservé des renseignemens intéressans sur les auteurs grecs, se querella avec le pape Nicolas sur le symbole. Les Latins avaient ajouté à cette phrase : « Nous tenons que le Saint-Esprit procède du Père *et du fils* ». Photius disait que c'était une impiété. Je crois que cette dispute se rattache à une autre plus ancienne sur la question de savoir si le fils était consubstantiel ou pareil au Père. En grec, les mots se ressemblent à un *i* près : *Omoousios* ou *omoiousios*. Tout cela rentre dans les mystères. La grande distinction entre la croyance grecque et la latine, c'est que la première a été beaucoup plus tolérante et moins soucieuse de la puissance temporelle. En Russie, c'est la religion qui a empêché l'asservissement du pays aux Polonais vers 1612. Pierre le Grand, qui n'avait aucune croyance religieuse, voulut rendre le clergé russe encore plus docile qu'il n'était. Il destitua le

patriarche et se fit le chef de la religion. Il changea aussi la liturgie d'une manière notable. Ces altérations n'ont pas été toutes adoptées, et il y a toujours eu des protestations. La plupart des sectaires tiennent pour les vieilles pratiques antérieures à Pierre le Grand. D'autres ont adopté quelques-unes des opinions des puritains; enfin il y en a qui font toutes les extravagances possibles et qui font même du suicide un article de foi. Les Grecs disent avec beaucoup de raison, je crois, qu'ils sont beaucoup plus près de la primitive Église que les catholiques. Les catholiques, d'un autre côté, disent qu'ils n'ont pas *ajouté*, comme on le leur reproche, mais qu'ils ont *développé*. D'ailleurs, en dépit de Bossuet, je ne trouve pas que les variations des églises réformées soient une preuve de la fausseté de leur dogme. Les catholiques ont, dans l'organisation de leur Église un pouvoir interprétant. Il est clair que tant que ce pouvoir interprétant sera reconnu, on ne pourra l'accuser de divisions et de variations. On peut comparer l'Écriture à un recueil de lois, le Saint-Siège à la cour de cassation, Au moyen de la cour de cassation, on supplée toujours à l'insuffisance de la loi. Mais comment avoir une cour de cassation toujours composée de jurisconsultes habiles?

C'est assez, ce me semble, de trois pages de théologie. J'aurais mieux fait de vous parler de mon livre russe, qui me semble bien fait et qui m'intéresse. Mais il y a des choses encore plus intéressantes. Vous me faites venir l'eau à la bouche en me parlant de l'Écosse et de la chance de vous y rencontrer. Malheureusement, je suis toujours dans la même incertitude sur mes voyages. Vous me reprochez de ne pas parler ouvertement et de détourner la conversation, dans les rares occasions où nous avons pu causer. *I was not aware of the fact*. Mais il est possible. Alors cela a tenu sans doute à deux causes : ou bien j'ai craint de dire quelque chose qui vous déplût, ou bien j'ai craint d'être engagé sur un sujet pénible, sans avoir de soulagement ou de consolation à espérer. Quand on ne croit guère à la médecine, il ne faut pas parler de ses maladies. Mon malheur à moi c'est de connaître très bien les miennes et de les savoir incurables. Je vois avec peine que vous faites grand cas de Walter Scott. Je l'ai beaucoup aimé; maintenant, je ne puis le relire. Il a des rabâchages qui m'excèdent, et c'est un petit esprit et une nature basse. En littérature, c'est une manière de Gérard Dow qui peint merveilleusement une cruche, et qui n'a jamais su faire une figure. Dans le temps où les romans historiques sont revenus à la mode, il a exploité habilement ce genre bâtard et il a fait de détestables disciples. Il a donné des idées fausses sur l'histoire, comme le *Voyage du jeune Anacharsis* a donné des idées fausses sur l'anti-

quité pour avoir mêlé le vrai et le faux. Puis il est d'une ignorance crasse. Dans un de ses romans il fait mourir Tilly après Gustave-Adolphe, etc.

Adieu, madame, j'ai été bien mouillé à la revue. C'était très beau. Rien de plus extraordinaire que les Kabyles; rien de plus drôle que les zouaves défilant avec toutes sortes de bêtes, notamment un chien savant habillé qui marchait en tête avec évidemment la conscience de son importance et le sentiment le plus vif de l'honneur du corps. Il était curieux de voir toutes ces figures européennes de tant de teintes différentes passées uniformément à un même glacis, en opposition avec la teinte violet clair des turcos, teinte à laquelle ni la poudre ni le soleil ne peuvent rien ajouter. Adieu, madame, veuillez agréer l'expression de tous mes respectueux hommages.

PROSPER MÉRIMÉE.

30 août 1859.

Madame,

C'est *hétéroclite* que je suis, non pas *étéro* ni *clyte*. Cela veut dire en grec que je penche *autrement*, que je suis un *substantif dont la déclinaison est irrégulière*. Hélas ! que voulez-vous? Je croyais avoir trouvé moyen de vous être agréable et de faire un compliment au catholicisme en disant qu'il avait dans son organisation un système de perfectionnement, et j'étais tout fier de ma comparaison avec la cour de cassation, qui vous indigne. Vous ai-je dit que les sectaires russes s'élevaient à vingt millions ? Il n'y en a que *onze* millions. Je vous soupçonne d'apporter un peu d'enthousiasme dans les chiffres. Mais vous en avez pour tout, et je vous aime et je vous en admire davantage. Comment se fait-il que vous soyez ce que vous êtes, étant née en France et ayant vécu dans le monde? J'ai été enthousiaste, moi aussi, dans ma jeunesse, mais il m'est arrivé ce qui arriva à un chat que j'avais élevé dans la persuasion que le mal n'existait pas. Il ne connaissait que le bien. Il monta un jour sur les toits et revint avec la patte cassée, cent coups de griffes, et la robe déchirée. Depuis il fut prudent, méfiant et pessimiste, au demeurant un assez bon chat. Pour ma justification, je vous avouerai en outre qu'en vous parlant du chien Magenta, je cherchais à vous faire ma cour. Il me semblait que vous n'aimiez pas les grands côtés de *ce* régime. J'ai eu tort; pardon, mais je voulais vous plaire, je m'y suis mal pris. Cependant ayez un peu d'orgueil de cet aveu. Je ne crois pas qu'il y ait maintenant trois personnes à qui je me soucie de plaire.

Heureusement pour vous, on m'a interrompu en cet endroit de ma lettre, et si j'avais continué, vous auriez pu me croire encore enthousiaste. Je suis charmé de nous trouver si conformes d'avis au sujet de Walter Scott. Mais je voudrais bien savoir si vous êtes comme la plupart des femmes, ennemie de l'histoire véritable! Savez-vous quelque gré à un homme qui lit de vieux papiers, de vieux bouquins, interroge tous les témoignages pour arriver à la connaissance d'un fait? Lorsque j'ai cessé d'écrire, l'histoire était la seule chose qui m'intéressât encore en fait de littérature. Je vous soupçonne de ne pas aimer la vérité et de tenir à des illusions agréables. A côté de l'histoire vraie, le peuple, toujours poétique, en fait une romanesque qui a son mérite assurément, mais qui raconte les choses comme elles auraient *dû* se passer. Vous vous représentez Du Guesclin comme le prototype de la chevalerie. Seriez-vous bien aise qu'on vous montrât en lui un profond politique, très dépourvu de préjugés, passablement avide d'argent, très spirituel et aimant *la France* au lieu d'aimer *son seigneur* et *sa province?* Il fut, avec Charles V, le seul homme de son temps qui eût cette grande idée. Vous aurez lu que, lorsqu'il passa près d'Avignon avec les grandes compagnies, il pria le pape de lui donner cent mille francs; que, sur le refus du pape, il se mit à piller; sur quoi le pape mit un impôt sur les bourgeois d'Avignon et le lui donna. Ici le peuple espiègle et aimant à rire des gens d'église, a ajouté « que Du Guesclin ayant su l'origine de l'argent, avait dit : Nous ne faisons pas la guerre pour les bourgeois d'Avignon, nous voulons de l'argent du Saint-Père et des cardinaux », et qu'il fallut en passer par où il voulut. J'ai trouvé une charte curieuse qui prouve que Du Guesclin prit l'argent sans demander d'où il venait. J'ai encore trouvé qu'il avait tiré immensément d'argent de Henri II, pour l'aider à renverser et à tuer le roi légitime Du Pedre, qui n'était pas beaucoup plus cruel que l'autre. J'ai raconté tout cela fort exactement et cherché à expliquer par quels raisonnemens il avait agi. Ne préférez-vous pas la tradition à l'histoire et la poésie à la prose?

C'est ce que vous faites pour la religion. Vous ne voulez pas admettre de doute; vous ne voulez pas entendre parler des inconvéniens; vous ne voyez que les grands et beaux côtés. Comme vous êtes grande, bonne et enthousiaste, tout est pour le mieux. Mais avec la foi, quand on l'a, et qu'on n'est ni grand ni bon, savez-vous ce qu'on fait? On invente l'inquisition comme Torquemada. On commence par faire brûler des Juifs, puis on finit par vouloir brûler tout le monde, et faire de la monarchie de Charles Quint le royaume de l'innocente Isabelle. Croyez que le doute a son bon côté, pratique, s'entend, pour cette vie. Voyez les bêtises et

les horreurs des philosophes convaincus en 1793, contre-partie, aussi vraie de la Saint-Barthélemy en 1572. Si mon papier ne me faisait défaut, je vous en dirais bien d'autres, mais je n'ai de place que pour vous prier d'excuser mon entêtement et vous offrir l'expression de tous mes respectueux hommages.

PROSPER MÉRIMÉE.

Je viens de retrouver un croquis que j'ai fait autrefois. Il ne tiendrait qu'à vous d'y voir une sainte Élisabeth changeant ses pains en roses, mais mon amour de la vérité m'oblige à vous avouer que c'est un portrait de la marquise de Ganges, celle que ses beaux-frères empoisonnèrent et assassinèrent assez mal au XVIIe siècle. Cela vient du couvent de Villeneuve près d'Avignon. Je vous le donnerai si cela peut vous être agréable. La susdite marquise peinte par Mignard est en habit de religieuse.

Je ne puis souffrir la princesse des Ursins, non plus que Mme de Maintenon. Je viens de lire les *Mémoires* de la princesse Daschkoff, qui n'apprennent rien et ne valent rien, c'est-à-dire qu'ils valent trente francs, grand dommage!

Paris, 5 septembre 1859.

Madame,

Je suis au contraire enchanté de vos opinions sur l'histoire et la vérité historique. Je n'aurais pas cru que vous allassiez si loin dans la bonne voie. Je ne puis m'empêcher seulement de trouver que vous tenez encore un peu trop aux illusions. Remarquez bien que l'histoire vraie ne démolit jamais un grand homme. Elle ne change pas en petit ce qui passait pour grand; elle explique seulement. Henri IV, par exemple, que vous citez et que vous voulez qu'on respecte, sera toujours un des plus grands rois que nous ayons eus. Cependant on ne peut dire que ce fût un bon homme, ni surtout qu'il fût franc. Il reste un des plus habiles politiques, et un des hommes les plus spirituels de notre pays, et, de plus, ce qui est plus important, un de ceux qui ont le mieux compris et préparé les destinées de la France. Il y a en lui quelque chose de très séduisant; c'est le caractère aventureux qu'il devait à sa nature gasconne et à son éducation. Il se mettait très souvent dans de très mauvais pas, sûr de s'en tirer ensuite à force d'esprit. N'avez-vous pas connu des gens de ce caractère? Ce sont les plus aimables.

Je pars ce soir pour Tarbes, où je resterai une semaine. Je serai à Paris du 12 au 15, où j'espère que vous serez encore, et que nous pourrons faire une visite aux couronnes wisigothiques, si le cœur vous en dit. Cependant, pour le cas où vous ne feriez

que traverser Paris, je vous envoie la marquise de Ganges en religieuse. Si elle vous paraît immorale ou trop laide, faites-en un autodafé. Je ne me suis pas bien expliqué pourquoi ce portrait se trouve dans la sacristie du couvent des religieuses à Villeneuve, à côté du *Couronnement de la Vierge* attribué au roi René. Peut-être la marquise était-elle une des bienfaitrices dudit couvent. Ce qui m'a toujours fâché c'est que ses beaux-frères n'aient pas été pendus.

J'irai en Espagne à la fin de septembre, et je suis dans de grands embarras au sujet de la route à suivre. J'ai peur de la mer et du golfe du Lion, dont j'ai fait une mauvaise expérience il y a quelques années. D'un autre côté, on me dépeint la route d'Irun à Madrid comme quelque chose d'atroce. C'est celle que j'ai parcourue souvent, mais qui n'a pas été réparée. Enfin *sarà lo che sarà*. On devient tous les jours plus douillet, et vous avez bien raison de regretter le bon temps où l'on voyageait à cheval et où une grande princesse s'en allait d'Espagne en Flandres sur son palefroi sans crainte de se casser en route. Mais comme toutes ces belles dames devaient être sales! Je crois que c'est cette considération qui m'a empêché de trouver du plaisir à lire l'Arioste. J'entends dire à quantité de gens en qui j'ai confiance que c'est admirable. Je serais charmé qu'il ne vous plût pas, parce que j'ai confiance en votre jugement, en matière de poésie surtout. Voici une chose qui m'étonne : pourquoi les femmes, qui ont tant d'imagination, ne sont-elles pas poètes? Il y a bien Sapho, qui a fait la plus belle ode connue, quoique très immorale, mais ce n'était pas plus une femme que la vivandière des zouaves qui a tué tant d'Autrichiens. Nous avons donné le prix de poésie cette année à une demoiselle qu'on dit très maigre. Plus maigre encore était son œuvre. Vous avez raison de dire que la tâche de M. Villemain était bien difficile. Une des premières difficultés, c'est de lire les œuvres des lauréats, et il faut avoir la vie dure pour pouvoir en dire quelque chose. Je vous quitte pour faire mes paquets, madame. Je charge la marquise de vous présenter tous mes respectueux hommages.

PROSPER MÉRIMÉE.

Paris, 10 septembre au soir.

Madame,

Il ne faut pas dire *di* mais *de* Abrantes. Mondoñede est une ville, ou soi-disant telle, en Galice, et à moins de trouver un porteur d'eau retournant de Madrid dans ses foyers, je ne sais

trop comment on pourrait envoyer le petit paquet à son adresse. Ce qui me paraît beaucoup plus facile, c'est d'adresser cela à la Corogne par les bateaux à vapeur de Bayonne, qui font le service des dépêches. Si vous approuvez ce système, veuillez m'en faire part avant le 27 de ce mois. Je pourrai au besoin recommander le livre au consul de France.

La *Victoire* de Brescia est une *Victoire*, comme ses ailes le témoignent. La Vénus de Milo est une grande divinité, peut-être une *Vénus victorieuse*. La Victoire de Brescia est un des plus beaux, sinon le plus beau bronze antique qu'on connaisse, et d'une conservation incroyable. Il n'y a qu'un bout d'aile cassé, encore l'a-t-on retrouvé, mais non ressoudé. Contre l'ordinaire des bronzes antiques, couverts de pièces appliquées au marteau, celui-ci est fondu avec une habileté rare. On l'a trouvé au lieu même où la statue est exposée, dans un temple d'Esculape, avec une inscription au nom de Vespasien. Il y avait autour de la statue, tombée de son piédestal et couverte de cendres, une douzaine de bustes, dont quelques-uns très curieux. On a couvert le temple avec un toit moderne et on en a fait un musée. Les Brescians n'avaient pas voulu laisser mouler leur statue jusqu'à présent. De plus, les Autrichiens avaient voulu l'emporter, mais les Français sont entrés dans la ville avant qu'on eût scié la tige de fer qui maintient la statue sur son socle, en sorte que les barbares n'ont eu que le temps de prendre leurs jambes à leur cou, sans rien emporter. Si j'avais été le général français qui est entré à Brescia, j'aurais laissé emporter la statue, puis je l'aurais reprise, et gardée, bien entendu. C'est déjà beaucoup d'avoir un moule.

Je suis charmé que la marquise de Ganges vous plaise. On dit, à Villeneuve-lès-Avignon, que ce portrait est de Mignard. Je ne le garantirais pas. Il a un peu souffert du soleil. A présent on en a un peu plus de soin. Dans le même couvent, il y a un *Couronnement de la Vierge* attribué au roi René, selon moi trop beau pour venir d'une main royale. Mon aquarelle est beaucoup trop noire, comme tout ce que je fais, dont j'enrage.

Je voudrais bien ne pas avoir à répondre à une autre partie de votre lettre, parce que nous n'allons plus nous entendre. Il y a deux façons de croire : l'une fondée sur des présomptions contrôlées par une critique raisonnée; l'autre ne s'appuie que sur un sentiment intime. Produire ce sentiment sans avoir recours à la raison, est une faculté ou un don que tout le monde n'a pas. Je comprends très bien ces paroles : « Cherchez et vous trouverez, » mais je ne les crois pas applicables dans mon cas. Si l'on applique à l'histoire religieuse les règles ordinaires de la critique historique,

l'authenticité de la tradition sera encore moins croyable que le récit de Tite-Live des premières années de Rome. Quiconque lira la Bible comme un livre ordinaire, sans croire *a priori*, n'y verra qu'une compilation très ancienne, remplie des défauts et des beautés de la littérature orientale. Le Nouveau Testament, à part la légende biographique, se distingue de tous les livres antiques par une admirable morale, présentée du côté pratique et s'adressant à tout le monde. C'est le résumé des meilleurs principes, jadis réservés par les philosophes grecs pour un petit nombre d'adeptes, maintenant mis à la portée de tous les hommes sans exception. Il me paraît évident qu'il n'y a pas de meilleure règle de conduite à suivre, quelque doute qu'on puisse avoir d'ailleurs sur l'origine du livre.

En toute occasion, il est extrêmement difficile d'acquérir une conviction, du moment qu'on n'a pas la foi et qu'on applique à tout les mêmes règles de critique. Malheureusement dès qu'on arrive à chercher le fond des choses, on se trouve presque aussitôt dépourvu de tout moyen de critique. Il est trop évident qu'il y a quelque chose en ce monde qui nous échappe et que nous ne pouvons pas comprendre. Si dans une autre planète il existe des êtres possédant six sens, il nous serait impossible, faute d'un sixième sens, de comprendre le leur, car pour le comprendre il faudrait l'avoir. Pour comprendre les choses surhumaines, il faudrait avoir une nature surhumaine. Nous sommes donc réduits, soit à nous contenter d'une explication, qui n'est en général qu'un mot incompréhensible, substitué à une idée incompréhensible, ou bien à demeurer dans le doute. On a écrit des milliers de volumes sur les propriétés de l'aiguille aimantée, mais depuis que l'aimant est connu, on n'a pas avancé d'une ligne dans la connaissance de la cause du phénomène. Si nous ne pouvons comprendre le plus simple des phénomènes que nous avons sous les yeux, pouvons-nous espérer de deviner des problèmes bien plus compliqués qu'il ne nous est pas même possible d'examiner? On m'a donné à lire dernièrement un livre très curieux d'un astronome anglais sur les *nébuleuses*. Ce sont ces taches blanches qu'on voit dans le ciel par une nuit sereine. Lord Ross a construit le plus grand télescope connu avec lequel, au lieu d'une tache blanche, on aperçoit des myriades d'astres. Chacun de ces astres est un soleil, beaucoup plus gros que le nôtre, et probablement le centre d'un système. Au delà de ces astres, il est probable qu'on en voit beaucoup d'autres, car il n'y a presque pas de place dans le ciel, où, avec un bon instrument, on n'aperçoive, soit des astres, soit des lueurs qui font présumer des astres. Il y en a quelques-uns dont la lumière met dix mille

ans à venir à la terre, à raison de 32 millions de lieues par sept minutes. Comment nous, qui occupons une des plus petites places dans un des plus petits systèmes, pourrions-nous jamais parvenir à comprendre la cause de tout cela ? Et s'il fallait employer à cette occasion les règles ordinaires de la critique, ne pourrait-on pas présumer que les explications données sur cette terre à nous, étant uniquement applicables à ladite terre, sont par cela même fort suspectes ? Nous sommes une cinquième roue à un carrosse et nous prétendons que le carrosse roule pour nous.

J'en aurais long à dire sur la propreté des belles dames d'autrefois. C'est une mode moderne, comme beaucoup d'autres, renouvelée des Grecs. Êtes-vous allée à Versailles? Avez-vous lu Dangeau et Saint-Simon? Louis XIV se faisait faire la barbe deux fois par semaine. Il n'est pas prouvé qu'il ait pris un bain dans sa vie. Il se lavait les mains avec un peu d'esprit-de-vin. Je m'arrête parce qu'il ne faut pas tout dire, et que cela n'empêche pas qu'il ne fût un grand roi. Il y a dans Brantôme cette phrase : « J'ai connu beaucoup de gentilshommes qui, premier que porter leurs bas de soye, prioient leurs dames et maîtresse de les porter devant eux quelque huit ou dix jours, du plus que du moins, et puis les portoient en très grand vénération et contentement d'esprit et de corps. »

N. B. Que la cour de France était alors la plus propre de l'Europe, sauf peut-être celle du Sultan, qui, en sa qualité de Turc, nous était probablement supérieur en ce point.

PROSPER MÉRIMÉE.

(*La dernière partie au prochain numéro.*)

DE L'ORGANISATION

DU

SUFFRAGE UNIVERSEL

V (1)

LA REPRÉSENTATION RÉELLE DU PAYS

Une Chambre des députés élue au suffrage universel direct par tous les citoyens, égaux, mais répartis, suivant leur profession, en un petit nombre de catégories très ouvertes, en trois ou quatre groupes très larges, embrassant tout le monde, ne laissant personne dehors, ne souffrant ni d'exclusion ni de privilège, chacun de ces groupes devant tirer de lui-même son représentant ; avec une double circonscription : la circonscription territoriale, déterminée par le département, et la circonscription sociale, déterminée par la profession ; — un Sénat, dont les membres seraient nommés, dans chaque département : pour un tiers, par et parmi les conseils municipaux ; pour un deuxième tiers, par et parmi les conseils généraux ; pour le dernier tiers, par et parmi ce qu'il est de droit ou de coutume d'appeler les corps constitués ; — *l'individu* représenté à la Chambre, mais dans le *groupe professionnel*, et, au Sénat, les *unions* représentées, unions locales, administratives et civiles que la loi énumérerait : — ainsi, nous semble-

(1) Voyez la *Revue* des 1er juillet, 15 août, 15 octobre et 15 décembre 1895.

t-il, pourrait-on (sans préjudice d'autres réformes qui, toutes, resteraient réalisables, dont plusieurs en seraient rendues plus faciles, et quelques-unes même deviendraient nécessaires) organiser le suffrage universel, et avec lui, sur lui, construire enfin ou, en un certain sens, achever l'État moderne.

Et ce serait bien *organiser* le suffrage universel, l'organiser profondément, jusque dans la personne de l'électeur, puisque, de l'abstraction que cet électeur est à présent, on referait un homme qui aurait sa place marquée et qui tiendrait à d'autres hommes ; ce serait bien construire l'État moderne, puisque le vide se trouverait comblé entre l'individu et l'État, reliés l'un à l'autre par leurs intermédiaires naturels. Toutes les qualités que doit avoir, toutes les conditions auxquelles doit répondre le suffrage universel, support et moteur de l'État moderne, on n'aurait pas grand'peine à montrer que, organisé de la sorte, il les réunirait, autant qu'arrangement légal et institution politique peuvent les réunir; c'est-à-dire que, à peu près toutes et toutes à peu près, il les présenterait. Car il importe de ne se point faire d'illusions, de n'en point donner et de ne pas promettre, des vertus d'un système, plus qu'aucun système ne saurait tenir. Mais si, comme il est évident d'ailleurs, c'est relativement et par comparaison qu'il convient de juger de la valeur des arrangemens légaux et des institutions politiques, pourquoi craindrait-on d'avancer que le suffrage universel organisé serait au suffrage universel inorganique ce que l'ordre est au désordre? et que le régime représentatif issu de lui serait à notre parlementarisme décadent ce qu'une démarche ferme et calme est aux sautillemens de l'ataxie ou aux contorsions de l'épilepsie?

Reste l'argument, à la fois méprisable et redoutable, de quiconque n'en trouve pas d'autre : « Oui, sans doute, ce serait préférable à ce que nous avons; mais, malheureusement, ce n'est pas pratique. » Tout de suite, ici, il faut s'expliquer. Si par « pratique » on entend « praticable quand on le voudra », nous prouverons de la manière la plus positive qu'il n'y a, dans les changemens proposés, rien qui ne soit parfaitement pratique. Si, maintenant, ce mot signifie qu'une pareille idée n'est pas d'une application immédiate et ne serait adoptée par les Chambres ni aujourd'hui, ni même demain — eh! certainement! Ni aujourd'hui, ni même demain, les politiciens des deux Chambres ne se résoudront à voter un projet où il n'est question que de leur mort. Ce serait, pour eux, comme l'envoi du cordon en Turquie ou du sabre au Japon : l'Orient seul a encore de ces obéissances ou de ces dévouemens, et il commence à s'en fatiguer; l'Occident

ne les connaît plus, si jamais il les a connus. Il n'y a donc pas à compter sur une soudaine poussée de scrupules, sur une subite illumination de conscience, qui, dans une seconde et non moins mémorable nuit du 4 août, inclinerait et obligerait presque nos politiciens à un suicide que de si nombreuses raisons, et de si bonnes pourtant, justifieraient.

Il serait chimérique, on l'avoue, de s'en remettre de ce soin à un parlement médiocre et égoïste, incapable de voir et d'entendre au delà des couloirs où il s'agite ; qui se noie en de petites intrigues, ne se raccroche qu'à de petites passions, se fait à lui-même une atmosphère artificielle où tout se rétrécit et se dessèche, professe que la terre tourne, puisqu'il y a un ministère, et ne sent pas qu'il a coupé ses communications avec la vie. Mais ce n'est pas être trop naïf et prêter à rire à ceux qu'aveugle et assourdit la possession d'état que de compter sur une force qui, après tout, mène le monde : la force des choses. — Force indéfinie et indéfinissable, faite des fautes des uns et du dégoût des autres : avec laquelle conspirent, en tout temps, le mécontentement et même l'indifférence ; avec laquelle conspire, en ce moment, la lassitude des millions de braves gens pour qui le scandale n'est pas le pain quotidien ; tandis que, plus haut ou plus près des pouvoirs publics on s'étonne, et l'on s'inquiète, de voir ce que sont, depuis quelques années, et ce que font les pouvoirs publics. — Or, la force des choses qui peu à peu nous écarte d'une forme du gouvernement représentatif usée, vidée et discréditée, peu à peu aussi (nous voulons du moins l'espérer) nous en apportera, grâce à un mode de suffrage meilleur, une forme plus jeune, plus pleine, plus riche en œuvres et en hommes.

Quand donc ? Dans un délai qui sera peut-être assez long, qui peut-être sera, de beaucoup, plus court qu'on ne l'imaginerait. Cette force, dont on ne sait pas seulement au juste ce qu'elle est, on en saurait encore moins calculer la vitesse ; mais il est sûr qu'elle ne cesse pas d'agir. Comment s'opérera la transformation ? On ne le sait pas davantage et, à la vérité, dans la procédure ordinaire, elle semble impossible à prévoir ; mais il est sûr que, celle-là ou une autre, une transformation s'opérera — et, si l'on ne sait ni quand ni comment, on sait bien pourquoi. — Parce que, d'une part, ce qui est impossible, moralement et matériellement, c'est que « cela dure et cela marche ainsi » ; parce que, d'autre part, là est l'unique solution libérale, et l'on ose ajouter : démocratique, à la crise de l'État moderne. Disons plus, en disant tout court : là est l'unique solution à cette crise, puisque le collectivisme révolutionnaire, non plus qu'un césa-

risme, quel qu'il soit, ne serait une solution. Dès lors, si la République ne veut ni finir dans le sang ni languir dans l'imbécillité, la solution pacifique et logique, il faudra tôt ou tard qu'elle y recoure. Et ce sera celle qu'on vient d'indiquer, ou quelque chose d'approchant. En principe, on peut affirmer que le suffrage universel sera organisé et que, par lui, l'État moderne s'organisera; — ou qu'il ne sera pas; — ou qu'il continuera, comme il l'a fait, à travers les bouleversemens et les tâtonnemens du siècle, à se chercher sans se trouver.

Là, encore une fois, est la solution véritable et, selon le train des affaires humaines, définitive à la crise de l'État moderne; là, dans la représentation réelle du pays, du pays réel, du pays vivant tout entier; et cette solution, que, pour plus de clarté et de brièveté, il est permis de qualifier d'organique, on peut affirmer que c'est vers elle que nous devons tendre et vers elle que la force des choses nous conduit. Étant cela, elle est le but. Mais on ne conteste pas, au demeurant, qu'on sache mal de quel pas nous y allons, ni que ce but puisse être assez lointain et assez ardu à atteindre. Il nous apparaît comme au bout, au sommet d'une grande pente où l'on gravit par des plans successifs; autrement dit, entre le point où nous sommes et cette solution intégrale qui s'imposera un jour, s'interposent, échelonnées, étagées, diverses solutions moins complètes, moins satisfaisantes, accessoires ou provisoires; demi-solutions, si l'on veut, mais qui nous seraient au moins des haltes de repos dans le chemin. Seulement, il ne faut pas perdre de vue que si, plus bas, les tentes peuvent être plantées, ce n'est que là-haut que la maison de granit et de ciment sera construite.

Ce pauvre État, affolé par ses cent ans passés de vagabondage, ne se rassiéra, ne se fixera que dans la représentation réelle du pays, par le suffrage universel organisé. Aussi voudrions-nous : premièrement, faire voir que c'est à elle, à la représentation de tout ce qui vit dans la nation, qu'aboutissent en somme, et la théorie et l'histoire; en second lieu, montrer que les législations étrangères en fournissent des exemples intéressans ; en troisième lieu, établir, sur des données extraites des statistiques officielles, que son application, même immédiate, à la France de ce jour et de cette heure, ne rencontrerait pas dans les faits d'obstacle insurmontable, et que les résistances ne viendraient point de l'inflexibilité des chiffres, lesquels ne sont cependant pas suspects de complaisance pour les bâtisseurs de systèmes. — Enfin, comme l'introduction de cette représentation plus sincère ne serait pas la seule réforme, comme elle en entraînerait d'autres et comme

elle ne serait pas acceptée sans transition, nous essayerons de dire par quoi elle peut être préparée, accompagnée et consolidée; ou, comme la force des choses n'est pas à nos ordres, ce qu'on pourrait faire en attendant, afin de hâter son travail et de l'aider.

I. — FONDEMENS THÉORIQUES OU PHILOSOPHIQUES. LA VIE ET LA REPRÉSENTATION RÉELLE DU PAYS.

D'abord, et avant tout, nous rejetons le dogme, absurde et gros de conséquences désastreuses, de la souveraineté du peuple. Ou, pour qu'on ne se méprenne pas sur nos intentions, nous rejetons absolument la notion même de la souveraineté, — du peuple ou de n'importe qui, — cette notion étant incompatible avec celle de l'État moderne, État de droit, construit par en bas. Froidement et sans la tristesse habituelle des abdications, nous faisons, en ce qui nous concerne, abandon volontaire de notre part de souveraineté, ne réclamant, en échange, que notre part de vie dans la vie nationale. Autant, en effet, il est clair, quand on salue le peuple du titre de « souverain », que l'on se moque de nous, que l'on nous fait « lâcher la proie pour l'ombre » — ou prendre une bulle de savon pour le globe impérial; — autant le plus humble des citoyens est fondé légitimement à prétendre vivre dans la nation, être de sa personne dans l'être collectif.

De là une différence essentielle. Qui se croit souverain ignore ou dédaigne les autres. Qui se sait vivant ne peut oublier qu'il n'est pas seul à vivre, que sa vie se mêle à d'autres vies et que d'autres vies se mêlent à la sienne. La souveraineté se sépare, se replie sur elle-même et s'isole : elle se pose en s'opposant; la vie se répand et se solidarise : elle se développe en se communiquant. La souveraineté est condamnée à demeurer une; si elle se partage, elle dégénère en anarchie et se détruit; plus la vie se partage, plus elle se multiplie, plus elle est harmonique, plus elle est féconde.

Elle se compose, la vie nationale, de toutes nos vies, dont les plus simples sont déjà composées; l'être collectif est fait non seulement de la multitude des individus, mais d'une foule d'êtres collectifs de divers degrés, dans les divers ordres. Et non seulement la vie nationale est plus que la somme des vies individuelles, lesquelles sont loin d'en contenir tous les élémens, mais chaque vie individuelle s'embranche en quelque manière et se soude à des vies collectives qui la protègent, l'alimentent et l'accroissent prodigieusement. A telles enseignes que l'individu

est, dans la nation, comme une cellule, voisine de milliers de cellules semblables, qu'unit avec elle et entre elles tout le tissu des lois, des mœurs, des relations sociales; qui prêtent de la vie à ce corps, pour partie formé d'elles, et qui en retirent de la vie, des milliers de fois plus qu'elles ne lui en ont donné. La politique, vue d'un peu haut, est donc la science de la vie des sociétés et l'art de diriger la vie sociale pour le plus grand bien de la société et de chacun de ses membres, l'art de porter à leur plus grande puissance et de tenir en un juste équilibre la vie de l'individu et celle de l'ensemble.

D'où il suit que, si la vie est la matière et l'objet de la politique, elle en est aussi la méthode, pour ainsi dire, ou le moyen; et dans une nation où la vie est partout diffuse, qui ne vit pas uniquement par la tête, la règle de la pratique doit être : *répartir l'action selon la vie;* faire dans l'État une place et fixer dans l'État sa place à tout ce qui vit individuellement ou collectivement : organiser l'État sur le suffrage organisé lui-même d'après tout ce qui est organique dans la nation.

Mais cette image de « vie » et d' « organisme » appelle une réserve que de fréquens abus de langage rendent, à notre sens, indispensable. Ce n'est qu'une image, et lorsque au lieu de « fonctions » et d' « organes », on parle, à propos de la société, de la nation et de l'État, de « machine » et de « rouages », ce n'est qu'une image encore. Et lorsque, combinant et confondant les deux séries, on annonce solennellement, de quelque tribune ou de quelque fauteuil, — ainsi que le faisait naguère un homme politique promu à une position éminente, — que l'on s'efforcera d'assurer le fonctionnement normal « des *rouages* de notre *organisme* », ce n'est encore qu'une image ou plutôt ce ne sont que des images... brouillées.

Organisme ou mécanisme, vie ou mouvement, il y a toujours là dedans quelque dose de métaphore; et c'est à quoi il n'est que prudent de prendre garde, si nous sommes d'instinct entraînés, comme par un espèce de vanité d'esprit, à faire étalage de termes empruntés aux vocabulaires techniques, et si les analogies que l'on s'est, avec plus ou moins de raison et plus ou moins de succès, ingénié à établir entre les sciences naturelles et les sciences sociales n'ont fait que nous y disposer davantage. J'aime à penser que Herbert Spencer, quand il a commencé à décrire les procédés d'intégration et de différenciation des sociétés, la croissance sociale, la structure sociale, les fonctions sociales, les métamorphoses sociales; quand il a distingué dans le corps social des organes et des appareils d'organes, un appareil producteur, un

appareil distributeur, un appareil régulateur, j'imagine qu'au début du moins, il sous-entendait le mot « comme » et le mot « presque ».

Ce n'est que plus tard et sous le coup de cette griserie d'idées à laquelle tout philosophe est exposé, qu'il a identifié ce qu'il s'était d'abord borné à rapprocher, et mis l'absolu où d'abord il n'avait vu que le relatif; le système a appelé le système. Puis les disciples, comme c'est la coutume, ont voulu dépasser le maître : la sociologie est devenue une physiologie et la politique, une hygiène et une thérapeutique des sociétés. Et puis après les exagérations de l'école, sont venues les déformations des vulgarisateurs, et il faut voir ce qu'est, à présent, la doctrine, ou, pour n'en retenir que l'une des propositions capitales, ce qu'est, par exemple, l' « évolution » traduite, — et combien trahie ! — travestie par les gazettes radicales à l'usage des convens maçonniques ou des agapes ministérielles !

La belle et lumineuse comparaison scientifique s'est épaissie, empâtée, figée en un matérialisme politique, bas et bête. Mais nous, nous y maintenons le mot « comme » et le mot « presque », ne voulant ni perdre, en la reniant, ce qu'elle dégage de clarté, ni fausser, en la forçant, ce qu'elle enferme de vérité. Quand, ici même, nous avons dit qu'il s'agissait d'organiser le suffrage universel, de « l'organiser » presque au sens qu'a le mot en biologie, il y avait « presque »; et quand nous proposons de « répartir l'action selon la vie » en accordant une représentation dans l'État à tout ce qui, individus ou collectivités, a de la vie dans la nation, — nous ne prétendons nullement que les collectivités y vivent suivant la définition qu'un Claude Bernard ou un Darwin eussent donnée de la vie.

Pour nous, c'est un jeu d'imagination que de regarder les sociétés comme des animaux géans, ayant forme et figure typiques, reconnaissables à certains caractères, atteignant, à l'âge adulte, une certaine taille, et occupant alors tant de place à même l'espace, durant un tel temps environ. Non, les sociétés ne sont pas, proprement et sans métaphore, douées de la vie animale, sujettes à la mort animale. Le mot « comme » est sous-entendu : Dans la nation, qui est « comme » un organisme vivant, l'individu et le groupe sont « comme » des cellules. Dans le pays qui est « comme » un corps vivant, les chemins de fer et les routes sont « comme » des artères, par où se distribue et circule la richesse.

Ainsi du reste. On ne nous fera pas aller au delà de « presque » et de « comme ». Qui ne sentirait le ridicule d'écrire d'une

académie de province ou d'une chambre de notaires qu'elle est un « organisme vivant », c'est-à-dire, proprement et sans métaphore, un animal? Et si l'on n'ose l'écrire de ces petites collectivités, comment l'oser, de la grande collectivité qu'est une société ou une nation? Aussi ne l'écrirons-nous pas et nous méfierons-nous de toute cette physiologie de la politique qui, par un détour imprévu, mais avec des inconvéniens non moins graves, en rejoint la métaphysique. Naturalistes en politique? Pourquoi? s'il suffit d'être réalistes; et c'est justement le réalisme qui conseille et commande de s'y garder de la physiologie.

Maintenant, une fois faites ces réserves indispensables, — et tous ces termes de vie, d'organisme social, de fonctions sociales étant pris comme ils doivent être pris, comme on vient de les prendre, avec l'atténuation qu'on vient d'y mettre, — deux points subsistent : 1° la société, la nation est « comme » un être vivant, où « vivent » physiquement et socialement des millions d'individus, où « vivent » socialement et « presque » physiquement des milliers de groupemens ou de collectivités; 2° tout ce qui « vit » ainsi, ou bien vit « presque », est « comme vivant » dans la nation, c'est raison, justice et nécessité qu'on le retrouve, ou qu'on en retrouve un peu, dans les institutions.

Ces « vies » individuelles et collectives représentées, et, par elles, des cadres tracés à l'exercice du droit électoral, laissé à tous, égal pour tous : voilà ce qu'on réclame en réclamant le suffrage universel « organisé », la représentation « organique », la représentation « réelle du pays », la représentation du pays « vivant ». Et là-dessus, depuis que l'État est fondé sur l'élection, les théoriciens sont, pour ainsi dire, unanimes; c'est même une chose curieuse qu'il n'y ait pas dans la politique moderne de plus grosse question, et que pourtant il n'y en ait pas non plus de moins controversée. En revanche, c'est une chose curieuse aussi, qu'il n'y en ait guère de plus ignorée, ou de plus dédaignée, dans « le monde parlementaire ». Chacun sait qu'il est de bon ton d'y railler finement « la théorie » et « les théoriciens », et peut-être pourrions-nous rire nous-mêmes de ces plaisanteries, si ce n'était sur nous, tant que nous sommes, que les charlatans, les « rebouteux » de la politique se livrent à des opérations, qui ne laissent pas d'être douloureuses, et ruineuses par-dessus le marché et, au bout du compte, mortelles. On les étonne donc bien, nos plus distingués politiciens, à qui jamais l'idée n'est venue d'étudier la politique, pas même « un peu..., dans Aristote », en préconisant devant eux la représentation réelle du pays, par le suffrage universel organisé. — C'est, à une question dont à peine ils soup-

çonnaient l'existence, une solution qui ne leur apparaissait point, le groupe de « la gauche avancée », la loge Saint-Jean de Thémis, le bureau de leur comité et le *Phare* ou l'*Abeille* de leur arrondissement ayant jusqu'ici négligé de s'en occuper.

Mais ce n'en est pas moins une solution sur laquelle l'accord est fait pour la quasi-unanimité des théoriciens, — et non point d'hier. Ce n'est point d'hier qu'ils ont adopté le principe, sinon arrêté la formule, de la représentation organique. Et ils peuvent bien différer d'opinion quant au degré : l'appliquera-t-on aux deux Chambres? ou seulement à la Chambre haute? ou encore à la Chambre basse? — et quant au mode : divisera-t-on la société en trois grandes classes, déclarées arbitrairement égales, capital, travail, intelligence? Ou bien séparera-t-on les villes des communes rurales? Ressuscitera-t-on au préalable les corporations de métiers? Ou ne se servira-t-on que de la profession libre? — Quant à la forme et au style du cadre, s'il sera copié de l'ancien, ou simplement imité, ou d'un modèle tout nouveau, chacun conserve ses préférences, mais tous reconnaissent qu'il faut qu'on refasse à l'État et qu'on fasse au suffrage un cadre. Ou, pour ne pas encourir le reproche qu'on adressait à d'autres de mêler les séries d'images, chacun peut vanter son remède, comme le plus prompt ou le plus sûr; mais tous ont reconnu que ce qu'il faut, c'est refaire des os à la nation.

Avant même que l'État moderne fût né, et parlant de l'État en général, Montesquieu ne disait-il pas : « C'est dans la manière de diviser le peuple en classes que les grands législateurs se sont toujours signalés et c'est de là qu'ont toujours dépendu la durée et la prospérité de la démocratie »? — Et sans doute l'on s'aperçoit, à quelques-unes de ses expressions, que l'*Esprit des lois* est antérieur à la naissance de l'État moderne. Mais la même pensée n'a jamais cessé de revenir, ou le même fond, plutôt, de persister sous les variations du langage, qui s'est accommodé au milieu et au temps. Elle reparaît, cette pensée, dans les livres de Sismondi, et dans les ouvrages considérables, qui touchent tout ensemble à la philosophie, à l'histoire et au droit, d'Ahrens et de Robert von Mohl.

Elle fait, en Allemagne, une fortune nouvelle, ou plus exactement, malgré les révolutions politiques et sociales, elle n'y perd rien de son ancien crédit. Loin d'y céder du terrain, au moins dans le domaine de la théorie, elle en reconquiert, et vers 1865, lorsqu'on publie l'espèce de consultation demandée à quatre éminens professeurs des universités les plus fameuses sur « les conditions et les effets du principe constitutionnel », Held est

peut-être plus net que Gneist, et Waitz est peut-être moins décidé, plus hésitant que Kosegarten. Mais voici ce que dit Held : « La fin du régime constitutionnel est de diriger vers l'État les meilleures forces politiques qui se trouvent dans le peuple... Des quatre bases habituelles de l'élection : 1° les États (*Stände*, les classes, corporations ou métiers), 2° les intérêts, 3° le chiffre de la population, et 4° la vie communale, toutes sont vacillantes et mobiles : il faut donc les prendre toutes à la fois et les concilier dans un système supérieur. »

Et voici ce que dit Gneist : « Quand, faute de participation à la gestion des affaires publiques, le vide se produit entre l'individu et l'État, on ne le remplit pas avec des spéculations abstraites ni des doctrines philosophiques. Des groupes plus ou moins nombreux de citoyens, que réunit la seule communauté du droit électoral, ne forment pas un corps politique et ne peuvent pas engendrer une action politique. Voter, lire, parler, écouter, et c'est tout : fausse manière de concevoir le gouvernement représentatif; entre l'individu et l'État il est urgent que le vide soit rempli par des institutions intermédiaires. »

Waitz, tout en recommandant « de préférer le simple à l'artificiel et de prendre les choses comme elles sont », tout en observant que l'élection par *ordres* ou *états* est impossible, puisqu'il n'existe plus ni ordres ni états, et que l'élection par catégories professionnelles n'irait pas, en pratique, sans des difficultés assez sérieuses, conclut quand même, au risque de sembler se contredire : « Ce qui importe le plus, c'est de chercher les forces vives de la société et de leur assurer l'influence qu'elles méritent. » Pour les Chambres hautes, au moins, « là où n'existe point d'aristocratie historique, la représentation doit être formée de la grande propriété, de la grande industrie, de l'Église, des universités, des corporations qui subsistent, et des grandes villes. »

Kosegarten enfin, franchement réactionnaire, se soucie moins de « prendre les choses comme elles sont » que de les remettre comme elles ont été, et comme, à son gré, elles auraient dû continuer d'être : il déplore le peu de respect où l'on tient de nos jours les idées de « tradition » et de « collectivité », vante leur valeur politique et ne cache pas qu'il reste partisan de l'antique représentation par états ou par ordres.

Des *états* ou des *ordres*, les théoriciens qui suivent et, à leur tête, l'un des plus écoutés, Bluntschli, ne veulent pas ou ne veulent plus, parce que c'est l'État moderne qu'ils construisent, lequel, jaloux d'égalité, exclut les ordres ou états comme les castes.

Mais, par compensation, ils acceptent les *classes*, car les classes ne sont ni les *castes* ni les *ordres* — et ils donnent une définition docte, subtile et longuement filée, de la *caste*, de l'*ordre* et de la *classe*. N'eût-il pas même admis la classe (dans l'acception étroite et rigoureuse, on comprendrait qu'il ne l'eût pas admise) si Bluntschli a su voir — et il l'a fortement noté, — le défaut commun, le vice originel des systèmes électoraux qui partent de l'individu isolé, c'est là l'essentiel. L'essentiel est qu'il ait reconnu, — et il l'a hautement enseignée, — la supériorité comme base de l'élection des groupemens divers qu'il englobait sous l'étiquette, d'ailleurs vague, d' « unions organiques locales » ou de « membres organiques du pays. » Ainsi, *sa* représentation organique peut être, en son arrangement, différente de celle de Held ou de Kosegarten, mais, tout de même et à coup sûr, c'est *la* représentation organique; et comment la représentation, *une* représentation organique ne fût-elle pas sortie de la théorie organique de l'État?

Mais ce qui reste vague avec Bluntschli se dessine, s'assemble et se précise avec Holtzendorff. Ce que sont les « unions organiques locales », Bluntschli ne nous l'a pas appris, mais Holtzendorff va nous l'apprendre. Adoptant, faisant sienne la doctrine de Mohl sur « la société, et la développant, il estime que la société n'est pas seulement une somme d'individus, mais encore et peut-être surtout une somme de « formations collectives. » Si bien que « les hommes qui vivent dans l'État ne doivent pas être considérés seulement comme des unités, indépendantes, autonomes, mais comme des parties ou des fractions de communautés d'intérêts, matériels, moraux ou intellectuels. » Ces communautés, il les énumère : les unes venant de la nature même : la famille, la parenté, autrefois la tribu ou le clan, maintenant la commune; autrefois la race, maintenant la nation; autrefois la caste, l'ordre ou la classe, maintenant la position sociale; les autres, produits de la société, telles que : associations professionnelles (syndicats); corps de fonctionnaires; corps savans, académies, universités, corps enseignans des degrés inférieurs; associations religieuses; communautés d'intérêts économiques; grande et petite propriété foncière, urbaine et rurale; métiers; commerce en gros ou en détail; capital et travail industriel.

Dans l'un quelconque de ces groupemens, dans au moins un, tout homme est engagé : ils sont en quelque sorte le *lieu social* de l'homme. De ce lieu social il faut faire le *lieu politique*. « Les nouvelles formes représentatives doivent tendre à représenter le peuple d'après la multiplicité de ses élémens constitutifs. » Et

l'axiome ainsi posé a bien on ne sait quoi de flottant et d'obscur, mais qui se fixe et s'éclaire, lorsqu'on y regarde mieux, si les élémens constitutifs du peuple, ce sont toutes ces formations collectives, toutes ces unions locales, toutes ces communautés d'intérêts, tous ces « lieux sociaux » des individus dans l'État.

En français, nous dirons : le régime représentatif doit tendre à assurer la représentation réelle et totale du pays; pour qu'il y ait représentation réelle et totale du pays, l'individu doit être représenté, mais l'individu à la place qu'il occupe, en son lieu social; rien ne doit être omis, il doit être tenu compte dans l'État de tout ce qui constitue la société, individus et unions organiques, c'est-à-dire collectivités ou groupemens, en l'un au moins desquels il est impossible à un citoyen, quel qu'il soit, de ne point se trouver engagé et par lesquels sa vie individuelle, participant à une vie collective, se trouve reliée à la vie nationale.

Mais se plaindra-t-on peut-être que, Holtzendorff et les autres, voilà bien des Allemands cités? Le fait est que de, Gneist à Kosegarten et de Mohl à Bluntschli, sujets prussiens, ou bavarois, ou autrichiens, ou citoyens suisses expatriés, ils sont tous Allemands, de cette « plus grande Allemagne » où règne la pensée et où sonne la langue allemandes :

So weit die deutsche Rede klingt!

Or il est convenu qu'il ne nous vient de l'est que des brouillards, et bien que nous dussions cependant savoir que les vapeurs de la spéculation se condensent parfois là-bas en une politique très positive, ce qui est dit en allemand n'est jamais pour nous que nuée et buée. C'est pourquoi l'on s'abstient de citer en outre, — à des dates et dans des régions assez distantes entre elles, — Krause et Stahl, Schäffle et Lilienfeld, dont les deux derniers ne montrent que trop de zèle pour la théorie organique de l'État, ne s'y plongent que trop avant, n'en bannissent que trop indiscrètement le mot « comme » et le mot « presque; » et sont donc, explicitement ou par voie de conséquence, les partisans déterminés d'une représentation organique.

Ils sont Allemands : passons; mais veut-on des Anglais? puisque, dans l'opinion sommaire qu'on se forme des nations et de leur génie, si l'Allemand est toujours « utopiste », l'Anglais, au contraire, est toujours « pratique ». Eh bien! quoiqu'on ne puisse pas ranger John Stuart Mill parmi ces « partisans déterminés » de la représentation organique, telle ou à peu près telle qu'elle apparaît maintenant, il est certain que, tous les maux et

tous les périls du suffrage universel inorganique et anarchique, il les a devinés et dénoncés ; et il y avait bien, au fond de l'adhésion qu'il donnait aux idées de Thomas Hare, trace d'une préoccupation de ce genre, comme elle perce aussi, cette préoccupation, dans les motifs qui inspiraient à Thomas Hare lui-même son projet de réforme. Mais ces maux, ces périls et les menaces de la « fausse démocratie », qui les a plus énergiquement, plus sévèrement, plus durement condamnés, que sir Henry Maine, un Anglais? Qui? si ce n'est, en Angleterre, et avant Maine, Macaulay, et, avant Macaulay, Edmond Burke? N'est-ce pas un Anglais, Spencer, qui a rédigé le symbole de l'État, de la nation, de la société organiques? et si l'on en veut venir au point particulier de « la représentation organique », c'était bien elle, sous un de ses aspects, c'était vers elle que regardait lord Grey, lorsqu'il demandait que les ouvriers, comme tels, — ou le travail, — fussent représentés et que les universités, comme telles, — ou l'instruction — fussent représentées dans l'État, étant des forces de la société.

Mais avec M. James Lorimer, il n'y a plus de doute ni d'équivoque ; et s'il la qualifie lui-même de *dynamique*, et si, quand il passe aux actes, il s'égare en d'inextricables combinaisons de nombres, la doctrine, en tant que doctrine, n'en est pas moins reconnaissable : c'est la théorie organique, puisqu'elle se résume en ces termes : « Envisager l'État comme un corps organisé, dont le régime représentatif et le suffrage qui le met en œuvre ont à recueillir les énergies, afin de les utiliser toutes... »

Sur quoi, l'un de ses commentateurs faisait les réflexions suivantes : « La différence fondamentale qu'on observe dans la société et qui se doit refléter dans l'État est celle des individus et des institutions sociales. A côté des individus travaillent, dans la vie, d'autres activités réelles et positives qui, — il le faut, — doivent avoir leur juste représentation dans l'État ; parce que, sans cela, l'État ne serait point l'image de la société, le parlement ne serait pas le miroir ni la photographie de la nation. Et tandis que, dans l'ancien système (le suffrage inorganique), le pouvoir dérive de la qualité de citoyens, commune à tous, dans le nouveau, chacun la tient comme membre de l'organisme où se déroule sa vie : église, université, commerce, agriculture, industrie, en un sens ; commune, province ou colonie, en l'autre. » Et le résultat, quel serait-il? « Le parlement y recouvrerait la variété de composition qu'il a perdue : seulement, au lieu de ces élémens historiques, aristocratie, clergé, peuple, propriété, etc., il comprendrait ceux qui représenteraient les institutions, les organismes et

les forces sociales auxquels, présentement, appartient une existence réelle et positive. »

C'est, on le voit, — ou rien ne l'est, — la théorie de la représentation organique, — et tout à l'heure sur la conception organique de la société, de la nation et de l'État, en général, on a déjà nommé Herbert Spencer, — mais on peut encore invoquer son autorité (une de celles qui par exception, et de confiance, ont du crédit auprès des assemblées) quant à ce point particulier de la représentation réelle du pays. Lord Grey, Lorimer et Spencer : trois Anglais authentiques, pour n'en citer que trois ; mais enfin récusera-t-on les Anglais après les Allemands? Seront-ils suspects, à leur tour, en souvenir des lointaines origines germaniques, d'un mélange de sang saxon, et des brumes éternelles qui enveloppent les fiords danois ou norvégiens d'où s'élancèrent les pirates-rois?

Plus sérieusement, objectera-t-on que cette idée germanique ou anglo-saxonne ne correspond pas à l'idée française de la société, non plus que l' « organisation » sociale elle-même, la structure même de la société, sa charpente osseuse et son âme ne sont, en Allemagne ou en Angleterre, ce qu'elles sont chez les peuples latins? — Mais si M. James Lorimer est suspect comme Anglo-Saxon, son commentateur est un Latin de pure race, un Espagnol, M. de Azcárate qui, en même temps, analyse et critique Held, Gneist, Waitz, Kosegarten, et d'autres Allemands, et d'autres Anglais. Or, reprenant pour son compte la thèse de la « représentation organique », Azcárate arrive à cette conclusion ferme : « Si, antérieurement, les électeurs étaient les corporations et sont aujourd'hui les individus, c'est un effet du caractère que revêt tout le mouvement politique moderne ; en partie juste, parce que, les individus étant le premier élément composant de la société, ils doivent avoir leur nécessaire représentation ; en partie défectueux aussi, parce que, du fait que la plupart des anciennes corporations sont mortes, il ne s'ensuit pas que l'on doive méconnaître le droit de celles qui subsistent, comme de celles qui se sont formées et se forment. On peut dire même que c'est le devoir de la Révolution dans sa seconde période, de favoriser l'esprit corporatif, pour faire cesser l'atomisme, aujourd'hui encore dominant. »

Et sa conclusion, avec notre besoin latin de lumière, ce Latin, avant de finir, en accentue le relief et en serre le contour : « Si, ajoute-t-il, c'est une erreur de ne voir dans la société rien de plus que les individus, c'en serait une autre de soutenir qu'elle se compose uniquement de corporations; et c'est pourquoi

doivent coexister les *corps* électoraux et les circonscriptions électorales ; ceux-là, pour que les organismes sociaux (ou collectifs) aient dans l'État la représentation qui leur est due, et celles-ci, pour que les individus, eux aussi, aient la leur. »

Quoi de plus? et cet Espagnol ne serait-il pas assez Latin? C'est alors à un Italien, Diomede Pantaleoni, que nous voulons en appeler. Il écrivait : « Je ne vois qu'un moyen de sauver les démocraties modernes : c'est d'attribuer un pouvoir prédominant à un sénat qui renfermerait les hommes « représentatifs » des forces sociales : l'agriculture, l'industrie, le commerce, la science surtout sous toutes ses formes. » De cette phrase, la dernière partie au moins est à retenir ; elle contient l'essence de la pensée et ce sera, après coup, une question secondaire, de savoir si c'est le Sénat seulement ou la Chambre des députés ou, les deux ensemble qu'il serait bon de soumettre à ce régime électoral. Mais voici des Belges, — presque des Français : — M. Hector Denis, M. Guillaume de Greef, M. Adolphe Prins qui a consacré à ce sujet plusieurs livres, — tous importans ; — j'omets M. de Laveleye qui a fait la préface d'un de ces livres.

Exige-t-on davantage? et peut-être faut-il que, pour avoir droit à notre attention en ces matières, on soit Français depuis trois générations? Mais que de bons Français n'en jugent pas différemment du régime représentatif, depuis Montesquieu, il y a cent cinquante ans, jusqu'à des contemporains, il y a six mois! Et notez que les théoriciens dont on a constaté l'accord viennent non seulement de tous les pays : Allemands, Anglais, Espagnols, Italiens, Belges, Français ; mais de tous les points de l'horizon intellectuel : philosophes, juristes, historiens, sociologues ou sociologistes, — lequel est le moins barbare? — médecins même, car Pantaleoni l'était : médecin philosophe, il est vrai, mais muni du diplôme! nous revendiquons pour lui cet honneur, non qu'il en retire plus de crédit à nos yeux, mais dans l'espoir qu'il pourra trouver grâce auprès de la centaine de médecins que nous avons dans nos Chambres. Notez, par surcroît, que ces théoriciens viennent de tous les partis, comme de tous les pays et de toutes les facultés ; qu'il y a parmi eux des conservateurs, absolutistes ou constitutionnels, des libéraux, des radicaux, des socialistes même.

Tenant à ne faire déposer, en ce débat, que des théoriciens contrôlés, on a passé volontairement sous silence l'avis des publicistes qui ne seraient que des journalistes et des politiques qui ne seraient que des politiciens. Mais quand il se rencontre des hommes d'État, dignes d'un si beau titre, pour qui ni la théorie

ni l'histoire n'ont été une préparation superflue, comment ne pas les en croire, dans les choses d'État? Comment ne pas en croire M. Cánovas del Castillo lorsqu'il nous avertit que « la démocratie individualiste est un délire ridicule », qui, « scientifiquement et pratiquement, sera bien vite condamné »? Ce qui signifie qu'entre la « démocratie individualiste » fatalement anarchique, et la « démocratie collectiviste », fatalement révolutionnaire, il n'y a que ce moyen terme, la « démocratie organisée. »

Mais ce ne sont pas seulement les idées qui, de tous côtés, convergent en ce point : ce sont les faits eux-mêmes; ce ne sont pas seulement les théoriciens de toute école qui arrivent à cette conclusion : philosophes, juristes et autres; ce ne sont pas seulement les historiens : c'est l'histoire.

II. — FONDEMENS HISTORIQUES. — LES TROIS PHASES DU RÉGIME REPRÉSENTATIF.

En effet, on peut dire — et, du reste, on l'a déjà dit — que le régime représentatif a jusqu'ici passé par deux phases distinctes. Dans la première de ces phases, le groupe seul était représenté; et l'individu seul est représenté dans la seconde. Dans la première phase, la représentation était corporative; dans la seconde, elle est individuelle.

Quelques auteurs ont réservé, pour la seconde des deux phases, le nom de régime représentatif, en l'opposant à la première, où dominait le système des *ordres*. Entre le système des ordres et le régime représentatif, ils ont relevé des différences tranchées, dont les plus remarquables sont : que, dans le système des ordres, la représentation de chaque ordre est séparée et que les derniers ordres, souvent, ne sont pas même représentés; dans le régime représentatif, au contraire, la nation entière est représentée, tous ordres abolis, en une représentation commune. Dans le système des ordres, certains individus (grands seigneurs ou grands dignitaires) avaient droit de siéger par et pour eux-mêmes, non moins que pour et par elles-mêmes, certaines corporations ou universités : et, au contraire, dans le régime représentatif, le droit, quoique personnel, est commun, égal, conféré par l'État en vue de l'intérêt général.

Dans le système des ordres, les députés des villes et des corporations recevaient des instructions impératives; ils n'étaient guère que des mandataires particuliers; dans le régime représentatif, au contraire, il n'y a plus de mandat, au sens du droit civil,

de mandat particulier : il n'y a charge que du bien public. Dans le système des ordres, chaque ordre votait à part et en bloc; au contraire, dans le régime représentatif, les votes ont lieu par tête, à la majorité des représentans confondus. Dans le système des ordres, chaque ordre consentait à part les impôts nouveaux à sa charge; impôts toujours spéciaux et parfois accordés sous condition; dans le régime représentatif, au contraire, les Chambres dressent le budget de l'État, et autorisent la levée de l'impôt, universel comme le suffrage, établi par la loi, qui est obligatoire pour tous, sans exception ni condition.

Ainsi de suite, de caractère en caractère; mais nous pouvons nous en tenir là et répéter, en simplifiant un peu : dans la première phase de la représentation, ce qui était représenté, c'était le groupe, corporations de métier, villes ou ordres; dans la seconde, c'est l'individu hors du groupe, hors du métier, à peine rattaché au sol, non situé, non localisé, *non domicilié socialement* et se mouvant en toute fantaisie de coin en carre et de bas en haut dans l'État.

Même dans la première phase, deux espèces d'État : l'État communal et l'État national — ou plutôt deux variétés de la même espèce : le système des ordres. La commune est un petit État fondé sur les lignages et les métiers — comme le grand État, l'État national, sur les ordres; dans ce petit État, le lignage et le métier sont de petits ordres. C'est le régime représentatif, ou c'est *un* régime représentatif, qui repose sur les institutions corporatives : fraternités, ghildes, hanses, arts, métiers. Il en est ainsi dans tout l'occident de l'Europe : en Allemagne, en Flandre, en Angleterre, en France, en Suisse, en Italie. Seulement de ce qu'il y a représentation, il ne faut pas se hâter de déduire qu'il y a nécessairement élection. Loin de là : l'élection semble n'avoir pas été la forme ordinaire, mais bien une forme assez rarement usitée, de constituer la représentation dans les villes. Si la représentation ne s'offre plus guère à nous que liée à l'élection, tirée d'elle et créée par elle, c'est un phénomène récent : ce n'en est ni une nécessité, ni une condition, ni même une tradition. En droit, il peut y avoir, et, en fait, il y a eu, pendant très longtemps, représentation, sans qu'il y eût élection; et l'on ne soutiendrait pas que ce fût le régime représentatif en sa définition toute pleine, mais c'est sûrement un mode ou un degré de ce régime, qu'on lui en donne ou refuse le nom. La force corporative en est la grande et presque l'unique force; le métier y est presque tout : certaines familles, les lignages, y sont beaucoup ou quelque chose, suivant les lieux; nulle part, l'individu isolé n'y est rien.

A Bruxelles, sept lignages et quarante métiers, réunis en neuf nations de métiers, se partagent l'échevinage et les conseils. A côté des conseils, une assemblée où siègent les centeniers ou chefs des quartiers de la ville. En somme, d'individu point, ni d'élection aucune. Comme unités sociales et politiques, les sept lignages, les neuf nations de métiers, les quartiers. Ni dans le lignage, ni dans le métier, ni dans le quartier, l'individu n'est, lui, cette unité sociale et politique. Civilement, il n'existe que dans son groupe, ou même plus : ce n'est pas lui qui existe, c'est le groupe.

Partout ainsi. A Gand, qui est représenté dans le corps communal? Les grands bourgeois, les tisserands, les cinquante-deux petits métiers. A Ypres? Des chevaliers, des propriétaires et notables, quatre collèges de petits métiers. A Liège? Encore des lignages et des métiers. Il en est en France comme dans les Flandres, et d'un bout à l'autre des provinces qui sont notre France d'aujourd'hui. A Amiens, les doyens des corporations nomment douze échevins qui s'en adjoignent douze autres. Cela, en Picardie. En Languedoc, à Sommières, la ville est divisée, d'après les métiers, en quatre quartiers, avec trente-deux magistrats supérieurs, conseillers ou notables. A Rouen, à Bourges, des quartiers, dont les délégués s'unissent aux membres du conseil ou à l'échevinage pour nommer les nouveaux conseils.

Passez la Manche. A Londres, le maire est désigné par les ghildes privilégiées et le conseil communal; les aldermen sont nommés à vie par les citoyens (ceux qui ont droit de cité, les bourgeois) des quartiers de Londres; le conseil communal, qui contribue à l'élection du maire, est élu annuellement, à raison de quatre membres par quartier, lesquels sont très souvent désignés, du reste, par les corporations marchandes. Passez le Rhin. A Augsbourg, vous retrouverez les lignages et les métiers. Et vous les retrouverez à Ulm. Passez les Alpes. Ce n'est pas toujours chose facile de se reconnaître dans les mutations du gouvernement de Florence, malgré les témoignages précieux de Machiavel et de Guichardin. Mais les *case*, ne sont-ce pas les lignages, comme les *arts* sont les métiers? arts majeurs et mineurs, peuple gros et menu, ou selon les temps, peuple *puissant*, *médiocre* et *bas*. Prenez un de ces temps de Florence qui se succèdent si rapidement. Au XIVe siècle, en 1323, c'est le sort qui désigne les magistrats de la seigneurie, mais qui donc établit la liste de ceux entre qui le sort opère? Cinq corps indépendans : 1° les prieurs ou doyens des grandes corporations; 2° les gonfaloniers ou chefs de la milice; 3° les capitaines du parti guelfe; 4° les juges du com-

merce pour les marchands; 3° les consuls des métiers pour ce qu'on appellerait à présent l'industrie.

Et l'on voit bien ici les quartiers et les métiers, les corporations; et l'on voit, en plus, la milice et le parti guelfe; ailleurs, on a les quartiers, les métiers et les lignages; d'un seul mot, on voit le groupe, naturel ou social, mais l'individu, où est-il? Où est-il, en Angleterre même, où, de bonne heure, la personne humaine a plus de prix? où est-il, dans cette Florence même de la Renaissance, du moins dans les institutions de cette Florence, d'où bientôt pourtant il va sortir, si merveilleusement et parfois si tragiquement, si horriblement fort? On ne l'aperçoit pas : le groupe seul se montre, et l'État communal, on le répète, est partout fondé sur *le groupe*.

Ensuite, mais toujours dans le système ancien, quand les États s'agrègent et se centralisent; quand la royauté, d'une part, et d'autre part, la nation prennent conscience chacune d'elle-même en prenant contact l'une avec l'autre; quand, en face d'un gouvernement plus entreprenant, plus constant et plus continu, se fait sentir le besoin, s'affirme l'urgence d'une défense et d'un contrôle; lorsque l'État, de local et communal, devient central et national, la représentation, elle aussi, devient centrale et nationale. Mais qu'est-ce que cette représentation? et qui est représenté? qui? ou quoi? Par l'autre, dans l'État communal, c'étaient certaines familles, les quartiers, les métiers; par celle-ci, dans l'État national, ce sont plutôt des classes, presque des castes, et des ordres.

Ce sont, en Angleterre, les lords spirituels et temporels et les communes, c'est-à-dire les *cinq ports de mer*, les villes, les bourgs, les comtés, les universités. Au *Reichstag* de l'empire, à la Diète, ce sont les grands-électeurs, les princes, les cinquante et une villes impériales, en leurs deux bans, de la Souabe et du Rhin. Dans les assemblées provinciales, ce sont les états (*Stände*), le haut clergé, la haute noblesse, la noblesse moyenne, la bourgeoisie des villes; tout au bas de l'échelle, les paysans, quoique constitués en état distinct (*Bauernstand*), ne sont pas habituellement représentés. A toute époque, en Allemagne, l'organisation sociale et politique a les états, les ordres, pour armature ou pour charpente : dans la première période, libres, nobles, grands, recommandés, non libres, demi-libres; dans les deuxième et troisième périodes, libres, princes et seigneurs, échevins héréditaires (*Schœffenbaren*), chevaliers, paysans libres et non libres; dans la quatrième période, du XVI[e] siècle à la fin de l'empire, noblesse, bourgeoisie, paysans; autant de *Stände*, d'états, chacun

d'eux existant comme ordre ou comme classe et n'existant que comme ordre ou comme classe.

Aux Cortès d'Aragon et de Castille, la noblesse, le clergé et les villes représentées par des « procureurs »; en Portugal, trois états ou trois ordres, clergé, noblesse et peuple, — de même qu'en France; clergé, noblesse et bourgeoisie ou tiers état. En France, les villes ou certaines villes ne figurent pas comme unités représentées (ainsi qu'en Angleterre, dans l'Empire, en Espagne) mais, avec les bailliages et sénéchaussées, elles forment des circonscriptions territoriales, et, par elles, le régime a racine dans le sol. Ordres ou états, villes, comtés, bourgs, ports, universités, ce sont toujours des groupes; et, dans l'État national fondé sur les ordres, — comme dans l'État communal fondé sur les corporations, — il n'y a représentation que du groupe. L'individu n'est jamais représenté, pour cette raison péremptoire qu'on ne lui reconnaît point de vie politique ou sociale, et que ce n'est pas d'individus, mais de groupes que la société et la nation sont faites.

Et tous ces groupes sont des groupes fermés. On dit « fermés », quoique dans cette société même, si hiérarchisée et si peu mobile qu'elle soit, puissent se produire des déclassemens; groupes fermés, en tout cas, dans la mesure où le passage d'un groupe à l'autre, l'accès au groupe supérieur est difficile et demeure exceptionnel. C'est contre une telle société, faite tout entière d'ordres, de classes, de corporations, tout entière faite de groupes et de groupes fermés, que la Révolution française s'est levée, et jamais révolution ne fut plus profondément sociale et politique, puisque, loin de se borner à un changement de prince ou de dynastie, ou même de régime, elle a changé jusqu'à la structure sociale et politique, brisant le groupe, et affranchissant, et couronnant l'individu.

Mais, la structure sociale et politique changée, c'est toute la vie sociale et nationale qui change; et c'est, par conséquent, la représentation qui se transforme..Plus de privilèges, plus d'ordres, plus de corporations, plus de groupes; donc plus de représentation de groupes. L'individu, comme unité sociale et politique; et donc l'individu comme unité de représentation. En France d'abord, et puis, par rayonnement, dans les autres pays de l'Europe occidentale, là où, corporations ou ordres, État communal ou État national, on n'avait vu, auparavant, que des groupes représentés. Et sans doute, dans tel ou tel de ces pays, persisteront des survivances de l'antique représentation des groupes, ou même, par endroits, quelque chose en renaîtra: — survivances et renais-

sances plus fréquentes qu'on ne serait porté à le croire, et que mettra au jour l'examen des législations étrangères. Mais le fait typique et spécifique, qui forme ligne de partage entre l'ancien système et le nouveau, est celui-ci : substitution de l'individu au groupe dans la vie et dans la représentation nationales.

Jusque-là on n'avait pas compté, dans les institutions, avec l'homme, en tant qu'homme. Comme le pouvoir n'était limité qu'en fait, pour limiter le pouvoir en fait, il fallait en avoir la force, et c'est à peine si vis-à-vis de la féodalité et de la monarchie grandissantes les corporations et les ordres y pouvaient suffire. Mais maintenant que le pouvoir allait être limité en droit, et que ce droit, on le tirait des droits naturels de l'homme, tout homme, en tant qu'homme, compterait. L'individu émancipé faisait éclater le double moule de la corporation et de l'ordre. Il ne restait que lui, dans les institutions retournées de fond en comble; c'était lui qui, directement, se posait devant l'État, et c'était sur lui que, directement, on posait l'État.

Excès en deçà et excès au delà. Le groupe, jadis, était tout, et l'individu n'était rien; désormais l'individu serait tout et le groupe ne serait plus rien. Non seulement le groupe disparaissait comme *unité sociale*, mais on ne le gardait même pas comme *lieu social*. Non seulement on délivrait l'individu des entraves qui le gênaient, mais on le déliait de tout lien et même de ceux de ses liens qui étaient moins des liens que des attaches et des communications. Non seulement on en faisait l'homme et le citoyen, mais on en faisait le souverain. Société, nation, État, après avoir tout démoli, on prétendait tout reconstruire par lui seul, pour lui seul, sur lui seul, avec lui seul. De la société, de la nation, de l'État, chaque individu devenait la seule partie composante, et toute la société, toute la nation, tout l'État n'était que la somme des individus, uniformes, identiques, comme un est identique à un, et interchangeables entre eux.

Le plus fort, c'est qu'on se flattait d'obtenir ainsi l'équilibre, comme si, sur une barque trop chargée où tout le monde se jetterait à tout moment d'un bord à l'autre, on pouvait obtenir l'équilibre, et comme si la seule chance de stabilité — et de salut — qu'il y ait n'était pas que chacun eût sa place fixée et s'y tînt. Mais non : point de place fixée : caprice et fantaisie ; on dirait que l'ordre est attentatoire à la liberté, à l'égalité, à la « souveraineté ». Allez, homme, citoyen, souverain ; allez, venez, tourbillonnez, ruez-vous d'ici là, et de là ici, et où vous voudrez, et quand vous voudrez, et comme vous voudrez! Jetez-vous au hasard d'un bord à l'autre de l'État; déplacez-en sans cesse et sans règle le poids et la

masse; nous, cependant, avec des élémens que nous ne pouvons connaître, nous essayerons de gouverner!

Et voilà cent ans qu'on l'essaye, et voilà cent ans que l'on y échoue. Voilà cent ans que l'on expérimente toutes les formes et tous les dosages du suffrage inorganique, et voilà cent ans d'anarchie. La plaisante chose de dire qu'en France, dix-huit années sont à peu près la durée normale des gouvernemens! Comment y aurait-t-il une durée normale dans une situation qui est anormale? Dix-huit années marquent l'intervalle de nos crises les plus violentes, et c'est tout. Ce n'est que l'intermittence de notre fièvre; et, comme il y en a de tierces et de quartes, la nôtre revient tous les dix-huit ans! Mais les années de répit ne sont pas des années de santé; et depuis cent ans nous sommes malades. Nous le sommes davantage depuis cinquante ans : malades d'avoir désorganisé l'organique et voulu organiser par l'inorganique.

Toutes nos douleurs et tous nos malheurs viennent de là, et là est la grande cause. On ne guérit pas un excès par un autre; tyrannie du groupe fermé ou tyrannie de l'individu déchaîné, deux tyrannies : servitude et servitude. Et la deuxième phase du régime représentatif s'achève à présent sous nos yeux, en d'amères désillusions, avec des sursauts d'agonie, sans que rien ait été tenu des promesses qui furent prodiguées; et les cent ans qu'elle a duré n'ont été qu'une longue banqueroute.

Assez de cent ans! C'est assez! Et si la deuxième phase s'achève, pourquoi la troisième ne commencerait-elle pas? Deux excès contraires, a-t-on dit. Mais entre ces excès, n'y a-t-il pas le juste milieu, où sont la raison et la vérité? L'ancien système exagérait, et la Révolution est allée droit à l'opposé, à l'exagération contraire. Des erreurs qu'elle a pu commettre, il n'en est pas de plus franchement reconnue que celle où elle était tombée, dans l'ordre économique, en proscrivant, par haine de la corporation, même le droit d'association. De même, dans l'ordre politique. Sans la renier en ce qu'elle eut de bon et d'utile, sans blasphémer (puisqu'elle n'est que chose humaine et œuvre humaine, faillible comme toute œuvre humaine; et plus humaine et plus faillible que d'autres, si elle fut plus passionnée), on peut, où elle s'est trompée, et sur quelque point, défaire ce qu'elle a fait ou refaire ce qu'elle a défait; défaire et refaire prudemment et jusqu'où il faut.

Non point jusqu'à la corporation, mais jusqu'à l'association, dans l'ordre économique. Et, dans l'ordre politique, non point jusqu'au groupe qui supprime l'individu, mais jusqu'au groupe qui l'encadre, où il s'encadre spontanément. Non point jusqu'au groupe,

unité sociale où l'individu s'absorbe et s'abîme, mais jusqu'au groupe, *lieu social* de l'individu. — Nous ne voulons, en effet, ni de la corporation, ni de l'ordre, ni d'aucun groupe fermé ou imposé. Et non seulement nous ne demandons pas qu'on y retourne, mais très résolument, pour nous, nous refuserions d'y retourner. Nous ne voulons que du groupe ouvert et libre, lieu et milieu social, et, par rapport au suffrage, simple circonscription sociale ajoutée à la circonscription géographique, sans que, d'être de tel ou tel groupe ou de voter dans telle ou telle circonscription sociale entraîne jamais rupture d'égalité ni différence dans le droit. — Ouvert et libre, nous voulons le groupe, et nous ne le voulons pas fixé, arrêté une fois pour toutes : nous le voulons en vie et en mouvement comme la société elle-même.

La besogne à faire est une besogne d'action, non point de réaction. Hier est mort et aujourd'hui meurt; ne nous attardons pas à restaurer hier ni à prolonger aujourd'hui. Mais demain vit déjà en nous, et, si la politique est une science et un art de vie, la politique de demain est la seule qui vaille la peine qu'on s'en occupe. Près d'elle et du problème qu'elle pose, — ce problème étant de savoir si l'État moderne sera enfin construit et si nous sortirons de l'anarchie dont les manifestations se succèdent et se précipitent, — qu'est-ce que les vaines démarches d'un ministère? ou le conflit des Chambres? ou les chicanes juridiques sur le vrai sens de l'article 6 de la Constitution? Laissons cet aujourd'hui misérable qui meurt, et, de la *politiquaille*, tâchons de dégager une politique.

CHARLES BENOIST.

BESSIE

DERNIÈRE PARTIE (1)

IV

Le lendemain, au coucher du soleil, un voyageur descendit du train venant de Frampton à la station de Clinton Magna. Les employés le reconnurent et le saluèrent, et deux ou trois ouvriers de campagne qui se trouvaient là lui souhaitèrent aussi le bonsoir au moment où il se mettait en marche pour se rendre au village qui était éloigné de deux kilomètres environ de la gare.

— Alors, comme ça, John, tu nous reviens? fit l'un d'eux, un vieillard, en lui tendant la main. A te voir, on ne peut vraiment pas dire que le climat de Frampton t'ait rajeuni, sais-tu!

John avait, en effet, triste mine; il marchait comme accablé de fatigue, en s'appuyant lourdement sur sa canne.

— Pour ça, non! répondit-il, un sale trou que ce Frampton, le plus vilain endroit où je sois jamais allé; rien qu'à voir ce village-là, on en prend des rhumatismes. Et puis, voilà, du jour où j'y arrivai, j'ai mené une chienne de vie, une chienne de vie, ma parole; mais, bast, maintenant que je suis de retour, cela ne tardera guère à mieux aller.

— Sans doute, l'air de Clinton te fera vite recouvrer tes forces; où t'en vas-tu coucher ce soir? chez les Costrell, hein?

John fit signe que oui.

— Ils ne savent pas que je reviens, dit-il; mais il leur sera

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars.

toujours facile de me loger pendant quelques jours, quelques jours seulement; car, dans peu de temps, j'aurai ma maison à moi et quelqu'un pour prendre soin de mon ménage. — Et il redressa son dos voûté, comme si, de songer à sa fortune lui rendait le sentiment de sa supériorité.

Le groupe de laboureurs accueillit ses paroles avec un rire plus moqueur que bienveillant.

— Ah! ah! bon! Tu vas te passer toutes tes fantaisies maintenant, quoi! reprit l'homme qui avait adressé la parole à John. Quand Votre Seigneurie nous paie-t-elle à boire?

Les autres sourirent.

— Dis donc, John, où as-tu laissé ton argent? demanda au nouvel arrivant le plus jeune de ses interlocuteurs; en le regardant fixement.

John tressaillit.

— Mêle-toi de tes affaires, s'il te plaît! répondit-il avec humeur. Allons! bonsoir à tous! continua-t-il, il me faut rentrer avant la nuit, — et il s'éloigna.

Au premier coude de la route, il se retourna et remarqua que les ouvriers avec lesquels il venait de parler étaient restés à la place même où il les avait quittés, et, à son grand étonnement, il lui sembla qu'ils le suivaient des yeux.

. Le crépuscule étendait sur la vallée toute blanche sa lueur mélancolique, un vent glacial qui soulevait des tourbillons de poussière de neige, fouaillait le vieillard, le faisait trembler de froid. Combien il se sentait heureux cependant de marcher sur cette route dont il savait jusqu'aux moindres accidens, entre ces haies qui lui étaient familières! combien il lui était doux de voir en face de lui la silhouette bien connue du clocher, et, à sa droite, la colline aux arêtes noirâtres! La joie, l'espérance, remplissaient son cœur à cette heure.

Pendant tout le temps qu'avait duré son travail à Frampton, pendant le long séjour qu'il avait dû y faire à l'hôpital, il avait au moins autant souffert moralement que physiquement. Le souvenir de la mort d'Élisa l'avait attristé beaucoup plus qu'il ne s'y attendait; le poids des années aussi l'avait accablé; il avait compris qu'il devenait trop vieux pour se pouvoir faire à de nouveaux visages, à un milieu nouveau. Lorsqu'il était tombé malade, l'envie lui était venue d'écrire à Isaac pour lui demander de lui envoyer un peu de son argent afin de se faire soigner dans la chambre où il s'était établi; et puis, après de longues luttes contre lui-même, il s'était décidé à se rendre à l'hôpital, tenant ainsi la parole qu'il s'était donnée de ne pas détourner un seul sou de

son magot, tant qu'il n'aurait pas achevé la besogne qu'il avait entreprise à Frampton; tant qu'il ne serait pas définitivement revenu à Clinton pour s'y reposer.

Son entêtement de campagnard l'avait aidé à surmonter son désir; il n'aurait du reste jamais pu se résoudre à se séparer de ses clefs, à permettre à Isaac d'ouvrir sa précieuse cassette; et cloué dans son lit par la souffrance, sentant peu à peu diminuer ses forces, il avait vécu de cruelles semaines, hanté par l'épouvante de la mort. Il avait même été sur le point de rédiger son testament, puis, des craintes superstitieuses avaient arrêté sa main, et, depuis ce moment, chaque fois que lui revenait le souvenir des hésitations par lesquelles il avait passé à ce sujet, il se félicitait de la décision qu'il avait prise, comme si elle l'eût fait échapper à un danger véritable.

Il entendait dépenser, lui seul, tout ce qu'il possédait; que de fois ne l'avait-il pas répété à Élisa, à Mary-Anne, à Bessie! Il lui était atrocement pénible de s'imaginer que quelqu'un d'autre que lui pût jouir, même après sa mort, de la fortune qu'il avait gagnée; quand cette pensée lui venait, il lui semblait qu'on le dépossédât en quelque sorte de son bien. Mais aujourd'hui, enfin, les longues semaines d'angoisse étaient derrière lui; il touchait au but attendu, espéré; quelques jours encore à patienter et il pourrait s'asseoir à ce foyer qui serait sien uniquement, sous son toit.

Soudain, ayant levé la tête, il aperçut à mi-montée de la colline la chaumière des Costrell, au-dessus de laquelle flottait un léger panache de fumée que le vent chassait à travers les branches des arbres nus. Il poussa un long soupir de soulagement, presque d'allégresse; mais cette joie ne provenait plus, comme autrefois, de cette satisfaction orgueilleuse et vaine qui lui avait fait si vite oublier la perte d'Élisa; non, car ce sentiment-là n'existait plus en lui. Maintenant, de toutes ses forces et par-dessus tout, il aspirait au repos, à la tranquillité, et la seule perspective de la vie calme qu'il allait mener suffisait à emplir son cœur de bonheur. Il vivait déjà par la pensée les momens de rêverie qu'il allait bientôt vivre en réalité, au coin du feu, le soir, au soleil, pendant la journée, fumant sa pipe, entouré des soins de Louisa, n'ayant d'autre obligation que celle de prendre, de temps en temps, lorsqu'il en aurait besoin, une demi-couronne dans sa cassette, sans le souci du labeur quotidien par le froid et la pluie. Sa vieillesse du moins n'aurait pas à s'incliner comme celle de tant d'autres devant la fortune ou devant la force; lui, désormais ne manquerait de rien.

Mille espérances simples, paisibles germaient en lui, le consolant du pénible passé. La vallée qui s'ouvrait devant ses pas, lui semblait une mère tendant les bras à son fils qui revient, et il accéléra sa marche pour se cacher plus tôt dans le calme et la sérénité des choses.

A quelque distance des premières maisons du village, il aperçut, venant à sa rencontre, revêtu d'un uniforme, un homme qu'il reconnut immédiatement pour Watson.

Le garde rural, car c'était lui, s'arrêta court à la vue du voyageur et John remarqua, non sans étonnement, l'étrange et subite altération qui se manifesta dans les traits de Watson.

Le garde lui serra cependant très affectueusement la main.

— Eh bien, vrai ! mon vieux John, je suis heureux de te revoir ici. Cette fois-ci, n'est-ce pas, tu nous reviens pour ne plus nous quitter?

— Oui! oui! je reviens pour de bon! Vous pouvez compter que je ne m'éloignerai plus de Clinton. J'ai suffisamment peiné pour mériter le repos que je vais prendre.

— Sans doute ! Mais, dis-moi, n'as-tu pas été malade? Tu en as l'air à coup sûr. Où vas-tu t'établir? Chez les Costrell, hein?

— Oui, probablement, jusqu'à ce que j'aie trouvé ce qu'il me faut. Les avez-vous vus dernièrement? Bessie se porte-t-elle bien?

Les deux hommes, qui s'étaient arrêtés, se remirent en route dans la direction du village, Watson revenant sur ses pas.

— Je vais faire un bout de chemin avec toi, dit-il au vieillard, je ne suis pas pressé. Bessie? Mais elle se porte très bien, à ce que je sais. Je suppose que tu as entendu parler de l'héritage qu'elle a fait?

— Un héritage? Non! jamais! De qui a-t-elle hérité?

— D'une tante, à ce que j'ai compris, et il paraît même qu'il s'agit d'une somme assez ronde.

— Une tante, dites-vous? Savez-vous comment elle s'appelait? demanda John.

— Je ne me souviens plus du nom; c'était, je le crois du moins, une personne habitant Bedford.

John, soulagé par les derniers mots de Watson, car il lui aurait été pénible de découvrir que sa nièce était plus riche que lui, se mit à sourire.

— Ah! je sais maintenant, fit-il, ce doit être la vieille Sophie Clarke. Son mari avait acheté dans le temps la propriété du bail de deux petites maisons situées dans la rue de l'Église; pendant un certain nombre d'années, ce contrat devait lui rapporter six shillings environ par semaine, et Sophie comptait léguer à Bes

sie la jouissance de ce revenu au cas où elle viendrait à mourir avant que le dernier terme du bail fût échu; mais, si je ne me trompe, ce bail prend fin l'année prochaine; la dernière fois que j'ai vu la vieille Sophie, il y a eu un an de cela à la Saint-Michel, elle m'avait expliqué tout au long cette affaire, m'interdisant d'en parler à personne. Je n'avais pas appris sa mort. Vous savez, ce n'est pas une grosse fortune qu'elle a laissée là; sans doute, c'est toujours autant de gagné; mais pas grand'chose, vraiment!

— Six shillings par semaine! interrompit Watson en fronçant les sourcils, ce n'est pas mal tant que cela dure; j'imaginais, moi, que M[me] Costrell avait hérité d'une somme beaucoup plus importante.

— Oh! vous la connaissez! Cette Bessie est une telle dépensière! reprit John. C'est effrayant de voir la façon dont coule l'argent entre ses doigts. Six shillings par-ci, six shillings par-là, et cela, sans qu'elle se donne jamais la peine de réfléchir. On ne trouverait pas pareille « gâche-tout » à vingt lieues à la ronde. Quant à moi, je lui ai toujours prédit que, si elle continuait à aller du train dont elle va, elle finirait ses jours à la charge de la paroisse.

— Six shillings! exclama Watson en riant. Ce ne sont pas des six shillings qu'elle dépense ces deux derniers mois; mais bien des souverains et, ma parole, à voir les largesses qu'elle fait, on pourrait croire qu'elle a de l'or plein ses poches. Tu fais sans doute erreur quant à cet héritage, mon vieux John! Elle a dû hériter de beaucoup plus que tu ne le dis!...

John, au mot de « souverains », s'était arrêté court, stupéfait.

— Des souverains! dit-il, tout tremblant, des souverains! Mais Bessie n'en possède pas un seul, elle n'en a jamais possédé aucun. Isaac, vous le savez bien, gagne tout au plus seize shillings par semaine!

Ses joues, ses lèvres même avaient pâli. Watson le regarda fixement pendant un instant tout en se demandant quelle conduite il devait observer. Au fait, pensa-t-il, mieux valait ne pas parler, ne rien dire de ce qu'il savait, ni de ce qu'il supposait.

— Tu m'as l'air bien vieilli, mon vieux John, fit-il, changeant brusquement de sujet et passant son bras sous celui du vieillard pour l'aider à marcher. Veux-tu que je t'accompagne jusque chez les Costrell?

John repoussa son bras.

— Des souverains! répétait-il d'une voix rauque. Elle n'en a point, point, je vous le garantis. Eh! parbleu! je le sais bien, moi!

Il lança cette dernière exclamation presque en criant, puis, soudain, sans ajouter un mot, il partit en courant aussi vite que le lui permettaient ses jambes affaiblies, dodelinant de la tête à chaque pas.

Watson s'élança à sa suite, craignant à tout moment de le voir buter contre les pierres du chemin et tomber. Mais, au lieu de cela, John semblait avoir repris des forces ; il se dirigeait tout droit vers la colline, sans faire la moindre attention aux personnes de sa connaissance qui s'arrêtaient sur son passage pour lui souhaiter la bienvenue.

Arrivé à la montée, c'est à peine s'il ralentit son allure ; quant à Watson, essoufflé d'une course aussi rapide, décidé à n'aller pas plus loin, une fois devant sa maison, il s'arrêta et se contenta de suivre des yeux le vieillard qui continuait son chemin en titubant; puis, lorsqu'il l'eut vu franchir la porte du jardin de Bessie, il entra chez lui, dit quelques mots à sa femme et alla se poster à la fenêtre de son arrière-cuisine, attendant les événemens et repassant dans son esprit les causeries qu'il avait eues, le matin même, avec Mme Moulsey, la tenancière du magasin, avec Dawson au *Cerf tacheté*, et avec Hall, le boucher.

« Pauvre vieux John, pensa-t-il, pauvre vieux, va! »

Une fois dans le jardin des Costrell, pendant un moment Bolderfield resta appuyé contre un des poteaux de la barrière pour recouvrer son souffle.

« Il s'agit maintenant de ne pas perdre la tête, de conserver tout son sang-froid, se dit-il. Du calme, Bolderfield, du calme, ne te conduis pas comme un fou! »

Il était là depuis quelque temps déjà, lorsque Arthur, le fils infirme de Bessie, ouvrant la fenêtre pour pousser un des contrevens, l'aperçut. Deux minutes après, la porte de la maison fut ouverte toute grande, et les quatre enfans, se cachant les uns derrière les autres, apparurent sur le seuil. Craintivement, ils contemplaient le nouvel arrivé, qu'ils reconnaissaient bien ; mais, six mois s'étant écoulés depuis qu'ils ne l'avaient vu, ils se sentaient un peu intimidés.

— Où est ta mère, Arthur ? demanda John, qui avait enfin repris haleine et s'avançait d'un pas tranquille vers la maison.

— Sais pas !

— Où était-elle, la dernière fois que tu l'as vue ?

— Dans la chambre, quand elle nous a donné notre thé, répondit le cadet des garçons; mais elle n'a rien voulu manger du tout.

John avec impatience poussa les enfans de côté et pénétra dans la cuisine.

— Taisez-vous, leur dit-il, et surtout ne bougez pas d'ici.

Il se dirigeait vers la porte de l'escalier, lorsque Arthur s'approcha de lui, et le retenant par les pans de son habit :

— Il ne faut pas monter, fit-il, maman ne le permet à personne.

John, d'un brusque mouvement, se dégagea de l'enfant.

— Elle ne permet à personne de monter, dis-tu ? tu vas bien voir ! Allons ! ôte tes mains de là, vilain garnement, sinon gare à toi ! — Et il brandit sa canne au-dessus de la tête de l'enfant.

Arthur épouvanté recula, et John, ouvrant la porte, se précipita dans l'escalier. Il était si excité que sa main tremblante ne pouvait s'emparer du ruban passé autour de son cou auquel étaient attachées les clefs. Ayant enfin réussi à le prendre, il l'ôta, et, après de longs efforts, réussit à introduire la clef dans le trou de la serrure. A peine les vantaux de l'armoire furent-ils ouverts que les enfans, restés à la cuisine, entendirent un cri aigu, puis le bruit d'une boîte que l'on traînait sur le plancher, suivi d'un grincement de charnières ; un second cri plus long, presque un gémissement ; et tout retomba dans le silence.

Terrifiés, ils se tenaient serrés les uns contre les autres ; bientôt, les deux petites filles se mirent à pleurer ; Arthur alors, rassemblant tout son courage, ouvrit la porte de la montée. Le vieillard était affaissé au haut de l'escalier, appuyé contre la muraille, la tête inclinée en avant, les deux mains posées sur ses genoux, immobile et pâle comme un mort.

A ce spectacle, les quatre petits, toujours plus effrayés, s'enfuirent dans le jardin, appelant de toutes leurs forces : « Maman ! maman ! »

Le vent du nord, qui soufflait avec rage, emportait au loin leurs cris, et une femme cousant à la fenêtre d'une maison voisine les entendit. Elle vint sur le seuil de sa porte pour se rendre compte de l'endroit d'où partaient ces appels.

— C'est chez Bessie, se dit-elle. Que peut-il bien être arrivé aux enfans ?

Arthur, qui venait de l'apercevoir, se dirigea en courant vers elle ; quoique le soir fût presque complètement tombé, elle pouvait voir très distinctement les formes grêles de l'enfant se détachant en noir sur la neige ; elle le reconnut à sa démarche chancelante.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, Arthur ? Que se passe-t-il, mon chéri ?

— Oh ! cousine Mary-Anne, cousine Mary-Anne ! C'est... c'est oncle John qui vient de mourir.

A ces mots, saisissant Arthur par le bras, et le traînant après elle, elle se mit à courir dans la direction de la chaumière des Costrell.

— Où est-il, Arthur? N'aie pas peur; mon petit; où est-il, oncle John? disait-elle tout en courant.

L'enfant la suivait, empêché par ses sanglots de lui répondre.

En un instant, ils furent au haut de l'escalier auprès de John toujours étendu sans connaissance.

Mary-Anne regarda avec surprise l'armoire et la cassette ouvertes. Puis elle allongea le corps du vieillard sur le plancher, cherchant à se rappeler les conseils que lui avait un jour donnés le docteur pour faire revenir à elles les personnes évanouies. Elle alla prendre de l'eau et envoya Arthur demander du vinaigre chez un voisin.

— Où est donc ta mère? dit-elle à l'enfant au moment où il allait partir.

— Sais pas! répondit le petit garçon d'une voix hébétée.

— Bonté du ciel! soupira Mary-Anne, hier, avant-hier soir, elle y était déjà! pourvu qu'elle ne soit pas retournée de nouveau au *Cerf tacheté;* alors que son oncle se meurt là chez elle, sans personne pour le secourir. Ah! misère!

John fut si longtemps avant de reprendre connaissance que, dans son ignorance, Mary-Anne, mettant les choses au pire, le crut mort. Cependant, à l'instant même où elle disait à l'aînée des petites filles de mettre son manteau et de courir chez le docteur, le vieillard revint à lui.

Après de longs efforts, aidé de Mary-Anne, il parvint enfin à s'asseoir. Une fois dans cette position, il promena autour de lui ses regards ahuris, puis, apercevant les deux souverains qui gisaient au fond de la boîte, il poussa un cri de rage, et d'un seul coup se dressa sur ses jambes.

— Où est Bessie? fit-il. Où est-elle donc cachée, cette sorcière de malheur? Où est-elle, que je la traîne devant les tribunaux? Ah! pardieu! on verra bien si je ne lui fais pas rendre gorge à cette voleuse, on verra bien, mille tonnerres!

— Voyons! John, qu'est-ce qu'il y a donc, mon pauvre? demanda Mary-Anne en le tenant par le bras de peur qu'il ne roulât au bas des escaliers.

— Aide-moi à descendre, répondit-il avec colère. Nous finirons bien par la découvrir, cette vagabonde, et alors, tu verras comme je lui ferai me redonner mon argent, à cette salope, à cette chienne voleuse! Ne crains rien, va! je saurai lui faire avouer où elle prenait tous ces souverains qu'elle dépensait. Allons! aide-moi à descendre, m'entends-tu?

Clopinant, pouvant à peine se tenir debout, il descendit, accompagné par Mary-Anne que l'émotion et la peur avaient rendue toute tremblante. Quand il entra dans la cuisine, les enfans se retournèrent et restèrent immobiles à le regarder; à ce moment, un bruit de pas traversant le jardin les fit tous se tourner du côté de la porte qui s'ouvrit, — et Bessie apparut sur le seuil.

A sa vue, John sembla perdre complètement la tête; il s'élança sur elle, l'injuriant, l'implorant tour à tour, cependant que Mary-Anne s'efforçait de le retenir par son habit, par les bras, dans la crainte de le voir se livrer à quelque voie de fait sur sa nièce.

Bessie s'appuya contre la porte qu'elle venait de fermer et croisa ses bras. Elle était très pâle, frissonnante, mais en pleine possession d'elle-même. John et Mary-Anne étaient l'un et l'autre trop excités pour remarquer que le maintien de Bessie, la dureté de sa voix, son sang-froid, son manque absolu de surprise, l'accusaient, la condamnaient plus que leurs soupçons ne pouvaient le faire.

— Eh ! bon Dieu ! que veut donc dire tout ce bruit que tu fais à propos de ton argent ? demanda-t-elle à John en le regardant fixement, qu'en pourrais-je bien savoir, de cet argent, et de quel droit te permets-tu de me traiter comme tu le fais de voleuse ? Cela me regarde-t-il qu'il ait disparu ? M'avais-tu chargé d'en prendre soin ?

Exaspéré par ces paroles, hors de lui, John lui disait maintenant la position dans laquelle il avait trouvé sa cassette, au-dessus de la boîte sous laquelle il l'avait placée, il lui disait la serrure qu'il avait trouvée faussée; il lui déclarait savoir combien elle avait changé de souverains au village; il lui racontait ce que Watson lui avait dit à son sujet, et, à bout d'argumens, il termina, en exigeant qu'elle lui rendît immédiatement son bien.

— Écoute, Bessie, rends-le-moi cet argent! suppliait-il en tendant vers elle ses deux mains tremblantes. Ce n'est pas possible que tu aies tout dépensé et tu n'aurais pourtant pas jeté des pièces d'or par la fenêtre.

Puis, s'emportant de nouveau devant son mutisme :

— Oui! oui! sans doute tu l'as caché quelque part; mais je saurai bien le découvrir, va! je saurai bien te faire rendre ce que tu m'as pris, oui, dussé-je en mourir!

Bessie, impassible, immobile, surveillait chacun de ses mouvemens. Aucune marque d'émotion ne l'avait trahie lorsque John lui avait répété les paroles de Watson.

— Ce que l'on n'a pas, il n'est pas plus possible de le donner que de le rendre! répondit-elle enfin. Je ne comprends pas le

premier mot de tout ce que tu me chantes là, je te l'ai déjà dit, j'ignore où peut se trouver ton argent. Il me semble pourtant qu'il peut y avoir par le monde d'autres scélérats que moi. Qu'il soit entré quelqu'un ici de nuit, que cette personne ait forcé la serrure de l'armoire et celle de la boîte, rien d'impossible à cela, ce ne sont pas les voleurs qui manquent dans le pays. Ce coup n'offrait rien de bien difficile à exécuter : tu sais qu'Isaac et moi, nous avons le sommeil lourd.

— Voyons, interrompit Mary-Anne qu'irritait le ton de Bessie; voyons, Bessie, n'es-tu même pas peinée de ce qui lui est arrivé; est-ce là toute la compassion que tu as à lui témoigner? Et du doigt, elle montrait le vieillard affaissé sur sa chaise.

Bessie se retourna brusquement vers elle :

— Eh! sans doute que je suis fâchée de ce qui lui arrive! dit-elle, mais si je ne l'étais pas, serait-ce là une raison pour qu'il m'accablât d'injures dès mon arrivée, ainsi qu'il l'a fait? Comment veux-tu que je sache quoi que ce soit de son argent? C'est lui-même qui l'a enfermé, et il a emporté les clefs avec lui.

— Et alors, ces souverains? s'écria John en frappant le plancher de sa canne, ces souverains que tu changeais, peux-tu m'expliquer d'où ils te venaient?

— D'où ils me venaient? De Sophie Clarke! C'est du moins son notaire qui me les a remis, et puis, tu sais, ce n'est pas là ton affaire!

Cette dernière phrase exaspéra le vieux Bolderfield; il recommença à invectiver Bessie, l'appelant voleuse, menteuse, scélérate, et, arrivé au paroxysme de la colère, il continuait à parler, à crier, à vociférer, sans que ses paroles eussent plus aucun sens.

Elle soutint le choc sans perdre une seule seconde sa présence d'esprit: à part ses beaux yeux qui étincelaient, on eût pu croire que son visage était un masque de cire. Dans cette scène c'était elle qui jouait le rôle de la dignité tragique, alors que John ne représentait que la faiblesse et la grossièreté.

Enfin Mary-Anne s'approcha d'elle, et, la prenant par le bras, l'éloigna de la porte qu'elle ouvrit.

— Laisse-nous sortir, lui dit-elle, je vais emmener John chez moi, cela n'avance à rien de parler tant qu'il est dans cet état. John! allons, John! viens-t'en avec moi! Si tu veux, j'irai chercher Saunders, lui peut-être pourra te donner quelque bon conseil. Allons-nous-en!

Un rayon d'espérance éclaira soudain le visage du vieillard. Il n'avait pas pensé à Saunders; Saunders était un homme de tête, lui, qui réussirait bien vite à faire la lumière au milieu de ces ténèbres.

— C'est une bonne idée que tu as là, répondit-il, en s'approchant de Mary-Anne. Allons ensemble chercher Saunders. Viens, accompagne-moi, partons tout de suite!

Mary-Anne aida John à franchir le seuil de la porte auprès de laquelle était restée Bessie; puis revenant en arrière et touchant le bras de la jeune femme :

— N'est-ce pas, Bessie, fit-elle, à voix basse, ce n'est pas toi qui as volé cet argent? dis-moi que ce n'est pas toi!

Bessie lui lança un regard moqueur et méprisant. L'émotion qu'elle avait sentie dans la voix de Mary-Anne l'avait irritée.

— Toi aussi, tu dois être folle, ma pauvre Mary-Anne! C'est là tout ce que je peux te répondre! dit-elle en haussant les épaules.

Mary-Anne s'éloigna rapidement, et bientôt, elle et son compagnon avaient disparu dans la nuit.

Quand elle eut refermé la porte sur eux, Bessie, transie autant de froid que de peur, s'approcha du feu; elle se laissa choir au coin du foyer et cacha son visage entre ses mains. Silencieusement, ses enfans s'approchèrent d'elle; son premier mouvement fut de les repousser, puis tout à coup, elle saisit dans ses bras celui d'entre eux qui était le plus près d'elle, serra sa tête blonde avec passion contre sa poitrine, puis, presque brutalement, le repoussa. De coutume, à la veillée, ils causaient, ils jouaient avec elle; mais ce soir ils restaient absolument muets. Ils la regardaient immobiles, apeurés; bientôt la sensation de leurs yeux interrogateurs qu'elle sentait comme rivés sur elle l'oppressa à tel point qu'elle leur ordonna de monter se coucher. Ils obéirent immédiatement; au haut de l'escalier, ils s'arrêtèrent un moment auprès de la boîte restée ouverte, puis vinrent se nicher tous sur le même lit dans la nuit glaciale de leur chambre pour se faire part de leurs impressions de la journée. Bessie était très capricieuse d'humeur avec eux; mais Isaac leur père était sévère; aussi, quoique naturellement tapageurs et turbulens, les enfans étaient-ils assez obéissans et faciles à mener.

Seule de nouveau, Bessie, qui s'était levée, vint se rasseoir silencieusement auprès du feu, ses fines lèvres serrées, et se remit à penser. Oui, elle y était bien décidée, elle nierait tout, tout, tout! Qu'ils découvrissent ce qu'ils pourraient découvrir! Qui donc témoignerait de la somme que John avait laissée dans sa cassette? Qui réussirait à prouver qu'elle n'avait pas reçu ces demi-couronnes dans un magasin quelconque où elle avait changé de l'argent? Mais les réflexions qu'elle avait faites pendant la journée avaient rempli son cœur de regrets profonds et amers : pourquoi n'avoir

pas suivi son premier mouvement, n'avoir pas rejeté toute la faute sur Timothée? Pourquoi n'avoir pas immédiatement raconté à Isaac ce qui venait d'avoir lieu, alors que sa tête était encore toute sanglante des coups que lui avait portés son beau-fils? C'était la seule chance de se disculper qui se fût présentée à elle et, stupidement, elle l'avait laissée échapper. Si elle l'avait saisie, cette occasion, son mari eût été tenu de prendre sa défense; Timothée seul eût porté le poids du crime; et qui aurait pris au sérieux les explications qu'il aurait données?

Elle se haïssait de sa bêtise, se frappait les genoux de ses poings fermés. Dire maintenant les choses telles qu'elles s'étaient passées, c'était s'avilir à jamais dans l'esprit d'Isaac. Il ne la croirait pas, personne ne voudrait la croire. Quel motif alléguer en effet pour expliquer ce silence de vingt-quatre heures, alors qu'elle savait imminent le retour de John? Isaac la mépriserait d'autant plus que plus tenacement elle accuserait son fils.

Puis de nouveau lui revinrent à l'esprit les commérages que l'on avait faits au cabaret à propos des demi-couronnes, les paroles de Watson; elle se sentait glacée d'épouvante, une sueur froide perlait sur son front.

Quand Isaac reviendrait-il? Qui lui raconterait la chose? Et prévoyant l'effet que produirait sur lui ce récit, elle tremblait de tous ses membres. S'il l'y forçait, il faudrait bien qu'elle lui dît elle-même les faits. Que lui importait après tout? pensa-t-elle, du moment où il fallait que cela fût. Mais bientôt, à la pensée d'Isaac, au seul souvenir de son nom, des larmes lui montèrent aux yeux. Ce matin, pour la première fois depuis de longs mois, il s'était montré doux avec elle, il avait causé gaîment avec les enfans.

Un bruit de pas éloignés sur la route! Elle bondit sur ses pieds, mit un tablier, emplit rapidement une terrine avec de l'eau qu'elle alla pomper à l'arrière-cuisine, la posa sur la table et se mit à laver les tasses à thé et les cuillères qui étaient devant elle, les remuant bruyamment au fond de la terrine.

Les pas, confus encore, se rapprochaient de la maison; puis on frappa à la porte.

— Entrez! cria Bessie.

Trois personnes franchirent le seuil; la haute forme de Saunders apparut la première, et derrière lui John, puis Mary-Anne Waller. Saunders ôta poliment sa casquette. A la vue de sa tête chauve, de son double menton, de sa bouche qu'un tic nerveux semblait toujours faire rire, Bessie ne put retenir un mouvement de colère. Elle répondit à peine au salut qu'il lui adressa.

— Vous nous autorisez bien à entrer, n'est-ce pas, madame Costrell? demanda-t-il de sa voix la plus étudiée.

— Si cela vous plaît, répondit froidement Bessie, tout en retirant de l'eau une tasse à thé.

Saunders se retourna, passa entre les deux personnes qui le suivaient et ferma la porte.

— Assieds-toi, John! Asseyez-vous, madame Waller! fit-il en revenant sur ses pas.

John s'assit ainsi que Saunders l'y invitait. Sa figure sillonnée par la trace des larmes exprimait le plus complet désespoir; ses cheveux étaient en désordre, sa chemise entr'ouverte laissait voir la peau ridée de son cou. Ses regards restaient attachés sur le visage de Saunders dont il écoutait religieusement les moindres paroles.

— Hélas! madame Costrell, je suis forcé de vous avouer que c'est une triste affaire qui nous réunit ce soir, une très triste affaire, fit Saunders après s'être commodément installé sur une chaise. Vous voudrez bien, je l'espère, nous permettre de vous adresser quelques questions?

— Sans doute! répondit Bessie, tout en essuyant la tasse qu'elle venait de retirer de l'eau.

— Eh bien, donc, pour commencer par le commencement, madame Costrell, vous convenez bien, n'est-ce pas, que M. Bolderfield, ici présent, a déposé une somme d'argent représentant sa fortune dans une armoire qui, paraît-il, se trouve au haut de l'escalier?

— Oui, c'est là en effet qu'il a déposé sa cassette, répliqua Bessie; mais, continua-t-elle en se tournant vers John qui poussait un profond soupir, comment pouvions-nous savoir ce qu'elle renfermait, ta cassette? Nous en avais-tu jamais montré le contenu? L'avais-tu jamais montré à Mary-Anne, à qui que ce fût à Clinton, hein?

Anxieusement, elle attendait sa réponse.

— En as-tu jamais montré le contenu à personne? répéta Saunders.

John poussa un long soupir, et, se balançant sur sa chaise :

— Non! dit-il, jamais, jamais à personne! Élisa exceptée, et elle est morte, elle; elle ne pourra pas en témoigner.

— Allons, John! du calme, mon bon, ne perdons pas la tête, interrompit Saunders lui posant la main sur l'épaule. Tout d'abord, avant de te désoler, il nous faut aller au fond des choses, posément, avec méthode. N'as-tu dit à personne la somme d'argent que contenait ta cassette?

— A personne, Élisa exceptée ! répondit le vieillard.

— A coup sûr, je sais bien que tu ne me l'as pas dit à moi, reprit Saunders sans méchanceté.

Sous le regard du forgeron, John baissa la tête. Ah! si seulement il avait eu un peu plus de bon sens! S'il n'avait pas été aussi sottement rancunier! S'il avait suivi le conseil d'Élisa et confié ses économies à Saunders! Quoi qu'il y pensât, Saunders s'abstint de lui faire ce reproche en ce moment. Assis, tournant mollement sa casquette entre ses mains, il promenait ses regards rusés tout autour de la cuisine, les ramenant à chaque instant sur Bessie, qui continuait à laver et à essuyer les tasses et les soucoupes à thé. Saunders, remarquant le calme absolu de son visage, son indifférence si bien simulée, comprit qu'il avait affaire à un adversaire très fort, digne de toute sa finesse, et cela excita son émulation.

— A ce que je comprends donc, madame Costrell, dit-il, lui parlant avec une politesse volontairement exagérée, l'armoire dans laquelle John avait déposé son argent se trouve au haut de l'escalier, non dans une chambre quelconque, mais sur le palier? Vous voudrez bien me reprendre si je fais erreur.

Bessie fit un signe affirmatif.

— Oui, au haut de l'escalier, à droite, soupira John.

— Et John l'avait fermée lui-même et en avait emporté la clef? continua Saunders.

John tira de sa poitrine le cordon auquel étaient attachées les deux clefs.

— Dis-moi, John, lorsque tu as ouvert l'armoire aujourd'hui, la serrure était-elle encore en bon état?

— En parfait état, monsieur Saunders, je vous le garantis.

Saunders réfléchit pendant un instant, puis :

— Et cette armoire qui est là, fit-il soudain en désignant du doigt le meuble qui se trouvait à côté du foyer, a-t-elle aucun rapport avec l'armoire d'en haut, John?

— Peut-être bien, répondit Bolderfield tout surpris de cette suggestion. Puis, après un instant d'observation attentive : — Oui, monsieur Saunders, c'est identiquement le même genre de meuble!

Saunders se leva.

— Peut-être, dit-il lentement, Mme Costrell nous permettra-t-elle d'examiner un peu cette armoire-ci?

Il traversa la chambre et s'approcha du meuble. Bessie s'était vivement retournée, et s'appuyant contre la table, atrocement angoissée, surveillait tous les mouvemens du forgeron.

— Tiens! il n'y a donc pas de clef, dit Saunders qui s'était penché pour regarder la serrure de plus près. Essaie un peu la tienne, John!

John se précipitait en avant quand Bessie, s'interposant, l'arrêta.

— J'aimerais bien savoir de quel droit vous vous mêlez des choses qui sont chez moi? fit-elle avec emportement. Je vous ai déjà dit et je vous répète que je ne sais rien de ce qui a rapport à ce maudit argent; maintenant, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de vous occuper de vos affaires et non des miennes. J'entends rester maîtresse dans ma maison, et je ne tiens nullement à y recevoir des personnes qui n'y viennent que pour m'insulter. Ce que vous avez donc de mieux à faire, c'est de filer de ma cuisine! Vous m'entendez?

Saunders boutonna tranquillement son manteau.

— Certainement, madame Costrell, très certainement, nous vous entendons, dit-il avec emphase. Allons-nous-en, John, puisqu'il en est ainsi. Le moyen le plus simple, à ce qu'il me semble, serait d'aller quérir Watson et de lui remettre le soin de cette enquête. C'est lui qui est le représentant de la loi à Clinton, peut-être bien M[me] Costrell daignera-t-elle l'écouter, lui!

A ces mots, Mary-Anne épouvantée s'approcha de Bessie.

— Bessie! Bessie, ma chérie! lui dit-elle, ne les oblige pas à aller chercher Watson, laisse-les voir ce qu'ils veulent, ce sera bien plus simple pour toi, ma chérie, bien moins pénible!

Bessie, haletante d'effroi, les regardait les uns après les autres; puis se rapprochant de la table :

— Eh! je me moque bien de ce qu'ils peuvent faire! fit-elle; qu'ils examinent ce que bon leur semble. Plus ils découvriront de choses et mieux cela vaudra!

Le tic de Saunders s'accentua; le coin gauche de sa bouche se relevait plus haut encore que d'habitude; on aurait vraiment pu croire, fait bien rare! qu'il souriait, ce qui n'était nullement le cas en ce moment. Il fit un signe de tête à John qui ôta les clefs suspendues à son cou et les lui tendit, lui indiquant celle des deux qui ouvrait l'armoire dans laquelle avait été déposée sa cassette. Saunders l'introduisit dans la serrure du meuble qui se trouvait devant lui; la clef y entrait et en faisait jouer le pène sans difficulté.

— Hum! voilà qui est étrange! dit-il en la retirant et en la faisant sauter dans sa main. Tu n'avais donc pas pensé, John, qu'il pût y avoir dans la maison une autre clef que la tienne dont on pût se servir pour ouvrir ton armoire?

Le vieillard, trop accablé, trop anéanti pour injurier Bessie à nouveau comme il s'en sentait le désir, s'affaissa en arrière sur sa chaise en pleurant.

— Oh ! dites-lui, sanglotait-il, dites à Bessie, monsieur Saunders, de me rendre mon argent. Tenez, je ne lui demande même pas de tout me rendre, mais qu'elle m'en rende au moins une partie, monsieur Saunders, une petite partie. Il n'est pas possible qu'elle ait tout dépensé, elle l'a caché quelque part. Parlez-lui, monsieur Saunders, dites-lui qu'il est cruel de voler un vieillard, de voler son oncle. Dites-le-lui, je vous en supplie, monsieur Saunders, et toi aussi, Mary-Anne.

L'un après l'autre, il les implorait du regard. Ses supplications ne réussirent qu'à exaspérer Bessie. Croisant les bras et se tournant de son côté, elle lui lança :

— Tout naturellement, n'est-ce pas? tu t'imagines que je suis la seule personne qui ait pu te voler. Impossible que ce soit quelqu'un d'autre, parbleu ! On n'a jamais vu de mendians, de vagabonds, de rôdeurs de nuit ! Non, bien sûr, pas un ! A Clinton Magna, du reste il n'y a qu'un être qui soit capable de voler, et cet être, c'est moi, pas d'erreur, n'est-ce pas? Mais, va ! tu peux compter que tu ne m'auras pas accusée sans qu'il t'en cuise ! Cela, je te le jure ! Pour le moment, — s'adressant aux trois personnes qui la regardaient, — je vous répète que je vous serais reconnaissante de vouloir bien vider les lieux. Il me va falloir tout nettoyer après votre départ, — elle montrait les traces de boue qu'avaient laissées leurs souliers sur le plancher, — et il se fait tard !

— Un instant encore, madame Costrell, dit Saunders qui se frottait les mains d'un air narquois, un instant ! Avec votre permission, John et moi, nous allons jeter un regard sur l'armoire qui est en haut; après cela, nous viderons les lieux, comme vous dites. Je vous avoue que, pour mon compte, je serais désireux de savoir, toujours avec votre permission, si nous ne pouvons pas arriver à découvrir le moindre indice qui nous mette sur la voie.

Bessie hésita, puis, jetant brusquement les cuillères qu'elle tenait à la main dans la terrine qui était devant elle :

— Allez où bon vous semblera ! dit-elle, et elle se remit à rincer sa vaisselle.

Saunders, suivi immédiatement par John, s'engagea dans l'étroit escalier. Le forgeron avait l'air intrigué.

— Singulière affaire que celle-là, se disait-il. Comment peut-elle avoir dépensé tout cet argent ? Quelqu'un d'autre est-il mêlé à cette affaire sans qu'Isaac le sache ? Serait-ce Isaac lui-même ?

Cependant, Bessie, restée à la cuisine, faisait tous ses efforts pour se rappeler l'endroit où elle avait mis la clef après avoir fermé l'armoire la nuit précédente. Le coup qu'elle avait reçu, sa chute, semblaient avoir brouillé tous les souvenirs de la scène qui s'était passée avec Timothée. Comment pouvait-il se faire, par exemple, qu'elle n'eût pas replacé la cassette dans la position que toujours elle occupait? Elle se prit la tête à deux mains, cherchant à se remémorer les moindres détails de la soirée précédente.

Mary-Anne, pendant ce temps, était assise à une petite distance, ses bras croisés sur ses genoux, dans l'attitude humble qui lui était habituelle. Ses yeux gris très doux, voilés de larmes, étaient tournés du côté de Bessie, qui ne s'apercevait pas de sa présence, avait même oublié jusqu'à son existence.

Saunders, en montant, avait fermé la porte derrière lui, et Bessie ne pouvait entendre en haut que des bruits vagues. Au bout de quelques minutes, dévorée d'inquiétude, elle ne put s'empêcher de s'approcher de la porte et de l'ouvrir.

A la lueur d'une bougie que tenait John, elle aperçut le forgeron assis au haut de l'escalier; son ombre se dessinait sur la muraille; soudain, elle le vit se baisser rapidement, elle entendit une exclamation suivie d'un bruit métallique.

Le cri qui lui échappa surprit les deux hommes qui ne l'avaient pas entendue.

— Tout à l'heure, madame Costrell, fit Saunders en se retournant et la voyant, tout à l'heure; ne craignez pas, nous allons descendre dans un instant!

Elle rentra à la cuisine avec comme un brouillard devant les yeux, et se laissa tomber sur sa chaise au coin du feu. Elle repoussa Mary-Anne qui s'était approchée d'elle.

Inquiète, la petite veuve restait debout, cherchant à deviner d'après les bruits qu'elle percevait ce qui se passait en haut.

Au bout de quelques minutes, quand Saunders eut examiné tout ce dont il désirait se rendre compte, il redescendit, portant la cassette sur ses épaules; les marches craquaient sous son poids. Il entra le premier dans la cuisine.

A l'instant où John qui le suivait apparaissait à son tour, la porte du dehors s'ouvrit, et, précédé d'une bouffée de vent glacial, Isaac Costrell franchit le seuil et pénétra dans la chambre.

— Tiens! John! fit-il surpris, et... Saunders!

Il les regarda, regarda Mary-Anne et enfin sa femme, attendant une explication; il y eut un moment de silence complet. Puis John s'avança en chancelant au-devant du nouvel arrivant.

— Ah! je suis bien heureux que tu arrives enfin, Isaac; pour

cela, oui, j'en suis bien heureux, bien reconnaissant, car maintenant, c'est toi qui vas nous dire ce que ta femme a fait de mon argent. Tu te souviens bien de cette boîte, tu te rappelles que c'est toi et moi qui l'avons apportée ici de nuit ? Watson nous a même rencontrés ce soir-là comme nous sortions de chez moi. Et tu pourras témoigner que tu m'as vu la fermer ainsi que l'armoire dans laquelle je l'avais mise ; tu m'en as vu attacher les deux clefs autour de mon cou, tu te rappelles, n'est-ce pas, Isaac ? Eh bien, — sa voix rauque se mit à trembler, — eh bien, des soixante et onze livres sterling qu'elle contenait, tu entends bien, soixante et onze livres moins quelques shillings, il ne reste que deux souverains et une demi-couronne ! Tu vas faire rendre à ta femme tout ce qui manque, Isaac, j'y compte, n'est-ce pas ?

Il l'implorait du regard.

Isaac tressaillit et pâlit, absolument immobile, comme pétrifié. Saunders ne le quittait pas des yeux.

Étant un des piliers de l'église orthodoxe, Saunders n'avait pas une très haute opinion d'Isaac qui comptait au nombre des plus fervens dissidens de la localité. Les deux hommes du reste n'avaient jamais été en bons termes l'un avec l'autre, et, dans cette affaire, Saunders avait usé avec plus de plaisir encore que de coutume du pouvoir discrétionnaire qu'on lui avait depuis longtemps reconnu au village.

Un moment après que John eut fini de parler, Isaac s'approcha de Saunders.

— Laissez-moi voir cette boîte ! dit-il péremptoirement. Posez-la ici !

Saunders, qui avait appuyé la cassette sur le dossier d'une chaise, la plaça délicatement sur la table, aidé par Isaac. Bessie était à quelques pas d'eux, tenant dans sa main serrée le torchon dont elle venait de se servir et suivait des yeux son mari. Celui-ci regarda les deux souverains qui gisaient sur un vieux morceau d'étoffe au fond de la boîte, ainsi que la demi-couronne qu'avait oubliée Timothée. Il passa ses doigts le long des bords de la cassette, secoua le morceau d'étoffe dont elle était doublée, examina la serrure qui avait été forcée, puis, sa main posée sur le couvercle rabattu, il resta pendant un moment silencieux, les yeux fixés droit devant lui, dans le vide, comme plongé dans un rêve.

Saunders commençait à s'impatienter. Il poussa John de côté et s'approcha de la table sur laquelle il s'appuya, voulant ainsi attirer l'attention d'Isaac.

— Écoutez, Isaac, dit-il enfin d'une voix sévère, toute différente de celle dont il avait parlé jusqu'à présent, il s'agit maintenant de

causer sérieusement de cette affaire ; comment nous les éclaircirons je n'en sais rien, mais, en deux mots, voici les faits : John laisse son argent dans votre armoire ; ensemble, vous et lui, en fermez la porte à clef, et John part, les clefs attachées autour de son cou. C'est bien ainsi que se sont passées les choses, n'est-ce pas ? Bon ! Or, il se trouve dans cette maison une autre clef absolument pareille à celle que John a prise et avec laquelle on peut ouvrir l'armoire où se trouvait enfermé son argent. — Il fit un signe de main répondant au mouvement de surprise que faisait Isaac, puis il reprit : — Sans doute, je veux bien croire que vous ignoriez l'existence de cette seconde clef ; mais, — montrant l'armoire qui était auprès du foyer, — essayez plutôt la clef de John à cette serrure-ci, vous verrez qu'elle en fait facilement jouer le pène. Ayant découvert ce fait, je me demandai ce que pouvait être devenue la clef de cette armoire-ci qui n'était pas à la serrure. John et moi, nous montons au premier étage pour examiner les lieux, et, au bout d'un rien de temps, j'aperçois un trou de souris dans la paroi. J'y introduis mes doigts, bon Dieu! au moment même où j'ai vu ce trou-là, je m'étais dit que la clef devait s'y trouver, ce qui n'a pas manqué d'être le cas, la voici ! — Et triomphalement, il montrait la clef.

Jamais avocat général soutenant quelque importante accusation ne se posséda mieux que ne se possédait en cet instant Saunders.

— Résumons donc les faits ! — Et il les énuméra sur ses doigts. Primo : une cassette enfermée dans une armoire ; secundo : une seconde clef inconnue à John s'adaptant exactement à la serrure de ladite armoire ; tertio : l'argent qui se trouvait dans la cassette disparu ; quarto : la clef cachée. Mais ce n'est pas tout, bien loin de là ! Il y a un autre côté à cette affaire, tout différent.

Saunders se redressa, fourra ses mains au fond de ses poches, et toussa pour s'éclaircir la voix.

— Peut-être ne savez-vous pas, continua-t-il, je suis certain, ou tout au moins, j'ai lieu de croire que vous ne savez pas que Mme Costrell, ici présente, — et il s'inclina du côté de Bessie — dépensait beaucoup, beaucoup d'argent à l'auberge du *Cerf tacheté* où elle allait quatre et cinq fois par semaine : vous entendez bien, quatre et cinq fois par semaine ! Elle avait pris l'habitude d'offrir à boire à tous les jeunes gens, comme à tous les vieux qui se trouvaient au cabaret ; bon nombre d'entre eux revenaient au *Cerf tacheté* à la seule fin de se faire payer à boire par Mme Costrell. Il ne vous faut cependant pas croire qu'elle prit rien à crédit, non pas ! elle payait tout à Dawson, très régulièrement et rubis sur l'ongle, et toujours, ou presque toujours en demi-couronnes. Or ces demi-couronnes étaient d'assez curieuses pièces,

peu communes dans les échanges quotidiens. Dawson eut l'idée de les mettre de côté et de s'enquérir d'où elles pouvaient bien provenir et, pardieu, nous le savons maintenant ! Les gens, tout naturellement, commençaient à parler pas mal de ces prodigalités. Hier au soir, paraît-il, il y eut une petite discussion au moment où Mme Costrell remettait de nouveau une de ces pièces à Dawson, et il m'est revenu, comme il est revenu à Watson, quelques-unes des choses qui ont été dites alors. Sur ce, Watson et moi, pour savoir à quoi nous en tenir, nous nous sommes mis à faire une première enquête sommaire. M. Dawson a eu l'obligeance de me prêter quelques-unes de ces pièces; sur ce, permettez-moi de poser une question à John Bolderfield. — Ayant mis sa main dans la poche de son gilet, il en tira une pièce de monnaie.

— Cette pièce est-elle à toi, John ?

John s'en empara et poussa un cri de surprise.

— Sans doute, monsieur Saunders. Elle m'appartient ! Tiens, Isaac, vois-tu, c'est la tête du roi. C'est Guillaume et pas Victoria. J'ai mis cette pièce-là de côté quand j'étais encore enfant et que je travaillais à Mason; regarde plutôt, voici la marque que j'y ai faite, là, dans le coin, avec mon couteau. Toutes mes demi-couronnes portaient, au même coin, cette même marque.

Tout en disant cela, il mettait la pièce sous les yeux d'Isaac et lui montrait une petite croix gravée au coin supérieur, près de la tête.

— Tiens, en voici une autre, John, deux autres ! dit Saunders tirant deux nouvelles demi-couronnes de sa poche.

John les reconnut toutes deux.

— C'est bien ! fit Saunders en frappant solennellement du doigt sur la table. Il ne me reste donc plus qu'une chose à dire, et quelque peine que j'éprouve à le faire, il me faut la dire. Ces pièces d'argent, Isaac, — et il montra du doigt Bessie, dont la face pâle et contractée tressaillit, — ces demi-couronnes ont été remises hier et avant-hier au soir à Dawson par cette femme qui se tient là, par votre femme ! Qu'elle le nie, si elle l'ose !

Pendant un moment, personne ne bougea, personne ne prononça un mot. Puis Isaac marcha droit à sa femme, et la saisissant par les deux bras :

— Est-ce vrai ? lui demanda-t-il d'une voix terrible.

Il la tenait droit devant lui et la regardait au fond des yeux. Lentement, elle s'affaissa et serait tombée sur le plancher, sans une chaise qui se trouvait derrière elle.

— Brute ! animal ! dit-elle, tournant pendant une seconde la tête du côté de Saunders, et de nouveau, à voix plus basse encore et comme un sanglot, elle jeta ce seul mot : Brute !

Isaac s'approcha de la porte et l'ouvrit.

— Pour le moment, fit-il sèchement, s'adressant aux trois personnes qui étaient debout, faites-moi le plaisir de partir, n'est-ce pas? Je verrai ce que je dois faire!

Saunders, John et Mary-Anne sortirent sans prononcer un mot de plus.

V

Le mari et la femme demeurèrent seuls dans la cuisine. La porte ne fut pas plutôt fermée derrière Saunders et ses compagnons qu'Isaac fut saisi par une impression singulière. Il lui semblait vivre dans un monde imaginaire, impression qui, dans certaines circonstances, s'empare fréquemment des esprits habitués à rêver; épouvanté, il passa la main sur son front. Le feu pétillait gaîment dans l'âtre, les tasses, les soucoupes, les cuillères du thé qui venaient d'être nettoyées brillaient sous les reflets de la lampe; le chat dormait, couché en rond, comme de coutume, dans le fauteuil où Isaac s'asseyait habituellement après le dîner pour lire le *Monde chrétien*, et cependant les choses lui semblaient avoir un aspect nouveau, inconnu. Qu'était-ce donc qui avait changé?

Alors, en face de lui, de l'autre côté de la cassette de John qui était restée sur la table, il vit sa femme immobile, assise sur la chaise où elle s'était affaissée. Il vint se mettre tout près d'elle, et, posant son menton dans sa main, le coude appuyé au rebord de la table :

— Comment as-tu dépensé cet argent? demanda-t-il, surpris, à mesure que sortaient les mots de sa bouche, du son de sa propre voix devenue dure et mauvaise.

Les regards de Bessie se tournèrent vers lui, cherchant sur son visage quelque promesse, quelque assurance d'aide, d'affection pour l'avenir. Elle n'en vit aucune apparemment, car ses traits, un instant détendus par l'espérance, reprirent l'expression amère et défiante qu'ils avaient auparavant.

— Je ne l'ai pas dépensé! fit-elle; Saunders a menti!

— De qui donc as-tu reçu ces demi-couronnes?

— C'est M. Grimstone de Bedford qui me les a données!

Isaac, le cœur torturé de honte, la regardait fixement. Ainsi c'était en volant qu'elle s'était procuré de l'argent, et pour en quoi faire, pour le boire! Elle lui avait naturellement menti, la nuit précédente, en lui racontant la façon dont elle était tombée, dont elle s'était fait à la tête cette blessure que l'on pouvait apercevoir sous la mèche de cheveux qu'elle avait rabattue pour

la cacher, elle était ivre ! La vue de cette marque rouge, la pensée de cette ivresse excitèrent en lui un insurmontable dégoût.

Au fond, il n'était jamais arrivé à maîtriser complètement ses passions et, à l'idée d'un crime aussi vil, aussi méprisable, à l'idée du déshonneur, de l'opprobre qui allait rejaillir sur son foyer, sa religion lui fit défaut et sa brutalité reprit le dessus.

— Quand as-tu ouvert cette cassette pour la première fois? lui demanda-t-il, montrant par cette question le peu de créance qu'il accordait à ses dénégations.

Elle fondit en larmes, se couvrant les yeux de son tablier, balbutiant tour à tour des insultes et des excuses qu'il ne daignait pas écouter. Près de lui, dans une tasse que Bessie avait oublié de laver, il vit un reste de thé froid; il étendit la main, prit la tasse, en avala le contenu, une gorgée, pour humecter ses lèvres sèches.

— Tu seras condamnée à la prison pour ce vol! lança-t-il en reposant la tasse sur la table.

Il la vit frissonner; il comprit que son courage allait lui faire défaut. Elle continuait à sangloter convulsivement; mais elle avait cessé de parler. Quant à lui, il savait bien qu'il ne pleurerait pas, il avait conservé tout son calme et se demandait seulement quand et de quelle manière il arriverait à la faire avouer.

— Te décideras-tu bientôt à me dire quand tu as dérobé cet argent et à quoi tu l'as dépensé? Je t'avertis que, si tu ne le fais pas, j'irai chercher Watson qui, lui, réussira bien à te faire parler!

Si bas qu'elle se comprît tombée, de telles paroles venant de son mari lui parurent dénaturées, infâmes, et les remords qu'une minute auparavant elle sentait monter en elle, redescendirent, comme une marée qui se retire, au fond de son cœur. Elle ne lui répondit pas un mot.

Il posa sa montre d'argent sur la table.

— Je te donne deux minutes pour te décider! fit-il.

Aucun bruit ne se faisait entendre dans la maison; seuls, les sanglots convulsifs que Bessie ne pouvait arriver à maîtriser, rompaient le silence.

Au bout de deux minutes, Isaac se leva, prit son chapeau et partit sous la neige qui recommençait à tomber à gros flocons.

Bessie resta ainsi, écrasée, sanglotant toujours, ne s'apercevant de rien, une de ses mains jouant avec un foulard d'enfant posé à côté d'elle sur la table, l'autre essuyant ses yeux inondés de pleurs; et tout le temps, fiévreusement, son esprit travaillait. Puis, peu à peu, elle en arriva à arrêter ses larmes qui coulaient encore en dépit de sa volonté.

Isaac ne revint qu'au bout d'une heure. A son retour il ferma

soigneusement la porte derrière lui, et, s'avançant jusqu'au milieu de la chambre, jeta son chapeau sur la table. Sous le hâle qui la couvrait sa figure était blême.

— Ils ont tout découvert ! dit-il d'une voix rauque. Ils savent où et à quoi tu as employé trente-six livres sterling et plus. La plus grande partie de cet argent, tu l'as dépensée à Clinton même. M. Miles en témoignera. Watson ira demain à Frampton pour s'y faire livrer le mandat d'arrêt !

Cette nouvelle fit trembler Bessie des pieds à la tête. Épouvantée, incapable de prononcer une parole, elle leva les yeux sur son mari.

— Mais ce n'est pas tout, continua-t-il, de loin ! Tu m'entends? Qu'as-tu fait du reste de cet argent? Prends garde, ma pitié est à bout ! Si tu ne me réponds pas immédiatement, je ne te ménagerai plus, je te rouerai de coups jusqu'à ce que tu avoues !

Arrivé au paroxysme de la souffrance, écœuré de dégoût, il était incapable du moindre sentiment de commisération. Sa femme le comprit bien, et les menaces qu'il venait de proférer étaient inutiles ; son silence en aurait dit autant que ses paroles.

Mais le tour de Bessie était venu, elle allait rendre coup pour coup. Avec une sorte de triomphe elle releva la tête et répondit aux questions d'Isaac par le récit exact des faits.

— Eh bien, oui ! fit-elle, je parlerai et je souhaite que mes réponses t'éclairent suffisamment ! J'ai pris trente et une livres de l'argent de Bolderfield ; mais, écoute-moi bien, le reste ce n'est pas moi qui l'ai pris, comprends-tu ? Ce n'est pas moi ! C'est quelqu'un d'autre, quelqu'un que tu connais bien, et cela, devant moi et, quand j'ai essayé d'arrêter cette personne, tiens, regarde ce qui m'est arrivé !

Elle porta la main à son front, souleva la mèche de cheveux qui cachait la cicatrice rougeâtre et la lui montra du doigt.

Isaac s'appuya lourdement sur le coin de la table. Un soupçon atroce venait de pénétrer en lui. L'avait-elle déshonoré plus indignement encore qu'il ne le savait? Haletant, prêt à la tuer, il se pencha sur elle :

— Qui était-ce?

Elle éclata d'un rire sardonique :

— Qui était-ce ? Qui était-ce ? C'était ton doux, ton précieux fils Timothée !

Il recula d'un pas.

— Tu mens ! s'écria-t-il d'une voix effrayante, tu mens ! Tu t'imagines pouvoir me leurrer, pouvoir rejeter la faute sur quelqu'un d'autre ; mais tu n'y arriveras pas ! Comment donc Timothée aurait-il pu s'emparer de l'argent qui était dans notre armoire

alors qu'il y a plus de trois mois qu'il n'est pas revenu à Clinton?

— Comment? C'est bien simple! Je t'accorde en effet que, depuis trois mois, il ne s'était pas montré à Clinton jusqu'à hier au soir; mais, hier au soir, tu m'entends, hier au soir, il est revenu, hier au soir, devant moi, il a pris quarante et une livres sterling dans la cassette de John Bolderfield et s'en est allé sans t'attendre, comme tu peux le comprendre! Je suis fâchée si ce qui me reste encore à te dire ne te plaît pas, mais je ne changerai pas un mot à la vérité, je n'éviterai rien de ce qui pourra te faire souffrir! Écoute, plutôt! Écoute!

Et, levant une main qui tremblait pour lui enjoindre de se taire, elle lui raconta enfin dans tous ses détails la soirée de la veille. Au commencement, elle parlait d'une façon confuse, presque inintelligible; mais, toute la partie du récit qui concernait Timothée, elle la narra d'une voix claire, incisive, convaincante, rendant dans toute son horreur l'impression complète de l'acte lui-même.

Isaac écoutait, sa figure cachée dans ses mains. Tout cela était vrai, atrocement vrai. Sans aucun doute, elle jetait le plus de tort possible sur Timothée; elle avait dû prendre plus et Timothée moins qu'elle ne l'avouait; mais c'étaient eux deux, sa femme et son fils, qui avaient commis le crime.

— Lorsque je t'ai entendu revenir, hier au soir, dit-elle en finissant, j'ai pensé tout te raconter, et puis, j'étais si épouvantée des commérages que l'on avait faits au village et chez Dawson au sujet de ces demi-couronnes, que je n'ai pu me décider, ne sachant comment me tirer de là, et puis aussi... et puis...

Elle s'interrompit soudain, la gorge serrée, caressant toujours machinalement de sa main droite le foulard qui était posé sur la table.

Lui, se souvenait maintenant des paroles affectueuses qu'il lui avait dites, et ce souvenir ne faisait que rendre sa douleur plus poignante.

— Et il n'y a plus moyen de l'éviter, dit-il en relevant la tête. La semaine prochaine, tu comparaîtras devant le juge d'instruction et ton cas sera jugé aux assises de février, tu en auras pour six mois de prison, si ce n'est plus!

Elle se leva, quoique les derniers mots d'Isaac l'eussent comme assommée.

— Non, je n'irai pas en prison, murmura-t-elle faiblement, je ne veux pas!

Isaac eut un sourire moqueur.

— Tu aurais dû penser à cela plus tôt, répondit-il. Et vois-tu, ce que tu viens de me raconter de Timothée ne change rien à

ton cas, rien du tout, sois-en sûre. C'est toi qui l'as amené à faire ce coup; sans toi, il ne se serait pas douté de la présence de cet argent chez nous. Tu l'as fait tomber plus bas encore qu'il n'était; mais tu t'es mise, tu nous as tous mis, les enfans et moi, dans une position plus vile encore que celle où il se trouve. Et cette habitude de boire, de mentir! Ah! vois-tu, quand j'y pense, je me sens mourir de honte. Et dire qu'il y a douze ans que je t'ai épousée, douze ans que je vis avec toi! Comme je bénirais le Seigneur aujourd'hui de ne t'avoir jamais rencontrée, de n'avoir pas vu naître nos enfans. Pendant toute leur vie, on dira d'eux, pauvres agneaux! qu'ils ont eu pour mère une voleuse!

A mesure qu'il parlait, sa colère augmentait; il lançait sur elle des regards meurtriers, ses mains se crispaient rageusement sur la table. Sa vie lui apparaissait comme à jamais souillée. Pendant bien des années, son zèle, sa probité, lui avaient valu d'être cité au nombre des hommes les plus honorables, les mieux vus du village, au nombre de ceux qui, au jugement dernier, seraient comptés parmi les justes. L'autorité que lui donnait le respect attaché à son nom était devenue une des nécessités, en même temps qu'une des joies de son existence. S'en voir soudainement dépouillé, se sentir non seulement avili par la conduite de sa femme, mais mis au rang des brebis galeuses, cette pensée lui était trop douloureuse pour qu'il essayât de comprendre, de plaindre, de pardonner; au contraire, il sentait toutes ses passions mauvaises monter en lui et il ne cherchait plus à les chasser. Qui donc entendant raconter les faits relatifs à ce vol ne l'accuserait pas d'y avoir participé? N'avait-il pas mangé et bu une partie du bien dérobé? Ses enfans n'étaient-ils pas habillés de vêtemens payés avec cet argent maudit?

Bessie resta silencieuse, ne le regarda même pas. En tout autre moment elle eût été épouvantée de sa colère; mais la seule chose qui la terrifiait maintenant, c'était l'image qu'elle avait dans l'esprit. Elle se voyait conduite à travers le village, menottes aux mains, puis enfermée dans cet horrible bâtiment qu'elle connaissait bien, sevrée de tous plaisirs, privée de sa liberté, seule, méprisée, séparée de ses enfans, de tout ce qui lui était cher.

Soudain, elle se leva, passa dans l'arrière-cuisine et ouvrit la porte qui donnait sur le jardin.

Dehors, tout était blanc; une nouvelle trombe de neige s'avançait au-dessus de la vallée au fond de laquelle dormait le village. On devinait derrière le voile des nuages un clair de lune pâle et mélancolique. Les formes confuses des maisons, la silhouette allongée de la colline, s'estompaient sous les ténèbres; mais, dans

le petit jardin, Bessie pouvait distinguer jusqu'aux moindres détails des choses. A l'extrémité d'une allée se dressait la margelle arrondie du puits, de ce puits profond, creusé en plein calcaire qu'enviaient les voisins quoique les Costrell leur permissent volontiers d'y puiser leur eau quand ils désiraient. A droite et à gauche, les branches noueuses des arbres fruitiers, les tiges de choux desséchées se détachaient en noir sur la blancheur mate de la neige.

Bessie adossée à l'embrasure de la porte regardait devant elle, sans se soucier du vent qui la fouaillait. Sur la pente, au-dessous du jardin, elle vit une lumière à une des fenêtres de la maison de Watson; d'autres lumières dans la grande rue du village perçaient l'obscurité. Sans doute, en ce moment, la salle du *Cerf tacheté* devait être pleine de gens qui tous parlaient d'elle et d'Isaac. Ses regards, dans la crainte de reconnaître les fenêtres de l'auberge, revinrent rapidement en arrière et s'arrêtèrent sur la margelle du puits toute couverte de neige.

— Ferme cette porte! lui cria Isaac. Elle obéit et rentra à la cuisine. Pendant une ou deux minutes, elle marcha fiévreusement de long en large dans la pièce, se sentant dévisagée par son mari comme par un ennemi mortel.

Un désir subit et tout physique de chaleur et de repos s'empara d'elle. Brusquement, elle ouvrit la porte de l'escalier et monta dans le seul dessein de s'étendre sur son lit, de se cacher sous ses couvertures pour se préserver du froid et des regards. Puis, changeant d'avis, elle entra dans la chambre de ses enfans et resta assise pendant quelques momens au pied du lit où dormaient ensemble les garçons.

Les enfans, Arthur surtout, maintenus éveillés et tremblans par les bruits étranges qu'ils avaient entendus derrière leur porte et les voix qui montaient à travers le plancher, étaient restés longtemps inquiets et agités; mais le profond silence qui était survenu dans la maison lorsque Isaac s'était rendu chez Watson leur avait permis de s'endormir, si profondément même qu'Arthur, sur les maigres joues duquel se voyait encore la trace des larmes, ne se douta pas de la présence de sa mère. Elle ne les embrassa pas et ses yeux restèrent secs à leur vue. Tour à tour, elle les contemplait avec tendresse à la lueur de la bougie qu'elle avait placée auprès d'elle sur une petite table, puis, comme surprise par un bruit, une respiration qu'elle croyait entendre derrière elle, elle se retournait rapidement apeurée.

Au bout de quelques minutes, grelottant de froid, elle s'en vint dans sa chambre et, machinalement, commença à se dévêtir comme pour se coucher; mais bientôt les mains lui tombèrent le

long du corps et elle resta ainsi absolument immobile, puis, après un moment de réflexion, elle jeta un châle sur ses épaules et redescendit.

Lorsqu'elle ouvrit la porte du bas de l'escalier, elle aperçut Isaac, à l'endroit même où elle l'avait laissé en s'en allant, dans la même posture : assis, le corps incliné en avant, les bras appuyés sur les genoux, suivant des yeux les dernières flammes qui sautillaient dans l'âtre.

— Isaac ! appela-t-elle.

Il leva la tête, avec le mouvement d'impatience d'un homme qui entend une voix dont le timbre lui est antipathique, et la vit debout sur la dernière marche de l'escalier avec ses cheveux noirs épars sur ses épaules. Sa poitrine haletante soulevait le châle dont elle s'était enveloppée, et à la lueur de la bougie qu'elle tenait à la main, on pouvait percevoir l'angoisse dont étaient pleins ses yeux.

— Isaac, est-ce que tu montes ? demanda-t-elle.

Cette question l'exaspéra. Il se tourna davantage pour la regarder plus en face.

— Si je monte ? Non, je ne monte pas ! Quant à toi, ce que tu as de mieux à faire, c'est de t'en aller d'ici, m'entends-tu ?

Elle se mit à trembler.

— Est-ce que tu comptes dormir en bas, Isaac ?

— Oui ! si cela me plaît ! Ce n'est pas ton affaire, car, à partir de ce soir, tu ne dois plus me considérer comme ton mari. Va-t'en d'ici ! va-t'en ! Je ne veux pas d'une voleuse pour femme ! Je ne veux pas une voleuse sous mon toit ! Je ne veux plus te voir ! Va-t'en !

Au lieu de s'en aller ou de remonter, elle entra dans la cuisine. Les paroles qu'il venait de lui dire avaient achevé de l'anéantir et, de nouveau, elle se mit à pleurer.

— Isaac ! fit-elle d'une voix suppliante, je l'aurais rendu cet argent ! Je comptais aller à Bedford voir M. Grimstone, il se serait arrangé, sur ma demande, à me remettre en une seule fois toute la somme qu'il doit me payer. J'aurais cherché de l'ouvrage, j'en aurais certainement trouvé et j'aurais pu remettre dans la cassette tout l'argent qui y manquait, n'eût été ce qu'a fait Timothée ! Si tu veux m'aider, cependant, et c'est ton devoir, car, quoi que tu dises, tu es mon mari, nous pourrons parfaitement dédommager John quelque jour. Tu devrais aller le voir ainsi que Watson et, à tous deux, tu leur dirais que, petit à petit, nous restituerons la somme entière. Fais-le, Isaac ! Je peux parfaitement reprendre par exemple mon travail de vannerie, je pourrais aussi aller travailler en journée pour Mme Drew, qui

m'en priait encore la semaine dernière. Pendant mes absences Mary-Anne prendrait soin des enfans. Va chez John, Isaac! Vas-y dès demain matin et chez Watson aussi. Tout ce qu'ils demandent, c'est que nous leur rendions l'argent. Tu ne voudrais, tu ne pourrais pas me voir mener en prison, Isaac!

Suppliante, elle essuyait d'un des pans de son châle les larmes qui lui coulaient des yeux.

Ses supplications ne réussirent qu'à énerver encore davantage Isaac, dont le caractère froid et pessimiste se cabrait devant la futilité de ces propositions, devant l'absurdité de cette espérance qu'après ce qui s'était passé, après que la plainte avait été déposée, il y eût encore moyen de se tirer d'affaire. Son fils maudit étant loin de lui, c'était sur sa femme que devait se déverser le trop-plein de sa fureur. Sa nature sombre que, par le passé, la religion avait adoucie, domptée, reprit tous ses droits; il redevint ce qu'il était réellement : une sorte de bête fauve à qui il faut une proie.

Se levant brusquement, il s'approcha d'elle, les yeux étincelans, les lèvres blanches, le bras droit levé, lançant de brèves exclamations de rage, puis, se retournant, il courut prendre une lourde canne qui était appuyée à la paroi.

Bessie qui épiait tous ses mouvemens s'enfuit précipitamment dans sa chambre à coucher dont elle verrouilla la porte. Elle l'entendit grommeler dans les escaliers où il l'avait poursuivie, jeter sa canne et redescendre.

Une fois encore, pendant plus de deux heures, le silence complet régna dans la maison désolée. Bessie, à demi évanouie de peur, s'était laissée choir sur une chaise au chevet de son lit et, la tête enfoncée dans son oreiller, demeurait là, inerte.

Peu à peu, son étourdissement se dissipa, et la conscience des faits lui revint, suivie de son cortège de terreurs et de tortures mortelles : Isaac la haïssait, il la laisserait donc arracher à ses enfans, et elle sentait déjà la main de Watson se fermant autour de son poignet, elle voyait sur son passage apparaître des visages moqueurs et méprisans à toutes les portes du village. Par moment l'épouvante du lendemain la subjuguait. Comment se pouvait-il donc faire qu'elle fût tombée aussi bas, elle qui deux jours auparavant était encore l'amie de tout le monde!

La vie jusqu'alors n'avait-elle pas été une suite de joies et de plaisirs? Sans doute, elle avait vécu des heures d'épreuve, de douloureuse épouvante même avant la scène grosse de menaces qui s'était passée au *Cerf tacheté*, mais toujours quelque pensée, quelque espérance qu'elle savait vaine et à laquelle néanmoins elle s'attachait, se présentait à son esprit et la réconfortait : John ne

reviendrait pas de longtemps, de bien longtemps... D'ici là, sans aucun doute, il lui aurait été possible de restituer la somme qu'elle avait... empruntée. Elle ne reprendrait plus du tout d'argent, presque plus. Et les heures s'écoulaient, toutes variées, chacune apportant grâce à la richesse, les plaisirs toujours nouveaux que réclamait et dont seul pouvait jouir un esprit comme le sien, en dépit de la position fausse dans laquelle elle se trouvait.

Ces derniers mois avaient éveillé en elle tout un monde de désirs et de jouissances qu'elle avait jusqu'alors ignoré. Peu à peu, elle en était venue à comprendre, à aimer la société, le plaisir, l'agitation qui ensoleillent l'existence : elle avait entrevu une vie plus pleine et plus riche que n'avait été jusqu'alors la sienne.

Assise dans les ténèbres et la solitude de sa chambre, elle se souvenait avec de vagues regrets des heures passées au cabaret, de la gaîté du lieu, et le besoin, la passion de la boisson, se fit impérieusement sentir.

C'était cette passion qui, l'après-midi même du retour de John, l'avait poussée à descendre au village quoique, n'ayant pas osé ouvrir de nouveau l'armoire et la cassette, elle fût sans argent; aussi, n'avait-elle fait que se promener de long en large sur le chemin qui menait au *Cerf tacheté*, souffrant physiquement, torturée par la soif.

Tout était accompli maintenant, un abîme s'était creusé devant ses pieds qu'elle ne pourrait pas combler; l'inévitable catastrophe s'était produite à laquelle elle sentait bien qu'il n'était plus possible de remédier.

Dans sa frayeur, en montant, elle avait oublié de prendre aucune lumière, aussi la chambre n'était-elle éclairée que par le triste reflet de la neige qui tombait lentement. Il lui fallait cependant voir clair, car elle venait de se résoudre à écrire une lettre; après de longs tâtonnemens dans la nuit qui l'entourait, elle mit enfin la main sur des allumettes et elle les enflamma les unes après les autres pour chercher dans le désordre des tiroirs un encrier et une plume qu'elle savait être là.

Elle les trouva et, avec mille peines, tenant allumette après allumette dans sa main gauche, elle réussit à tracer quelques lignes parsemées de taches sur un morceau de papier déchiré. Elle était peu instruite, et ce fut un long travail pour elle. Quand elle eut achevé, elle glissa la feuille dans l'encadrement de la glace, de façon à ce qu'on la vît aisément. Puis, elle prit ses vêtemens, les remit rapidement, quoique ses mains engourdies par le froid eussent peine à faire les nœuds. Ses dents claquaient lorsque, complètement habillée, elle noua autour de sa taille son vieux châle.

Elle se baissa, ôta ses souliers, puis, retirant le verrou de sa porte silencieusement, elle descendit. Comme elle approchait de la porte d'en bas, le son de deux ou trois longs soupirs réguliers frappa son oreille. Son cœur se serra à la pensée de son isolement : son mari dormait, ses enfans dormaient, alors qu'elle...

Elle pénétra dans la cuisine, s'approcha de la chaise où sommeillait Isaac et le contempla de tout près attentivement. La lampe était presque éteinte, elle pouvait cependant distinguer chacun de ses traits. Elle se tenait très droite, les bras le long du corps; une ride profonde plissait son front, ses yeux brillaient d'un éclat étrange.

— Eh bien! adieu, Isaac! dit-elle d'une voix basse et ferme.

Puis, sans plus prendre garde au bruit qu'elle pouvait faire, elle se dirigea à grands pas vers la porte qui donnait sur le jardin et l'ouvrit; le loquet grinça, les charnières gémirent.

— Isaac! cria-t-elle alors fortement, Isaac! adieu!

Elle entendit un bruit dans la cuisine, bondit dans le jardin et se mit à courir sur le sol couvert de neige.

Isaac, réveillé en sursaut du sommeil dans lequel l'avaient plongé les successives émotions de la journée, se leva; il sentit le courant d'air froid qui pénétrait par la porte de derrière et, sans réfléchir à ce qu'il faisait, se dirigea hâtivement de ce côté.

Le vent furieux avait refermé cette porte, il la rouvrit et, dans la lueur blafarde qui tombait du ciel, il entrevit une forme qui se penchait au-dessus de la margelle du puits; il entendit que l'on jetait quelque chose sur le sol.

Aussitôt, il se précipita dans cette direction la figure fouettée par le vent et le grésil, mais il arriva trop tard. Un cri perçant traversa la nuit.

Au moment où il se penchait à son tour au-dessus de la margelle, il entendit ou crut entendre un vague gémissement. Il lui sembla que quelqu'un se débattait dans l'eau, puis, plus rien.

Les appels d'Isaac attirèrent l'attention d'une voisine qui veillait avec sa fille auprès du berceau d'un nouveau-né, elle envoya son gendre querir de l'aide, quoique ce fût au milieu de la nuit.

Watson arriva parmi les premiers. Deux hommes et lui, cependant que la neige les couvrait lentement, descendirent Isaac attaché avec des cordes au fond de la citerne glacée et l'en retirèrent inondé, tenant dans ses bras le cadavre de Bessie.

Un murmure d'épouvante accueillit l'apparition de la figure ensanglantée qui reposait sur l'épaule de Costrell quand la clarté des lanternes l'éclaira. Au-dessus de l'œil, on pouvait voir une profonde blessure provenant sans doute d'un choc contre quelque

projection calcaire des parois du puits, qui à elle seule avait causé la mort.

Isaac emporta sa femme serrée contre lui dans la cuisine et la déposa devant le foyer où le feu brûlait encore. Un frisson d'horreur le secoua tout entier lorsqu'il se pencha sur elle. La nouvelle blessure avait effacé toutes les traces du coup porté par Timothée.

Hélas! combien peu de temps s'était écoulé depuis que, à cette place même, Bessie lui avait montré la première cicatrice!

Ses traits étaient déjà rigides. Personne n'avait plus la moindre espérance et cependant avec cette tendresse futile que l'on témoigne aux morts, tout fut essayé. Mary-Anne Waller, pâle et silencieuse, s'approcha et de nouveau pour ranimer la morte, s'efforça, en attendant son arrivée, de suivre les prescriptions que lui avait données le docteur. D'autres femmes qui se trouvaient là l'aidèrent; Bessie fût-elle revenue à la vie que sans nul doute quelques-unes d'entre elles l'auraient abreuvée de leur mépris, et lui auraient fait boire jusqu'à la lie la coupe de la honte; mais du moment où elle avait eu recours à la mort comme à sa seule amie, elles éprouvaient de la pitié pour elle.

Leurs efforts n'aboutirent à aucun résultat. Bessie s'était décidée à mourir et elle avait réussi dans son dessein.

Au bout d'un moment, le docteur qui, arrivé depuis peu, venait pour la dernière fois de poser son oreille contre la poitrine de la jeune morte se releva, et d'un geste dit l'inutilité de tout essai nouveau pour la ranimer.

— Faites sortir tout le monde! ordonna-t-il à Mary-Anne; mais vous, restez!

Watson l'aida à faire évacuer la chambre, puis Isaac et lui portèrent le corps au premier étage.

Un vieillard courbé, brisé, les suivait, se hissant avec peine dans l'escalier en s'appuyant d'une main sur sa canne. Par compassion Watson redescendit pour l'aider.

— John, lui dit-il, tu ferais beaucoup mieux de retourner d'où tu viens et de te mettre au lit; tu n'es bon à rien ici!

— Il me faut attendre Mary-Anne, répondit Bolderfield d'une voix chevrotante. Il me faut attendre Mary-Anne pour rentrer!

Et, restant appuyé sur sa canne, il se tenait debout au seuil de la chambre, ses yeux rougis par les larmes tournés du côté de sa cousine, la bouche bée.

Bientôt Mary-Anne pleurant fit signe à une femme qui avait suivi la petite procession de s'approcher, et elles s'apprêtèrent à faire la dernière toilette de Bessie.

— Allons-nous-en jusqu'à ce qu'elles aient achevé! dit affectueusement le docteur à Isaac en lui posant sa main sur l'épaule.

A ce moment, Watson ayant jeté un dernier regard autour de la chambre aperçut contre la glace le morceau de papier déchiré qu'y avait fixé Bessie.

« Ah! ah! se dit-il, voici une lettre! Il y a toujours une lettre dans ces cas-là! »

Il s'en approcha, la regarda, la prit et la tendit à Isaac. Celui-ci, l'air égaré, passa sa main sur son front, il lui semblait reconnaître l'écriture; mais, sans la lire, sans prononcer une parole, il mit la lettre dans sa poche. Watson lui toucha le bras.

— Il ne faut pas la déchirer, au moins! lui dit-il, on en aura besoin pour l'enquête!

Les hommes redescendirent, Watson et le docteur partirent immédiatement, John et Isaac restèrent seuls ensemble dans la cuisine. Isaac se pencha près du feu que l'on avait rallumé dans l'espérance de réchauffer la noyée, il tira de sa poche la lettre de Bessie et, inclinant la tête pour mieux voir, en commença la lecture.

« Isaac, décidément, tu es un mauvais mari pour moi, et je ne vois pas d'autre moyen que celui auquel je me suis arrêtée.

« Tout d'abord je n'avais pas eu l'intention de mal faire; mais, à quoi bon parler, t'expliquer à toi qui ne veux pas comprendre? Je ne peux plus supporter la façon dont tu me regardes, dont tu me parles et puis je ne veux pas aller en prison, cela, non, jamais! Ce qui m'épouvante, c'est la pensée que tes enfans vont ne plus avoir de mère, et sans moi je ne sais ce qu'ils deviendront, surtout Arthur.

« Tu n'as pas voulu me témoigner la moindre pitié, et je ne vois pas ce que je pourrais faire d'autre.

« Je vous ai aimés, les enfans et toi; mais la passion de boire s'est emparée de moi.

« Il te faudra veiller à ce que les pansemens d'Arthur soient bien faits, et de temps en temps, il te faudra mener Edye chez le docteur pour ses yeux.

« Je suis bien fâchée; mais je te répète qu'il ne me reste rien autre à faire que ce à quoi je me suis décidée.

« Quand on m'aura rapportée, j'aimerais que tu m'embrasses en me disant : Bessie, je te pardonne! Cela ne te coûtera pas beaucoup, et peut-être t'entendrai-je sans que tu t'en doutes. Voilà! Adieu, Isaac!

« Ta femme qui t'aime,

« BESSIE. »

Tout en lisant cette lettre, Isaac qui jusqu'alors était resté pâle et froid s'appuya contre la cheminée et fondit en sanglots, terrassé par des remords qu'il ne pouvait plus chasser.

John, assis quelques pas plus loin, le regardait attristé. Ses lèvres s'ouvraient de temps en temps comme pour parler, puis se refermaient. Toutes ses idées se brouillaient dans sa tête. Accablé par le désespoir d'avoir perdu sa fortune, il éprouvait néanmoins de temps à autre un curieux sentiment de culpabilité qu'il ne comprenait pas. Ce sentiment semblait se rattacher à la pensée de Bessie quoiqu'il lui fût impossible d'en parler.

Ils restèrent ainsi jusqu'au moment où Mary-Anne appela Isaac du haut de l'escalier.

Isaac poussa un long soupir, se leva et, s'efforçant de maîtriser son émotion, monta, suivi par John. Mary-Anne se tenait près de la porte de la chambre à coucher où les deux hommes entrèrent, marchant sans bruit.

Elle et la femme qui l'avait aidée pleuraient tout bas. Elles avaient revêtu la morte d'une robe blanche et lui avaient croisé les mains sur la poitrine. Un linge était serré autour du front et du menton, cachant la hideuse blessure, et la face, ainsi encadrée comme par un frontal et une guimpe, semblait celle d'une nonne, avec l'étrange sévérité de son expression.

Isaac se pencha au-dessus du corps et le regarda longuement. Était-ce donc là Bessie? Bessie, la femme gaie, frivole et coupable sur laquelle il avait exercé son autorité de maître et de mari, la grondant et la cajolant, tour à tour, suivant les circonstances et son humeur. Toute sa vie, il s'était cru de beaucoup son supérieur, de par le fait qu'il était homme et chrétien alors qu'elle n'était qu'une femme pécheresse.

Maintenant il osait à peine toucher sa main. La dignité, la calme noblesse que donnait la mort à sa figure, l'intimidaient, l'accusaient, l'accuseraient toujours jusqu'au moment où, enfin, lui aussi dormirait son dernier sommeil. Elle l'avait prié de l'embrasser et, faisant effort sur lui-même, il obéit, passivement, incapable cependant, tant ses lèvres tremblaient, de prononcer les paroles de pardon qu'elle lui avait demandées.

Il s'assit au chevet du lit et y demeura longtemps silencieux. John, à deux ou trois reprises, essaya de lui parler, sans obtenir la moindre réponse. La seule présence de Bolderfield dans cette chambre semblait l'irriter. Mary-Anne saisit les regards sombres et haineux qu'il jetait au vieillard, et comprenant instinctivement ce qu'elle avait à faire, elle persuada à John de s'en aller. Ne voulant pas qu'il partît seul dans la nuit, elle l'accompagna. L'autre femme demeura avec Isaac toujours plus morne.

« Si personne ne veille sur lui, pensait-elle, il fera ce qu'ont fait son père et ses frères. Il a déjà l'air d'y songer. Quand viendra le jour, j'irai chercher M. Drew pour qu'il lui parle. »

Aux premiers rayons du soleil, Bolderfield se leva du lit dans lequel, deux heures auparavant, Mary-Anne, l'engageant à rester tranquille et à dormir, l'avait aidé à se coucher. Il endossa son habit, le seul vêtement qu'il eût ôté, et, prenant sa canne, il s'en vint jusqu'au seuil de la porte laissée ouverte par la petite veuve qui était allée chercher du pain.

L'orage de la nuit s'était dissipé et la brise plus douce commençait déjà à faire fondre la neige tombée la veille. Des rayons d'or glissaient joyeusement sur les champs tout blancs au loin; le vieux laboureur sentit le retour du printemps. Cette pensée en éveilla mille autres en lui et remplit son cœur d'une amère tristesse. Que deviendrait-il maintenant, affaibli comme il l'était et dénué de toute fortune? L'horreur de la mort de Bessie n'était plus assez présente à son esprit pour le distraire du désespoir que lui causait la perte de son argent; bientôt il ne se souviendrait plus de sa nièce que pour la haïr.

Mary-Anne revenait par la prairie portant une cruche et un pain. Sa maigre figure était toute pâlie et bouffie par la fatigue. Lorsqu'elle aperçut John cependant, ses regards s'éclaircirent et elle accourut auprès de lui.

— Pourquoi être descendu, John? Je t'aurais monté ton déjeuner dans ta chambre.

Il la regarda, puis regarda la nourriture qu'elle portait, et ses yeux se remplirent de larmes.

— Je ne peux pas te payer! dit-il, frappant le sol de sa canne. Tu sais bien que je n'ai plus d'argent!

Mary-Anne le força à rentrer, le grondant doucement de sa voix la plus affectueuse. Elle le fit asseoir pendant qu'elle rallumait le feu, puis elle lui servit son repas. Quand elle l'eut obligé à manger un peu, s'approchant de lui, elle posa sa main sur son épaule.

— John, dit-elle, toussant pour s'éclaircir la voix, John, je te jure que tu ne seras pas dans le besoin tant que je vivrai. J'ai promis à Élisa de toujours prendre soin de toi, et je ne faillirai pas à ma promesse. Je peux encore travailler, il y a bien des personnes qui m'offrent de l'ouvrage, et peut-être, lorsque tu seras remis des émotions que tu viens de traverser, peut-être pourras-tu, toi aussi, faire quelque chose de temps en temps. Nous réussirons bien d'une manière ou d'une autre à nous tirer d'affaire. Aussi longtemps que je conserverai ma santé, tu ne manqueras de rien, je te le promets. Et, tu *lui* pardonneras tout ce qu'elle a pu faire, n'est-ce pas? — elle fondit en larmes. — Oh! oui, car, vois-tu, il me serait impossible d'entendre prononcer une seule mauvaise parole contre Bessie chez moi!

John se cacha la figure entre les mains sans répondre, sans même la remercier d'un geste des promesses qu'elle venait de lui faire. Il se sentait anéanti, écrasé, il n'éprouvait plus qu'un immense désir de repos, de sommeil; mais, lorsque Mary-Anne eut cessé de pleurer et qu'il l'entendit aller et venir dans la chambre, le son de ses pas, la pensée de sa douce présence auprès de lui commencèrent à dissiper pour la première fois l'étreinte douloureuse qui enserrait son cœur. Il avait été faible et dépendant, malgré l'argent qu'il gagnait et celui qu'il possédait. Il serait sans doute bien plus dépendant encore maintenant et à l'avenir; mais, de nouveau, il avait trouvé une femme sur la tendresse de laquelle il pouvait s'appuyer et, tout en la regardant continuer à lui servir son déjeuner, il se dit que c'était cette humble et pauvre créature tant et si souvent méprisée par lui qui verserait sur sa cuisante blessure la première goutte de baume.

Pendant ce temps, dans la chaumière des Costrell, M. Drew, le pasteur, malgré la certitude de l'inutilité de son entreprise, s'efforçait à vaincre l'endurcissement qui était entré dans le cœur d'Isaac. L'homme qui avait refusé toute pitié à sa femme ne pourrait pas comprendre, aurait même en horreur l'idée de la miséricorde divine.

L'âme d'Isaac était étrange, autant qu'indécise; mais ceux qui l'appelaient hypocrite le connaissaient mal.

Pendant les années qui suivirent la mort de Bessie cependant, tant qu'il ne fut pas sous l'influence de ses longues attaques de mélancolie, Isaac trouva dans la religion une certaine paix, et dans la religion seulement.

Notre vie ne serait pas acceptable, en effet, si nous ne nous sentions pas perpétuellement entourés, pénétrés de forces consolatrices et réconfortantes. Le malheur incite la pitié, le désespoir se confie à la tendresse divine. Et ceux qui ont la grâce de la foi, de l'espérance et de la charité savent que c'est du ciel seulement que descend la voix qui les rendra capables de supporter les épreuves de leur voyage ici-bas, que ces épreuves soient « la chute des rois », ou, dans un ordre inférieur, celles qui précédèrent et suivirent la mort de la pauvre Bessie Costrell.

Mme HUMPHRY WARD.

(Traduit par M. L.-É. Coulin.)

LE PÉRIL PROCHAIN

L'EUROPE ET SES RIVAUX

L'Europe est atteinte d'un mal qu'elle soupçonne à peine ou plutôt qu'elle ne veut pas voir, de peur d'en être trop effrayée; elle en souffre au point qu'il commence à arrêter sa marche; mais, loin d'en rechercher la cause, elle n'en aperçoit que les symptômes qu'elle prend pour le mal lui-même, et dans son impatience d'un soulagement, elle s'imagine comme tous les malades qu'elle serait guérie si ces symptômes disparaissaient... Et naturellement le mal suit son cours à la faveur de cette ignorance; il suit son cours en s'aggravant, avec quelle rapidité!

Quel est ce mal? N'est-ce pas la vieillesse tout simplement? Non, ce n'est pas la vieillesse seulement; c'est la fatigue, le résultat du surmenage d'abord et de la concurrence ensuite. L'Europe a trop vécu depuis cinquante ans. Elle a développé sa production outre mesure, sacrifié son agriculture à son industrie, donné à son activité un tel essor qu'elle s'est mise sur le pied d'approvisionner de ses marchandises le monde entier. Elle a inventé la vapeur, supprimé les distances et s'est imaginée qu'elle serait seule à bénéficier de ces progrès qui l'ont grisée. Elle s'est entraînée, outillée en conséquence; elle a monté ses ateliers, ses usines, ses administrations sur le pied que l'on sait; elle a assumé des charges énormes, développé non seulement ses dépenses militaires, mais ses besoins de luxe, de jouissance; elle a exalté, propagé le culte de la richesse; elle s'est endettée. Puis, cela fait, ces engagemens une fois pris, ces habitudes et ces désirs une fois dans son sang, quand sa soif est devenue ardente, impérieuse, les sources qui devaient la désaltérer se tarissent; elle s'aperçoit que les produits de ses machines n'ont pas été seuls à franchir les mers, que la machine elle-même a pris son vol et s'en est allée,

infidèle, éveiller les peuples dont elle avait fait nos clients, les éveiller, les mettre en état d'abord de se suffire à eux-mêmes, au lieu de nous acheter nos produits, puis de fabriquer et de vendre à leur tour ces produits à la place des nôtres. Elle a transformé en un mot les consommateurs en vendeurs et nos clients en concurrens. Les États-Unis tout d'abord ont donné le premier signal de cette émancipation ; mais leur exemple n'a pas tardé à être suivi à leur détriment comme au nôtre, et c'est dans tous les mondes, dans l'Amérique centrale et méridionale, en Australie, aux Indes, au Japon, que les rivaux surgissent et que nos débouchés se ferment; dans tous les mondes, à l'exception de l'Afrique, la nouvelle cliente de l'Europe, suprême ressource qui fut négligée si longtemps, non sans motifs, et jusqu'à la dernière extrémité.

Le mal se trahit cependant par des signes nombreux, simultanés, apparens, indiscutables comme l'affaiblissement, la maigreur, la fièvre, et dont l'énumération raisonnée tiendrait ici trop de place : dépopulation, émigration, — double émigration, celle des travailleurs d'abord, celle des capitaux ensuite, et cette dernière émigration qui commence à se dessiner nous atteint deux fois, elle nous affaiblit et elle fortifie nos rivaux, on le verra plus loin;—abandon des campagnes ; encombrement, mécontentement, licence des villes; augmentation des charges et diminution des ressources publiques; avilissement du prix de nos produits agricoles et industriels; pléthore de fonctionnaires; chômage, grèves, vagabondage; agitation socialiste, etc., et ces signes se manifestent dans toute l'Europe occidentale et non pas en France seulement. Certains d'entre eux sont plus inquiétans même, beaucoup plus inquiétans, à mon sens, ailleurs que chez nous; ailleurs, dans des pays conservateurs, aristocratiques et monarchiques, ce qui ne peut nous consoler, mais ce qui doit nous faire réfléchir, nous rendre plus justes et plus sages. Combien d'entre nous en effet se laissent envahir, accabler par le découragement! Combien encore vont jusqu'à se bercer imprudemment de l'espoir absurde et malsain d'une révolution qui nous guérisse ou d'une dictature qui rétablisse chez nous une santé parfaite..., la santé qui n'existe plus non seulement dans la vieille Europe, mais même aux États-Unis, pays jeune pourtant, mais atteint déjà comme nous, plus que nous, car là, la crise qui nous menace se compliquera d'une rivalité de deux races, les blancs et les noirs, les noirs chaque jour plus nombreux.

Les causes du mal sont au-dessus de nos préoccupations habituelles et c'est pourquoi elles nous échappent : nous nous querellons sous les nuages qui s'amoncellent et nos propres clameurs

nous empêchent d'entendre les grondemens d'orages qui se succèdent et se rapprochent. Faudra-t-il que la foudre éclate pour nous faire lever la tête? Ou bien, notre vieux monde a-t-il achevé sa carrière, joué son rôle? Est-ce la civilisation qui nous quitte et commence une émigration nouvelle? Se prépare-t-elle à abandonner l'Europe pour aller régner sur d'autres continens? Pourquoi resterait-elle attachée à l'Europe où elle n'est vraisemblablement pas née?

Autant de questions qui arrêtent la pensée, mais qu'il nous faut laisser de côté, quant à présent, pour nous borner à un travail préliminaire, indispensable. Avant de perdre courage, en effet, commençons par rechercher si des causes très simples ne suffisent pas à expliquer des résultats complexes. Étudions avec précision, essayons de mesurer les progrès de cette concurrence qui peut nous réduire à l'inaction et à la ruine : nous saurons ainsi jusqu'à quel point l'Europe, — nous ne parlons que de l'Europe occidentale, — est touchée déjà. Plus tard, pour ne pas nous en tenir à un travail négatif et attristant, nous tenterons de chercher non pas le remède, ce qui serait une folie, mais des remèdes, des moyens de prévenir, d'atténuer les crises que nous prévoyons.

I

Le fait brutal n'est pas niable. L'Europe, — nous ne parlons, répétons-le encore une fois, que de l'Europe occidentale, — l'Europe commence à travailler à perte. La crise est incontestée dans l'agriculture, sensible aussi dans certaines branches de plus en plus nombreuses de l'industrie. Combien d'entre nous ont vu en France le blé se vendre jusqu'au prix légendaire de 40 francs le quintal. De ce chiffre, et prenons plutôt celui de 35 francs qui fut normal, il est descendu progressivement à 30 francs, puis à 25, à 22, à 20. Il oscille aujourd'hui entre 18 et 15 francs. Et cependant nos blés sont protégés contre la concurrence des importations exotiques. Les blés étrangers ne peuvent être vendus sur nos marchés qu'après avoir payé des droits de douane élevés successivement de 3 francs à 5 francs, puis à 7 francs le quintal, ce qui augmente d'autant, mais à notre bénéfice, leur prix de revient. On ne peut guère élever au-dessus de 7 francs ces droits protecteurs sans faire monter le prix du pain. Or, combien nos cultivateurs dépensent-ils pour produire ce quintal qu'avec l'aide du gouvernement ils vendent cette année de 15 francs à 16 fr. 50? on a fait ce calcul, peut-être exagéré. On a dit que le quintal de blé coûtait 25 francs en moyenne à son producteur. Au lieu de 25 francs, admettons,

23, ou même 20 francs. La perte serait donc de 5 à 8 francs par quintal.

Et ce calcul est fait pour la France. En Angleterre la perte est bien plus sérieuse; il faut y ajouter 7 francs, le montant du droit protecteur qui n'existe pas. Aussi y cultive-t-on le blé de moins en moins. On n'en cultiverait plus du tout si la terre n'appartenait à de grands propriétaires qui peuvent (pas toujours) établir des moyennes et si, dans un pays d'aristocratique élevage, la belle paille n'était pas un produit de première nécessité.

C'est bien pourquoi la situation de l'agriculture anglaise a été présentée non comme mauvaise, mais comme *désastreuse* dans le dernier discours du trône (11 février), d'accord sur ce point avec les précédens messages, aux termes près qui n'avaient jamais été si alarmans. Les deux partis n'ont qu'une même opinion sur la gravité du mal; il n'y a que leurs conclusions qui diffèrent. Tandis que lord Rosebery ne voit pas de remède et reste avec le parti libéral inébranlablement fidèle au libre-échange et au mono-métallisme, le parti conservateur, par la bouche de MM. Balfour, Chaplin, Lowther, etc., manifeste des incertitudes qui nous intéressent. Lord Salisbury lui-même, tout cela s'enchaîne très nettement d'année en année, a rompu le premier le charme et lancé il y a quelque temps déjà un avertissement significatif. Il n'a pas dit, comme on le lui a reproché et comme il s'en défendait encore ces jours-ci, qu'il devenait protectionniste, mais il a laissé entendre que l'Angleterre n'était pas armée contre les tarifs étrangers tels que le bill Mac-Kinley ou notre tarif général, et que pour se défendre, pour avoir des moyens de négociation, elle devrait peut-être recourir non pas à des tarifs protectionnistes, mais à certains droits de réciprocité, droits sur nos vins par exemple, et qui porteraient une atteinte de plus à notre agriculture.

Ces avertissemens, si on se donne la peine de bien regarder, ne sont-ils pas, quoi qu'on en dise, déjà soulignés par des indices très clairs? On en jugera. L'agriculture anglaise, si elle ne peut produire à bon compte les céréales, trouve, comme la nôtre, des compensations dans l'élevage du bétail; elle a toutefois à lutter contre l'importation des pays voisins, la Hollande, notamment, la Suède, le Danemark; et n'est-ce pas un moyen indirect et détourné, ressemblant fort à la protection, que celui qu'elle a employé dans ces dernières années en interdisant ces importations pour des raisons d'hygiène et par crainte de la contagion de la péripneumonie! Les craintes étaient fondées, nous n'en doutons pas, mais l'interdiction n'en a pas moins servi les intérêts des éleveurs, de même que les mesures destinées à arrêter l'immigration des indigens étrangers sont des mesures protectrices de

la main-d'œuvre nationale. L'agriculture, puis l'industrie prendront goût à la protection, et c'est une douce habitude qui ne se perd pas facilement. En tout cas, la crise agricole est plus intense en Angleterre que partout ailleurs, et en obligeant le gouvernement britannique à édicter des taxes prohibitrices, elle peut avoir chez nous sa répercussion. Beaucoup d'Anglais considèrent comme un luxe des temps passés les derniers champs de seigle ou de blé qui émaillent encore de place en place leurs pâturages. Ils disent qu'ils cultivent le blé comme les ananas, comme le raisin de serre, avec moins de profits toutefois.

On n'est pas obligé de semer du blé, disent les optimistes qui ne veulent prévoir ni guerre ni disette : M. Paul Deschanel a démontré le contraire dans un discours éloquent et probant; de même M. Viger tout récemment; bien d'autres encore; et M. Paul Leroy-Beaulieu auparavant avait publié, dans son bel ouvrage sur la colonisation, les intéressans témoignages anglais de la fin du XVIe siècle, établissant déjà très nettement que l'abandon de la culture du blé et la transformation du pays en pâturage, c'est le dépeuplement des campagnes : « Là où il y avait un grand nombre d'habitans, il n'y aura plus qu'un berger et son chien ! »

Mais admettons que nous puissions renoncer à produire du blé, croit-on que nos autres cultures ne seront pas aussi menacées? Les pommes de terre se vendent-elles mieux que les céréales ? Non certes. Nous avions du moins la ressource de les transformer, sans grand bénéfice, en fécule, en amidon, mais l'industrie a trouvé le moyen de les remplacer par le riz qu'elle fait venir d'Asie.

Alors faisons du bétail ! Mais là encore la concurrence s'exerce et s'ingénie à perfectionner les moyens de nous surprendre. On s'est trop pressé de jeter la pierre à M. Méline; les faits ne lui donnent que trop raison. L'importation du bétail vivant en Europe augmente d'année en année : elle n'est pas insignifiante en France, une discussion toute récente, 3 février, à la Chambre des députés, a établi que nous recevions des quantités assez considérables de bétail vivant d'Amérique; mais c'est l'Angleterre surtout qui en souffre puisque ses portes sont grandes ouvertes : l'Angleterre a consommé, en 1894, 415000 animaux d'espèce bovine et plus d'un million de moutons importés; et ces animaux commencent à être introduits non seulement pour la boucherie, mais pour la reproduction, et, ce qui est plus grave, pour l'élevage.

Quant aux viandes mortes, l'apport en est énorme, a déclaré officiellement M. Viger, et je crois en effet qu'on ne saurait évaluer le chiffre des bœufs, des moutons, des porcs, etc., que l'Europe reçoit d'Australie, d'Amérique et d'ailleurs, et qu'elle achète

sous forme de viande gelée, salée, fumée ou conservée : « Un navire en plein chargement, a-t-il été dit au cours de la discussion du 3 février, peut transporter 1800 moutons vivans, 10000 moutons gelés et davantage. » Encore si nous savions que nous achetons de la viande gelée! mais en Angleterre, et même en France, assure-t-on, elle est confondue savamment par plus d'un boucher avec la viande fraîche, et j'ai certainement mangé à Londres sans m'en douter plus d'un gigot d'outre-mer simplement naturalisé. Beaucoup de bouchers anglais vendent ouvertement des viandes dégelées; et la preuve qu'elles ne sont ni d'une qualité ni d'un goût bien inférieur à celles du pays, c'est qu'on les achète couramment et qu'on ne les paie pas beaucoup meilleur marché, le bénéfice restant au boucher.

De la viande passons aux volailles, à tous les produits de la terre, de la ferme : est-on rassuré quand on lit que le Canada, par exemple, vient de créer dans les douze principales villes d'Angleterre des agences pour faciliter la vente directe de ses produits?...

Que dire des beurres? la Bretagne, la Hollande, la Normandie ne conserveront pas le secret de les fabriquer mieux que d'autres contrées où le bétail abonde à vil prix; et la margarine constitue une concurrence de plus!

Tout, jusqu'au lait, devient suspect! Les Suisses nous ont fait concurrence d'abord, puis l'Amérique a pris le pas, et aujourd'hui qu'apprenons-nous? Les Japonais fabriquent à leur tour du lait suisse, lait condensé, dont ils commencent à inonder la Chine, les lignes de paquebots, en attendant qu'ils en approvisionnent le monde entier! Les fromages, cela va sans dire! Quant aux œufs, c'est plus difficile, mais si la chimie, — autre rivale! — n'a pas réussi à les fabriquer encore parfaitement, elle les conserve, Dieu sait comment! Oui, même les œufs viennent de fort loin! J'en ai fait l'expérience plus d'une fois à mes dépens. Je me souviens d'avoir mangé à Londres, au mois de janvier, un œuf que, par un scrupule de conscience, on avait daté au crayon; une date seulement : *18 juillet!* mais combien éloquente au mois de janvier! D'où venait cet œuf? D'Australie sans doute. Peut-être avait-il fait le tour du monde?

Le temps est proche, — il est venu pour bien des produits, — où le consommateur européen trouvera son avantage à faire son marché en Amérique ou en Australie plutôt qu'à sa porte. Quel sera le sort alors du producteur, du cultivateur? Et quel sera le sort de l'ouvrier réduit à chômer? Le producteur aura du moins quelques réserves, mais l'ouvrier n'en aura pas. Que se passera-t-il? Voilà le problème. Comme les choses ont marché vite!

Quand le blé coûtait en France 35 francs le quintal, on ne parlait guère que de la concurrence de la Russie. L'Amérique était alors encore le *Nouveau Monde;* elle est devenue l'aînée de mondes plus nouveaux. L'Amérique du Sud produit en masse les céréales, comme les Indes rajeunies. L'Australie développe ses ressources spéciales avec rapidité, malgré l'insuffisance de sa population, mais elle est suivie elle-même de près par l'Afrique australe à peine née.

Partout ailleurs qu'en Europe les terres sont vierges; elles ne coûtent rien ou presque rien; elles ont la jeunesse et sont affranchies de la plupart des charges accumulées avec le temps sur les nôtres, même le plus souvent des charges militaires. Elles produisent beaucoup sans frais, sans engrais; ou bien les engrais sont en abondance. Partout des chemins de fer économiques ont été créés. Voyez les Indes, malgré le trouble que produit la crise monétaire : Bombay, Madras, Calcutta sont reliées à l'Himalaya. Toutes les richesses agricoles de cette terre promise sont ainsi mises en valeur, drainées vers la mer, et par conséquent multipliées. De même aux États-Unis, au Canada, le chemin de fer ramasse la récolte sur place pour aller l'emmagasiner dans les bateaux ou les entrepôts, d'où elle n'attend plus qu'un ordre télégraphique pour venir inonder l'Europe. La traversée de l'Océan coûte aujourd'hui moins cher et prend moins de temps qu'un voyage de Paris à Marseille il y a cinquante ans. Les bateaux se font concurrence. Ils trouvent ailleurs qu'en Europe, en Australie, au Japon, au Tonkin, des charbons qui leur permettent d'abaisser encore leur fret; des charbons qu'on expédie jusqu'à San Francisco, jusqu'à Bombay! On prévoit même qu'on les enverra bientôt avec profit jusque dans les ports d'Angleterre! Et qu'arrivera-t-il le jour, prochain peut-être, où l'on aura découvert le moyen d'employer un combustible moins encombrant et moins cher que la houille; le pétrole, par exemple? Quelles tentations seront alors ouvertes aux importateurs qui nous menacent?

Dans les pays neufs, l'agriculture se développe à pas de géant; elle n'est gênée ni par la routine ni par un matériel vieilli, qu'on ne peut changer fréquemment; elle profite du premier coup de toutes les découvertes, de tous les essais, sans passer par des tâtonnemens et des écoles coûteuses; elle applique les meilleures méthodes, les moyens les plus perfectionnés, les simplifications auxquelles aboutissent de longues et laborieuses recherches et toute une lente succession de progrès. Elle emploie la machine en grand. L'homme, l'Européen, le blanc n'est plus pour elle un instrument, un bras ou un contribuable; il dirige, il exploite. Un Européen à lui seul, avec quelques auxiliaires indigènes, met

en valeur toute une contrée. Que de forces économisées et multipliées! que de risques et de dépenses évités! Comment le résultat ne se traduirait-il pas par une récolte plus rémunératrice?

Sol libre d'impôts, sol vierge, sans limites et sans prix, moyens de culture et moyens de transport perfectionnés, bas prix du fret, voilà bien des avantages déjà qui assurent aux nouveaux mondes une supériorité considérable sur l'ancien, mais ce n'est pas tout. Le prix des marchandises se règle, à qualité égale, d'après l'offre de vente la moins élevée et suivant cette formule expressive : le prix tombe au niveau du marché le plus bas. Tous les marchés du monde sont en communication télégraphique. Nous sommes à la merci des producteurs de l'Amérique et de l'Australie, mais eux-mêmes doivent compter avec les Indes, dominées à leur tour par l'extrême Orient, où les salaires sont à vil prix, où des ouvriers innombrables et très habiles se font concurrence, mais font aussi concurrence à tous les ouvriers du monde, concurrence écrasante car ils sont habitués à l'existence la plus misérable et se contentent de salaires dont nous n'avons pas une idée. J'emprunte les chiffres qui suivent aux plus récens rapports des consuls français et anglais, tous unanimes, au nouveau livre de M. Henry Norman, au travail du ministre allemand en Chine, M. de Brandt (1).

La filature de Kanegafuchi, au Japon, choisie par ce dernier comme un modèle de l'industrie japonaise et de ses moyens d'action, compte 5 800 ouvriers se relevant jour et nuit, chacun travaillant douze heures. Ces ouvriers ne sont pas des manœuvres ordinaires et doivent réunir des qualités assez nombreuses; ils ne sont payés que 40 centimes en moyenne *par jour*, et sur cette somme est prélevée une retenue obligatoire pour subvenir aux frais de maladie (environ 1 franc par mois). Mais ce n'est pas tout. Les fabricans japonais ont trouvé le moyen d'abaisser encore ces salaires en employant les femmes en majorité. (Les Indiens (2) employaient des enfans de 9 ans, travaillant de douze à quatorze heures par jour. Et sur ces 5 800 ouvriers, on compte 3 700 femmes payées de 11 centimes à 46 centimes, soit en moyenne 20 à 22 centimes, *quatre sous par jour*. M. Norman donne des chiffres plus bas encore dans des filatures où les fillettes font concurrence aux femmes et où le travail est de vingt-quatre heures par jour, divisées en deux équipes ayant chacune qua-

(1) 1° Collection des rapports des agens diplomatiques et consulaires publiés par les ministères des Affaires étrangères et du Commerce. Chine, Japon, Indes, années 1894, 1895; 2° Collection des rapports de même nature, publiés en Angleterre sous forme de *blue books*. — V. aussi Henry Norman, *Peoples and politics of the Far East*, 1895; et enfin M. von Brandt, *die Zukunft Ostasiens*. Stuttgart, 1895.

(2) V. Brenier, *l'Évolution industrielle de l'Inde*.

rante minutes de repos sur douze heures, pour les repas. Et ce sont les salaires de l'industrie! On peut, d'après ceux-là, juger des salaires de l'agriculture par rapport aux nôtres.

Mais il y a plus : ces maigres salaires sont payés dans la monnaie du pays, bien entendu, en argent. L'argent n'a pas, quoi qu'on en dise, — j'ai mille témoignages pour un à l'appui, — baissé de valeur depuis vingt ans dans les immenses régions surabondamment peuplées dont les habitans ne connaissent pas d'autre monnaie, depuis l'Amérique centrale et méridionale jusqu'en Asie, mais il a baissé de moitié par rapport à l'or, ou bien c'est l'or qui a monté, comme on voudra. Une pièce d'argent qui, en 1876, valait 5 francs en Chine, vaut toujours 5 francs, en ce sens qu'elle paie le même travail et la même quantité de marchandises indigènes qu'antérieurement; elle vaut 5 francs pour l'indigène, mais pour l'Européen elle n'a plus que la valeur fictive d'une monnaie d'appoint; sa valeur vraie se mesure pour lui selon la valeur de l'argent par rapport à l'or, c'est-à-dire qu'elle est presque dépréciée de moitié et ne vaut approximativement que 2 fr. 50. L'Européen, l'étranger ne peut donc accepter cette pièce en paiement des marchandises qu'il importe, ou bien il faut qu'il se résigne à abaisser leur prix presque de moitié, c'est-à-dire à vendre sans bénéfice ou à perte. En revanche, les marchandises produites en Chine ont tout avantage à venir se vendre en Europe, où elles sont payées en or, c'est-à-dire le double de leur valeur, ou peu s'en faut. Celui qui les a vendues rapporte en extrême Orient une pièce de 5 francs en or qu'il échange contre 8 ou 10 francs. Il double presque son gain. L'industriel qui dispose d'un capital en or l'augmente donc sensiblement par le fait seul qu'il l'emploie en extrême Orient; ce n'est pas 4 sous par jour, en effet, c'est 2 sous seulement qu'il donne à l'ouvrière indigène, ou plutôt il lui suffit de débourser 2 sous pour payer 4 sous. Il réalise deux bénéfices énormes, l'un sur le bon marché de la main-d'œuvre et des frais de production, l'autre sur le change, et il en résulte que les marchandises achetées dans des conditions si avantageuses, blé, riz, coton, matières premières ou fabriquées, peuvent se vendre à vil prix à la place des marchandises européennes produites à grands frais et à prix d'or.

Il est difficile d'affirmer que l'adoption du bimétallisme international mettrait fin aux désordres profonds qu'entraîne cet écart entre les deux monnaies du globe. Nous ne voudrions pas nous prononcer dans le grave conflit qui met aux prises les économistes comme l'or et l'argent divisent le monde en deux parties très inégales, mais il est clair que la dépréciation de l'argent ou la rareté de l'or n'apporte pas seulement une gêne au commerce, qui

ne peut plus compter sur la stabilité ou tout au moins sur la certitude des prix dont il a besoin et qui se trouve, par suite, réduit à des opérations aléatoires de spéculation plutôt que d'échange; elle constitue en outre une véritable prime à l'exportation pour les marchandises des pays à métal blanc et une barrière presque infranchissable pour les marchandises des pays à étalon d'or. Cela est vrai pour les produits de l'industrie comme pour ceux de l'agriculture, et il n'y a qu'une voix sur ce point parmi les agens européens en extrême Orient, nous n'aurions que l'embarras du choix si nous avions assez de place pour les citer (1).

« La dépréciation de l'argent est à la fois une source de bien-être pour les Orientaux et de malaise pour les Européens, dit M. de Brandt; c'est une complication et une menace, un danger qui va s'aggravant. » Et en effet, à mesure que les distances disparaissent et que les mondes les plus fermés les uns aux autres entrent en relations, ils cessent, par une anomalie vraiment déconcertante, d'avoir entre eux le lien qui leur est bien plus indispensable qu'une langue commune, ils cessent d'avoir entre eux, pour estimer leurs marchandises, une même mesure d'échange ; bien plus, deux mesures distinctes, rivales, n'ayant entre elles aucun rapport, se disputent la suprématie, et en attendant de savoir à qui appartiendra la victoire bien incertaine, c'est l'Europe qui supporte seule toutes les charges de la lutte, avec les États-Unis qui d'un jour à l'autre peuvent faire défection et passer du côté des pays d'argent.

L'or, heureusement, devient moins rare et va baisser, disent ses partisans. Alors, répondent leurs adversaires, le prix des marchandises européennes s'élèvera et les marchandises exotiques ne seront pas moins favorisées par cet avantage.

En attendant, l'écart subsiste, et notre agriculture en souffre profondément, il n'est que trop facile de le comprendre.

II

Laissons maintenant l'agriculture, qui paraissait seule menacée. L'avenir est à l'industrie, disait-on; l'agriculture en Europe ne compte plus, et de même aux États-Unis, où cette thèse a été brillamment soutenue : l'homme prend sa revanche sur la nature; il était l'esclave d'un ciel capricieux; abondance ou disette de pluie au printemps, gelées tardives, grêle, ou quelque maladie nouvelle, phylloxera, oïdium, ou bien le vulgaire ver blanc, ou encore une épidémie, une inondation, pouvaient réduire à néant

(1) V. les rapports de M. Hunt, de M. Troup, de M. J. Hannen, de M. Jamieson, de M. de Brandt, de M. Klobukowski, de M. Dubail, etc.

les fruits d'un long et dur labeur. A présent nous ne dépendons plus que de nous, vive la machine ! Elle fabrique sur notre commande et produit ce que nous voulons. Vive l'industrie ; l'agriculture est démodée !

Il faut en rabattre aujourd'hui et voir les choses avec moins de présomption. L'agriculture n'est plus seule atteinte, et à son tour l'industrie européenne est menacée ; elle est menacée par les mêmes concurrens et plus gravement peut-être que la terre. En France nos exportations de l'an dernier sont en progrès sensible sur celles de l'année précédente ; espérons, sans trop y compter cependant, que cette augmentation durera ; mais c'est en Angleterre encore qu'il faut étudier la question, car c'est là que l'industrie moderne est née, s'est développée, et c'est là aussi, par conséquent, qu'on peut le mieux mesurer les progrès du mal dont elle souffre. Des documens nombreux et tout récens nous aideront à compléter ou à contrôler nos souvenirs personnels. La crise industrielle comme la crise agricole en Angleterre ont fait l'objet des préoccupations constantes du gouvernement et du parlement ; elles ont en effet pour conséquence immédiate, brutale, non seulement un appauvrissement, mais la menace d'une crise sociale, le chômage, — toujours le chômage ; en sorte que dans ces dernières années, les enquêtes sur la situation se sont multipliées sous toutes les formes : officielles, parlementaires ou privées, et qu'on n'a qu'à ouvrir les yeux pour s'éclairer. En dehors des travaux anglais, il faut noter aussi d'excellens ouvrages qui viennent de paraître en France, l'un sur la question ouvrière en Angleterre de M. Paul de Rousiers (1), l'autre de M. René Lavollée sur les classes ouvrières en Angleterre également (2). Le premier, très optimiste, contre-balancera ce que les constatations qui suivent ont peut-être de trop alarmant : M. de Rousiers croit que l'Angleterre, dédaigneuse de toute barrière protectrice, a prouvé *qu'elle ne redoutait aucune concurrence* et que ses ouvriers doivent avoir confiance dans l'avenir ; mais je doute qu'il fasse aisément partager, même en Angleterre, ses enthousiastes convictions. Quant à M. Lavollée, avec un esprit très sobre, très froid, il a accumulé des observations du plus grand intérêt, observations moins rassurantes que celles de M. de Rousiers, mais non pessimistes cependant. Tous les étrangers qui vivent en Angleterre un peu de temps se font très facilement des illusions, car l'Angleterre est obscure et difficile à pénétrer ; mais à la longue les yeux s'habituent à ce demi-jour, et on découvre des qualités et des lacunes qu'on ne soupçonnait pas au début. En cela comme en beaucoup d'autres

(1) Firmin-Didot, 1895.
(2) Guillaumin, 1895.

études, il ne suffit pas de regarder, il faut regarder longtemps.

Les rapports de l'Inde et de l'Angleterre offrent un des spectacles les plus instructifs qui soient au monde actuellement ; car ils soulèvent les problèmes économiques à la fois les plus graves et les plus délicats, problèmes non seulement anglais, mais européens et nés d'hier. Au lieu de semer du froment, l'Angleterre avait pris son parti de fabriquer du fer, du coton, des vêtemens, et d'extraire de la houille, comptant avec ces quatre grands produits faire fortune ; elle a réussi, mais les États-Unis ont commencé à fabriquer et à vendre les mêmes produits, et placés dans une situation géographique très favorable, les ont exportés par le Pacifique en extrême Orient, puis un peu partout. Les Indes, rapprochées d'Europe par le percement de l'isthme de Suez, restaient néanmoins comme un marché qui semblait ouvert indéfiniment à la Grande-Bretagne, particulièrement à ses cotonnades ; qu'on lise attentivement ce qui suit.

Lord George Hamilton, secrétaire d'État actuel pour les Indes, disait, il y a quelques semaines, en présence d'une imposante manifestation de l'industrie du Lancashire qui lui portait ses doléances (18 décembre 1895) : « Je ne sais pas si on se doute que, d'après les statistiques des dix dernières années, les exportations de cotons comptent pour 25 pour 100 dans les exportations générales de l'Angleterre et représentent le total énorme de 60 millions de livres sterling, un milliard cinq cents millions de francs. Et l'Inde est notre grand débouché pour ces marchandises. Sa population numérique constitue le cinquième de la race humaine et elle a acheté pendant ces dix années 30 à 40 pour 100 de nos exportations de coton ! »

Il est donc bien clair que, si ce marché venait à se fermer, une perturbation énorme en résulterait dans la production de la métropole, et que cette perturbation se transformerait en un désastre si les autres marchés tels que le Japon et la Chine se fermaient à leur tour ou, ce qui revient au même, ouvraient leurs portes à des marchandises produites à meilleur compte par des concurrens.

Or les Indes se mettent comme l'Amérique à produire et à vendre tout ce qu'exportait l'Angleterre ou à peu près. L'industrie du fer y est dans l'enfance, mais déjà un observateur qui n'est pas suspect, Sir William Hunter prévoit qu'elle fera concurrence aux maîtres de forges anglais, déjà si menacés par les États-Unis. Quant au charbon, elle en produit, et ce qui lui manque, au lieu de le faire venir de Cardiff, nous le verrons, elle le reçoit du Japon. D'une façon générale la grande colonie britannique fabrique en partie et produit elle-même ou bien elle commence à acheter au Japon ce qu'elle faisait venir d'Europe auparavant. Là aussi, aux

Indes mêmes, les capitaux commencent à émigrer. Bien plus, embarrassée par la nécessité de payer en or à Londres les intérêts de sa dette, alors qu'elle touche en argent ses revenus, trop prudente aussi pour risquer de mécontenter gravement les populations indigènes en augmentant les taxes qu'elles n'acceptent pas toujours volontiers, l'administration des Indes a été réduite pour équilibrer son budget à entourer la péninsule d'une ceinture de droits de douane ou d'accise qu'elle impose à la métropole elle-même, à la métropole surtout, puisque c'est avec elle que s'opère encore la plus grande partie de ses échanges européens.

Aussi voyons-nous dans un même empire, le vaste, de plus en plus vaste empire britannique, se multiplier ces démonstrations de toute une contrée venant protester contre une autre, d'une industrie se débattant pour essayer de conserver des débouchés indispensables qui lui échappent. Tout cela passe inaperçu à peu près en France, comme si ce n'était pas le prélude de toutes les difficultés qui nous menacent, qui menacent l'Europe entière, le premier acte d'une crise qui commence et qui est déjà commencée. Les efforts surhumains de la région industrielle du Lancashire pour surnager, pour résister à la marée montante d'une concurrence universelle auraient un caractère vraiment tragique si on voulait voir d'un peu loin, pas très loin, hélas! Les Indes, au lieu d'acheter, produisent ou achètent ailleurs qu'en Angleterre. Qu'allons-nous devenir, s'écrient les ouvriers, les patrons, la population tout entière des centres industriels, des cités usines sorties du sol avec la houille, édifiées en quelques années et monstrueusement développées dans l'unique dessein d'alimenter des marchés qui se ferment. Qu'allons-nous devenir, nous qui exportions un milliard cinq cents millions de marchandises? Que vont devenir, disent les armateurs, les flottes que nous avions construites pour transporter ces marchandises? Que vont devenir les marins, les chargeurs des docks, les millions d'intermédiaires que fait vivre une si colossale industrie! — Aussi le droit que les Indes imposent aux marchandises d'importation sans distinction de provenance ou d'origine n'a été frappé sur les cotonnades qu'à la dernière extrémité, mais il a été frappé cependant et il augmente encore les charges pesant sur les fabricans anglais dont les protestations n'ont pas été accueillies et qui viennent dire : « On a qualifié nos craintes d'imaginaires il y a un an. Aujourd'hui on peut constater que l'établissement du droit de 5 pour 100 a eu pour conséquence une prospérité sans précédent dans la fabrication indienne et un désastre sans précédent également dans celle du Lancashire! »

On leur répond : Les exigences financières dont vous vous

plaignez ne sont pas des exigences locales ; si ces taxes n'étaient pas édictées, le budget de l'Inde ne pourrait être en équilibre, et c'est aux contribuables anglais qu'incomberait la charge de combler le déficit. Mais les filateurs répliquent non sans raison : Pourquoi supportons-nous seuls pour tout le Royaume-Uni ce sacrifice? Et ils soulignent ce qu'il y a d'anormal, d'extraordinaire dans ce fait que le pays du libre-échange par excellence autorise ses colonies à édicter des tarifs protecteurs, à les édicter contre lui-même. Les plaintes de la colonie, les ménagemens que comporte son administration, l'impossibilité d'augmenter certains revenus dont la source est très critiquée comme ceux de l'opium, par exemple, l'ont emporté sur les plaintes de l'industrie métropolitaine à laquelle on ne laisse d'autre consolation que d'espérer l'abrogation du droit qui la frappe, le jour où l'équilibre du budget indien sera assuré !

Mais ce droit, s'il favorise, au détriment de l'industrie britannique, le développement de l'industrie indigène, s'il suffit à arrêter les importations des marchandises anglaises surchargées de frais de production, ne gêne pas outre mesure, et en tout cas n'arrête pas les marchandises similaires japonaises produites à vil prix d'argent. Le Japon comprend à merveille la situation; il a trouvé du premier coup le meilleur moyen de faire concurrence à l'Angleterre avec succès. Il lui a emprunté ses méthodes, mais en les perfectionnant. L'Angleterre avait déjà, depuis longtemps, découvert le secret par rapport à l'Europe de fabriquer à bon marché. Le Japon, connaissant beaucoup mieux encore le fort et le faible des acheteurs orientaux, qui tiennent non pas à la qualité, mais au bas prix et à l'effet, à l'apparence des choses, est arrivé tout de suite à cette simplification : vendre MAUVAIS ET BON MARCHÉ (j'emprunte cette formule expressive à M. de Brandt) ; que la marchandise soit mauvaise, peu importe, pourvu qu'elle ait de l'œil et qu'elle se vende bon marché.

Les cotonnades japonaises menacent donc les cotonnades indiennes, et avilissent encore leur prix, comme les cotonnades indiennes ont fait elles-mêmes à l'égard de celles d'Angleterre.

Dans quelle proportion cette dernière concurrence de l'Inde s'est-elle effectuée, c'est ce qu'il est très important de mesurer, car nous sommes au cœur de notre sujet. On verra que les industriels indiens n'ont pas attendu d'être protégés pour prendre leur essor.

Il y aurait un livre à écrire sur l'histoire du coton dans la dernière moitié de ce siècle, M. H. Brenier en fournit les premiers élémens dans les articles que j'ai cités et d'où j'extrais à dessein ces chiffres, d'autant plus éloquens qu'ils sont fournis par un optimiste. Au 30 juin 1891, à la faveur des conditions énu-

mérées plus haut, l'Inde avait déjà développé son industrie cotonnière au point de compter 134 manufactures, 24531 métiers, 3351674 broches, employant en moyenne par jour 111000 personnes. La première manufacture date de 1854; en 1865, on en compte 13, toutes situées à Bombay et dans la présidence, et ce nombre reste stationnaire; c'est en 1875 seulement que le mouvement s'accentue, — sous l'influence de la dépréciation de l'argent, pense lui aussi M. Brenier; à partir de 1875 et surtout de 1881; le nombre des broches a plus que doublé de 1881 à 1891. L'exportation des cotonnades indiennes s'est élevée de 400 pour 100 en quinze ans, de 1877 à 1893, passant de 15 à 80 millions de yards (Brandt). Fait intéressant à noter, ajoute M. Brenier, la plupart de ces manufactures sont entre les mains de capitalistes indigènes. Certains petits princes indépendans... ne dédaignent pas de se faire industriels ou tout au moins de commanditer des filatures... Les grands intéressés sont les Parsees de Bombay... Les résultats financiers de ces entreprises justifient d'ailleurs aussi bien la vogue dont elles sont l'objet aux Indes que les inquiétudes qu'elles provoquent en Angleterre, car, d'après l'enquête faite par la Chambre de commerce de Manchester sur le développement de la concurrence industrielle de Bombay, elles ont donné des dividendes souvent énormes et toujours très beaux, 10 à 20 pour 100.

M. de Brandt constate que l'Institut colonial britannique a établi, dans une de ses réunions, les chiffres suivans : 67 filatures du Lancashire sont à présent en perte; ces pertes se sont élevées à 411000 livres sterling, soit à 10 millions de francs environ, tandis que 31 filatures japonaises, dans l'arrondissement consulaire de Osaka Yogo, ont donné de 28 à 8 pour 100, soit en moyenne 17 pour 100 de dividende. Ces 37 fabriques employant 5780 ouvriers et 19219 OUVRIÈRES, avec salaire moyen pour les hommes de 45 centimes et pour les femmes de 21 centimes *par jour*, les 21 centimes en argent, les quatre sous réduits à deux sous que nous connaissons.

Veut-on comparer, d'après une autre source encore, le mouvement des exportations des cotonnades de l'Inde et des cotonnades anglaises en extrême Orient en dix ans, de 1881 à 1891? Dans quelle effrayante proportion n'ont-elles pas augmenté en faveur des Indes, diminué au détriment de la métropole? Voici ce tableau sommaire :

Exportation de cotonnades.

	1881 — liv. sterl.	1891 — liv. sterl.
De la Grande-Bretagne en Chine et au Japon.	47500000	28000000
De l'Inde en Chine et au Japon.	28500000	165500000

Les exportations anglaises ont diminué presque de moitié en dix ans. Celles de l'Inde ont passé de 28 millions à 165 millions de livres sterling.

Aussi M. R. Lavollée, qui publie ces chiffres, ajoute-t-il : « Il y a longtemps que l'on a prédit, chez nos voisins comme chez nous, la défaite de l'ouvrier européen par la machine américaine, puis l'écrasement de l'un et de l'autre par les dix doigts agiles de l'ouvrier jaune travaillant pour quelques sapèques et vivant d'une poignée de riz (1). » M. Norman, dans son tout récent ouvrage déjà cité, trahit les mêmes impressions : « L'habileté de l'ouvrier oriental, sa sobriété extrême, ne font de doute pour personne, ne sont contestées par personne. Entre deux ouvriers également habiles celui qui est le plus sobre est déjà assuré de la supériorité; il en sera bien plus certain encore s'il se contente d'un salaire très inférieur à celui de son concurrent : or c'est le cas de l'ouvrier jaune par rapport à l'ouvrier blanc. Celui-ci est vaincu d'avance. L'ouvrier jaune tient l'ouvrier blanc à sa merci. Le développement de l'industrie japonaise soulève une question beaucoup plus sérieuse, spécialement pour l'Angleterre, dit M. Norman, qu'on ne le croit généralement. La vérité est que beaucoup de nos manufactures sont évincées des marchés orientaux par les Japonais, et que les observateurs les plus compétens prédisent *l'accélération rapide de ce mouvement.* »

On s'est beaucoup moqué d'un livre fort indépendant et dont les vues originales, hardies ont fait sensation, mais avant l'heure, le livre de l'Australien Pearson (2). Il vaut pourtant beaucoup plus que d'autres la peine d'être médité : il nous montre les pays de races blanches envahis ou débordés par les races qu'il qualifie d'inférieures : les Indiens, les nègres, les jaunes ; — il calcule que les blancs ne peuvent vivre dans beaucoup de contrées du globe où les autres races pullulent dans une proportion infiniment plus forte que les blancs ne se multiplient chez eux. Il se demande ce que deviendront les États-Unis le jour où les nègres émancipés et peu travailleurs y seront les plus nombreux et les plus forts, et l'Europe le jour où les races jaunes, munies par elle de tous les instrumens perfectionnés de production, se mettront en marche; elles y sont déjà, suivant lui.

Je ne crois pas à l'invasion des Chinois, mais, ne nous y trompons pas, l'activité, l'ambition ou simplement le développement numérique des races rivales de la race blanche vont avoir, elles ont déjà de graves conséquences pour l'Europe. Pour ne parler que des Japonais, avant même leur victoire sur les Chinois, ils préten-

(1) René Lavollée, p. 541 et 228.
(2) *National life and Character*, 1893.

daient ouvertement à l'hégémonie en extrême Orient; et comment entendaient-ils exercer cette hégémonie? ils n'en faisaient aucun mystère. S'inspirant de l'exemple des États-Unis, ils se flattaient d'appliquer à leur profit la doctrine de Monroe : l'Asie aux Asiatiques, l'Asie fermée aux produits européens, non seulement par tous les privilèges que nous avons énumérés déjà, mais par des tarifs protectionnistes et par d'autres mesures de rigueur. Nous n'avons aucune illusion à nous faire à cet égard. On ne ménagera plus l'Europe. La victoire du Japon sur la Chine ouvre un chapitre nouveau dans l'histoire du monde. L'Europe perdra très vite la clientèle de l'extrême Orient. M. Norman cite, dans cet ordre d'idées, plus d'une preuve des ambitions, certainement imprudentes mais enfin des ambitions japonaises, et notamment le discours d'un ministre des affaires étrangères, le comte Okuma, qui ne se contente pas de prédire publiquement à son pays les destinées les plus glorieuses, mais déclare l'Europe vieillie, condamnée, finie; oui, finie : « Elle montre déjà, dit-il, des symptômes de décrépitude; le siècle prochain verra ses constitutions en morceaux et ses empires en ruine... »

M. de Brandt est plus circonspect dans ses pronostics, mais le péril n'est pas cependant imaginaire ni très lointain à ses yeux, car affectant de ne parler que des États-Unis, — mais les États-Unis servent d'exemple, — il observe que les Américains en comprennent et depuis longtemps la gravité, et que, s'ils ont, avec les Canadiens, les Australiens et les New-Zélandais, expulsé, chassé les Chinois, comme une invasion de rongeurs, ce n'est nullement pour céder à des haines de race, mais tout simplement parce qu'ils ont eu peur de leur concurrence. Ce qui est à craindre, ce n'est pas l'invasion chinoise, c'est la substitution de l'ouvrier jaune à l'ouvrier européen réduit au chômage, à la faim.

Ceux qui jugeraient par trop sombres ces appréhensions trouveront une réfutation des argumens profonds et serrés de Pearson dans le récent livre de M. Curzon sur les problèmes du *Far East*. M Curzon voit les choses en beau, tout au moins pour ce qui concerne l'Angleterre; mais je dois dire que son meilleur, pour ne pas dire son unique argument, c'est sa foi et son éloquence, sa confiance inébranlable, enthousiaste et même grandissante dans les destinées de la Grande-Bretagne en extrême Orient. Si les autres États de l'Europe auront leur part dans ces destinées, là n'est pas pour lui la question, mais, bien loin d'être ému par les perspectives de la concurrence « formidable » des ouvriers jaunes, il voit au contraire ces ouvriers et ceux de son pays se tendre les mains à travers l'espace; il voit dans un ho-

rizon lumineux se former entre l'extrême Orient et l'Occident des liens de solidarité! Belle parole; et comment ne pas en être émerveillé, sinon convaincu?

Continuons l'exposé des faits.

Si les filatures indiennes n'appartenaient qu'à des indigènes, la lutte resterait difficile; la métropole pourrait cependant à force d'énergie la soutenir, car les Indiens n'ont su jusqu'ici fabriquer que des qualités inférieures, et l'Europe conserverait le privilège, le monopole des qualités plus fines. Mais il n'en est pas ainsi, et on peut dire que la férocité de la concurrence pousse nos industries au suicide. Si M. Brenier avait envisagé cet ordre d'idées, il serait peut-être moins optimiste. Les Indiens sont arrivés à nous imiter, à tisser des cotonnades telles qu'ils les vendent non plus seulement aux indigènes, mais aux Européens eux-mêmes, et qu'on peut les contempler à côté des échantillons de Manchester dans les plus beaux magasins de Londres, où elles sont appréciées et même à la mode. Beaucoup d'élégantes maisons de campagne en Angleterre tendent leurs murs de cretonnes indiennes, comme elles ont leurs parquets couverts de tapis fabriqués aux États-Unis avec les laines d'Australie.

Il faut dire à l'honneur de l'industrie anglaise que, loin de se décourager, sa résistance est admirable, et que pour soutenir un pareil combat elle fait preuve d'une ingéniosité, d'une hardiesse et d'une vitalité vraiment remarquables; mais la lutte est trop inégale et l'issue n'en peut être douteuse, à mon sens, parce que soit faiblesse, soit aveuglement, l'industrie anglaise, en se défendant d'une main, arme de l'autre et approvisionne ses rivaux. J'ai touché du doigt ce phénomène qui devient, hélas! très commun; j'ai vu en Écosse des industriels dont la concurrence indienne paralysait les affaires : ils avaient attendu d'année en année un relèvement des prix de vente, et en attendant, les prix baissant, marchaient à la ruine, à la ruine vraiment. On pourrait croire en effet qu'ils avaient trop de prétentions et demandaient à leur industrie des bénéfices exagérés; mais il n'en est pas ainsi; les prix tendent à se niveler dans le monde entier pour les produits de la grande industrie comme pour ceux du sol, et dans les pays où les salaires sont élevés, les fabricans doivent nécessairement réduire leurs bénéfices à la dernière limite sous peine de provoquer des grèves ou de ne pas vendre; c'est ce qui résulte d'ailleurs des enquêtes poursuivies en Angleterre à ce sujet. Des ouvriers ont déclaré que dans l'intérêt général, il n'y avait plus guère de sacrifices à demander aux patrons, qu'ils étaient allés jusqu'au bout, qu'ils avaient fait ce qu'ils avaient pu : « Nous croyons, déclare un des délégués des ouvriers anglais devant la commis-

sion du travail, nous croyons avoir serré la vis aux patrons autant qu'il a été possible (1). » Mais les ouvriers, s'ils sont maîtres de modérer eux aussi leurs prétentions, ne sont pas maîtres d'arrêter les effets de la concurrence, et les commandes venant à manquer, les industriels auxquels je fais allusion ont pris un parti extrême. Avec l'initiative et la ténacité qui caractérise la race écossaise, quelques-uns d'entre eux se décidèrent, au lieu de se désespérer, à emprunter les capitaux nécessaires pour aller transporter leurs usines aux Indes. Là, avec un petit état-major européen et des ouvriers indigènes payés à vil prix, en argent, mais très souples, ils sont vite arrivés à améliorer la fabrication locale, ou plutôt ils ont installé aux Indes de véritables fabriques européennes et ont alors vendu avec bénéfice les marchandises qu'ils ne pouvaient produire qu'à perte en Angleterre.

Leur exemple a naturellement été suivi et menace de l'être de plus en plus. Quoi de plus simple en effet. Vaincus par le marché indien ils ne se sont pas laissé abattre et sont passés du côté du vainqueur.

L'opération est fort habile à leur point de vue personnel, mais elle est désastreuse pour la métropole qu'ils vont combattre, désastreuse aussi pour la région où leurs usines restent désertes. Qu'on ne s'y trompe pas; on parle beaucoup en ce moment dans toute l'Europe, et nous avons dit deux mots de l'émigration des capitalistes. Les émigrations ne portent pas toujours bonheur aux émigrés. Les capitalistes une fois partis, que deviendront les ouvriers? Abandonnés à eux-mêmes, sans travail dans des villes que les capitaux auront fuies, que feront-ils? Il ne manque pas dans l'histoire du siècle dernier de précédens pour nous renseigner.

Si la concurrence du moins s'arrêtait! mais non; après les États-Unis, l'Amérique centrale, l'Amérique du sud, l'Australie, le Cap, les Indes, après les Indes le Japon, après le Japon la Chine... Et l'ouverture de tout nouveau foyer de production amènera chaque fois, fatalement, dans l'ensemble du monde un nouvel avilissement des prix. L'Afrique, il est vrai, tient en réserve des débouchés, et c'est pourquoi nous montrerons plus tard la colonisation du continent noir comme une ressource, si toutefois cette colonisation est raisonnablement entreprise, mais en Afrique même l'industrie européenne n'en aura pas moins à soutenir de rudes combats contre ses concurrens aux aguets, et ses chances de triomphe seront médiocres si elle est affaiblie par des défections, si nos capitaux se déplacent pour aller fon-

(1) Lavollée, p. 230.

der dans les pays où les moyens de production sont très avantageux, en Russie par exemple, dans l'Amérique du sud, au Japon, en Chine, des fabriques rivales des nôtres.

C'est ce qui s'est passé aux Indes, c'est ce qui se passe au Japon, c'est ce qui va se passer en Chine : et déjà les résultats de ce déplacement de la production industrielle sont très sensibles, bien que nous ne soyons qu'au début de l'évolution ; ils s'accusent avec netteté dans le ralentissement des affaires en Angleterre. Nous avons parlé tout à l'heure de la diminution des exportations de cotonnades en extrême Orient, mais cette diminution est générale. Le mouvement du commerce anglais, après avoir atteint le chiffre énorme de 18 milliards 776 millions en 1870, a subi un temps d'arrêt ; il est tombé au-dessous de 17 milliards. L'exportation générale des produits britanniques est tombée de 6 milliards 738 millions en 1890 à 5 milliards 396 millions en 1894, soit de plus d'un milliard, 1 milliard 342 millions en quatre ans ! C'est beaucoup. N'est-ce qu'une diminution momentanée ?

Pour en juger, quittons l'Europe, l'Amérique, l'Australie, les Indes, dont nous avons assez parlé, et portons nos regards sur le Japon, dont nous n'avons fait mention qu'incidemment jusqu'ici.

III

M. de Brandt estime que les Chinois sont bien supérieurs aux Japonais, qu'ils sont plus sûrs, plus intelligens, qu'ils ont plus de fond, et que l'hégémonie leur appartiendrait en Asie si tous les progrès, tous les actes même de l'administration la plus élémentaire, n'étaient pas rendus impossibles par les abus dont s'enrichit ou se nourrit un peuple de fonctionnaires sans scrupule, livrés à eux-mêmes au milieu de la désorganisation qu'ils ont bien soin d'entretenir puisqu'ils en profitent.

Il faut rendre cependant aux Japonais cette justice qu'ils savent se conduire et se conduisent non seulement avec beaucoup d'habileté, mais avec esprit. Le ministre du Japon en Angleterre prononçait récemment à Londres un discours dont l'ironie discrète, mais transparente, est très significative. Il adressait au commerce anglais toutes sortes de complimens ; il reconnaissait que l'industrie japonaise naissante faisait du tort à ce commerce, mais il ajoutait que les importations anglaises représentaient encore un chiffre élevé, et, bien loin de s'en plaindre, il disait : « Vos importations sont les bienvenues au Japon, elles ne nous font pas concurrence, elles nous sont utiles, elles nous fournissent des marchandises

que nous ne consommons pas. » Cela voulait dire, si j'ai bien compris : elles nous fournissent des rails, des machines, des locomotives, des bateaux, des métiers, des outils, en un mot, des marchandises qui servent à développer la production japonaise et dont on n'aura plus besoin dans peu d'années, car elles nous apportent de véritables armes défensives à l'aide desquelles nous arrêterons rapidement l'importation des produits européens. Un autre Japonais faisait encore cette réflexion plus expressive peut-être : « Je ne comprends pas l'intérêt puéril qu'on attache en Europe à obtenir de nous des réductions de droits de douane sur des marchandises qui, bientôt, ne seront plus du tout importées au Japon !... »

Oui, le Japon a l'intention légitime et très louable de se suffire à lui-même, et ce qui était vrai la veille de la guerre l'est encore plus et beaucoup plus au lendemain de la victoire. On a pu mesurer ses progrès déjà, par ce qui précède; mais ce n'est pas assez; il faut lire, pour avoir des notions précises en même temps que des impressions plus vives, le rapport de notre consul général à Yokohama sur l'Exposition de Kioto; il faut avoir suivi cet observateur attentif et clairvoyant dans ses visites à la galerie des Machines, aux pavillons de l'Industrie, de l'Agriculture, des Forêts, des Produits maritimes, des Beaux-Arts, des Postes et Télégraphes, des Charbonnages, etc., pour comprendre comme lui « avec quelle rapidité marche le Japon dans la voie qu'il s'est résolument tracée il y a vingt-cinq ans (1). »

Quatre expositions déjà se sont succédé à Kioto depuis vingt ans. La première date de 1877, la seconde de 1881, la troisième de 1890, la dernière de 1895. Les progrès réalisés d'une exposition à l'autre sont tels qu'on peut se demander si on rêve en les constatant. Qu'est devenu le Japon légendaire de notre jeunesse, la terre privilégiée des chrysanthèmes et des azalées, patrie des fleurs rares et des chefs-d'œuvre raffinés? L'énergie, l'ambition vivace de ses habitans sont en train d'en faire une usine.

Mais non, je calomnie les Japonais; ils n'ont pas maltraité la nature qui les favorise; ils ne nous empruntent que les moyens de tirer tout le parti possible des dons qu'elle leur prodigue, sans la gâter, assure-t-on...

« Au point de vue purement agricole, écrit M. Klobukowski, nous n'avons plus rien à apprendre aux Japonais. Ils se sont servis de nos machines, ils ont profité de toutes nos études, de notre expérience... Ils ont tiré de leur sol fertile un excellent parti, et

(1) Notre ministère du Commerce, — je signale cette innovation heureuse et hardie avec l'espoir qu'elle ne restera pas sans suite, — n'a pas craint de mettre en vente ces publications consulaires : c'est un progrès dans notre pays de routine, on l'ignore trop; on peut les acheter à la librairie Paul Dupont pour quelques centimes.

l'on peut dire qu'ils ont transformé leur territoire en véritables jardins bien entretenus, et d'un aussi riant aspect que les plaines de la Beauce et les environs de Paris. »

Au point de vue industriel, entrons dans la galerie des Machines. Une puissante dynamo, de la compagnie japonaise Shibaura, distribue la force et donne le mouvement. Partout des métiers européens sont en action, depuis les modèles classiques et consacrés jusqu'aux plus nouveaux, tricoteuses, fileuses, cardeuses, machines à imprimer les tissus, à compter les fils, etc. Dans un coin figurent modestement des métiers de notre connaissance, le métier Jacquard fabriqué au Japon, très bien exécuté et « d'un bon marché dérisoire ». Rien ne manque; la bicyclette elle-même est largement représentée; la bicyclette fabriquée aussi au Japon, lourdement encore, mais au prix de 85 piastres, en argent, environ 200 francs, grâce au change, tandis qu'une machine importée d'Amérique ou d'Europe coûte beaucoup plus; et ce prix de 200 francs diminuera avec le poids, car les Japonais, plus avancés que nous, ont déjà tiré grand parti du nouveau moyen de locomotion et l'ont adopté dans les services publics de la poste, de la police, comme dans l'armée.

Bien entendu on continue à importer beaucoup d'articles européens ou américains, mais ainsi qu'on l'a vu plus haut, des articles *qu'on ne consomme pas*, des articles qui servent soit de modèles, soit de producteurs, et qui permettent au Japon d'arriver plus rapidement à faire une concurrence victorieuse à l'Europe et à l'Amérique. Ainsi l'importation des locomotives a quintuplé dans ces dernières années, comme l'importation des rails, des dynamos; celle des métiers pour filature vient d'atteindre le chiffre le plus élevé qu'on ait eu à constater jusqu'à présent : 2 858 351 yens, soit environ 15 millions de francs. C'est l'Angleterre qui les importe en majorité par l'intermédiaire de la maison Hicks Hargreave et C°, l'Angleterre toujours imprévoyante du lendemain et trop avide, l'Angleterre qui fait concurrence à l'Angleterre, car il est clair que l'importation des métiers anglais tuera l'importation des cotons anglais au Japon, des cotons anglais et du reste... Continuons.

Les Japonais mettent tout en œuvre pour encourager ces imprudences; ils constituent *par milliers* les sociétés financières ayant en vue le développement de la production indigène au moyen des machines et des procédés européens; oui, *par milliers;* on comptait 4 523 sociétés en 1893. La baisse de l'argent et l'avilissement du taux de l'intérêt en Europe ont favorisé à tel point le placement des capitaux en extrême Orient, que le 15 février 1893, il s'était fondé au Japon un millier de sociétés nouvelles

créées en moins de six mois, au capital d'environ 280 millions de francs, et que ce chiffre avait plus que doublé en juin 1895, et cela avant la guerre... Que sera-ce à présent?

Il serait plus aisé d'énumérer ce que les Japonais n'ont pas entrepris que d'essayer de parcourir le champ vraiment sans limite où leur initiative prétend s'exercer. Ils ont, bien entendu, l'éclairage électrique; un réseau de tramways électriques a été créé à Tokio; ils étudient non seulement les moyens d'atteindre du premier coup le dernier degré du perfectionnement mécanique dans leurs filatures, qui ne sont pas encombrées comme les nôtres d'un matériel vieilli qu'il nous faut bien utiliser, mais encore les moyens d'installer des hauts fourneaux, des forges, des aciéries. Et nous les aidons! Nous les armons, nous les instruisons, nous leur vendons nos procédés, nos machines, nous leur envoyons nos chefs d'ateliers! Et pourquoi, sous notre direction, avec nos conseils, avec notre aide, ne réussiraient-ils pas à nous imiter dans une industrie comme dans l'autre, ces Orientaux si adroits, si fins, qui ont fondu, sculpté, tissé, peint ou brodé tant de chefs-d'œuvre que nos amateurs les plus éclairés se disputent?

Allons-nous prendre notre parti de n'importer en Extrême-Orient, comme on l'a dit, que des idées? Faudra-t-il désormais nous contenter du noble rôle de l'inventeur dont les découvertes n'enrichissent que son prochain? Nous inventerons le télégraphe, le téléphone, etc., mais les Japonais fabriqueront les appareils, les poseront chez eux et finiront par les exporter...

Ils ont le fer, la houille.

La houille! Quelle révolution n'a pas accomplie déjà ce grossier minerai? Que serait l'Angleterre aujourd'hui sans le charbon? Le charbon a créé des usines, des villes, des flottes, des colonies; ce n'est pas les machines seulement, c'est tout un peuple qu'il a mis en mouvement, et dont il a quintuplé la force active. Mais si ce même charbon se trouve ailleurs et se répand à la place du charbon anglais dans le monde, voilà l'industrie, la navigation anglaises qui reçoivent une atteinte de plus. Or il s'en trouve et en abondance en Amérique, et en Australie, et en Asie. En Asie, nous savons ce qu'on en extrait déjà au Tonkin, et on peut prévoir ce qu'en fournira la Chine. Quant au Japon, deux chiffres suffiront pour donner un aperçu de l'importance de ses ressources à cet égard et de l'activité de son exploitation. Le seul port de Moji, exceptionnellement bien situé, il est vrai, a exporté ou fourni à des navires étrangers, en 1890, 106 845 tonnes. En trois ans, ce chiffre a quadruplé, passant de 100 000 à 400 000 tonnes (430 000); et dans ces chiffres ne sont pas compris les chargemens effectués

sur des navires japonais, chargemens évalués à 500000 tonnes, ce qui donne pour un seul port un total d'un million. Le nombre des navires entrés à Moji pour y prendre un chargement ou y faire du charbon a été en 1893 de 350 bâtimens étrangers et de près de 5600 bâtimens japonais. 5600! J'emprunte ces indications à un autre rapport officiel tout récent (1895) celui du vice-consul de France à Kobé, le port rival, et rival heureux, du port de Yokohama.

La baisse de l'argent, écrit également ce fonctionnaire, a stimulé les exportations du Japon en général, mais pour celles du charbon, elles se sont surtout développées à la faveur « des grèves désastreuses qui ont sévi en Angleterre l'année dernière. » Nous reviendrons sur cette note grave que nous relevons en passant; ce que nous exposons quant à présent ce sont les faits, et ce qui est certain, ce que nous avons déjà constaté en parlant de Bombay, c'est que le charbon japonais a dépassé non seulement Singapour, mais les Indes, et qu'il s'expédie jusqu'à Aden. Quant aux Indes, sa consommation a atteint 116000 tonnes et les expériences faites ont été si satisfaisantes qu'on peut s'attendre à voir le charbon japonais, dont la consommation est de 8 pour 100 plus forte que celle du cardiff, mais dont le prix de revient *à Bombay* est de 50 pour 100 moins cher, faire dorénavant dans les usines indiennes une concurrence sérieuse au charbon d'Angleterre. Le cardiff, écrit M. de Brandt, et, sur ce point encore, l'unanimité des témoignages est complète, est devenu un combustible de luxe et n'est plus acheté au Japon que par la marine de guerre étrangère. Entre les charbons d'Australie, ceux du Tonkin et du Japon, il aura bien de la peine à se conserver une place.

M. Klobukowski écrit de son côté : « Le charbon japonais, grâce à la baisse de l'argent, envahit peu à peu tous les marchés asiatiques et a même pénétré aux États-Unis, à Vladivostock, en Australie. » Enfin M. de Brandt encore, — nous multiplions à dessein nos références, pour bien attester ce que nous avons dit au début quant à l'unanimité de tous les représentans de l'Europe en face des signes manifestes du péril qui nous menace, — M. de Brandt cite à l'appui de son opinion personnelle une déclaration de l'Institut colonial britannique, d'après laquelle plusieurs grandes compagnies de navigation auraient fait avec le Japon des contrats pour leurs approvisionnemens de charbon, et se feraient livrer par centaines de milliers de tonnes, à Singapour, le charbon japonais à 5 dollars et demi la tonne, c'est-à-dire 12 à 15 francs, tandis qu'elles payaient 25 francs celui qu'elles faisaient venir auparavant d'Angleterre.

Tout s'enchaîne; l'exploitation de la houille développe la navigation japonaise, qui, à son tour, encourage les exportations de charbon. Le chiffre de 5 600 bâtimens japonais fréquentant le port de Moji est à retenir, d'autant plus que, depuis la guerre, le Japon augmente sa flotte. C'est là encore un des buts qu'il poursuit : développer sa navigation indigène, au point d'éliminer peu à peu de l'Extrême-Orient les pavillons européens. Dans cette vue rien n'est épargné; les armateurs, les industriels japonais se coalisent, et « boycottent » ceux d'entre eux qui essaient de résister; certaines marchandises importées par navires étrangers paient des surtaxes; le coton, par exemple; tout commerçant japonais qui fait venir du coton de Bombay par navire étranger paie une très forte amende; la navigation indigène au contraire est encouragée. Enfin les sociétés de navigation font bien les choses et ne craignent pas de s'imposer de lourds sacrifices. Tout est conçu en grand. Les Japonais ont pris modèle non pas seulement sur l'Europe, mais sur ce qu'il y a de plus moderne en Europe et aux États-Unis. La Nippon Yusen Kaisha est une compagnie des plus importantes. Bientôt peut-être nous verrons flotter dans nos ports son pavillon. Elle compte 47 paquebots, dont plusieurs éclairés à la lumière électrique, aménagés avec grand luxe et faisant de longs voyages déjà. Elle a commencé même à faire concurrence à nos Messageries, mais surtout à la compagnie anglaise Péninsulaire et Orientale, en créant un service bimensuel du Japon à Bombay. Avant peu, dit-on, elle aura organisé un service régulier reliant Yokohama à l'Australie, à l'Europe et à l'Amérique. L'ouverture du canal de Suez a favorisé la mise en valeur et l'émancipation économique de l'Asie; le percement de l'isthme de Panama attirera sur nous directement une véritable invasion des bâtimens et des produits de l'extrême orient...

Mais n'insistons pas, nous en avons dit assez pour qu'on sente combien trois des principales industries européennes, celles des transports, des cotonnades et de la houille, sont menacées. Avons-nous fini ? Pas encore.

Les fers sont en Extrême-Orient dans la période naissante; l'importation des aciers d'Europe ou d'Amérique continuera à s'effectuer jusqu'au jour où les aciéries japonaises fonctionneront. Des établissemens métallurgiques européens sont déjà installés, d'autres en voie de s'établir, non seulement au Japon, mais en Chine. Nos paquebots trouvent là-bas des docks et des ateliers qui leur permettent d'entreprendre sur place les réparations qu'on avait réservées jusqu'ici pour le retour et qui échappent ainsi à notre industrie. M. de Brandt croit que le fer se trouvera de

plus en plus en abondance au Japon, et déjà les usines indigènes y font concurrence aux importations étrangères. Les Belges, qui ont mis en mouvement plus d'une usine en Russie et ailleurs, ont installé une fonderie importante à Hang-Kéou sur le fleuve *Yang-tse-Kiang*, et cette fonderie, qui n'était autre qu'une annexe des établissemens, Cockerill de Seraing, serait passée, dit-on, au compte de la maison Krupp, laquelle ne tarderait pas à être suivie de près par les maisons Schneider, Armstrong, etc. Des missions s'organisent en effet en Europe en vue d'établir principalement en Chine des succursales de nos grandes industries. Pour ce qui nous concerne, la Chambre de commerce de Lyon, et d'autre part les maîtres de forges de France, auraient envoyé des délégués étudier de près la question. On ne l'étudiera jamais trop; nous ne pouvons laisser nos concurrens agir et nous abstenir; mais que l'Europe ne se laisse pas trop entraîner, ou plutôt qu'elle s'instruise de l'exemple de l'Angleterre, et, s'il en est temps encore, qu'elle prenne garde de ne pas forger elle-même, en vue d'un bénéfice éphémère, les armes qui doivent la frapper.

Si l'importation des marchandises européennes « qu'on ne consomme pas » se maintient et même augmente au Japon, en revanche on voit baisser sensiblement et disparaître les autres. Les bières allemandes dont les Japonais étaient friands se fabriquent maintenant dans le pays. On a fondé à Osaka une raffinerie de sucre, une autre à Nahégama au capital de 750000 dollars. Les chapeaux, les casquettes constituaient un article considérable d'importation de l'Angleterre; les Japonais les imitent et les confectionnent à si bas prix qu'ils les exportent à présent. De même pour les flanelles dont l'Allemagne faisait un commerce rémunérateur.

Rappelons que les Japonais profitent non seulement du bas prix de la main-d'œuvre et des frais généraux de production, non seulement de la dépréciation de l'argent, mais encore des découvertes européennes que les brevets d'invention, les marques de fabrique protègent insuffisamment. Moyennant une très légère modification introduite dans le mécanisme d'un métier européen, qu'ils n'achètent que pour le copier, ils s'approprient, dit-on, la machine tout entière, l'avantage de la fabriquer, de la vendre et de l'exploiter. C'est en partie pour ce motif que les cotonnades japonaises font victorieusement concurrence à celles de l'Inde, tissées avec des machines déjà plus anciennes.

Mêmes avantages pour les filatures japonaises de soie et celles de laine. Le coton nous touche moins en France qu'il n'intéresse l'Angleterre mais il n'en est pas ainsi pour les tissus de laine. Le Japon ne néglige rien non plus dans cette voie; il a

même un allié naturel, l'Australie, qui vit sur la toison de ses moutons et qui, naturellement, cherche à trouver le plus près possible un marché régulier pour y vendre ses laines. L'Australie disposait des États-Unis, qu'elle a mis à même de fabriquer ainsi les tapis européens que nous avons vu vendre à Londres; elle est en train de découvrir le Japon, et d'apporter à l'activité déjà suffisante de ce jeune peuple un stimulant de plus, l'ambition d'enlever à l'Europe le commerce des tapis, des étoffes de drap et des lainages. « Une mission australienne semi-officielle s'est rendue récemment à Tokio afin de s'entendre avec les autorités sur les moyens de développer les transactions entre les deux pays... » L'Australie espère, concurremment avec la Chine, importer au Japon les laines brutes que les Japonais fileront, tisseront, et vendront chez eux d'abord, ailleurs ensuite, à la place des nôtres.

Ces rapprochemens entre les nouveaux mondes et l'Extrême-Orient, entre les États-Unis, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, la Chine et le Japon auront des conséquences que nous n'avons pas encore mesurées, mais dont la plus certaine sera de laisser les producteurs européens à l'écart, isolés, tandis que les échanges se multiplieront directement entre de gigantesques producteurs et des industriels qui, récemment encore, n'existaient pas ou ne comptaient à nos yeux que comme consommateurs.

Voici dans quelle proportion le Japon a acheté des laines d'Australie de 1891 à 1894.

En 1891.	158000	yens (le yen vaut au pair 5 fr. 16).
En 1892.	169000	—
En 1893.	247000	—
En 1894.	380600	—

« Aussi, écrit notre consul, l'opinion publique japonaise réclame-t-elle aujourd'hui comme une nécessité d'ordre général la création de lignes subventionnées desservant les grands ports d'Amérique et *surtout d'Australie*. »

Pour les cotons et pour la houille l'effort est fait; il commence seulement pour la laine. Préparons-nous à la résistance et comprenons bien surtout qu'à présent ces questions intéressent toute l'Europe et non l'industrie seulement. Même les gens de lettres et les artistes souffriront d'une crise qui paraît ne menacer que la terre ou que l'usine; car si la laine baisse comme le blé, l'argent manquera pour les faire vivre; les directeurs de théâtres, les entrepreneurs d'expositions ne voudront plus courir le risque de faire connaître leurs chefs-d'œuvre à un public trop réfractaire, trop appauvri. Le temps est venu où chacun de nous doit com-

prendre qu'il faut à tout prix aider notre production nationale à se soutenir pour que chacun de nous puisse continuer à vivre tant bien que mal, sinon comme auparavant.

Le Japon, tout en s'attaquant à la fabrication et à la vente des grands produits de consommation, ne dédaigne pas non plus les petits. Il apporte, au détriment des États-Unis, de la Suisse, de l'Allemagne et de la France, des ravages dans le commerce des horloges, des pendules, et même des montres. « Une transformation complète est à la veille de s'opérer dans le commerce de l'horlogerie au Japon. Dans le courant de 1893, une compagnie américaine s'est formée pour établir à Yokohama une grande fabrique de pendules et de montres, avec un matériel perfectionné acheté aux États-Unis et tout un personnel américain... Des capitalistes japonais sont alors entrés en négociations avec la compagnie... et il est probable que l'on verra cette année l'entreprise projetée passer aux mains des Japonais... »

Et c'est ainsi qu'on voit baisser, puis disparaître, par l'effort des principaux intéressés eux-mêmes, les importations les plus florissantes d'Europe et d'Amérique au Japon, et le prix des pendules avili descendre jusqu'à trois francs! Nous verrons bientôt, jusqu'au fond même de nos campagnes, ces pendules prendre la place des nôtres qui resteront dans nos magasins remplis de marchandises, vides d'acheteurs et d'ouvriers.

La fabrication des allumettes japonaises a pris un développement extraordinaire; depuis dix ans, elle a décuplé. D'un bon marché vraiment inattendu, les allumettes japonaises sont mauvaises, — plus mauvaises qu'en France? je n'en sais rien, — mais elles sont rangées dans des boîtes qui imitent à s'y méprendre celles d'Europe, et elles se vendent par millions de grosses, trouvant tant en Extrême-Orient, en Australie, aux États-Unis qu'en Autriche « un immense débouché ». Elles se vendent moins d'un centime la boîte, deux boîtes presque pour un centime, 90 centimes la grosse de 144 boîtes.

Et les parapluies! Mais qui donc achètera des parapluies japonais? personne en Europe, pense-t-on, si ce n'est pour décorer un atelier, une salle de bal ou un magasin. C'est une erreur, car les Japonais fabriquent des parapluies européens, et dans ces mêmes conditions fantastiques que les pendules et les allumettes. Ils en pénètrent l'Extrême-Orient tout entier. Les parapluies, dans l'exposition de Kioto, valent une mention spéciale : en 1883, le Japon en exportait déjà 75 745; dix ans plus tard seulement, en 1893, ce chiffre s'élève à 1 531 828; il atteint aujourd'hui et dépasse 2 000 000. Le parapluie européen du Japon fait fureur jusque dans l'intérieur de la Chine; on le vend en Russie, aux

États-Unis. Il coûte aussi bon marché que les pendules; les plus ordinaires, les plus appréciés ne coûtent pas beaucoup plus d'un franc pièce!

Le Japon fabrique aussi des parapluies de premier choix; les fabricans d'Osaka sont nombreux, celui de Tokio est célèbre; il a probablement imité et perfectionné les procédés de la réclame américaine. « SUZUKI, *rue Tachibana* », nul ne doit ignorer cette adresse en extrême Orient.

Parlerons-nous du papier? Cela va sans dire, et non du papier japonais, mais bien du papier d'Angoulême, du papier anglais, et du papier pour tenture! et des simili-tapisseries, et des cuirs « imitant les cuirs de Cordoue! » et des malles, des « Gladstone bags »... et la verrerie, verrerie de Venise, de Bohême, et la céramique, la poterie, la faïence, la porcelaine, expédiée pour rien, en guise de lest et vendue pour rien dans nos magasins, et les chaussures, les courroies, les couvertures, les balances, les lampes; et les bouchons, les couvertures, les mouchoirs, la lingerie, les boutons de métal, les broderies, les cigarettes rangées comme les allumettes dans des boîtes européennes ou américaines, et la parfumerie, le savon, les plumes, le lait... tout enfin, tout, jusqu'au ciment de Portland!

Tout cela n'arrive pas encore, sauf exception, en Europe, mais se vend de plus en plus sur les marchés qui appartenaient à l'Europe, et dans les colonies européennes elles-mêmes, au détriment des produits métropolitains.

Donnons rapidement un aperçu de la situation qui est faite par exemple à la colonie anglaise de Singapour. Nous avons parlé de la place qu'y ont prise les charbons japonais : cela est frappant et il en est de même pour beaucoup d'autres produits. Singapour était en quelque sorte la porte anglaise de l'extrême Orient, c'est là que se ravitaillaient nombre de bâtimens européens et qu'ils échangeaient leur chargement : aujourd'hui cette porte est en train de passer aux mains du commerce japonais.

Rien ne permet mieux de se rendre compte de ce qu'ont perdu les Anglais dans leurs colonies par le fait de la concurrence locale ou japonaise que les chiffres suivans extraits d'un rapport de notre consul à Singapour daté de 1895.

De 100 000 dollars (1), les importations de parapluies anglais

(1)

	1890	1891	1892	1893	1894
	dollars.	dollars.	dollars.	dollars.	dollars.
Angleterre. . .	104 463	115 585	87 853	38 653	2 115
France.	16 289	52 610	35 795	62 115	46 599
Japon	180	1 665	320	74 843	268 666

sont tombées à 2 000 en quatre ans. Celles des Japonais se sont élevées d'environ néant à 268 000.

Pour les allumettes c'est le même bouleversement. En 1891, les Anglais en importaient pour 121 000 dollars; en 1895 ils n'en importent plus que pour 2 000. Les Japonais, en revanche, en importaient pour 31 000 dollars en 1891; ils en importent aujourd'hui pour 451 000.

La progression est non moins sensible pour les importations de cotonnades qui passent de 21 000 à 380 000 dollars; elle est sensible aussi pour les soieries, qui s'élèvent de 1 300 dollars à 46 000, la bonneterie, de 1 400 dollars à 191 000; l'ébénisterie, l'horlogerie, la verrerie, la chapellerie, etc.

Même observation pour d'autres marchés d'Extrême-Orient.

Le consul général d'Angleterre à Bangkok, dans un rapport tout récent, constate que « le Japon a récemment conquis le marché du Siam pour différens articles de bas prix : allumettes, parapluies, bière, » et il ajoute : « on craint que progressivement d'autres articles ne viennent à échapper au commerce de l'Europe. »

Ce qui est évident pour l'Angleterre, parce que la démonstration s'appuie sur des chiffres considérables, ne l'est pas moins pour d'autres pays : Russie, France, Allemagne, Espagne, États-Unis, Australie même. Le Japon, puis la Chine, se servent du concours des uns et des autres, il est vrai, mais *pour arriver plus sûrement à se passer de tout le monde.*

M. Renan entendait un jour vanter devant lui les beautés et les séduisantes promesses des diverses grandes lignes de chemins de fer qui, soit au sud, soit au nord, doivent relier l'Europe à l'Asie; il écoutait sans interrompre, la tête penchée et en souriant, comme d'habitude; mais quand le brillant tableau fut terminé, il dit seulement : « Oui, ce sera très beau... si ce n'est pas le grand chemin de l'invasion. » Il revint ensuite sur cette crainte et se mit à parler de Tamerlan.

Je ne crois pas, je le répète, que nous ayons à redouter ce péril parce que les populations de race européenne ont en elles quelque chose qui vaut beaucoup mieux que le nombre pour résister à une invasion, et ce quelque chose c'est une belle et noble intelligence, supérieure de mille coudées à l'habileté technique la plus développée; elles ont en outre un grand courage, l'habitude et le goût des armes : elles ont tant lutté, tant lutté pour défendre soit leur sol, soit leurs libertés, soit leur religion; tant lutté et si vaillamment, que l'héroïsme en elles est atavique et ne disparaîtra, s'il peut disparaître, qu'après des siècles; non, l'invasion des hommes jaunes n'est pas à craindre, et ce n'est pas

là sans doute ce que voulait dire Renan, c'est l'invasion de leurs produits, et c'est bien pire, car l'invasion des hommes jaunes stimulerait notre énergie, tandis que l'invasion de leurs produits nous décourage, nous mécontente et nous divise; elle réduit à l'oisiveté et à la misère des armées entières d'ouvriers dont elle fera nécessairement des révoltés et qui seront les vraies armées, les irrésistibles armées de destruction, si on n'y prend garde. Je reviens à dessein sur ces perspectives très sombres : le moment est venu d'y penser, il faut aviser; et comment prévenir le danger si on n'ose pas le regarder en face, le mesurer? Ne craignons pas de le répéter, nous fermons les yeux; c'est là jusqu'ici notre seul système de défense...

Nos concurrens profitent de tout, sans rien négliger; et presque tout les favorise; nous n'avons pour nous que notre habileté traditionnelle, notre goût, notre science, un long passé d'efforts accumulés, mais dont les résultats peuvent aujourd'hui rapidement s'acquérir grâce à la machine-outil qui a dépouillé l'ouvrier européen de l'inappréciable héritage d'un savoir professionnel, d'une force acquise au prix d'efforts suivis et répétés depuis des siècles; oui, presque tout favorise nos concurrens.

Prenons les grèves : incontestablement elles ont toutes ou presque toutes pour cause première la concurrence. Le charbon du Japon fait baisser le charbon de Cardiff, comme le blé ou les cotonnades orientales font baisser le blé et les cotonnades d'Europe et du monde entier. Or les grèves provoquées par la production du Japon profitent à qui? à la production du Japon. C'est le Japon qui sème et qui récolte. Tout profit pour lui, toute perte pour nous. En effet, tandis que la grève arrête la vente des produits européens, les produits japonais prennent leur place. Cela est fatal, inévitable, et d'ailleurs nettement constaté. Sur ce point encore l'unanimité des agens européens est absolue. La grève des mineurs anglais a ralenti l'importation des charbons de la métropole à Bombay, écrit notre consul dans cette ville, et *en même temps* les charbons japonais ont fait leur apparition.

Si du moins la Chine nous restait, comme on l'imagine, et nous offrait, avec ses 400 ou 500 millions d'habitans un inépuisable marché, nous serions rassurés; mais il est à craindre que la Chine ne suive l'exemple du Japon et qu'elle n'ait la prétention de nous vendre, elle aussi, des produits similaires des nôtres, dès qu'elle le pourra, au lieu de nous les acheter. Les progrès de l'industrie nous réservent aussi tant de surprises! notre colonie d'Indo-Chine elle-même ne se trouve-t-elle pas faire concurrence à notre agriculture avec un produit qui semblait pourtant bien inoffensif, le riz. A combien d'entre nous les importations de ce

petit grain qui se manipule, se transforme ou bien se conserve si aisément paraissaient-elles sans aucun danger il y a quelques années? Et cependant quelle erreur ! on connaît la difficulté. Nous y avons déjà fait allusion plus haut (1).

Si la Chine, grâce à des efforts bien intentionnés plus que réfléchis de l'Europe, si la Chine arrive à développer ses ressources, elle sera dans une situation plus favorable que le Japon pour nous faire concurrence, parce que ses populations sont beaucoup plus nombreuses et, assure-t-on, fournissent des ouvriers supérieurs et plus sobres encore s'il est possible.

Le Japon aussi a ses charges; élevant ses impôts, il élèvera ses salaires; il les élève déjà; ce qui est vrai pour l'Angleterre et pour l'Europe, l'est tout autant et davantage en Extrême-Orient. On ne vit pas impunément au-dessus de ses moyens, comme c'est la tendance universelle de notre temps, et c'est une ambition très belle, mais dangereuse, pour un peuple jeune que de vouloir posséder tout à la fois une puissante flotte et des armées. Cela coûte cher, et surtout cela mène plus loin qu'on ne pense peut-être; on emprunte, inévitablement; on multiplie les monumens, les fonctionnaires, etc., comme nous avons fait peu à peu. Et si la Chine produit à meilleur compte encore que le Japon, c'est le Japon à son tour qui ne pourra plus faire face à ses obligations; ses industriels seront obligés d'aller, ils vont déjà exploiter en Chine les salaires plus bas que chez eux; ils se feront comme nous, comme les Américains, concurrence à eux-mêmes, et ainsi, pour l'Europe le remède sortira peut-être de l'excès du mal. Mais ce remède, le krach du Japon, le krach de nos rivaux, est hypothétique, tandis que le péril est certain.

Nos capitaux, les capitaux européens se tournent du côté de la Chine; ils ont pris cette direction. Nous avons parlé des missions qui s'organisent partout, depuis la dernière guerre et le traité sino-japonais. Le Comité des Forges de France fusionné avec le Comité des Houillères a consacré 500 000 francs, dit-on, pour aller faire étudier les moyens de créer en Chine des industries, aujourd'hui que les étrangers sont admis à y établir des manu-

(1) Les riz provenant de nos colonies sont naturellement exempts de droits à leur entrée en France, tandis que les riz étrangers paient 3 francs les 100 kilos. Il est tout simple que nous favorisions nos colonies. Elles en profitent. A la faveur de ce régime, l'importation des riz indo-chinois, qui n'était que de 2 630 tonnes en 1889, a dépassé 73 000 tonnes en 1893. En quatre ans elle est devenue environ trente fois plus considérable. Et que résulte-t-il de ce développement? C'est que nos paysans ne vendent plus leurs pommes de terre, parce que ces riz sont transformés en glucose et en amidon, de même que la pomme de terre; mais comme ils sont à bas prix, peu encombrans et ne se gâtent pas dans les magasins, ils sont assurés de la préférence, et notre dernière récolte de pommes de terre est encore en tas dans les champs et dans les granges, où elle germe et s'avarie.

factures. « Toute l'Europe s'en mêle, et si nous n'y allons pas, me disent des industriels français, la place sera prise par d'autres : c'est à qui, en Europe, va s'efforcer de créer en Chine des industries rivales des nôtres... »

Un autre s'exprimait ainsi :

« Depuis des années, l'Europe semble s'être appliquée à développer dans le monde entier, avec ses capitaux, une population industrielle qui produise plus que nous à meilleur marché. » Que n'ont pas tenté déjà les Anglais à Shanghaï? Des Européens qui ont réalisé là-bas de grandes fortunes en commençant par faire venir d'Europe du charbon, des navires, etc., ont construit à présent des filatures, et, changeant de rôle, vendent des produits que fabriquent pour eux les Chinois. Aussi entendons-nous prédire de tous côtés un grand avenir à Shanghaï. Le *Times* voit dans ce beau port, où les Européens ont si bien su mettre à profit la main-d'œuvre indigène, le Manchester et le Liverpool de l'extrême Orient. M. H. Norman déclare qu'il se présente à première vue au voyageur sous un aspect plus imposant que New-York et San Francisco. Je le veux bien, mais, s'il en est ainsi, que deviendront les Manchester et les Liverpool du vieux monde, quand les Yokohama, les Shanghaï et les Bombay, sans parler des Chicago, des Melbourne et tant d'autres cités immenses et nées d'hier, et créées par nous, auront pris tout à fait leur place?

Il n'est guère besoin de savoir lire entre les lignes pour deviner les appréhensions qu'éprouvent, pour le commerce de leur pays, les représentans étrangers qui ont quelque expérience et qui réfléchissent. Les impressions de M. Hannen, consul général d'Angleterre à Shanghaï, invoquées par M. de Brandt à l'appui de son opinion, sont décisives ; il voit les filatures chinoises s'élever autour de lui comme par enchantement, et Shanghaï devenir non plus un port seulement et une magnifique escale, mais *un grand centre industriel* qui fera tort à ceux du Lancashire, « la Chine pouvant produire à bien meilleur compte à cause de la dépréciation de l'argent. » Et il faut tenir compte de l'extrême réserve qui s'impose à des agens dont les rapports sont publiés. Non seulement ils sont tenus à beaucoup de ménagemens concernant le pays de leur résidence, mais ils doivent aussi et par-dessus tout éviter les conclusions trop pessimistes, trop personnelles. Allemands, Anglais ou Français, à quelque nationalité qu'ils appartiennent, les fonctionnaires ne vont pas volontiers jusqu'au bout de leur pensée ; ils craignent de heurter l'opinion courante, ou simplement celle de leurs chefs, et de s'exposer à quelque disgrâce en signalant, avant l'heure où tout le monde les entrevoit, des dangers nouveaux qu'ils pressentent.

Un autre agent anglais, M. Jamieson, ne craint pas cependant, lui non plus, d'écrire (et encore une fois la netteté de tous ces témoignages me frappe autant que leur unanimité) : « La Chine, longtemps arriérée dans son essor industriel, s'éveille à son tour... Mes constatations sont vraiment inquiétantes... » La différence énorme entre les conditions économiques permet à l'industriel de l'Extrême-Orient de *vaincre sans effort* celui de l'Occident qui lutte de son mieux. Et M. Jamieson confirme tous les chiffres, toutes les appréciations que j'ai cités plus haut; il les présente même sous un jour beaucoup plus sombre, montrant les anciennes industries anglaises couvrant avec peine leurs frais ou même accusant des pertes sensibles, tandis que des industries nouvelles et rivales surgissent rapidement en Extrême-Orient, et malgré leur peu d'expérience et les fautes de la direction, donnent de beaux revenus, des dividendes *moyens* de 12, 16, 18 pour 100. Et M. Jamieson présage que le danger ira croissant, que les progrès déjà constatés dans l'industrie du coton, par exemple, seront de plus en plus rapides, car on a commandé un outillage considérable dont une partie pour des filés de qualité plus fine. On a prouvé surabondamment, ajoute-t-il, qu'un simple coolie chinois pouvait être promptement transformé en un ouvrier habile; on connaît sa résistance au travail, sa sobriété; la main-d'œuvre est si abondante et le territoire si vaste que bien des années s'écouleront avant qu'une hausse puisse se produire sur les salaires.

Un de nos agens français les plus distingués résume la situation comme il suit :

« Les produits manufacturés sur le lieu même de production ou le plus près possible du lieu de production, tel est le cours des choses partout et particulièrement en Extrême-Orient. Les étrangers sont aujourd'hui libres d'établir avantageusement des manufactures en Chine; ils en profiteront. Dans le sud, ils fabriqueront des cotonnades, à Canton, Shanghaï et ailleurs. Manchester y perdra. Ils fabriqueront aussi des soieries d'après nos modèles, et Lyon y perdra. Dans le nord de la Chine, dans les steppes de la Mongolie où abondent les troupeaux, ils fabriqueront des lainages, des feutres, du drap, des tapis; les marchés russes, américains et allemands y perdront. Au début sans doute les industriels qui auront eu la hardiesse de transporter leurs usines là-bas gagneront beaucoup d'argent... mais jusqu'au jour où ils seront évincés, et ils le seront; car le marché chinois depuis quarante-cinq ans s'affranchit de plus en plus des intermédiaires que son expérience acquise rend peu à peu inutiles. »

Suivant une expression anglaise qui commence à passer avec

beaucoup d'autres dans le langage international, les producteurs d'Extrême-Orient sont par trop *handicapés*, favorisés dans leur course aux bénéfices; la concurrence n'est plus possible; ils ont sur nous par trop d'avance.

Ce qui n'empêche que l'importation des machines européennes va se multiplier en Chine, et que ce sera pour nous le résultat le plus certain de la dernière guerre: elle aura ouvert à la civilisation l'empire des ténèbres. Un monde qui dormait va s'éveiller. Des chemins de fer, des usines vont jeter la vie dans ces multitudes engourdies qui consommeront et surtout produiront davantage. Des services de paquebots vont remonter ces grands fleuves dont les noms étranges ont égayé notre enfance; des centres populeux, congestionnés, trouveront l'emploi de leur activité au bord de ces fleuves et de leurs affluens dans les vallées fertiles, inexploitées. Les Chinois recevront nos commandes, vendront du charbon, du fer, des tissus de coton, de soie, de laine, sans parler du reste; — que leur vendrons-nous en échange?

Et quand la Chine, éveillée comme le Japon, se sera mise au travail avec nos outils; quand ses masses encore inertes viendront à notre appel, par centaines de millions, activer encore la concurrence déjà effrénée où l'Europe lassée s'épuise; quand nos ouvriers, en un mot, verront leurs ateliers se clore, leurs heures de travail se réduire et leur gagne-pain, celui de leurs enfans, disparaître, qu'arrivera-t-il?

Quand les Amériques, l'Australie, le Cap, les Indes, l'extrême Orient nous auront fermé leurs portes et nous disputeront les marchés de l'Afrique qui nous restent; quand les vastes empires que l'Europe avait savamment asservis ou patiemment ouverts à son commerce pourront se suffire à eux-mêmes, se passer de nous, quand ces gigantesques cliens, en un mot, n'auront pas craint de se changer en concurrens, quand une puissante colonie ne sera plus en fait qu'une redoutable rivale, n'est-ce pas toute une révolution dont on n'ose envisager les conséquences politiques, économiques, sociales?

Puissé-je n'être qu'un visionnaire et me tromper grossièrement. Puisse quelque surprise, quelque découverte inattendue me donner tort, réduire à néant mes craintes et démontrer que l'Europe est jeune encore et pleine de ressources. N'a-t-elle pas sur tous ses rivaux l'avantage de posséder des réserves anciennes, immenses, accumulées? Ne lui suffira-t-il pas pour rester prospère de subvenir aux besoins de bien-être et de luxe qui vont se développer dans le monde et peuvent renouveler notre clientèle? Avec quelle ardeur je le souhaite! Avec quelle

joie je dirai que je suis tombé, moi aussi, dans l'erreur facile des pessimistes!

Mais si je m'exagère le danger, il mérite cependant qu'on y réfléchisse, et qu'on en parle, car il existe et il explique, oui, la concurrence qui menace l'Europe explique tous ses embarras, son malaise, les maux dont elle souffre; et c'est déjà beaucoup que de s'en rendre compte; et cette conviction seule peut apaiser bien des colères, mettre fin à bien des conflits.

Et non pas des conflits seulement d'ordre intérieur; j'ai montré le parti que nos rivaux lointains tiraient de nos divisions, de nos grèves, mais je n'ai pensé qu'à leur concurrence en temps de paix. Avec quels avantages bien autrement grands ne s'exercerait-elle pas en temps de guerre! S'ils profitent de nos querelles de famille, s'il suffit d'une révolte de mineurs éclatant en Angleterre pour qu'aussitôt la production et la vente des charbons japonais prenne un essor nouveau et ravisse à l'Europe les marchés qu'elle avait créés à grands frais, que serait-ce le jour où nos ouvriers, au lieu de se mettre par milliers en grève sur quelques points, cesseraient partout, par millions, de travailler pour aller rejoindre leurs régimens; le jour où la production de l'Europe, arrêtée subitement, laisserait le champ libre, grand ouvert, à des concurrens attentifs et tout prêts à prendre la place? La guerre finie, les ouvriers européens trouveraient plus difficilement que jamais de l'ouvrage; l'industrie européenne se verrait fermer un grand nombre des débouchés qui lui restent à l'étranger. Le lendemain de la guerre serait pire peut-être que la guerre elle-même; et c'est une raison de plus pour que ceux qui pourraient d'un mot la déchaîner et qui la préparent au prix des plus écrasans sacrifices s'attachent en même temps à la prévenir; pour qu'ils comprennent peut-être ce qu'il y aurait de noble et de grand à vouloir la rendre impossible. Et c'est pourquoi l'Europe, toute l'Europe, malgré tant de difficultés, tant de complications qui la tourmentent, n'a jamais si ardemment et sincèrement désiré la paix; parce que la guerre ne serait pas seulement la guerre, mais le commencement de temps nouveaux, impénétrables et dont l'obscurité nous fait reculer. C'est pourquoi aussi une responsabilité bien lourde devant l'histoire pèsera sur ceux qui n'auront pas craint d'attrister cette paix, de la rendre sombre et précaire pour satisfaire d'injustes et de malheureuses ambitions.

D'ESTOURNELLES DE CONSTANT.

LE DERNIER VOYAGE D'EXPLORATION

DU PRINCE HENRI D'ORLÉANS

La Société de géographie a résolu de décerner cette année sa grande médaille d'or au prince Henri d'Orléans, comme témoignage d'admiration pour le beau et hardi voyage qu'il vient d'accomplir du golfe du Tonkin au golfe du Bengale, en compagnie de M. Roux, enseigne de vaisseau, chargé surtout du service de la carte, et de M. Briffaud, l'un de nos premiers colons au Tonkin, qui a rempli la délicate et pénible mission de diriger la caravane. Le prince Henri, qui a pris et rapporté beaucoup de notes, publiera un récit détaillé de sa laborieuse expédition; il en a fait le 11 mars un récit succinct à une très nombreuse assemblée que le grand amphithéâtre de la Sorbonne avait peine à contenir. On l'a écouté avec une religieuse attention; on a vivement goûté la manière simple et sobre, la bonne grâce, la modestie du narrateur; on a décidé d'une commune voix qu'il avait su mieux que personne « se faire pardonner d'être prince », qu'il avait bien mérité sa médaille d'or et la croix qui lui a été offerte par le gouvernement de la République.

Ayant déjà fait deux voyages dans l'Indo-Chine, il s'était proposé cette fois d'explorer les montagnes de l'Annam. Il s'est ravisé, il a pensé faire une œuvre plus utile en parcourant les provinces chinoises situées au nord de nos possessions, et qu'on peut considérer comme la zone de notre future expansion commerciale. Les trois voyageurs ont visité les plus importans marchés du Yunnan occidental et recueilli des renseignemens qu'il ne tiendra qu'à nous de mettre à profit. Ce ne sont pas seulement nos commerçans qui leur auront des obligations, ils ont travaillé pour les géographes. Ils ont traversé des contrées où aucun Européen n'avait encore pénétré. Ils ont parcouru près de 600 kilomètres dans un pays où des Anglais avaient déclaré qu'il

était impossible de passer. Ils ont remonté le Mékong, ce fleuve désormais plus qu'à demi français, et ce qui n'avait pas été tenté jusqu'alors, ils ont reconnu son cours en Chine, dans le Yunnan, c'est-à-dire sur un espace de plus de 1000 kilomètres du Laos jusqu'aux frontières du Thibet. Ils ont rencontré et étudié dans ces districts montagneux des peuples appartenant aux races les plus diverses, sur lesquels nous n'avions encore que des notions très confuses.

Arrivés à Tsekou, ils ont conçu le hardi projet d'opérer leur retour par l'ouest, à travers la région inexplorée qui sépare la Chine de l'Inde, en se tenant le plus près possible de la frontière sud du Dzayul. D'étape en étape, franchissant de nombreux cours d'eau et des cols de plus de 3 000 mètres de hauteur, ils ont traversé dans toute sa largeur la contrée mystérieuse que les Thibétains appellent le pays du rotin, et passé du bassin du Mékong dans la vallée du Brahmapoutra. Chemin faisant, ils ont résolu le problème de la Salouen et de l'Iraouaddy, rectifié de graves erreurs, et les Anglais devront reviser et réformer leurs cartes.

Le public qui a chaudement applaudi la conférence du prince Henri a été moins frappé peut-être de l'utilité du voyage qu'on lui résumait à grands traits que de la hardiesse de l'entreprise; il a moins admiré les résultats obtenus que les qualités déployées par les trois explorateurs, leur généreuse audace, leur persévérance, leur héroïque entêtement à exécuter le plan qu'ils s'étaient tracé. « Un explorateur est avant tout un homme de foi », disait un jour M. Jules Ferry, qui n'était pas un bigot. Après une longue préparation, après avoir tout combiné et calculé ses chances, il abandonne beaucoup au hasard; il croit à son courage, il croit à son idée, à son étoile, à son bonheur. Les gens qui ne croient pas restent chez eux, les pieds sur leurs chenets, et bercent leur vie jusqu'à ce qu'elle s'endorme; quiconque s'est agité, remué et a risqué sa vie pour son idée était un croyant. La foi, qui est un don de la nature et de la grâce, a été définie par saint Paul la démonstration de ce qui ne se peut démontrer, la vue des choses qu'on ne peut voir. Quand le prince Henri et ses compagnons partirent de Tsekou pour se frayer un passage jusqu'aux Indes à travers l'inconnu, le seul renseignement qu'ils avaient pu recueillir était qu'au delà de la Salouen ils rencontreraient un grand fleuve appelé Kiou-Kiang, lequel coulait dans un pays très difficile, habité par des sauvages qui allaient tout nus. « Qu'importe? dirent-ils, partons, nous verrons bien! » C'est le mot de l'explorateur, à toutes les objections qu'on peut lui faire, il répond : « Nous verrons bien. » Mais avant de voir avec les yeux du corps, il a déjà vu avec les yeux de l'âme, et il croit fermement à sa vision. Il se sent poussé, conduit par un instinct comparable à celui de l'hirondelle qui n'a pas encore passé la mer et qui croit à l'Égypte.

M. Bonvalot, qui enseigna jadis au prince Henri l'art des aventureux voyages, me disait un jour qu'il se proposait d'écrire un livre où il montrerait qu'Ulysse, fils de Laërte, fut le premier ancêtre, le type et le modèle des grands explorateurs. Ulysse était un homme de foi; il était fermement convaincu que sa destinée s'accomplirait, que ni les Cicones, ni les Lotophages, ni les chants des Sirènes, ni la baguette de Circé, ni les aboiemens de Charybde et de Scylla ne l'empêcheraient de revoir Ithaque et la fumée de son toit. A vrai dire, ce croyant eut ses défaillances; il oublia sept ans son idée dans les bras de Calypso; heureusement, paraît-il, on ne rencontre ni à Tsekou, ni dans le pays du rotin, des Calypso et des Circé. Hâtons-nous d'ajouter que si la foi est nécessaire, elle ne suffit point. « Nous ne sommes jamais trop vieux, disait Buffon, quand notre moral n'est pas trop jeune. » Ce qui complique le cas du grand explorateur, c'est qu'il doit avoir à la fois le moral très jeune et tout le flegme, toute la prudence d'un vieillard. Si jamais M. Bonvalot écrit son livre, il nous expliquera comment s'y prenait Ulysse pour être à la fois très vert et très mûr, pour joindre à l'éternelle jeunesse de l'espérance, de la curiosité et du désir les vertus et les dons qui sont le partage des barbes grises, la circonspection cauteleuse, les longues patiences, toutes les ruses de la sagesse.

Les témérités et les découragemens de ses sots compagnons exercèrent beaucoup la patience du divin Ulysse; celle des explorateurs modernes est mise à de dures épreuves par les contradictions et le mauvais vouloir des guides, des porteurs, des interprètes dont ils ne peuvent se passer, et qui ne partageant aucune de leurs curiosités, ne s'occupent que de se rendre la tâche plus facile et d'alléger leur fardeau. Dans la première partie de leur voyage, nos trois Français eurent beaucoup de peine à gouverner leur monde, à retenir leurs hommes dans le devoir. Ils élevaient des difficultés sur tout; il faudra user d'artifices, de stratagèmes pour les entraîner hors des grandes routes, des chemins battus. Ils diront en faisant la grimace : « *Siaio lou* : petit chemin! » Ce sont précisément les petits chemins que les explorateurs préfèrent; ils recherchent aussi les endroits où il n'y en a plus du tout, ni petits ni grands.

Le prince Henri a dû refaire deux fois sa caravane. A Mongtsé, il avait passé contrat avec un chef muletier ou *makoteou* et ses six hommes; l'interprète était un Chinois de Changhay. « A la merci de gens bas, avides, n'épousant jamais nos intérêts, mal servis par un interprète orgueilleux, dont le langage frise parfois l'insolence, nous n'avons d'autre recours contre eux que la patience. » On se tient à quatre pour ne pas se fâcher, on feint de ne pas entendre les murmures, on affecte l'indifférence... « Au bout de deux jours, nos *mafous* sont déses-

pérés et parlent de nous quitter. Quelques-uns se laissent aller comme des femmes et pleurent. Il nous faut sortir tout un arsenal de belles promesses et faire reluire à leurs yeux l'espoir de jours de plaisir dans les grandes villes. » Il leur arrivera de se tromper volontairement de route pour prendre la plus directe et la plus connue jusqu'à Talifou. « Nous sommes obligés de revenir en arrière pour les mener où nous voulons aller; ce sont deux jours de perdus. Puis, nous devons laisser le chef muletier, incapable qu'il est de continuer. Il a été criblé de coups de couteau par un de ses hommes, qui exerce contre lui une vengeance couvée depuis un mois et demi. » Quelques jours plus tard, c'est à l'interprète qu'il faut donner son congé. Cet orgueilleux s'est oublié: « Deux gifles vigoureusement appliquées de la main de M. Briffaud viennent lui rappeler fort à propos que ce n'est pas impunément qu'on répond à un Français par le mot de Cambronne. » Ce n'était pas le seul grief qu'on eût contre lui; deux fois il avait incité l'escorte à la révolte. Cet insolent était un personnage dangereux; on s'arrange pour se passer de lui.

A Talifou, on achète d'autres mulets, on loue d'autres muletiers. La nouvelle troupe était bien supérieure à la première. Elle fit bientôt ses preuves. Pour aller dans le nord en remontant le bassin du Mékong, il n'y avait pas de route en état; il fallut la faire, se transformer en cantonniers; le pic à la main, le chef muletier, homme grave, consciencieux, ne se plaignant de rien, dirigeait les travaux par une pluie battante. Le nouvel interprète, qu'on appelait Joseph était un Chinois comme il y en a peu, élevé, façonné dès son jeune âge par un de nos missionnaires, le Père Leguilcher. Dévoué, infatigable, il deviendra un véritable ami. Il n'avait qu'un défaut, il ne savait pas le français; en revanche il se débrouillait assez bien en latin. On conversera avec lui en jargon latino-chinois, et ce sera parfois un laborieux exercice. Curieux de son naturel, s'intéressant à tout, il se fera expliquer un soir les mystères du phonographe, et ce n'est pas une petite affaire que d'expliquer en latin le phonographe à un Chinois.

A Tsekou, la caravane se transforme de nouveau. On conserve précieusement l'interprète Joseph, on enrôle vingt-six hommes de l'endroit, ou des environs, qui, vêtus à la thibétaine, parlent entre eux thibétain, mais savent le chinois, le mosso, le lissou. Le plus grand nombre de ces métis polyglottes étaient devenus chrétiens. Quoique le prince Henri fasse grand cas de nos missionnaires, qu'il qualifie avec raison de héros inconnus, il m'a confessé que dans sa caravane, les indigènes convertis et les autres se valaient, qu'ils avaient tous les mêmes qualités, le même zèle, le même dévouement, et peut-être aussi les mêmes défauts. Les premières habitudes, des notions presque innées, des principes sucés avec le lait ont plus d'influence sur la conduite que les

croyances acquises, et il est des signes de race que l'eau baptismale n'effacera jamais.

En Asie comme en Afrique, les conversions de barbares ou de sauvages ne sont le plus souvent que des cotes mal taillées. Le fétichisme est la religion naturelle et persistante de l'homme jaune ou noir. Les Européens eux-mêmes, quelque haute idée qu'ils aient de leurs lumières et de leur raison, ne laissent pas d'avoir leurs fétiches et leurs magiciens. A Tsekou, le prince Henri eut la bonne chance de mettre la main sur des manuscrits hiéroglyphiques mossos qu'il a rapportés. J'ai contemplé ces grimoires avec une respectueuse admiration. Il a bien voulu m'expliquer qu'ils contiennent un traité de cosmogonie. Ces hiéroglyphes enseignent que le monde était à l'origine un inextricable chaos, qu'un grand sorcier se chargea de débrouiller. Il s'ensuit de là que les sorciers sont des puissances avec lesquelles il faut compter, que quiconque veut prospérer, avoir sa part des rosées du ciel et de la graisse de la terre, doit être en bons termes avec eux, les consulter souvent, les bien traiter et les bien payer. On peut être certain que dans les cas troubles et les situations critiques, un Mosso, si converti qu'il soit, après avoir interrogé sa conscience renouvelée par le baptême, interrogera aussi le sorcier. Ne les méprisons point; nos somnambules comme nos tireuses de cartes font un métier fort lucratif.

Ce n'est pas seulement envers leurs hommes, leurs porteurs, leurs muletiers, leur *mafous*, que, comme Ulysse, les explorateurs doivent user de beaucoup de diplomatie. Ils sont tenus de négocier continuellement avec les peuples dont ils traversent le territoire, et qui, très défians à l'endroit des gens qui ne restent pas chez eux, sont toujours disposés à leur refuser le passage. Il faut parlementer sans cesse pour en obtenir des vivres ou les informations nécessaires, ou pour se garder de leurs mauvais desseins. Si l'étranger n'est pas toujours pour eux un ennemi, il est toujours un suspect, la curiosité désintéressée étant de toutes les passions humaines celle qu'ils comprennent le moins. On a marché tout le jour, on est las, harassé, on a les reins rompus, les pieds meurtris, et avant de se reposer, il faut trouver les paroles qui persuadent ou qui rassurent, s'épuiser en d'interminables *palabres*.

De tous les peuples auxquels il eut affaire, celui que le prince Henri goûte le moins est le Chinois. Il rend justice à la merveilleuse industrie des Célestes. De Manhao à Ssemao, le pays, toujours montagneux, est en partie cultivé en rizières. « Celles-ci, encore sous l'eau, s'étagent au flanc des collines comme des escaliers géans dont les marches auraient des miroirs à leur surface. L'effet est bizarre, et on ne peut s'empêcher d'admirer le parti que les Chinois tirent de terrains qui paraissent ingrats. La moindre parcelle de terre cultivable est utilisée. » Mais le prince Henri reproche à ces remarquables agriculteurs leur

morgue, leurs hautains mépris, leur dureté de cœur, leur duplicité, leurs fallacieuses promesses, leur astuce, leur fourbe subtile. « Nous fûmes souvent obligés de jouer au plus fin avec eux, et qui connaît les habitans du Céleste Empire comprendra qu'il n'est pas aisé de rouler les premiers diplomates du monde. » Quand, le 13 mars, il atteignit Issa, jolie ville assise sur les collines ombreuses qui dominent le Fleuve-Rouge, ce riant tableau lui épanouit le cœur; mais son plaisir lui fut gâté par les obsessions de la foule chinoise : « Nous sommes entourés de cette multitude jaune, sale, insolente, que nous retrouverons dans toutes les villes de quelque importance, et qui, sans être hostile, viendra tourner, s'agiter, bourdonner autour de nous comme une nuée de moustiques. »

Les Chinois sont les premiers diplomates du monde parce qu'ils ont plus qu'aucun autre peuple le génie commercial. L'art d'acheter et de vendre est leur plus chère étude, leur talent national. Toutes les nations de la terre sont attachées à leur intérêt, mais elles ont des distractions: le Chinois n'en a jamais. Le prince Henri me racontait qu'il n'avait rencontré nulle part deux Célestes causant ensemble avec animation et des heures durant, sans être sûr d'avance que la question qui les occupait était de savoir combien se vendait tel article en tel endroit, et ce qu'on pouvait gagner en l'y portant. Il m'a raconté aussi un trait de mœurs, qui prouve que leurs enfans, à l'âge où l'on joue à la marelle, sont déjà de petits vieillards âpres au gain et de savans calculateurs. Le missionnaire français de Tsekou avait parmi ses élèves un petit Chinois qu'il voulut mettre à l'épreuve en lui donnant trois ou quatre sapèques. Il le fit suivre pour savoir quel usage l'enfant jaune en ferait. On le vit entrer dans une pâtisserie, et on fut tenté d'en conclure que, moins vieux et plus gourmand qu'on ne l'avait cru, il employait ses sapèques à acheter des gâteaux pour les manger. On se trompait : il en acheta, mais ne les mangea point; il les revendit avec bénéfice à plus gourmand que lui.

Aux Chinois du Yunnan, dernière province qu'ait conquise la Chine et où se parle dans toute sa pureté la langue mandarine, se trouvent mêlées des populations de toute provenance, dont l'histoire est encore inconnue. Par endroits elles vivent presque côte à côte et forment des agrégations bizarres, composées des élémens les plus disparates.

On tient les Hou-Nis pour des aborigènes. Tandis que leurs voisins ont des légendes qui attestent qu'ils sont venus du Nord ou de l'Est, il semble que dès les temps les plus reculés, les Hou-Nis aient occupé les montagnes de cette marche occidentale du Yunnan. Ils sont sauvages mais pacifiques ; les Chinois les traitent de pirates parce qu'ils ont peu de goût pour les exactions et pour les maîtres qui s'enrichissent à leurs dépens. Les Thais sont les débris d'une race qui s'étendait au Sud

jusqu'à la presqu'île de Malacca, à l'Est jusqu'à la rivière de Canton. Comme les Laotiens, ils sont tatoués et portent leurs cheveux en chignon. Les Lochais, voisins des Lolos, ont l'humeur farouche; nos voyageurs obtinrent difficilement la permission d'assister à leurs danses. Ils eurent moins de peine à faire danser les Lissous des bords du Mékong, dont les rondes sont pittoresques et rappellent la bourrée d'Auvergne, Ces beaux danseurs aiment à chanter, et dans leurs improvisations ils célèbrent les louanges « des grands hommes qui, en passant chez eux, leur apportent la paix et la prospérité. » Quelques mois plus tard, le prince Henri et ses compagnons feront connaissance, près du bassin de l'Iraouaddy, avec les Kiouts, qui ne ressemblent à personne et n'ont d'autre vêtement qu'une ceinture : ce sont de beaux hommes de taille moyenne, au teint pâle, aux grands yeux, aux traits réguliers, dont la figure fine est abritée sous une forêt de cheveux noirs qui leur tombent sur les épaules et sont coupés en couronne sur le front.

Le héros-diplomate qu'Homère a chanté aimait à visiter les peuples étrangers, et il était habile à connaître leurs pensées. Ce n'est pas une petite affaire que de connaître les secrètes pensées des Mossos, des Lolos et des Lochais. Ces peuples souvent très voisins ont des mœurs très différentes. Les uns sont durs comme les rochers auxquels ils disputent leur maigre existence ; d'autres sont timides, craintifs; d'autres aiment le plaisir, les amusemens, la parure ; ceux-ci ont le brigandage dans le sang, ceux-là se contentent de rançonner les passans. Il faut, en traitant avec eux, les prendre par leur faible, leur parler la langue qu'ils comprennent. Le prince Henri a retrouvé à Khampti, dans une plaine traversée par la branche occidentale de l'Iraouaddy, ces mêmes Thais, qu'il avait vus au Laos et dans le Yunnan. Ils lui parurent plus civils, mais moins hospitaliers que les sauvages au milieu desquels il venait de vivre : « Après six jours de palabres d'autant plus longs que pour expliquer la moindre chose il nous faut passer par une chaîne de quatre interprètes, nous sommes obligés, pour obtenir des vivres et des guides, de céder plusieurs winchesters et une somme rondelette de roupies. Je me console en me rappelant que jadis, au Thibet, nous avons dû causer pendant quarante jours pour obtenir le droit d'avancer. » Le jour de son départ, le fils du roi lui fit savoir qu'il serait heureux d'avoir ses bottes. Demander ses bottes à un voyageur qui depuis quelque temps déjà était réduit à aller à pied ! Ce fils de roi fut refusé tout à plat.

Ce qui facilitait un peu les choses, c'est que la caravane s'était acquis une bonne réputation, qui les précédant sur les routes et colportée de village en village, leur procurait presque partout un honnête accueil. Cependant, si bien établies que soient les réputations, on est

à la merci des accidens : le prince Henri se vit une fois sur le point de faire le coup de feu, et cette aventure lui arriva chez les Hou-Nis, chez ces aborigènes du Yunnan avec qui il avait toujours eu de faciles rapports. Il avait pris un jour les devans en compagnie de son homme de confiance, de son fidèle Sao, Annamite qui l'accompagna jadis au Laos, domestique dévoué, bon chasseur et excellent préparateur. La nuit les surprit ; avisant près d'un village une maison isolée, ils frappèrent à la porte. Personne n'ayant répondu, ils entrèrent dans la cour, et ils commençaient à desseller leurs chevaux, quand survint une vieille femme, qui se met à pleurer, à crier, et qui est bientôt rejointe par un vieillard en guenilles. Ils s'appliquent vainement à la rassurer. Au cours de l'entretien, ils entendent du côté du village de grandes rumeurs, des coups de fusil, ils voient courir dans les bois des lueurs étranges. Le prince ouvre la porte ; il aperçoit une troupe armée se dirigeant vers lui. Il prend et charge son fusil, ordonne à Sao d'en faire autant. La troupe a pénétré dans la cour ; ils sont entourés d'un cercle de sabres menaçans, de lances, d'armes à feu braquées sur eux. « Les torches dont s'éclairent les combattans les grandissent et donnent à la scène un caractère sauvage, qu'il est impossible de rendre. »

La vieille femme larmoyante avait envoyé secrètement sa fille avertir le village que des pirates, des bandits venaient d'envahir sa demeure. S'il avait été possible de s'entendre, on eût bientôt débrouillé ce quiproquo. Mais Sao ne parlant que l'annamite, on ne s'entendait pas. Il lui vint une inspiration de génie ; il s'avisa de tracer avec son doigt des caractères chinois sur le sable. Ce qu'il désespérait de faire comprendre en le disant, il l'écrivit. L'annamite s'écrit en caractères chinois, et l'avantage d'une écriture idéographique, commune à plusieurs langues, est que pour la comprendre il n'est pas besoin de les savoir ; chacun la traduit en son idiome. La cour se trouva bientôt transformée en une grande ardoise, sur laquelle Sao et le chef du village s'interrogeaient et se répondaient tour à tour. La vérité finit par s'éclaircir ; on donna gracieusement aux prétendus pirates du riz, du thé, des herbes, qu'ils mangèrent de grand appétit, et les Hou-Nis rentrèrent chez eux. Le prince assure « qu'il n'en avait pas moins passé un des quarts d'heure les plus désagréables de son existence. » Nous l'en croyons sans peine.

Il devait en passer de plus désagréables encore. Les explorateurs font un rude métier, et l'héroïque endurance est la première de leurs vertus. Si Homère a vanté souvent l'ingénieuse diplomatie et les finesses d'Ulysse, il a cru le louer davantage en le définissant un homme qui savait souffrir : « O mon cœur, souffre encore ceci, ton jour viendra. » C'est dans la dernière partie de leur voyage que le prince Henri et ses compagnons ont le plus pâti. Ayant entrepris de

passer de la Chine dans l'Inde à travers des régions inconnues, leur marche était perpendiculaire aux bassins des fleuves et des rivières, et partant ils s'étaient condamnés à gravir l'une après l'autre de nombreuses chaînes de montagnes, dont les cols atteignent jusqu'à 3600 mètres de hauteur. Que de montées! que de descentes, suivies de nouvelles escalades! A vrai dire, ces montagnes sont boisées, et au fond des vallées coulent de larges torrens, dont les eaux sont d'un beau bleu. Mais on finit par se lasser des eaux bleues et des forêts; on les remplacerait volontiers par une terre unie, grise et nue, où l'on aurait la joie de marcher à plat. Le cuisinier Nam, originaire des belles plaines de la Cochinchine, s'épouvantait en songeant à toutes les chaînes qu'il faudrait encore passer avant d'atteindre les Indes.

Les chemins n'étant que des sentiers de chèvres, on avait dû renvoyer les mulets. « On escalade les côtes à quatre pattes, en s'aidant autant des mains que des pieds, en s'accrochant tant bien que mal aux racines, lorsqu'on en trouve; on gravit les rochers en cherchant un point d'appui sur les moindres anfractuosités; lorsque la roche est trop haute, les rares passans ont dressé contre elle un tronc d'arbre, marqué d'encoches; c'est l'échelle sur laquelle il faut se hisser. » Et sans cesse il y a des torrens à franchir. On réussit quelquefois à les passer à gué; plus souvent on les traverse à l'aide de ponts en rotin, auxquels on se suspend dans une sorte de cerceau, ou l'on jette sur le cours d'eau un bambou, sur lequel il faut garder l'équilibre. Parfois aussi on utilise ces torrens comme voies de communication. « C'est alors la marche la plus pénible; durant deux ou trois jours on les suit sautant de pierre en pierre, glissant, tombant sans cesse; cet exercice, qu'il faut continuellement recommencer, devient exaspérant. » Quand on a le bonheur de ne pas tomber dans l'eau tout de son long, la pluie se charge de vous mouiller : il pleut beaucoup dans ces montagnes auxquelles le cuisinier Nam ne pensera jamais sans horreur.

Les villages qu'on y trouve étant fort misérables et très distans les uns des autres, le ravitaillement devenait de plus en plus difficile. Cependant on ne laissait pas d'avancer. Le 24 novembre, la caravane quittait la vallée de Khampti; elle se sentait le cœur léger, on l'avait assurée qu'elle n'était plus qu'à dix ou douze jours de marche des Indes. Elle partit en chantant, elle ne se doutait pas des dangers qu'elle allait courir. La maladie l'avait jusqu'alors épargnée. Malheureusement Khampti est un pays malsain; on ne s'était pas assez défié de ses nuits brumeuses; on emportait avec soi les germes de la fièvre. Les hommes anémiés, rendus et recrus, succombent sous leur charge. Les plus forts viennent au secours des plus faibles; on s'entr'aide et on continue.

On avait été mal renseigné; on découvre que pour atteindre le pre-

mier village d'Assam, il faut quinze longues étapes. Huit porteurs indigènes se sont enfuis; épouvantés de la longueur du chemin, des déserts succédant aux déserts, ils ne se sentaient plus la force de suivre ou de traverser des torrens, d'escalader des rochers, de garder leur équilibre sur des ponts de bambous, de franchir successivement cinq chaînes de montagnes. M. Roux a la fièvre; M. Briffaud est atteint à son tour; le prince est en proie à de mortelles angoisses : « Vous pouvez vous imaginer les émotions par lesquelles j'ai passé; j'ai encore le cœur serré à la pensée du désastre épouvantable dont notre troupe a été sur le point de devenir victime. »

On était alors à mi-chemin; on ne pouvait songer ni à retourner sur ses pas, ni à s'arrêter et à consommer, à épuiser ses provisions, au risque de n'en plus trouver. Il faut avancer. La caravane se divise en deux, puis en trois colonnes : les premiers arrivés enverront des vivres aux retardataires. Abattu par la fièvre, M. Roux est désormais incapable de marcher. Il adjure le prince de prendre la conduite de la seconde colonne; il lui signe un papier certifiant qu'il l'a instamment sollicité de partir. Le prince est réduit à la cruelle nécessité d'abandonner dans la montagne son compagnon malade; il sent que son devoir est de forcer sa marche et d'assurer le ravitaillement.

Il laisse M. Roux avec deux hommes et douze jours de vivres; il part avec M. Briffaud, affaibli, languissant, mais soutenu par sa gaieté, qui résiste à tout. Deux jours après, par un temps neigeux, ils franchissaient le col haut de 3 000 mètres qui conduit au bassin du Brahmapoutra. Au bas du col, ils trouvent deux hommes de la première colonne, en quête d'un vieillard qui s'est perdu dans la nuit. « Hélas! on ne l'a pas retrouvé. Les tigres sont nombreux... Sur une terrasse, au milieu des rhododendrons parmi lesquels nous sommes campés, nos hommes se réunissent en cercle, et, tournés vers Tsekou, s'agenouillent pour réciter pendant près d'une heure de longues litanies. Ils prient pour leur aîné qu'ils ne reverront plus. Des rafales de vent d'ouest font frissonner la cime des arbres, tandis que quelques bûches à demi consumées éclairent mal cette scène lugubre. De ma vie, je n'ai vu de spectacle aussi saisissant et aussi profondément triste... Pendant les jours qui suivent, c'est une marche forcée, à longues étapes. Chacun cherche tout ce qu'il peut donner de forces. On comprend qu'il faut avancer coûte que coûte. On fuit devant la mort. »

On est depuis longtemps à la ration. On ne fait que deux repas par jour; trois écuellées de riz largement étendu d'eau, et c'est tout. Bientôt on ne fait plus qu'un repas, on n'a plus de quoi mettre sous sa dent, on marchera vingt-quatre heures sans manger. Il faut laisser en chemin deux malades, qui ne peuvent plus avancer. On rencontre un porteur de l'avant-garde, avec un sac de riz; on est sauvé. Le prince pro-

met une forte récompense à qui portera secours aux deux malades. Un vieux Thibétain se lève ; il ramènera ses camarades, après les avoir nourris. On arrive dans un village habité par des Mishmi. On va à la provende, on s'occupe d'approvisionner M. Roux et ses hommes.

Le 16 décembre, on atteignait Bishi. On y trouve des Singphos plus aimables et plus hospitaliers que les Thais de Khampti. On s'arrête pour attendre l'arrière-garde. Qu'est devenu Roux ? Point de nouvelles. On s'inquiète, on se tourmente ; si la fièvre l'a empêché de partir, il est perdu ; hélas ! on ne peut plus rien pour lui. « Bien nous a pris d'attendre. Vers dix heures, tandis que j'écris mes notes, j'entends crier : « *Louta jen !* le grand homme Roux ! » Un instant après, mon compagnon tombait dans mes bras. » Ce sont des momens qui rachètent tout, qui font tout oublier, les infranchissables rochers, les forêts où l'on s'égare, les torrens où l'on a failli se noyer, la faim, la fièvre, l'horreur des séparations, les suprêmes détresses.

On était au bout de ses peines. Hormis le pauvre vieillard mangé par les tigres, on se trouvait tous réunis, sains et saufs. Après quelques jours de marche facile en pays plat et un court trajet en pirogue, on arrivait à Sadia, premier poste anglais, où la caravane reçut de l'agent politique, M. Needham, l'accueil le plus cordial. On y arrivait à la fin de décembre ; on était parti de Mongtsé le 27 février.

On ne peut douter que le métier d'explorateur, si dur qu'il soit, n'ait ses délices, car ceux qui en ont tâté se promettent d'en tâter encore. Mais il faut avoir la vocation ; il faut pouvoir dire comme le prince Henri d'Orléans : « Oh ! combien je préfère aux bonnes auberges et aux ressources des villes une belle prairie dans les montagnes, un ruisseau clair, un maigre dîner, le grand repos et la grande liberté ! » Avoir du riz à discrétion après en avoir manqué, l'abondance succédant à la disette et les détentes du corps aux cruelles lassitudes, une existence plus rapprochée de l'état de nature, les difficultés vaincues, les dangers dont on se tire, des hasards qu'on fait servir à ses desseins, le plaisir de constater ce qu'on peut et ce qu'on vaut, de faire ce que personne ne fit, de voir ce que personne ne vit jamais, l'attrait de l'inconnu et l'ivresse des découvertes, les âpres douceurs de la souffrance volontaire, une idée dont on est amoureux et à laquelle il en coûterait peu de sacrifier sa vie, ce sont là des voluptés auxquelles ne sont sensibles que les âmes fortes et tourmentées par l'inquiétude des curiosités savantes. Un Espagnol me disait qu'il est bon de se défier des hommes qui ne mettent jamais leurs pantoufles ; il faut pardonner aux explorateurs de mépriser ceux qui ne les ôtent jamais.

Malheureusement leur métier deviendra, faute de matière, de plus en plus difficile. Notre terre est, somme toute, un fort petit globe, et

avant peu l'homme aura fait du nord au sud et du levant au couchant le tour de son jardin; il ne lui restera qu'à le cultiver. Comme M. Le Myre de Vilers, le prince Henri pense que, « s'il y a encore bien des espaces blancs sur la carte, bien des contrées mal connues, bien des régions à étudier, l'ère des grandes explorations, des longs itinéraires tracés en pays nouveau d'une mer à l'autre est close. » Il faudra se contenter de refaire ce qui a déjà été fait, de revoir ce que d'autres ont déjà vu. On ne pourra plus dire : « Avant moi, personne ne vint ici. » Dès aujourd'hui, les explorateurs ont quelquefois le chagrin de découvrir que quelqu'un avait passé avant eux dans certains endroits perdus, et il y a dix à parier contre un que ce quelqu'un était un Anglais.

Rousseau raconte dans ses *Rêveries* qu'étant parti un jour pour herboriser dans une montagne du pays de Neuchâtel, de bois en bois, de terrasse en terrasse, il parvint en un réduit mystérieux et sauvage, qu'entouraient de toutes parts de noirs sapins entremêlés d'énormes hêtres, dont plusieurs, tombés de vieillesse, formaient d'impénétrables barrières. On ne voyait au delà que des roches coupées à pic et d'horribles précipices. Il s'assit sur la mousse; se comparant aux grands voyageurs qui découvrent une île déserte, il se disait avec complaisance : « Sans doute je suis le premier mortel qui ait pénétré jusqu'ici. » Tout à coup il entendit un bruit qu'il crut reconnaître, et s'étant ouvert un passage à travers un fourré de broussailles, il s'avisa que dans une combe, à vingt pas plus loin, il y avait une manufacture de bas.

Le prince Henri et ses compagnons éprouvèrent une surprise du même genre quand, parvenus dans cette large plaine de Khampti, que traverse la branche occidentale de l'Iraouaddy, ils apprirent que le léopard britannique avait déjà étendu sa griffe sur ce fertile territoire, que le père du jeune prince qui rêvait d'avoir des bottes avait reconnu la suzeraineté anglaise. Cette nouvelle inattendue fit travailler l'imagination de l'interprète Joseph, et comme il savait mieux le latin que le français : « *Inqui-jen*, dit-il, *prehendunt regiones valde bonas :* Quand les terres sont bonnes, les Anglais les prennent. » Ils en conviennent eux-mêmes; ces grands preneurs font gloire de leur insatiable avidité. Il leur est doux de prendre, il leur est plus doux encore de ne pas rendre ce qu'ils ont pris.

G. Valbert.

REVUES ÉTRANGÈRES

LES REVUES HOLLANDAISES

Deux romanciers : M. Louis Couperus et M. Marcellus Emants.

Avec Mme Lapidoth Swarth, dont j'ai eu déjà l'occasion de parler, M. Louis Couperus est incontestablement, aujourd'hui, le plus remarquable des écrivains hollandais. Il l'est pour ses précieuses qualités naturelles d'observation et de style, la richesse de sa fantaisie, la précision et l'éclat de ses images, mais davantage encore, peut-être, pour ce noble désir de bien faire qui l'a porté à s'essayer tour à tour dans les genres les plus différens, depuis les peintures naturalistes de sa *Fatalité* et la subtile psychologie de son *Eline Vere* jusqu'au poème philosophique, où il paraît s'être définitivement arrêté. Ses deux derniers livres, *Majesté* et *la Paix du Monde*, sont en effet de grands poèmes en prose plutôt que des romans ; ou plutôt le roman et la poésie y sont intimement confondus, un peu comme dans le *Triomphe de la Mort* et *les Vierges aux Rochers* de M. d'Annunzio. Et c'est en vérité un spectacle singulier de voir ces deux hommes de races si opposées, ce Napolitain et ce Hollandais, marchant par des voies semblables à la poursuite d'un même idéal. Tous deux, après avoir d'abord suivi l'évolution du roman français, s'efforcent à présent de la dépasser ; et les voici qui essaient, l'un et l'autre, de substituer à la forme accoutumée du roman une forme littéraire nouvelle, plus libre, en quelque sorte, et plus vaste, admettant à la fois plus d'idée et plus de musique.

Mais tandis que, dans l'œuvre entière de M. d'Annunzio, l'amour reste toujours la passion dominante, et comme le centre autour duquel se groupent harmonieusement émotions et pensées, c'est à peine

si l'amour joue un rôle dans les deux romans de M. Couperus. Les nobles âmes qu'il y met en scène sont, elles aussi, inquiètes et fiévreuses, des âmes malades, partagées entre leur désir d'agir et leur impuissance à agir, également incapables de renoncer à leurs rêves et de les réaliser. Mais leurs rêves ne se tournent point du côté de l'amour. Ce sont des âmes moins sensuelles et plus sentimentales. Indifférentes à toute considération de plaisir personnel, s'oubliant dans leur amour de l'humanité, la chimère du bonheur universel est la seule qui les tente. Elles veulent abolir la souffrance, assurer au monde le triomphe du bien. Chimère sublime : mais les déceptions qu'elle leur vaut leur sont d'autant plus cruelles. Car tout en n'ayant de goût que pour cette action bienfaisante, elles se rendent compte à chaque pas des obstacles que leur oppose la réalité ; et les plus forts de ces obstacles sont ceux qu'elles sentent au dedans d'elles-mêmes, une irréparable faiblesse, une méfiance de soi, le conflit permanent de leurs aspirations instinctives et d'une réflexion trop aiguë.

Ainsi le cœur du jeune empereur Ottomar, le héros de *la Paix du Monde*, est déchiré des mêmes angoisses que celui de Georges Aurispa dans le beau roman de M. d'Annunzio. Et de même que celui-ci a toujours pris soin de nous présenter ses amoureux comme de beaux jeunes hommes indépendans et riches, n'ayant d'autre affaire que d'aimer, de même M. Couperus s'est plu à incarner dans une âme de souverain le magnifique et stérile effort qu'il a entrepris de nous peindre. Disposant d'un pouvoir absolu et illimité, adoré de ses sujets, en paix avec les pays voisins, Ottomar semble n'avoir affaire, lui aussi, que de travailler à la réalisation de son noble rêve. Et ce rêve est chez lui naturel et légitime, le seul rêve qui soit digne d'un prince. Aussi n'avons-nous point de surprise à l'en voir si profondément imprégné ; et l'avortement final de ses tentatives a pour nous tout l'intérêt d'une catastrophe tragique.

On pourrait même pousser plus loin encore la comparaison des deux romanciers, et noter, par exemple, dans quelle large mesure ils s'inspirent l'un et l'autre de modèles étrangers. A chaque page de la *Paix du Monde* nous retrouvons des souvenirs d'œuvres antérieures, de la *Guerre et la Paix*, des *Rois* de M. Jules Lemaître, du beau roman de M. Elemir Bourges, *l'Oiseau s'envole et la Fleur tombe*, pour ne point parler d'*Hamlet* et des variations sans nombre qu'on en a tirées. Mais point davantage qu'aux romans de M. d'Annunzio, ces imitations n'ôtent rien à *la Paix du Monde* de ce qui constitue sa véritable originalité. Elles n'ont d'influence que sur l'accessoire de l'œuvre ; et sous elles le fond reste bien nouveau, entièrement propre à l'écrivain hollandais. Car ce fond de son œuvre, ce n'est pas la peinture d'une âme de souverain, mais d'une âme de rêveur enthousiaste et sceptique, s'épuisant à

poursuivre un but qu'il sait qu'il n'atteindra jamais. Sa royauté n'est que pour donner un champ plus ample à cette vaine poursuite, et pour nous rendre plus saisissant l'échec fatal où elle aboutit. Et ainsi, tout en nous rappelant tant d'autres livres d'une beauté peut-être plus pure, le dernier roman de M. Couperus n'en est pas moins un beau livre.

Mais un beau livre *hollandais :* et c'est un point sur lequel je ne puis me défendre d'insister en passant. Car tandis que tous les autres pays de l'Europe ont adopté des façons communes de sentir et de penser, il semble en vérité que la Hollande soit seule demeurée obstinément fidèle à son vieux génie national. Sa littérature porte, aujourd'hui encore, un cachet si particulier, qu'avant de pouvoir l'apprécier un lecteur étranger doit d'abord, pour ainsi dire, se mettre au point, se familiariser avec ce qu'il y a dans la vie hollandaise de plus intime et de plus local. Je sais que les compatriotes de M. Couperus lui ont longtemps reproché ses tendances au cosmopolitisme, l'usage qu'il faisait trop volontiers de mots, de tours de phrase français. Je sais en outre que lui-même a l'ambition de s'adresser à un public plus large que celui de sa patrie, et que personne peut-être ne fait plus d'efforts pour se tenir au courant des diverses littératures de l'Europe. Mais avec tout cela, ses romans gardent un caractère profondément hollandais ; et j'ai l'idée qu'à vouloir, par exemple, traduire en français cette *Paix du Monde*, on risquerait de lui faire perdre toute sa saveur. Jamais les lecteurs français ne s'accommoderaient de ces minutieuses peintures, de ces redites, de ces explications et préparations infinies, où se plaît un public épris du détail précis, un public d'esprits sérieux et solides, un peu lents eux-mêmes, et que les lenteurs ne risquent point d'ennuyer. Il faut à ce public une autre littérature qu'à nous : il la lui faut plus abondante et plus positive, d'une expression plus appuyée, sans rien de vague ni de sous-entendu. Mais il n'y a point en revanche de questions si hautes que ce public n'admette jusque dans le roman : et c'est ce qui a permis à M. Couperus de prendre pour sujet cette aventure d'un prince philosophe, n'ayant au cœur d'autre sentiment que son amour passionné de l'humanité.

Mais il est temps que j'en vienne à cette aventure elle-même, et que, faute de pouvoir traduire le roman de M. Couperus, j'essaie au moins d'en indiquer rapidement le sujet.

*
* *

La Paix du Monde est la suite directe d'un autre roman, *Majesté*, dont la première édition a paru en 1894. L'auteur racontait dans ce roman l'enfance et la jeunesse du prince Ottomar, fils aîné de l'empereur des îles Lipari. Il le montrait partagé déjà entre ses aspirations et ses doutes, plein de nobles projets et ne pouvant point se décider à

l'action. « J'ai toujours aimé le peuple, disait-il, dans un grand entretien avec son père, et je ne puis penser qu'à le secourir. Mais j'y pense dans le vague, d'une façon tout abstraite. J'étends mon bras devant moi, sans savoir de quel côté je dois le tourner; et je me désespère à n'étreindre jamais que le vide. » A la fin du roman, l'empereur Oscar était assassiné par un anarchiste, et Ottomar, après avoir un instant voulu renoncer au trône, acceptait, avec une résignation mêlée d'inquiétude, la lourde charge du pouvoir.

Nous le retrouvons, au prologue de *la Paix du Monde*, se promenant avec son fils, le petit Xaverius, dans le voisinage d'un de ses châteaux. Xaverius est un enfant souffreteux et débile, moins armé encore que son père pour la lutte de la vie; mais déjà, lui aussi, inquiet, avide de vérité, préoccupé de mille questions au-dessus de son âge. Les médecins lui ont recommandé la marche, et c'est pour le faire marcher qu'Ottomar est sorti avec lui : ce qui ne l'empêche point de le prendre dans ses bras dès qu'il le voit un peu fatigué. Ils vont ainsi, tristement, parmi de radieux paysages, l'âme perdue dans leurs rêveries. Puis ils rentrent au château, et Ottomar remet l'enfant entre les mains de sa mère, la jeune impératrice Valérie, pour aller conférer dans son cabinet avec son chancelier et l'un de ses ministres.

L'idée lui est venue d'organiser dans la capitale de son empire, à Lipara, un congrès international de la paix, où, en présence des délégués de tous les pays de l'Europe, il proposerait lui-même le désarmement général et la constitution d'un tribunal d'arbitrage. Il lui a semblé en effet que la guerre, et l'entretien des armées, qui en est la conséquence, comptaient parmi les sources principales du malheur des hommes : et il s'est dit qu'en prenant personnellement l'initiative de ce congrès de la paix, il aurait chance d'entraîner l'adhésion des autres États. Car l'empire de Lipari est un grand et puissant empire, et ce n'est pas sur le modèle des rois de Hollande, mais plutôt sur celui du tsar ou de l'empereur d'Allemagne, que M. Couperus a conçu l'importance politique de son jeune héros.

Le congrès va donc s'ouvrir, et l'empereur veut en régler d'avance les détails avec ses deux conseillers. L'un d'eux, le chancelier Ezzera, est un politicien de l'ancienne école, fort ennuyé de voir son maître s'engager dans de si étranges aventures. Il l'exhorte du moins à ne pas assister en personne à ce congrès, où sa dignité impériale risque de se trouver compromise. Tout au contraire Wlenczi, l'autre ministre, parle avec enthousiasme du projet de congrès. Ayant avant tout pour principe de plaire au souverain, il commence un beau discours sur l'horreur de la guerre, supplie Ottomar de venir lui-même présider les séances, et finit par esquisser tout un vaste plan d'organisation internationale, où le pape aurait le droit de trancher les conflits. Ce rhéteur

parle si longtemps, et avec tant d'élégance, que l'empereur, en l'écoutant, se sent repris de son doute. Il se demande si un tel congrès pourra vraiment produire quelque résultat : il songe qu'après tout son désir n'est pas de veiller au bonheur du monde entier, mais d'être un bon prince pour ses propres sujets. Qu'a-t-il fait pour eux? Et n'est-ce pas un temps qu'il leur dérobe, celui qu'il emploie à ces grands projets internationaux?

Un extrait de son journal intime, écrit quelques jours après, porte la trace des mêmes réflexions. Ottomar est épouvanté de sa faiblesse et de son isolement. Toujours hésiter, douter, passer de l'espérance à la désillusion! Il envie le calme bonheur de sa femme, qui, d'instinct, par la seule grâce d'une nature droite et saine, s'acquitte si parfaitement de son rôle d'épouse, de mère, et d'impératrice. N'est-ce pas elle qui est dans la vérité? Et son cœur se serre à la pensée qu'il va devoir s'éloigner d'elle, quitter ce frêle enfant qui a tant besoin de son appui. Mais il ne peut se dérober à l'obligation qu'il s'est imposée. Et il part, il entre en triomphe dans sa capitale. Toutes les rues sont pavoisées sur son passage. Une foule, accourue des quatre coins de l'empire, le salue comme le bienfaiteur, le sauveur des peuples, le Prince de la Paix.

C'est en effet la mode, en Liparie et dans l'Europe entière, de se passionner pour l'idée de la paix universelle. Dans les cafés, dans les salons, il n'est question que de paix, de désarmement, d'arbitrage, et d'autres grands mots de même genre. Les séances du congrès ont un succès prodigieux, toute la presse s'en occupe, les discours les plus insignifians sont reproduits, commentés, discutés, d'un bout à l'autre du monde. Mais surtout on admire le discours du jeune empereur : tandis qu'il a suffi à celui-ci d'entrer dans la salle des séances pour comprendre aussitôt, d'une façon désormais certaine et définitive, la parfaite inutilité de son entreprise. Des mots, rien que des mots! Avec une résignation découragée, il subit le discours pompeux de Wlenczi, ceux des délégués des autres pays. Hélas! quel bien pourra jamais résulter de ces vaines paroles? Empêcheront-elles les hommes de souffrir, et de se haïr, et de s'entre-dévorer quand l'instinct fatal les y poussera? Ce ne sont point des mesures générales, ni des congrès, ni des lois, qui peuvent assurer le bonheur de l'humanité. Mais alors que faire? Se résigner, laisser les hommes à leur destinée, ou agir encore, tenter autre chose?

Le congrès est clos. L'empereur revient au palais impérial, dans sa calèche, accompagné de deux aides de camp. A droite, à gauche, il salue, pour répondre aux acclamations de la foule, lorsqu'il aperçoit soudain, debout, devant le palais des Parlemens, un homme qui se tient immobile, la tête couverte, les mains dans ses poches, et qui

jette sur lui, au passage, un regard froid et dur. « Cela ne dura qu'une seconde ; mais il n'en fallut pas davantage à Ottomar pour lire dans ce regard la haine, une haine profonde, une haine qui s'adressait en même temps à sa personne et à ses idées, aux réalités existantes, et aux rêves qui voulaient se réaliser. C'était le salut de Melena, l'anarchiste, au Prince de la Paix. »

Quelques mois à peine se sont écoulés depuis la clôture du congrès lorsque des événemens d'une gravité terrible achèvent brusquement de faire oublier aux habitans de Lipari, et à leur empereur lui-même, la noble chimère de la paix universelle. La colonie pénitentiaire de Xara se révolte contre ses chefs : l'insurrection se propage de proche en proche, à travers l'empire, et jusque dans Lipara, la capitale. Une insurrection dont on ne peut ni indiquer la cause, ni prévoir la fin : fomentée, çà et là, par des prédications anarchistes, mais qui paraît n'être plutôt que la manifestation soudaine d'un besoin inconscient de révolte, caché jusque-là au fond de l'âme populaire. C'est un vent de folie et de cruauté qui souffle sur la foule, qui la pousse droit devant elle, hurlante et frémissante. On brûle les palais, on tue les généraux, et personne ne sait au juste ni ce qu'il veut, ni ce qu'il fait, ni ce qui peut sortir de ce grand mouvement.

Surpris, atterré, l'empereur se voit dans la nécessité d'agir en souverain. Il proclame l'état de siège, fait arrêter les meneurs de la révolte, tient tête, dans son palais, à la meute furieuse. Un miracle le sauve, et l'empire avec lui. L'anarchiste Melena, le voyant debout sur le balcon du palais, lève son revolver, le vise, et manque son coup. Et aussitôt une détente se produit dans la foule, un revirement brusque, inexplicable, aussi mystérieux que l'a été le début de l'insurrection. On se jette sur Melena, on le met en pièces, on acclame l'empereur, le bienfaiteur du peuple, le Prince de la Paix. Jamais d'ailleurs on n'a cessé de l'aimer, et l'on découvre à présent que ce n'était pas contre lui qu'on s'était révolté, mais contre ses ministres, qui trop longtemps l'avaient empêché d'entrer en contact avec ses sujets.

L'épilogue nous montre Ottomar malade, désespéré, honteux de lui-même et de l'humanité. Les médecins l'ont condamné au repos, et l'inaction le ronge, sans qu'il sache d'ailleurs le moins du monde dans quel sens il pourrait agir. Enfin son nouveau chancelier lui conseille d'entreprendre, avec sa femme et son enfant, un grand voyage à travers son empire. Il s'informera des besoins du peuple, il étudiera sur place les réformes urgentes, mais surtout il se distraira, en se donnant l'illusion d'agir. C'est ce que son chancelier ne lui dit pas ; mais on devine que tous deux l'entendent bien ainsi. Et en effet l'empereur, peu à peu, revit. Il reprend goût à l'action : de nouvaux rêves, de nouvelles chimères lui reviennent en tête.

Si du moins son fils, après lui, pouvait continuer son œuvre, d'une main plus ferme et plus sûre, s'il pouvait réussir à rendre l'humanité plus heureuse ! « Mon fils, lui dit-il aux dernières lignes de son journal, je t'impose là une charge très lourde. Je t'ai déjà imposé la charge de la vie, et voici maintenant, peut-être, que mon amour même va devenir une charge pour toi. S'il en est ainsi, pardonne-moi, Xaverius, pardonne-moi à cause de ce que tu liras dans ces feuilles jaunies, de ce que tu y liras de ma souffrance, et de mon remords, et de mon ignorance, et de mes recherches, et de mes espoirs, et, hélas ! de mon impuissance à rien trouver et à rien produire. Et maintenant viens près de moi, et dis-moi que tu m'aimes. Jette tes bras autour de mon cou, et dis-moi que tu m'aimes. Les enfans pardonnent si rarement à leurs parens que je me sens tout anxieux devant toi... Xaverius, Xaverius, quand tu liras ces feuilles, mon enfant, pardonne-moi ! »

Tel est, réduit à son sujet essentiel, ce curieux roman de M. Couperus. J'ai laissé de côté à dessein, dans mon analyse, deux aventures épisodiques, mais traitées avec une abondance de développement qui nuit, plus d'une fois, à l'unité du récit. Le premier de ces épisodes est même tout à fait malheureux. C'est l'histoire d'une jeune et belle princesse secrètement mariée au nihiliste Melena, et qui flirte avec un parent de l'empereur, jusqu'au jour où son mari la tue d'un coup de revolver : non point d'ailleurs par colère ni par jalousie, mais dans un accès de folie homicide. Histoire, comme l'on voit, romanesque et banale, et qui serait mieux à sa place dans un roman-feuilleton.

L'autre histoire, au contraire, est assez touchante. L'auteur en a fait une sorte de nouvelle, indépendante du reste du roman, et intercalée entre les deux parties principales sous le titre d'*Intermezzo;* mais on comprend aussitôt qu'elle n'est pas sans jouer son rôle dans l'ensemble de l'œuvre. Elle sert à nous rappeler que, pour si hautes que soient les aspirations des princes, et si amères les souffrances qu'elles leur causent, ni ces aspirations ni ces souffrances ne les délivrent des tristesses ordinaires de la vie, et qu'il y a toujours en eux, sous le souverain, sous le philosophe, un homme pareil à chacun de nous. Et c'est encore, je crois, un des objets de cet *Intermezzo* d'accentuer la tendance pessimiste du roman, en nous montrant ce qui se cache de douleur et d'anxiété sous les apparences du bonheur le plus assuré. Cette jeune et belle impératrice Valérie, dont l'empereur, au prologue du livre, enviait la douce sérénité, elle porte, elle aussi, dans son cœur, une blessure ouverte et sanglante. Elle a aimé autrefois un prince qui l'aimait ; et c'est contre son gré, pour obéir à la raison d'État, qu'elle est devenue la femme d'Ottomar. Mais toujours, en secret, elle garde à son fiancé de jadis un tendre souvenir ; et lui, de son côté, vainement il a

essayé de renoncer à elle. Et il s'est tué ; et une cantatrice célèbre, avec qui il s'était marié dans la vaine espérance d'oublier Valérie, une certaine Estelle Desveaux, vient donner des représentations à Lipara, au théâtre de la cour. C'est alors, autour de l'impératrice, tout un jeu d'intrigues, de démarches faites contre son gré pour interdire les représentations, des menaces de scandale : de sorte que la malheureuse, affolée, s'ouvre à son mari de son triste secret.

— Et maintenant, lui demande Ottomar, cette femme va chanter ?

— Demain soir.

— Il vaut mieux, Valérie, que nous n'aillions pas au théâtre, à cause de Xara...

— Oui, Ottomar, à cause de Xara.

Et tout à coup désespérée, sanglotant de toute son âme, elle se jette dans ses bras : « Ottomar, par pitié, secours-moi, secours-moi ! Je suis si faible ! Pardonne-moi, Ottomar... Cela ne pouvait durer ainsi... Impossible de rien dire à personne, pas même à Sophie... A toi seul, n'est-ce pas ? à toi seul je puis parler... Ottomar... tiens... »

Elle cherche sur sa poitrine, s'arrache du cou une chaîne avec un médaillon.

— Tiens, Ottomar, prends cela, jette, brûle cela ! C'est cela qui me rend si faible. Depuis des années, c'est cela qui m'enlève toute force ; depuis des années cela me ronge, comme si c'était du poison... »

Elle se laissa tomber à ses pieds, avec de terribles sanglots... Et Ottomar vit dans le médaillon le portrait du prince Léopold.

Il pâlit, abaissa un regard sur Valérie, toujours sanglotante à ses pieds. Oui, elle avait dit vrai : c'était en effet du poison. Et brusquement, il brisa le médaillon, le jeta au loin.

Alors il se pencha vers sa femme, il la releva, la tint dans ses bras. Et il l'écoutait pleurer, debout devant la fenêtre, les yeux fixés sur son empire assoupi dans la nuit.

Xara, dont parle Ottomar, c'est la colonie pénitentiaire où vient d'éclater la révolution : et l'on voit aussitôt ce qu'il y a de profondément tragique dans la coïncidence de ces deux catastrophes, brisant du même coup les deux rêves les plus chers du jeune empereur.

***

Ce sombre pessimisme est d'ailleurs un trait commun à plusieurs écrivains hollandais. Il se retrouve, notamment, dans les nouvelles et les contes de M. Marcellus Emants, mais, hélas ! bien dépouillé de l'harmonieux appareil de faste et de poésie dont l'a revêtu l'auteur de *la Paix du Monde*. On ne saurait imaginer de récits plus prosaïques, je veux dire plus rigoureusement réalistes, et d'une minutie d'analyse plus impitoyable. que les deux histoires publiées récemment par M. Emants, l'une dans le *Gids*, l'autre dans la *Tweemandeliiksch Tiidschrift*. Ou plutôt ceux-là seuls d'entre nous peuvent se faire une idée de ce genre qui ont lu, et qui n'ont pas achevé d'oublier, les pé-

nibles romans de Champfleury et de Duranty. Non pas au moins que j'accuse M. Emants de les avoir démarqués! Mais on dirait que, d'instinct, il a repris leur manière, tant il apporte d'insistance à noter les détails les plus insignifians, aussi bien dans les sentimens de ses personnages que dans le décor où il les fait vivre. Et je ne vois pas, après tout, ce qui empêcherait cette manière d'en valoir une autre; il me semble même que les *Malheurs d'Henriette Gérard*, le roman de Duranty, si le style en était seulement un peu plus varié, pourrait compter parmi les produits les plus honorables de l'école réaliste. Les nouvelles de M. Marcellus Emants, en tout cas, rachètent par plus d'une qualité de premier ordre ce qu'elles ont toujours d'un peu fatigant. L'analyse y est trop minutieuse, mais avec cela si exacte, si nette, qu'on ne se repent pas de l'avoir suivie. Et surtout ce sont des nouvelles d'un caractère profondément hollandais. On songe, en les lisant, à ces intérieurs de Pieter de Hooghe ou d'Isaïe Bourse, où il n'y a pas un meuble, un pli d'étoffe, un cadre sur le mur, qui ne soient traités avec le même soin que les mouvemens des personnages et leur expression. Un charme se dégage, peu à peu, de cette réalité si honnêtement reproduite : et sous les longueurs et les redites, sous la banalité de l'intrigue, sous des exagérations de pessimisme assez inutiles, c'est un charme semblable qu'on éprouve aux mélancoliques récits de M. Emants.

Pas davantage que les vieux peintres hollandais, M. Emants ne se met en frais d'invention pour le choix de ses sujets. On dirait même qu'il s'est choisi, une fois pour toutes, un sujet unique, un sujet d'ailleurs très simple, très touchant, et qui s'accommode à merveille de variations innombrables. Le thème constant de ses récits, c'est l'agonie de l'amour, la lente ou soudaine désaffection de deux cœurs, et les regrets, les remords, les désespoirs qui s'ensuivent. Tantôt, comme dans la nouvelle que vient de publier le *Gids*, une femme s'aperçoit avec épouvante qu'elle n'aime plus son mari : d'autres fois c'est le mari qui, après des années d'indifférence, sent renaître en lui l'ancienne tendresse, et qui s'avoue tristement qu'il est trop tard, que le fossé qu'il a lui-même creusé ne se comblera plus, et que le temps du bonheur est pour lui à jamais passé.

Mais nulle part M. Marcellus Emants n'a traité ce sujet avec autant d'émotion et de vérité que dans deux grandes nouvelles parues naguère en volume sous un titre commun, et évidemment destinées à se faire pendant. *Dood*, la Mort, c'est ainsi qu'il les a appelées, et toutes deux nous font assister en effet, avec une précision, une richesse de détails, une rigueur d'analyse des plus remarquables, à la mort de l'amour, et de la confiance, et de toute paix et de toute joie, dans l'âme de deux êtres jeunes et beaux, qui s'étaient donnés l'un à l'autre.

La première surtout de ces deux nouvelles est, je crois, l'une des œuvres les plus caractéristiques de la littérature hollandaise. Un officier, Van Harden, rentrant chez lui après des manœuvres, apprend à sa jeune femme qu'on fait courir des bruits de guerre. Et devant l'idée que peut-être son mari va partir, qu'il va peut-être mourir, la malheureuse ne retient plus un secret qui depuis longtemps déjà lui coûte à garder. Elle avoue à son mari qu'elle a aimé un autre homme, qu'elle a même été sur le point de s'en aller avec lui. Et, tendrement, humblement, elle demande son pardon. C'est le point de départ du récit; quelques lignes suffisent à M. Emants pour nous l'exposer : et alors commence un long monologue, trente pages de menues réflexions, énumérées avec toute leur suite. Tour à tour le mari se fâche, se résigne, se désespère, espère de nouveau. Mille souvenirs lui reviennent à l'esprit de paroles qu'il a dites et qu'il aurait dû ne pas dire; mille projets surgissent devant lui, puis aussitôt se dissipent. Et quand, une heure après, il se retrouve auprès de sa femme, il comprend que quelque chose d'essentiel s'est brisé, en elle et en lui, que ce qui les faisait vivre jusque-là s'est brusquement écroulé, par sa faute, par leur faute à tous deux, ou plutôt par la seule faute de la destinée. Désormais ils resteront, sous le même toit, étrangers l'un à l'autre. Sous les apparences de la santé et de la vie, ils ne seront plus que deux morts. Mais aucun résumé ne saurait donner l'idée de ce genre, qui ne vaut que par l'abondance et la variété du détail; et je crains que le charme des patientes analyses de M. Emants ne soit décidément trop hollandais pour pouvoir être jamais apprécié en dehors de son pays.

***

Je voudrais signaler encore, avant de finir, deux revues hollandaises illustrées, où j'ai trouvé une foule d'intéressantes études et d'agréables images. L'une, l'*Elsevier's geeillustrerd Maandschrift*, est faite sur le modèle des *magazines* américains, mais, au contraire de la plupart de ceux-ci, le texte y est aussi soigné que l'illustration; et il n'y a pas un écrivain un peu notable de la Hollande ou des Flandres dont le nom ne figure dans la longue liste de ses collaborateurs. C'est dans cette revue que l'éminent directeur du Musée Plantin d'Anvers, M. Max Rooses, publie la série de ses articles sur les peintres flamands au musée du Louvre.

L'autre revue, *De Hollandsche Revue*, récemment fondée à Harlem par M. Frans Netscher, à l'imitation de la *Review of Reviews* anglaise, publie tous les mois un excellent résumé du mouvement littéraire européen; les publications françaises, en particulier, y sont analysées et jugées avec une intelligente sympathie.

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 mars.

S'il est permis de commencer une chronique par la fin, nous annoncerons tout de suite que le ministère radical est sauvé, au moins provisoirement, mais que M. Berthelot, ministre des affaires étrangères, a donné sa démission. Il a été remplacé par M. Bourgeois, président du Conseil, dont le propre remplaçant à l'intérieur n'est pas encore choisi. Ceci dit, nous reprenons l'ordre chronologique des événemens en y mêlant les réflexions qu'ils comportent.

Les dernières séances de la Chambre des députés ont présenté un phénomène tout nouveau, et à quelques égards inespéré : à savoir le réveil du parti modéré. La bataille annoncée depuis longtemps au sujet de l'impôt sur le revenu a eu lieu : elle n'a pas été gagnée, mais avant de dire qu'elle a été perdue, il faudrait savoir quelle sera par la suite l'attitude du parti qui l'a livrée. Napoléon, qui s'y connaissait, a dit qu'une bataille perdue est une bataille qu'on croit perdue. L'écart entre la majorité et la minorité a été si faible qu'on peut le regarder comme insignifiant. Le ministère survit, ou se survit. Il dispose encore à la Chambre, grâce à l'équivoque qu'il a établie, d'une majorité de six ou sept voix, en comptant les siennes. Ce n'est pas assez pour gouverner bien longtemps contre le Sénat et contre le vœu du pays. S'il y avait eu seulement deux ou trois scrutins de plus, le ministère était renversé. Ses amis l'ont si bien senti que, sur la minute même de leur triomphe, ils ont proposé à la Chambre de suspendre sa session et de ne la reprendre que le 19 mai prochain. Les radicaux et les socialistes étaient si heureux, et en même temps si étonnés d'avoir sauvé le cabinet du danger, qu'ils ne voulaient pas l'y laisser exposé un jour de plus. Qui sait, en effet, ce qui peut arriver? La situation intérieure est pitoyable; la situation extérieure l'est encore plus. Nous n'avons plus que des loques pendantes de gouvernement : au moindre souffle elles seront emportées. La Chambre, par

une sorte de pudeur, n'a pas voulu favoriser cette fuite à la débandade. Elle a décidé qu'elle aurait encore quelques séances. Nous ne voulons pas dire par là qu'elle ait l'intention arrêtée d'inaugurer des luttes nouvelles : de part et d'autre les forces sont, non pas épuisées, mais un peu fatiguées. Il était bon, toutefois, de bien marquer que chacun restait sur ses positions, et que si le champ de bataille paraissait devoir être déserté à la hâte, c'était par les prétendus triomphateurs.

Le parti modéré, il faut bien le dire, n'avait pas eu depuis l'inauguration du ministère radical l'attitude qui convient à un parti d'action. Après quelques essais, quelques tentatives d'attaque qui n'avaient pas réussi, il s'était replié sur lui-même, inquiet, hésitant, intimidé, convaincu qu'il n'y avait pour lui rien à faire, ou du moins rien d'immédiat, et que la sagesse politique consistait de sa part à rester sur l'expectative. Toutes les fois que, chez un de ses membres, se manifestait la moindre velléité d'initiative, les autres se précipitaient sur lui, l'entouraient, l'enveloppaient, et tantôt directement, tantôt indirectement, ne négligeaient aucun moyen de lui faire sentir que sa hardiesse était jugée imprudente et ne serait pas soutenue. Combien de bonnes volontés, qui auraient pu se produire utilement, n'ont-elles pas été ainsi découragées ! Le centre de la Chambre en était venu à présenter un spectacle désolant. Il aurait fallu des volontés actives, et l'on ne trouvait que ce que Mirabeau a si bien caractérisé du mot expressif de « nolontés ». L'impossibilité de vouloir est la mort d'un parti politique. « Il est difficile, a dit très justement La Bruyère, de décider si l'irrésolution rend l'homme plus malheureux que méprisable, de même, s'il y a toujours plus d'inconvénient à prendre un mauvais parti qu'à n'en prendre aucun. » Le centre n'en prenait aucun ; il attendait on ne sait quoi, et le temps s'écoulait sans rien amener de favorable. L'opinion s'était naturellement répandue dans le public que c'en était fait de lui, qu'il avait abdiqué, qu'il n'existait plus. Il était tombé dans une léthargie si profonde que ceux qui le croyaient mort avaient pour eux toutes les apparences : un médecin, même expérimenté, s'y serait trompé. Pourtant il n'était pas mort, et ce qui vient de se passer en donne une preuve éclatante. Mais rien n'est plus dangereux pour un parti que de se laisser aller à ces intermittences d'inaction absolue, d'où on peut croire qu'il ne sortira jamais plus. Si c'est une tactique, c'est la pire de toutes, parce qu'elle n'est généralement pas comprise et qu'elle fait trop de dupes parmi ceux qui devraient en être complices. Ces choses-là ne se voient d'ailleurs qu'en France. Dans le reste du monde un parti battu, — et il y a lieu de faire remarquer que le parti modéré n'a même pas été battu sur une question de son programme : il a été simplement évincé du pouvoir, — dans le reste du monde, un parti battu entre gaillardement dans l'opposition avec

armes et bagages, et entame la lutte contre ses successeurs. Cela se voit en Angleterre à chaque changement ministériel. Cela se voit en Italie aujourd'hui même, et dans des conditions qui sont propres à faire réfléchir. S'il y a jamais eu un ministre qui soit tombé d'une lourde chute, assurément c'est M. Crispi. Il a donné sa démission, ne pouvant faire autrement en face de la clameur universelle qui s'élevait si impétueuse qu'elle menaçait de passer par-dessus sa tête pour atteindre beaucoup plus haut. Dès le lendemain, M. Crispi, malgré ses soixante-seize ans, est venu s'asseoir à la Chambre afin de grouper autour de lui son parti et de le lancer contre l'adversaire. Ses anciens ministres, le général Mocenni, M. le baron Blanc, M. Sonnino, ont donné de leur personne et se sont présentés comme des gens qui avaient été momentanément trahis par la fortune, mais qui n'en avaient pas moins eu raison. Nous laissons de côté le fond des choses : il ne s'agit que de la tactique qui convient à un parti au moment où le pouvoir lui échappe. Qu'on juge de la différence entre ce qui se passe dans les autres pays et chez nous. Lorsque M. Crispi et ses amis se jettent dans la première bataille, ils savent trop bien qu'ils ne la gagneront pas pour se décourager parce qu'ils l'auront perdue. Et en Angleterre, croit-on que lord Rosebery à la Chambre des lords et que le sympathique M. John Morley à la Chambre des communes ne savent pas qu'ils n'ont aucune chance de briser, dès maintenant, la majorité la plus compacte qui ait existé contre eux depuis longtemps ? Mais cela ne les empêche pas de lui livrer assaut, et le dernier en particulier lui a fait, depuis quelques jours, sur les points les plus sensibles, des blessures qui iront sans cesse en s'élargissant. C'est là un exemple à imiter.

On oublie trop en France, quoi ? la France elle-même. Il n'y a pas de plus déplorable habitude que celle qui incline les partis politiques à s'enfermer dans l'enceinte du Palais-Bourbon, et à borner leur horizon politique à ses étroites murailles. Le pays finit par devenir prodigieusement indifférent à un jeu d'échecs dont il ignore la règle et dont les résultats ne le touchent pas. Alors, il cherche autre chose. Son imagination se détourne des travaux, d'ailleurs stériles, de ses représentans. Les incidens du dehors prennent à ses yeux une importance d'autant plus considérable qu'ils occupent une place laissée vide. En attendant, la rupture devient de plus en plus complète entre le pays et la Chambre. Que peuvent penser les générations nouvelles, qui seront à l'œuvre demain, et qui aujourd'hui arrivent, émergent en quelque sorte à la vie intelligente ? Elles commencent à comprendre, elles regardent, et que voient-elles ? Le parti radical et socialiste bruyant, tapageur, ayant l'air sûr de lui, plein de promesses, et, au surplus, maître du pouvoir. Par opposition, le parti modéré paraît atone. Il est d'un calme effrayant. Il est inactif, anxieux, silencieux. Comment les générations dont nous

parlons, les générations qui montent, déjà prêtes à envahir la scène, hésiteraient-elles, dans leur inexpérience des choses, à choisir entre les perspectives colorées et riantes que leur ouvre le parti radical et socialiste, et les perspectives grises que leur présente le parti modéré? D'un côté sont la vie, l'entrain, l'espoir des grandes réformes; de l'autre il n'y a eu, jusqu'ici du moins, que des choses neutres, qu'on a qualifiées de négatives et qui ont mérité en partie ce reproche. L'homme ne vit pas seulement de pain, et surtout de pain sec. N'est-il pas à craindre que les générations jeunes, encore ignorantes de la vie, ne se laissent entraîner du côté où le radicalisme et le socialisme les appellent à de grandes et à de fraternelles agapes? Beaucoup croient qu'elles y vont en effet, et peut-être ne se trompent-ils pas tout à fait. Elles en reviendront sans doute avec une déconvenue amère, écœurées et lassées; mais ne vaudrait-il pas mieux lutter pour leur épargner la déception du voyage et la tristesse du retour? Ce désenchantement pèse quelquefois sur toute la vie.

Nous nous sommes peut-être trop abandonnés à des considérations rétrospectives, qui étaient plus vraies hier qu'elles ne le sont aujourd'hui. Le parti modéré, après une longue somnolence, s'est réveillé tout d'un coup; il a cessé de mériter la plupart des reproches qu'on lui adresse encore par habitude. Depuis quelques semaines, il flambe vraiment d'un beau feu : toute la question est de savoir si ce sera feu de paille ou feu durable. Dans le premier cas, nous retomberons dans la situation dont nous venons de reproduire les principaux traits; dans le second, nous serons débarrassés bientôt du cabinet radical. Il ne saurait résister longtemps à des assauts du genre de ceux qu'il a subis depuis quelques semaines et dont il est sorti à peine vivant. Rendons au Sénat la justice que c'est lui qui a donné le signal du mouvement. Sans lui, peut-être la Chambre serait-elle encore dans son premier état d'engourdissement. Le Sénat a soulevé le premier l'affaire Rempler-Le Poittevin et l'a placée dans son vrai jour. La Chambre s'en est emparée à son tour, et une première grande bataille a été livrée au ministère. Que le Sénat eût eu raison dans ses critiques, personne n'en doutait; la majorité de la Chambre le savait parfaitement bien; mais l'habileté du gouvernement a été de ramener la question sur le terrain politique, et sur celui de tous où les hésitations et les défaillances individuelles devaient être le plus nombreuses. C'est pour faire la lumière dans les affaires du chemin de fer du Sud de la France que M. Rempler, juge d'instruction, a été remplacé par M. Le Poittevin. On n'imaginerait pas à quel point cette promesse de faire la lumière agit sur la Chambre : nul ne veut s'exposer au soupçon de s'y opposer. Le gouvernement, bien que sa mainmise sur l'indépendance de la magistrature eût produit partout l'impression la plus pénible, a donc eu une

majorité de circonstance. Mais depuis lors, on attend toujours la lumière et on ne voit pas qu'elle se produise. Peut-être M. Rempler était-il un peu lent dans la manière dont il conduisait l'instruction qui lui avait été confiée. Pendant quelques jours, M. Le Poittevin a montré une ardeur surprenante. Les assignations à comparaître devant lui pleuvaient partout, à tort et à travers. Il semblait qu'on était à la veille de grandes découvertes. Puis le silence s'est fait. L'obscurité est restée aussi profonde. Quelques affaires latérales avaient été entamées par le gouvernement, et l'une d'elles avait provoqué une grande émotion dans le public : nous voulons parler des chantages auxquels se seraient livrés quelques journalistes. Le résultat n'a répondu ni à la longueur de l'attente, ni à l'éclat de la première mise en scène. On commence à se demander si, dans cet étalage de vertu prouvée par ce grand nombre de poursuites, il n'y a pas, de la part du gouvernement, le désir de faire diversion à d'autres soucis et en même temps de paralyser l'opposition d'adversaires qui s'arrêtent et se taisent dès qu'on paraît les accuser de mettre obstacle à cette explosion de lumière dont on parle toujours et qui ne vient jamais. Le gouvernement a aujourd'hui Arton entre ses mains : qu'en fait-il? Il y a longtemps que sa cause est connue, puisqu'elle a été plaidée par les avocats de notre ambassade devant la justice anglaise : pourquoi n'est-elle pas évoquée devant nos propres tribunaux? Tous ces accusés, tous ces suspects semblent constituer une sauvegarde sacrée autour du ministère. Ils l'ont sauvé le jour de l'interpellation de M. Barthou sur le remplacement de M. Rempler. Mais enfin ce moyen s'use, et, à force d'attendre en vain, le public se demande s'il n'y a pas là une pure mystification.

En tout cas, depuis cette interpellation, l'attitude du parti modéré à la Chambre s'est complètement transformée. A voir l'animation qu'il apporte dans la lutte et l'ardeur avec laquelle il soutient les orateurs qui parlent en son nom, on sent en lui une volonté toute nouvelle. Déjà le développement d'une autre interpellation sur les fautes multiples que le gouvernement a commises dans les affaires de Madagascar avait révélé ces dispositions à la bataille ; elles se sont manifestées d'une manière encore plus significative à propos de l'impôt sur le revenu. Depuis longtemps, le rendez-vous était pris, de part et d'autre, sur cette question, la plus grave que la Chambre ait eu à traiter dans cette législature. Nous avons parlé trop souvent du projet en lui-même pour avoir à y revenir. On sait que la Chambre l'avait condamné dans ses bureaux en nommant une commission qui lui était presque à l'unanimité hostile ; mais, entre la Chambre votant à huis clos sur le choix de ses commissaires, et la Chambre votant en séance publique sur des propositions formelles, il y a souvent quelque différence : on vient de le voir une fois de plus. Que devait faire la Commission du budget?

Nommée pour repousser le projet du gouvernement, elle devait le repousser en effet, et c'est ce qu'elle a fait. On lui a reproché de n'en avoir pas présenté un autre à la place. On l'a accusée d'avoir mis la Chambre dans l'alternative de se prononcer entre un projet mauvais à coup sûr, mais qui pouvait être amendé, et rien. Jamais grief n'a été plus mal fondé. La Commission du budget n'a pas à remplir le rôle du gouvernement et à faire un budget en son lieu et place. L'autorité et les moyens matériels d'exécution lui manquent pour cela. Elle ne pouvait que mettre la Chambre en mesure de se prononcer sur le principe même du projet ministériel, et si elle le repoussait, d'indiquer un autre principe sur lequel le gouvernement et elle auraient à travailler à l'avenir. A-t-elle manqué à ce dernier devoir? Non, puisque après avoir condamné le principe de M. Doumer, c'est-à-dire l'impôt sur le revenu général avec déclaration préalable ou taxation administrative et arbitraire, elle s'est ralliée à la proposition de M. Guillemet, qui, conformément à ce qu'avaient préparé les gouvernemens antérieurs, demandait qu'à l'impôt personnel mobilier et à l'impôt sur les portes et fenêtres fût substitué un impôt, étudié à part, sur chacune des branches du revenu. Assurément la proposition de M. Guillemet reposait sur un principe; elle contenait en germe tout un système; elle n'était pas, comme on l'a dit, un pur néant. Il n'est donc pas vrai de prétendre que la Commission n'ait rien apporté à la Chambre. La Chambre n'a pas eu seulement une condamnation à exprimer, mais un choix à faire, et, chose étrange, bien peu propre assurément à augmenter son prestige déjà si atténué, après s'être prononcée dans un sens par l'élection même de la Commission du budget, elle s'est prononcée dans le sens opposé par son vote du 26 mars. C'est un triste spectacle de contradiction et de décousu donné au pays.

Mais si la Commission du budget a été battue pour être restée fidèle à ses origines, elle a conduit le débat avec une résolution et une habileté qui lui font honneur. Pendant cinq jours, elle n'a pas faibli un seul instant; ses orateurs ont toujours été sur la brèche, répondant à tous les argumens, repoussant toutes les attaques; et dans le centre de la Chambre plusieurs députés, tels que M. Léon Say, M. Méline, M. Poincaré, lui ont apporté spontanément le concours le plus précieux. L'animation, l'agitation de l'assemblée témoignaient de l'intérêt passionné qu'on prenait de part et d'autre à un débat dont nul ne méconnaissait l'importance. Pour la première fois depuis longtemps, on voyait deux partis face à face, combattant sur toute la ligne, avec toutes leurs armes. Pas un coup ne se perdait. Les orateurs de la Commission et du centre, se sentant soutenus comme ils ne l'avaient jamais été, ont déployé un talent que peut-être ils ne se connaissaient pas eux-mêmes. Nous ne parlons pas de M. Léon Say, ni de

M. Méline, ni de M. Poincaré qui ont depuis longtemps fait leurs preuves; mais M. Turrel, M. Delombre, M. Georges Cochery ont pris rang parmi nos meilleurs orateurs d'affaires. M. Delombre, rapporteur général du budget, était connu surtout comme brillant publiciste; il s'est fait du premier coup une belle place de *debater* parlementaire. Quant à M. Georges Cochery, président de la Commission, c'est à lui que revenait la principale responsabilité dans la direction du débat, et il s'est montré de taille à la soutenir. Le discours vigoureux par lequel il a clos la discussion générale n'a laissé debout que le gouvernement, mais peu de chose de son projet. Si on met en regard de ceux qui l'ont attaqué les orateurs qui ont défendu ce projet, il est impossible de ne pas constater chez ces derniers une infériorité marquée. Il n'y a eu, en réalité, que M. Doumer qui ait adroitement exposé son système et qui ait montré quelque souplesse de talent dans une mauvaise cause. Nous ne parlons pas du président du Conseil, M. Bourgeois, parce qu'il a paru peu familier avec les questions de finance et qu'il a pris rapidement le parti de faire de la politique. C'est par là, il est vrai, qu'il a exercé une action efficace sur une partie de l'assemblée. Il s'est fait très modeste. Il n'a demandé à la Chambre que de voter sur le principe du projet, se montrant extrêmement coulant sur ce qu'il a appelé les voies et moyens, c'est-à-dire sur les procédés d'exécution. Pourvu qu'on lui accordât le mot d'impôt sur le revenu, il s'est déclaré satisfait: on verra ensuite après les vacances, après les élections municipales, comment il sera possible d'en faire l'application. C'est sur ce point qu'a porté l'équivoque, et c'est grâce à cette équivoque que le gouvernement a réussi à se sauver. Il n'y a pourtant qu'un moyen d'appliquer l'impôt sur l'ensemble du revenu, c'est de demander au contribuable une déclaration de ce revenu, ou, à défaut de celle-ci, de le taxer d'office. Si on procède autrement, si on cherche à deviner le revenu, à le supposer d'après les signes extérieurs qui le manifestent, on revient au système actuel, et on ne peut le compléter qu'en ramenant les revenus, à l'exemple de l'Angleterre, à un certain nombre de cédules sur lesquelles on opère séparément. L'impôt global, ainsi qu'on l'appelle d'un mot dont nous demandons pardon de nous servir, mais qui est devenu courant, a pour conséquence logique, nécessaire, inévitable, la déclaration du contribuable ou la taxation discrétionnaire de l'administration. Et c'est précisément pour ce motif que nous le condamnons. M. Méline a insisté pour que la Chambre votât qu'elle ne voulait ni de la déclaration, ni de la taxation administrative, et il est hors de doute qu'elle n'en veut pas. Mais M. Pourquery de Boisserin, d'accord avec le cabinet, a demandé que la question fût réservée. On verra plus tard, à loisir, s'il y a lieu de recourir à ces procédés ou à d'autres. Le gou-

vernement et la Commission feront cette recherche en commun. — Je ne propose pas, a dit M. Bourgeois, de décider dès maintenant qu'on recourra à la déclaration ou à la taxation administrative, mais seulement de ne pas repousser *a priori* ces procédés, non plus qu'aucun autre. — Là a été toute l'habileté du ministère. Il sait mieux que personne que, sans déclaration ou sans taxation arbitraire, son projet est irréalisable, et dès lors il y aurait eu courage et loyauté de sa part à exiger que la majorité se prononçât sur ce point. Il a préféré retarder la solution du problème, afin de retarder sa chute par la constatation de son impuissance. Lorsqu'on donne à une Chambre dans l'embarras un moyen de s'en tirer par un ajournement, il est rare qu'elle ne se rallie pas à un expédient qui, laissant tout en question, a l'air de ne rien compromettre. C'est ce qui est arrivé. La Chambre, à une majorité de quelques voix, a réservé une partie du projet, bien que cette partie fasse avec le reste, c'est-à-dire avec le principe, un tout indissoluble. Et voilà comment le ministère, à la veille des vacances, s'est assuré deux mois de vie.

Les radicaux et les socialistes ont poussé des cris de joie en entendant proclamer le résultat du vote. La séance s'était prolongée jusqu'à dix heures de la nuit, ce qui suffit à montrer quel acharnement on a mis de part et d'autre à la lutte. Lutte un peu artificielle, car tout le monde sait bien que le projet du gouvernement ne sera pas voté. S'il l'était par la Chambre, il ne le serait certainement pas par le Sénat; mais il ne le sera pas par la Chambre même. « Démission! Démission! » ont crié les radicaux et les socialistes en se tournant vers le banc où siège la Commission du budget. La Commission ne se démettra pas de son mandat. La Chambre lui a renvoyé le projet du gouvernement en lui demandant de l'étudier : c'est une étude qui sera bientôt faite. Au lieu de repousser le projet dans son ensemble, on le repoussera en détail, article par article. Ce sera plus long; mais c'est tout ce que demande le gouvernement, puisqu'il ne cherche qu'à durer. Ce sera du temps perdu; mais le ministère n'y répugne pas. En présentant un projet d'impôt sur l'ensemble du revenu, il n'a pas eu le moindre espoir de le faire voter par le Parlement : il s'est préparé une plate-forme électorale pour les élections prochaines? Sera-t-elle populaire et solide comme il semble le croire? Nous en doutons.

Voilà donc l'existence du cabinet radical assurée pour quelques semaines. Il continuera de diriger notre politique intérieure et notre politique étrangère. Celle-ci n'est plus confiée à M. Berthelot. Au dernier moment, et lorsque rien ne faisait prévoir cette détermination, M. Berthelot s'est démis de ses fonctions. Est-ce vraiment, comme l'a dit une note officieuse, pour des motifs de santé et des raisons de

famille? On pourrait le croire puisqu'il a été remplacé par M. Léon Bourgeois, qui, en sa qualité de président du Conseil, a pris une responsabilité directe dans la politique extérieure que nous avons suivie Quelle a été cette politique?

L'intérêt particulier qui s'est attaché aux dernières séances de la Chambre nous a amené à leur consacrer plus de place qu'il ne nous en reste pour parler comme il conviendrait des incidens très graves qui se sont produits au dehors. Ils ont pourtant fait naître dans tout le pays une émotion extrêmement vive et qui n'est pas près de se calmer. Nous ne parlons pas de la crise italienne : elle est terminée. M. di Rudini a pris possession du pouvoir, et il a tenu devant la Chambre un langage plein de sagesse : l'Europe y a applaudi. Mais il s'en faut de beaucoup que l'initiative brusque et imprévue du gouvernement anglais ait rencontré partout, et notamment en France, la même approbation. Les Italiens ont été battus à Adoua, ce qui est regrettable ; toutefois, comment prendre au sérieux l'intention qu'affiche l'Angleterre de faire une expédition sur Dongola afin de dégager Kassala menacé par les troupes mahdistes? La distance entre Wadi-Alfa, point terminus actuel de l'occupation britannique en Égypte, et Kassala occupé par les troupes italiennes, est beaucoup trop considérable pour que la marche des Anglais, à supposer même qu'elle commence tout de suite, puisse avoir un résultat immédiat. Et si elle devait avoir un résultat lointain, c'est celui que le duc Caetani de Sermoneta, le nouveau ministre des affaires étrangères d'Italie, a laissé entrevoir dans un discours au Sénat, à savoir que les Italiens seraient probablement amenés à remettre un jour Kassala entre les mains des Anglais, dénouement qui ne serait pas sans ironie. La vérité est que la situation de Kassala se sera dénouée, de manière ou d'autre, longtemps avant que les Anglais aient fait un pas décisif du côté de Dongola. Au reste, cette situation ne paraît avoir en ce moment rien de particulièrement critique. Tout fait croire, grâce aux dispositions conciliantes de M. di Rudini, que la paix sera signée prochainement, et sur des bases équitables, entre le gouvernement du roi Humbert et celui du Négus. Dès lors les Italiens, débarrassés de leur seul adversaire redoutable, n'auront pas beaucoup de peine à se maintenir à Kassala, pour peu qu'ils y tiennent, ce qui n'est pas bien sûr. Les perspectives que leur ouvre l'expédition britannique ne sont pas, on vient de le voir, tout à fait rassurantes au sujet de Kassala même, dont la garde pourrait finalement leur échapper. L'amitié de l'Angleterre leur a déjà causé quelques déceptions, et si la manière officielle dont elle s'étale aujourd'hui provoque en Italie des manifestations non moins officielles de reconnaissance et de satisfaction, il n'est pas très difficile de discerner en écoutant un peu plus bas, un peu plus profondément

dans l'âme populaire, d'autres voix qui commencent à se faire entendre, et qui n'expriment pas tout à fait les mêmes sentimens.

Mais nous n'insistons pas : il y aurait de notre part quelque naïveté à discuter plus longuement ce point particulier. C'est en dehors des Italiens et de la sympathie qu'ils excitent qu'il faut chercher le but de l'expédition britannique. Ce but est tout politique. Toutes les fois qu'il a été question de l'évacuation de l'Égypte, le gouvernement anglais n'a pas manqué d'annoncer au monde qu'il était plein d'inquiétude au sujet du Soudan. Le mahdi est un personnage commode, dont on joue à volonté, et qui se prête à tous les rôles : le rôle devient menaçant aussitôt que les Anglais en ont besoin pour écarter, au sujet de l'évacuation, toute interrogation qui leur paraît indiscrète. Ne faut-il pas, avant tout, veiller sur la frontière et en assurer la sécurité? Cette fois, le gouvernement de la Reine, obéissant sans doute aux suggestions énergiques, mais dangereuses, de M. Chamberlain, est allé plus loin qu'à l'ordinaire : il a annoncé le projet non seulement de fortifier la frontière, mais de la reculer très au loin vers le sud et, pour tout dire, de reconquérir, au profit de l'Égypte, la portion du Soudan qu'il lui a fait ou laissé perdre autrefois. Quand nous disons au profit de l'Égypte, on sait ce que cela signifie. Les hommes politiques anglais s'habituent de plus en plus, dans leurs discours, à confondre l'Égypte avec les autres pays placés sous leur dépendance : c'est une habitude que, quant à nous, il nous est impossible de prendre et contre laquelle nous ne cesserons de protester.

A-t-on fait à l'Angleterre, dans ces derniers mois, quelques insinuations au sujet du maintien injustifié de son occupation? Peut-être. Elle y a répondu en annonçant la résolution d'entreprendre une affaire de très longue haleine, qui durera au moins six ans d'après un de ses ministres, mais, en réalité, tout juste le temps qu'on voudra. Rien dans l'état actuel du Soudan ne justifiait cette détermination qu'on doit regarder comme toute spontanée. Il est de notoriété publique que le gouvernement anglais était pressé de la prendre par quelques-uns de ses agens, auxquels leur situation avait permis de tout préparer pour l'exécuter. Comment des militaires, placés à la porte du Soudan, n'auraient-ils pas eu l'idée de la forcer? Jusqu'ici le gouvernement anglais avait eu la prudence de ne pas céder à ces suggestions : aujourd'hui il franchit le pas, et, au risque de provoquer, dans un temps peut-être prochain, les complications les plus redoutables, il se laisse entraîner dans la voie des aventures. Il a rencontré d'abord une difficulté financière. Ayant voulu puiser dans les fonds réservés et affectés de la Caisse de la Dette, il s'est heurté à l'opposition de la France et de la Russie. Cette opposition était aussi prévue que pouvait l'être l'adhésion des autres puissances.

On y a passé outre; mais nous restons convaincu que les commissaires de la Dette ne pouvaient prendre, en pareil cas, une résolution valable qu'à l'unanimité. La question a été portée sur le terrain judiciaire; nous avons confiance dans les tribunaux de la Réforme. Au surplus, cette difficulté n'est pas la plus grave de celles que l'expédition anglaise ne manquera pas de rencontrer. Le Soudan égyptien n'est plus politiquement dans la situation où il était lorsque les Anglais l'ont abandonné. Des intérêts qui n'existaient pas autrefois, intérêts de voisinage et d'équilibre, s'y sont formés. On a pu s'en apercevoir lorsque le traité conclu entre l'Angleterre et le roi du Congo a provoqué les protestations énergiques de la France et de l'Allemagne. Il s'agissait précisément de disposer, sous forme de bail, de territoires qui appartenaient à l'Égypte, et où on introduisait d'autres occupans. Les intérêts qui se sont groupés alors pour la défensive, et dont il a bien fallu tenir compte, subsistent. Peut-être l'Angleterre a-t-elle voulu prendre contre eux quelque revanche, mais cela n'est pas sans danger : on s'en apercevra un jour ou l'autre. En tout cas, l'initiative de l'Angleterre déplace la question d'Égypte. Elle était réduite jusqu'ici à des proportions parfaitement connues et dont les élémens étaient relativement simples. Elle se pose aujourd'hui, ou du moins elle se posera demain, sur un terrain nouveau, où des intérêts très divers sont les uns déjà formés, les autres en voie de formation. Ces intérêts n'abdiqueront pas au profit exclusif de l'Angleterre. Or c'est d'elle seule qu'il s'agit. S'il s'était agi de l'Égypte, il aurait fallu la consulter, et nous ne mettrons pas en doute qu'elle n'eût préféré de beaucoup sa libération immédiate à la conquête hypothétique du Soudan. Il aurait fallu consulter le gouvernement ottoman, et sa réponse aurait été, s'il est possible, encore moins douteuse.

Nous ne parlons pas des difficultés inhérentes à l'entreprise elle-même : à cet égard les souvenirs du passé sont suffisamment instructifs. Lorsque M. Berthelot, dans sa réponse à une question du prince d'Arenberg, disait que tout le fonds de réserve de la Caisse de la Dette risquait d'être employé à l'expédition soudanaise et ne suffirait pas à y faire face, il n'avait que trop raison. L'expédition coûtera très cher, et il n'est pas sûr que les embarras financiers soient les plus considérables auxquels on se heurtera. Qui sait si le gouvernement anglais n'y trouvera pas quelques surprises à l'italienne? Cela lui est arrivé déjà, et bien qu'il supporte ces mésaventures plus allégrement que son ami de Rome, on ne saurait le voir s'y exposer sans des appréhensions d'autant plus vives que les conséquences ne s'appliquent pas seulement à lui. D'autres puissances encore sont intéressées à ce que l'état relativement pacifique et calme du Soudan ne soit pas troublé. Lorsqu'on présente, à Londres, l'expédition projetée comme conforme au bien

général, lorsqu'on s'étonne que la France en particulier ne soit pas la première à en apprécier les avantages, on se moque un peu de ceux à qui s'adressent ces surprenans sophismes. En réalité, l'entreprise annoncée est, pour employer un mot qu'un orateur anglais a mis à la mode, l'acte de non-amitié le plus caractérisé que l'Angleterre ait depuis longtemps accompli à notre égard. L'espèce de coup de force par lequel on essaie de briser, sous le poids d'une majorité brutale, l'opposition légitime de la France et de la Russie, ajoute un mauvais procédé à l'atteinte directe portée à nos intérêts. Depuis quelques mois, nos rapports avec l'Angleterre s'étaient améliorés, et on avait pu croire que cette amélioration était appréciée à Londres comme à Paris : c'était une erreur. L'Angleterre, cantonnée dans le « majestueux isolement » dont M. Goschen s'est récemment montré si fier, trouve qu'elle n'a pas encore assez d'affaires sur les bras et qu'elle rencontre trop de sympathies dans le monde. L'expérience montrera si elle se trompe ou non. L'opinion, chez elle, est indécise et inquiète. Il s'en faut de beaucoup que la politique de chauvinisme impérial soit approuvée par tout le monde, et le parti libéral, hier encore déconcerté et abattu, a trouvé là une occasion de reprendre des forces et d'asseoir une politique. Lui aussi s'est ressaisi à propos des affaires d'Égypte. Quant à nous, nous aurions besoin plus que jamais d'un gouvernement capable et durable. M. Bourgeois a jugé que nous ne l'avions pas avec M. Berthelot au ministère des affaires étrangères : mais l'avons-nous davantage avec lui?

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.

